



HAL
open science

Situer la théorie : pensées de la littérature et savoirs situés (féminismes, postcolonialismes)

Marie-Jeanne Zenetti, Heta Rundgren, Marion Coste, Flavia Bujor, Claire Paulian

► To cite this version:

Marie-Jeanne Zenetti, Heta Rundgren, Marion Coste, Flavia Bujor, Claire Paulian. Situer la théorie : pensées de la littérature et savoirs situés (féminismes, postcolonialismes). *Fabula-LhT : littérature, histoire, théorie*, 26, 2021, 10.58282/lht.2734 . hal-04509071

HAL Id: hal-04509071

<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-04509071>

Submitted on 19 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License



SOMMAIRE

APPELS À CONTRIBUTIONS

LA REVUE

COMITÉS

NOTE AUX RÉDACTEUR-RICE-S

CONTACT

INDEX

NUMÉROS PUBLIÉS

- LHT n°27
Ecopoétique pour des temps extrêmes
- LHT n°26
Situer la théorie : pensées de la littérature et savoirs situés (féminismes, postcolonialismes)
- LHT n°25
Débattre d'une fiction
- LHT n°24
Toucher au « vrai » : la poésie à l'épreuve des sciences et des savoirs
- LHT n°23
(Trans-)historicité de la littérature
- LHT n°22
La Mort de l'auteur
- LHT n°21
Anthropologie et Poésie
- LHT n°20
Le Moyen Âge pour laboratoire
- LHT n°19
Les Conditions du théâtre : le théâtralisable et le théâtralisé
- LHT n°18
Un je-ne-sais-quoi de « poétique »
- LHT n°17
Pierre Ménard, notre ami et ses confrères
- LHT n°16
Crises de lisibilité
- LHT n°15
"Vertus passives" : une anthropologie à contretemps
- LHT n°14
Pourquoi l'interprétation ?
- LHT n°13
La Bibliothèque des textes fantômes
- LHT n°12
La Laneue française n'est pas la

LHT n°26 | octobre 2021



Situer la théorie : pensées de la littérature et savoirs situés (féminismes, postcolonialismes)

Dir. Marie-Jeanne Zenetti, Flavia Bujor, Marion Coste, Claire Paulian, Heta Rundgren et Aurore Turbiau

voir aussi sur [Acta](#)

INTRODUCTION

Marie-Jeanne Zenetti, Flavia Bujor, Marion Coste, Claire Paulian, Heta Rundgren et Aurore Turbiau
Situer la théorie et les pratiques de recherche en études littéraires

DOSSIER

Flavia Bujor

Situer les théories et les lectures féministes des corps : entre naturalisation et dénaturalisation ?

Marion Coste

Le narrateur a-t-il un corps ? L'impossible lecture de l'œuvre de Léonora Miano au prisme des concepts narratologiques de Gérard Genette

Claire Paulian

L'araignée dans le texte. Essais de philologie sororale dans la réception ovidienne

Heta Rundgren

Le réalisme dans la théorie littéraire féministe ou les limites de ma formation

Myriam Suchet

Lire *en français* au pluriel, et jusqu'à entendre l'appel des notes

Mélissa Thériault

Entre l'arbre, l'écorce et la plume : écrire et penser la décolonialité dans la francophonie nord-américaine

Aurore Turbiau

Théories littéraires féministes des années 1970 : situer et engager l'écrit

Marie-Jeanne Zenetti

Théorie, réflexivité et savoirs situés : la question de la scientificité en études littéraires

TRADUCTION

Sara Ahmed

Généalogies scientifiques, pratiques et privilèges citationnels : "Les murs de l'université" (*Living a Feminist Life*)

VARIA

Charles Forsdick

Concepts voyageurs : approches postcoloniales de l'exotisme

LIVRES EN ATTENTE DE
RÉDACTEUR

SOMMAIRE

PRÉSENTATION

COMITÉS

NOTE AUX RÉDACTEURS

CONTACT

INDEX

DOSSIERS CRITIQUES

Écopoétique pour des temps
extrêmes

Babel n°1 : "L'identité en ses
frontières"

Situer la théorie : pensées de la
littérature et savoirs situés
(féminismes, postcolonialismes)

Théories de l'adaptation

Débattre d'une fiction

Toucher au « vrai » : la poésie à
l'épreuve des sciences et des
savoirs

Études africaines : nouvelles
approches, nouveaux enjeux

Les études théâtrales à
l'intersection des disciplines

Nouvelles recherches sur le
théâtre classique

(Trans-)historicité de la
littérature

DOSSIER CRITIQUE N°63 2021 | Octobre 2021 (volume 22, numéro 8)



*Situer la théorie : pensées de la
littérature et savoirs situés (féminismes,
postcolonialismes)*

voir aussi sur [Lhr](#) >

AUORE TURBIAU

« Quelle est cette chose que l'on nomme théorie féministe ? » — des
rapports entre féminisme, travail théorique et vie universitaire, à partir
de Sara Ahmed

sur : Sara Ahmed, *Living a Feminist Life*

ARTHUR SÉGARD

Droits abstraits, existences incarnées

sur : Camille Froidevaux-Metterie, *La révolution du féminin*, Paris : Gallimard, coll.
"Folio essais", 2020 (première éd. 2015), 528 p., ISBN : 9782072879531

AUORE DESGRANGES

Penser les « frontières racialisées de la littérature française » avec Sarah
Burnautzki

sur : Sarah Burnautzki, *Les Frontières racialisées de la littérature française.
Contrôle au faciès et stratégies de passage*

LOLA MARCAULT-D.

Lecture psychanalytique ou féministe des textes littéraires ? L'histoire
d'un débat manqué

sur : Hélène Merlin-Kajman, *La Littérature à l'heure de #MeToo*

SOPHIE BENARD

Puissance heuristique & créatrice de la théorisation féministe

sur : Anaïs Choulet-Vallet, Pauline Clochec, Delphine Fransch, Margot Giacinti et
Léa Védie (dir.), *Théoriser en féministe*

Marie-Jeanne Zenetti, Flavia Bujor, Marion Coste, Claire Paulian, Heta Rundgren et Aurore Turbiau

Situer la théorie et les pratiques de recherche en études littéraires

1Ce numéro de *Fabula-LhT* entend proposer un premier aperçu des perspectives qu'ouvrent en études littéraires des pratiques de recherches situées. La notion de situation semble s'être effacée dans la critique littéraire des trente dernières années. Après avoir été centrale dans les discours de Jean-Paul Sartre et de Bertolt Brecht, dans les pensées de Karl Marx, de Karl Jaspers, de Guy Debord ou encore de Pierre Bourdieu, elle a connu une relative éclipse qui s'explique en partie par le déclin du marxisme littéraire¹. Si le mot fait retour dans les discours sur la littérature, il paraît aujourd'hui chargé de nouvelles références théoriques et politiques. Du côté de ses usages, d'abord, l'expression « savoirs situés » est mobilisée par les discours militants pour légitimer des formes de savoirs non académiques. En cela, elle croise certains travaux menés depuis une cinquantaine d'années dans de nombreuses disciplines, parmi lesquelles la sociologie, l'anthropologie, la philosophie, l'histoire, les sciences politiques, la biologie. Malgré les travaux pionniers de certains groupes de recherche², les études littéraires sont restées relativement en retrait sur ces questions. Du côté de sa généalogie théorique, ensuite, la notion de situation s'est considérablement enrichie des réflexions menées dans le cadre des études féministes et postcoloniales.

2Un premier ensemble de travaux, en philosophie et en histoire des sciences, en sociologie et en philosophie politique a été rassemblé par la philosophe américaine Sandra Harding sous le nom de « féminismes du *standpoint* », du « positionnement » ou du « point de vue » (*Feminist standpoint theory*). Ce nom fait référence à un article de 1983 de la philosophe et politologue Nancy Hartsock qui défend l'idée d'un privilège épistémique lié aux points de vue minoritaires et théorise une production de connaissances depuis le vécu des femmes. Donna Haraway, dans un article intitulé « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle³ », fait apparaître, quant à elle, que le privilège accordé aux points de vue minoritaires ou minorés résulte lui-même d'une construction de ces points de vue. « [A]pprendre à voir d'en bas, affirme Haraway, requiert au moins autant de savoir-faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visions technoscientifiques “les

plus élevées⁴ ». Elle défend ainsi le privilège de perspectives partielles, mais lucides quant à leur partialité, seules à même de fonder une réelle « objectivité féministe ».

3Un second ensemble de travaux s'est attaché à penser la question du point de vue depuis une perspective postcoloniale et décoloniale. Dans *Les Âmes du peuple noir*, W. E. B. Du Bois théorise, dès le début du XX^e siècle, la notion de « double conscience », caractéristique d'après lui des Africain·e·s-américain·e·s, qui voient le monde et les rapports sociaux selon la logique propre à leur groupe, c'est-à-dire avec les yeux du dominé, mais aussi avec le point de vue des dominants, lequel leur a longtemps été imposé notamment par l'esclavage⁵. L'ouvrage fondateur d'Edward Saïd, *L'Orientalisme*, déconstruit quant à lui les stéréotypes moyen-orientaux imposés par le regard européen, situant ainsi un discours qui se refusait à l'être⁶. Dans le contexte francophone, le mouvement de la Négritude, autour des figures d'Aimé Césaire, Léopold Senghor ou Léon-Gontran Damas, revendique une identité et une culture noire non seulement comme moyen de s'affranchir de la vision réifiante du colonisateur, mais aussi dans le but de fonder une nouvelle définition de l'universalisme à partir d'un regard qui serait celui de la Négritude littéraire et politique. D'autres travaux se sont attachés à transformer les points de vue hérités dans l'écriture de l'histoire, dans la continuité des *Subaltern Studies* notamment⁷, ou plus largement à prendre acte des scénographies⁸ et autres situations d'énonciation dans les textes⁹.

4Les approches intersectionnelles, qui s'efforcent d'articuler les dominations systémiques liées au genre, à la classe, à la race et à la sexualité, ont ainsi permis de faire émerger et de théoriser des points de vue pris dans des rapports de domination multiples et imbriqués. Mais, à l'inverse, d'autres travaux soucieux de penser les enjeux de pouvoir ou de domination tels qu'ils se traduisent dans la production de discours scientifiques ne se revendiquent pas nécessairement d'un point de vue minoritaire et les études féministes et postcoloniales n'ont pas le monopole d'une réflexion épistémologique qui prenne en compte de point de vue des dominé·e·s. Même au sein des pensées qui s'intéressent aux apports spécifiques, en termes de savoir, d'un regard élaboré depuis les « marges », se manifestent des conceptions contrastées, voire difficilement compatibles¹⁰.

5Nous partons donc d'une définition de la situation qui, sans être neutre d'un point de vue axiologique et politique, entend replacer la notion dans les débats épistémologiques des cinquante dernières années. Il s'agit d'un réseau complexe d'idées circulant entre différentes langues, entre des traditions critiques, philosophiques et politiques distinctes, issues de

différentes branches de la pensée féministe, des pensées post- ou décoloniales, du marxisme, de la psychanalyse, de la déconstruction, de la sociologie des champs, de l'anthropologie, etc. Ces pensées ont acquis, dans le discours universitaire en France, une inégale visibilité, ainsi qu'une place variable selon les disciplines. Il s'agit ici de s'en ressaisir du point de vue spécifique des études littéraires pour interroger un objet et un corpus : ceux de la théorie littéraire.

La théorie littéraire au prisme des critiques féministes et postcoloniales

6Les études féministes et postcoloniales ont notamment favorisé une entreprise de renouvellement des corpus d'études, en signalant que les outils qui définissent les objets de recherche en études littéraires ne sont pas, eux-mêmes, neutres. L'acte de désigner et nommer « la littérature » est lui-même un geste théorique dépendant en partie de catégories extérieures à la littérature. Ce que l'histoire nomme « littérature » oublie ainsi quantité d'« écritures »¹¹. De telles considérations invitent à un réexamen critique du canon en tant qu'objet déterminé historiquement et idéologiquement. La théorie littéraire, parce qu'elle constitue elle-même un corpus de textes à géométrie variable, incluant des auteurs et autrices canoniques, en excluant d'autres, appelle des analyses similaires. Pour mettre en lumière ces marges des études littéraires en France, l'article de **Heta Rundgren** interroge ainsi l'histoire hégémonique de l'échange transatlantique qui constituerait la théorie littéraire féministe. Dans la lignée des réflexions d'ordre énonciatif développées au sein des études postcoloniales, l'article de **Myriam Suchet** invite à lire des textes « en français » au pluriel jusqu'à déployer un imaginaire hétérolingue et une approche relationnelle. **Mélissa Thériault** livre quant à elle une analyse fine de la pertinence du concept de décolonialité dans le contexte des littératures contemporaines francophones québécoises. Liant la critique décoloniale à une lignée incluant Frantz Fanon et Achille Mbembe, passant ensuite par l'Amérique centrale et l'Amérique du sud (Anibal Quijano, Maria Lugones, Walter Mignolo), elle rappelle que cette approche est développée dans « les Suds » et propose un rapport transformateur avec le monde, exigeant une modification importante dans la posture intellectuelle.

7Les approches postcoloniales, décoloniales et féministes, attentives aux implications politiques de certains choix méthodologiques invitent aussi à faire retour sur les catégories et les concepts mobilisés par la théorie littéraire. Au sein des études littéraires françaises, Christine

Planté a par exemple analysé la manière dont le « genre » littéraire, en tant que catégorie critique de l'histoire littéraire, s'est élaboré en relation étroite avec l'évolution du « genre » en France, compris cette fois comme phénomène social de répartition hiérarchisée des rôles sexués. Elle a ainsi montré non seulement que le « genre » littéraire n'est pas une catégorie théorique vide de sens social, mais que la prise en compte de cette complexité enrichit l'étude des corpus écrits du XIX^e siècle français¹². D'autres travaux se sont consacrés à une relecture de certaines traditions théoriques et des outils d'analyse qu'elles proposent. Depuis des décennies maintenant, des recherches importantes ont été menées pour réviser les termes de la narratologie en fonction d'une prise en compte des questions de genre, depuis les travaux d'Eve Kosofsky Sedgwick, qui s'inscrivent dans une perspective *queer*, jusqu'à ceux de Susan Lanser, en passant par ceux de Terry Castle ou de Heta Rundgren à propos de la poétique de Gérard Genette¹³. La théorie de la littérature tout entière est susceptible de voir ses outils et objets redéfinis par de telles approches critiques, qui viennent l'enrichir et la complexifier. Ainsi des critiques de la notion de « texte » proposées par Houston A. Baker¹⁴ et Nancy K. Miller¹⁵. **Claire Paulian** s'appuie dans ce numéro sur les travaux de cette dernière et sur sa lecture croisée de Roland Barthes et d'Ovide pour faire émerger un modèle philologique féministe, plus sororal que patrimonial.

8Le statut même du discours théorique et le prestige qui lui est lié a fait l'objet de critiques importantes dans l'histoire des pensées féministes. L'article d'**Aurore Turbiau** propose ainsi de mettre en regard le rapport que Monique Wittig et Hélène Cixous entretiennent avec la théorie : en interrogeant la manière dont elles situent chacune leur engagement littéraire, il s'agit aussi de lire les prémices spécifiquement françaises des théories du positionnement qui questionnent l'hégémonie de « la » théorie. Ces critiques invitent également à une réflexion quant à la « situation » de la discipline elle-même et quant au statut de la théorie littéraire, en tant que pratique discursive et pratique académique. En quoi les théories postcoloniales et féministes affectent-elles les discours scientifiques sur la littérature et les imaginaires de la scientificité qui les sous-tendent ? L'article de **Marie-Jeanne Zenetti** propose ainsi d'interroger la manière dont les savoirs situés invitent à repenser la question de la scientificité en études littéraires et de réfléchir aux modalités spécifiques de réflexivité ouvertes par cette discipline.

9Il s'agit aussi d'interroger les théories féministes en lien à la lecture des textes littéraires, en prenant en compte leur étrangeté réciproque. Les savoirs situés impliquent de s'intéresser aux

corps dans lesquels ils s'incarnent. C'est pourquoi l'article de **Flavia Bujor** s'efforce, d'une part, de s'appuyer sur les théories féministes pour analyser les représentations fictionnelles des corps, à partir d'une tension entre lecture naturalisante et dénaturalisante, et, d'autre part, de cerner ce que la littérature apporte en propre à la pensée de points de vue « incorporés ».

Vers une recherche située en études littéraires

10 Interroger le geste intellectuel consistant à « se situer » sous l'angle méthodologique et ses conséquences sur les théories littéraires contemporaines revient ainsi à examiner de manière critique les postulats depuis lesquels les discours sur la littérature s'élaborent. Les enjeux d'une telle entreprise sont multiples.

11 Elle entend d'abord contribuer à une critique des imaginaires de savoir et de scientificité. Les théories mobilisées ici postulent que toute production de connaissance est historiquement et socialement située. Elles interrogent l'identification de la science à la production de savoirs désintéressés et l'objectivité au sens de neutralité axiologique. L'article de **Marion Coste** récuse ainsi la prétendue neutralité de certains concepts narratologiques de Gérard Genette, montrant qu'ils sont inaptes à décrire de nombreuses œuvres littéraires, telle que *L'Intérieur de la nuit* de Léonora Miano, qu'elle prend pour exemple. Il ne s'agit pas pour autant de réduire le point de vue de Léonora Miano à celui d'une femme postcolonisée, ce que l'auteur refuse, mais plutôt de réfléchir au concept même d'universalité. L'enjeu, en études littéraires comme dans d'autres champs disciplinaires, est de produire des descriptions du monde plus solides scientifiquement, plus complètes et plus complexes, en prenant en compte les conditions matérielles qui les façonnent ou les intérêts de celles et ceux qui les élaborent, et en s'intéressant particulièrement aux angles morts que leur position dans les rapports sociaux leur dissimule.

12 Un second enjeu d'une telle entreprise consiste à interroger concrètement les pratiques de recherche dans lesquelles les théories s'élaborent et la manière dont ces théories transforment, ou non, les pratiques de recherche. Penser la production de savoirs et de théories de façon située passe en partie par la relecture critique. Dans son fameux essai « Les subalternes peuvent-elles parler ? », Gayatri Chakravorty Spivak met ainsi en lumière la manière dont la place de l'intellectuel interprétant les luttes sociales s'efface dans les discours de Gilles Deleuze et Michel Foucault¹⁶. Ni l'un ni l'autre ne semblent soucieux d'analyser les dispositifs

institutionnels où ils s'inscrivent, les formations dont ils sont issus, l'ensemble des données qui les autorise, de fait, à théoriser dans leurs discours l'expérience des « autres ». Selon Spivak, un tel effacement consolide ce qu'elle appelle, d'un point de vue marxiste, « une division internationale du travail », dans laquelle l'intellectuel se situe « du côté des exploités »¹⁷.

13 Mais penser la production de savoirs et de théories de manière située passe aussi, et peut-être surtout, par une réinvention continuelle et possiblement joyeuse de nos propres pratiques de recherches. « Situer » et « se situer », d'après Spivak, c'est considérer que tout discours scientifique est informé par les conditions matérielles d'existence, par les intérêts et le désir de celui ou de celle qui l'énonce – intérêts et désir qui échappent en partie à l'énonciatrice – ainsi que par des processus signifiants dont elle participe sans les avoir choisis ou déterminés elle-même. Parler de façon située, admettre que l'on fait partie du paysage, ce n'est pas seulement limiter la portée de ce que l'on dit, de même qu'un horizon ne se contente pas de fermer la vue : c'est tout simplement reconnaître les conditions de possibilité de l'exercice d'un regard ou d'une pensée¹⁸. Admettre que l'on ne saurait s'abstraire de ce que l'on observe, c'est aussi accepter qu'il faut répondre de son positionnement – et que d'autres approches doivent pouvoir être envisagées. Comme l'affirme Isabelle Stengers : « il n'y a palabre que parce qu'aucun des savoirs présents ne suffit à fabriquer le sens de la situation¹⁹ ».

14 Dans ce numéro, cette réinvention est passée par le choix d'une écriture et d'une direction collectives. La décision de collectiviser la direction du numéro, initialement lancé par Cyril Vettorato et Marie-Jeanne Zenetti, a été déterminée par le contexte particulier de la lutte contre la loi de programmation pluriannuelle de la recherche française. Les participant·e·s à ce numéro se sont réuni·e·s pour ce qui devait, initialement, être une journée d'études destinée à préparer le numéro à l'Université Paris 7-Diderot le 12 février 2020²⁰. Nous avons alors décidé d'intégrer cette journée aux ateliers de l'Université populaire de Diderot afin d'échanger sur les modalités diverses dont la LPPR précarisait ou inquiétait chacun·e, et sur l'habitude plus ou moins ancrée dans les pratiques des participant·e·s de gommer au mieux les inégalités de temps ou de statut, les inquiétudes politiques et personnelles, lors de l'écriture d'un article de recherche, fût-il sur les savoirs situés. Nous avons tenté de prendre en charge nos interrogations sur les formes du travail collectif en les redoublant d'un questionnement sur les rapports de pouvoir qui sont à l'œuvre derrière de tels projets.

15 Une telle réflexion amène à reconnaître certaines des limites qui s'imposent à nos points de vue théoriques et à nos discours, à nos connaissances et à nos références. « Peut-on faire de

l'intersectionnalité sans les ex-colonisé·e·s ? », interrogent Fatima Ait Ben Llamadani et Nasima Moujoud²¹. Par quels moyens pouvons-nous tenter d'élargir nos perspectives au-delà de nos seules situations historiques et politiques nationales, et des angles morts qu'elles nous dissimulent inévitablement ? Comment pouvons-nous, par nos pratiques, tenter de remédier à l'invisibilisation de savoirs minoritaires et d'auteur·e·s qui ont encore peu de place dans les bibliographies, les comités scientifiques, les colloques ? Comment, dans une période où les approches postcoloniales et féministes sont la cible de violentes polémiques et d'accusations qui souvent les méconnaissent, mener un travail de recherche constructif ?

16Prendre la mesure de ces difficultés ne signifie pas que nous leur ayons trouvé des réponses satisfaisantes, que nous soyons d'accord sur la façon dont ces difficultés et ces limites s'imposent à notre travail ni sur les réponses qu'elles appellent. Mais cette fabrique collective, parfois laborieuse, parfois hasardeuse, parfois fructueuse, rejoint une des caractéristiques essentielles à nos yeux des savoirs situés : leur dimension de processus actif. Un *standpoint* ou « positionnement » ne se confond pas avec un point de vue individuel, ni avec une « position » sociale : il est l'objet d'une conquête, s'élabore dans le temps et dans les échanges. Ce numéro, outre les discussions entre ses contributrices, a tout particulièrement bénéficié des lectures et du travail généreux de Cyril Vettorato, qui en a suggéré le titre et accompagné l'élaboration. Nous l'en remercions ici très chaleureusement.

17Loin d'inciter au repli ou à l'entre-soi, nous invitons à penser la mise en œuvre des savoirs situés à l'Université comme une ouverture à la multiplicité des points de vue nécessaire à la vie démocratique et à un renouvellement des critères de scientificité. Se situer exige un travail lent, patient et nuancé, à l'image des théories postcoloniales et féministes, elles-mêmes traversées de différences, non réductibles à une pensée unique. Donna Haraway mobilise l'image des « jeux de ficelle » pour souligner dans ses travaux les relations, les intrications et les solidarités qu'un travail collectif entend tisser, en « conjugu[ant] les mondes à l'aide de connexions partielles, plutôt qu'à coups d'universel et de particulier²² ». Ce sont de telles ficelles que nous espérons tramer dans ce numéro, dans le cadre d'une recherche littéraire en français et en nous intéressant plus spécifiquement à ce sous-ensemble des discours sur la littérature qu'on nomme « théorie littéraire ».

bibliographie

BACKER Houston A. Jr, *Blues, Ideology, and Afro-American Literature: A Vernacular Theory*, Chicago, The University of Chicago Press, 1984.

BANETH-NOUAILHETAS Émilienne, « Le postcolonial : histoires de langues », *Hérodote*, n° 120, en ligne, 2006/1 : <https://www.cairn-int.info/revue-herodote-2006-1-page-48.htm>.

BERENI Laure, « Une nouvelle génération de chercheuses sur le genre. Réflexions à partir d'une expérience située », *Contretemps*, en ligne, juin 2012 : <https://www.contretemps.eu/une-nouvelle-generation-de-chercheuses-sur-le-genre-reflexions-a-partir-dune-experience-situee/>.

Du BOIS W. E. B., *Les Âmes du peuple noir* (1903), trad. Magali Bessonne, Paris, Rue d'Ulm, 2004.

ESCOLA Marc, « Le point sur la situation : introduction de la journée d'études doctorales de la CUSO », Université de Lausanne, 25 septembre 2020.

HARAWAY Donna, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » (1988), dans *Manifeste cyborg et autres essais : sciences – fictions – féminismes*, trad. Denis Petit en collaboration avec Nathalie Magnan, Paris, Exils éditeur, 2007, p. 107-135 ; article original : « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14.3, 1988, p. 575-599.

HILL COLLINS Patricia, « Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought », *Social Problems*, vol. 33, n° 6, Special Theory Issue, octobre-décembre 1986, p. S14-S32.

HOOKS bell, *Feminist Theory: from margin to center* (1984), Londres, Pluto Press, 2000, p. VII.

LANSER Susan S., « Queering narrative voice », *Textual Practice*, 32/6, p. 923-937.

LASSERRE Audrey, « La volonté de savoir », *Fabula-LhT*, n° 7, « Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ? », en ligne, avril 2010 : <http://www.fabula.org/lht/index.php?id=836>.

—, « Quand la littérature se mit en mouvement : écriture et mouvement de libération des femmes en France (1970-1981) », *Les Temps modernes*, n° 689, 2016/3, p. 119-141.

LLAMADANI Fatima Ait Ben et MOUJOURD Nasima, « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé-e-s ? », *Mouvements*, n° 72, 2012/4, p. 11-21 et p. 13.

MERLE Isabelle, « Les Subaltern Studies. Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale », *Genèses*, n° 56, 2004/3, en ligne : <https://www.cairn-int.info/revue-geneses-2004-3-page-131.htm>.

MILLER Nancy K., « Arachnologies: The Woman, the Text, and the Critic », dans Nancy K. MILLER (dir.), *The Poetics of Gender*, New York, Columbia University Press, 1986, p. 270-295.

MOURA Jean-Marc, « Sur la situation des études postcoloniales francophones », *Neohelicon*, n° 35, 2008/2, p. 60.

PLANTÉ Christine, « Le genre en littérature : difficultés, fondements et usages d'un concept », dans GenERe (dir.), *Épistémologies du genre. Croisements des disciplines, intersections des rapports de domination*, Lyon, PU Lyon, 2018, p. 35-56.

RICH Adrienne, « Notes Towards a Politics of Location », dans *Blood, Bread and Poetry: Selected Prose, 1979-1985*, Londres, Virago, 1987, p. 15-22.

ROHY Valerie, « Queer Narrative Theory », dans Matthew GARRETT (dir.), *The Cambridge Companion to Narrative Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 169-182.

RUNDGREN Heta, « Vers un partage postnormale de la littérature », *Trans*, n° 22, en ligne, 2017 : <https://journals.openedition.org/trans/1711>.

SAID Edward W., *L'Orientalisme* (1978), trad. Catherine Malamout (1980), Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 2005.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, « Les subalternes peuvent-elles parler ? » (1988), trad. Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2020.

STENGERS Isabelle, « Une politique de l'hérésie. Entretien réalisé par Stany Grelet, Philippe Mangeot et Mathieu Potte-Bonneville », *Vacarme*, en ligne, 2002/2 : <http://www.vacarme.org/article263.html>.

YOUNG Tory, « Futures for feminist and queer narratology », *Textual Practice*, 32/6, 2018, p. 913-921.

notes

1 Marc ESCOLA, « Le point sur la situation : introduction de la journée d'études doctorales de la CUSO », Université de Lausanne, 25 septembre 2020.

2 Voir : Laure BERENI, « Une nouvelle génération de chercheuses sur le genre. Réflexions à partir d'une expérience située », *Contretemps*, en ligne, juin 2012 : <https://www.contretemps.eu/une-nouvelle-generation-de-chercheuses-sur-le-genre-reflexions-a-partir-dune-experience-situee/>, ou encore le Séminaire GRASS (Groupe de Réflexion Autour des Savoirs Situés, en ligne : <https://reflexivites.hypotheses.org/10890>). C'est pour tenter de répondre à l'absence de ces réflexions dans les domaines des études littéraires et théâtrales qu'est aussi né le séminaire « Recherches situées en arts et littératures », coordonnée par Aurore DESGRANGES, Bérénice HAMIDI-KIM et Marie-Jeanne ZENETTI, initié à l'Université Lyon 2 en 2018 au sein du laboratoire Passages XX-XXI-Lettres et arts.

3 Donna HARAWAY, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » (1988), dans *Manifeste cyborg et autres essais : sciences – fictions – féminismes*, trad. Denis Petit en collaboration avec Nathalie Magnan, Paris, Exils éditeur, 2007, p. 107-135. Article original : « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14/3, 1988, p. 575-599.

4 *Ibid.*, p. 119.

5 W. E. B. DU BOIS, *Les Âmes du peuple noir* (1903), trad. Magali Bessonne, Paris, Rue d'Ulm, 2004. Cette idée a été largement développée par les féministes noires. La militante et penseuse bell hooks, à propos de sa propre enfance de fille noire dans une petite ville du Kentucky, évoque ce dédoublement de perspective et la « manière particulière de voir la réalité » qu'il lui a permis de développer. La sociologue Patricia Hill Collins, de son côté, affirme que les universitaires féministes noires occupent une position d'« *outsider-within* », dans la mesure où elles bénéficient, en tant qu'universitaires, d'un certain pouvoir et de certains privilèges, tout en faisant l'expérience, en tant que femmes et en tant que noires, d'une marginalisation spécifique. Cette dualité de leur position, affirme Hill Collins, leur offre une perspective singulière et éclairante sur le monde universitaire. bell HOOKS, *Feminist Theory: from Margin to Center* (1984), Londres, Pluto Press, 2000, p. VII. Patricia HILL COLLINS, « Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought », dans *Social Problems*, vol. 33, n° 6, Special Theory Issue, octobre-décembre 1986, p. S14-S32.

6 Edward W. SAID, *L'Orientalisme* (1978), trad. Catherine Malamout (1980), Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 2005.

7 Isabelle MERLE, « Les *Subaltern Studies*. Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale », *Genèses*, n° 56, 2004/3, en ligne : <https://www.cairn-int.info/revue-geneses-2004-3-page-131.htm>.

8 Jean-Marc MOURA, « Sur la situation des études postcoloniales francophones », *Neohelicon*, n° 35, 2008/2, p. 60.

9 Émilienne BANETH-NOUAILHETAS, « Le postcolonial : histoires de langues », n° 120, *Hérodote*, en ligne, 2006/1 : <https://www.cairn-int.info/revue-herodote-2006-1-page-48.htm>.

10 Ainsi, la critique de l'hétéronormativité élaborée par les féminismes matérialistes et *queer*, qui passe notamment par le développement de points de vue déjouant le binarisme homme/femme, semble difficilement soluble dans la théorisation initiale du *standpoint* féministe par Nancy Hartsock.

11 Audrey LASSERRE, « Quand la littérature se mit en mouvement : écriture et mouvement de libération des femmes en France (1970-1981) », *Les Temps modernes*, n° 689, 2016/3, p. 119-141 et « La volonté de savoir », *Fabula-LhT*, n° 7, « Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ? », en ligne, avril 2010, URL : <http://www.fabula.org/lht/index.php?id=836>.

12 Christine PLANTÉ, « Le genre en littérature : difficultés, fondements et usages d'un concept », dans GenERe (dir.), *Épistémologies du genre. Croisements des disciplines, intersections des rapports de domination*, Lyon, PU Lyon, 2018, p. 35-56.

13 Valerie ROHY, « Queer Narrative Theory », dans Matthew GARRETT (dir.), *The Cambridge Companion to Narrative Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 169-182 ; Tory YOUNG, « Futures for feminist and queer narratology », *Textual Practice*, 32/6, 2018, p. 913-921 ; Susan S. LANSER, « Queering narrative voice », *ibid.*, p. 923-937 ; Heta RUNDGREN, « Vers un partage postnormale de la littérature », *Trans*, n° 22, en ligne, 2017, URL : <https://journals.openedition.org/trans/1711>.

14 Houston A. BACKER Jr, *Blues, Ideology, and Afro-American Literature: A Vernacular Theory*, Chicago, The University of Chicago Press, 1984.

15 Nancy K. MILLER, « Arachnologies: The Woman, the Text, and the Critic », Nancy K. MILLER (dir.), *The Poetics of Gender*, New York, Columbia University Press, 1986, p. 270-295.

16 Gayatri Chakravorty SPIVAK, « Les subalternes peuvent-elles parler ? » (1988), trad. Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2020. Spivak écrit en tant que « femme intellectuelle postcoloniale » et « critique littéraire ». Elle s'inscrit, par ses références et ses propos, au croisement de la littérature comparée, de la critique féministe et postcoloniale, des *Subaltern Studies*, de la pensée marxiste et de la déconstruction.

17 *Ibid.*

18 Adrienne RICH, « Notes Towards a Politics of Location », dans *Blood, Bread and Poetry : Selected Prose 1979-1985*, Londres, Virago, 1987, p. 15-22.

19 Isabelle STENGERS, « Une politique de l'hérésie. Entretien réalisé par Stany Grelet, Philippe Mangeot et Mathieu Potte-Bonneville », *Vacarme*, en ligne, 2002/2 : <http://www.vacarme.org/article263.html>.

20 « Situer la théorie : pensées de la littérature et savoirs situés (féminismes, postcolonialismes) », Journée d'études organisée par Cyril Vettorato et Marie-Jeanne Zenetti, Université Paris 7-Diderot, 12 février 2020. Seules les contributrices présentes en France métropolitaine ont pu se rendre à l'invitation : le reste des échanges s'est fait à distance.

21 Fatima Ait Ben LLAMADANI et Nasima MOUJOUR, « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé-e-s ? », dans *Mouvements*, n° 72, 2012/4, p. 11-21 et p. 13.

22 Donna HARAWAY, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », art. cit. p. 27.

Situer les théories et les lectures féministes des corps : entre naturalisation et dénaturalisation ?

Situating feminist theories and readings of bodies: between naturalization and denaturalization?

1Les « savoirs situés » de Donna Haraway ne sont pas seulement localisables, en tant que perspectives partielles et partiales, dont la démultiplication promet un récit plus juste du monde ; ils partent du corps et l'affectent en retour, constituant des visions touchantes et touchées¹. L'*encorporation* désigne ce processus par lequel le corps se construit comme un point de vue situé, qui rend compte de l'épaisseur historique et politique d'une perception donnée, dont il s'agit de prendre la responsabilité, à rebours d'une vision d'en bas qui serait fondée sur la seule identité empirique, idéalisant la vérité de l'expérience de l'oppression².

2L'importance accordée au corps par Donna Haraway nous invite à situer les théories féministes à partir des pensées contemporaines qui le prennent comme objet, et qui nous semblent se ramener à deux grands paradigmes : d'une part, le corps est vu comme le dernier bastion de l'idée de nature, qu'il s'agit de déconstruire, en le faisant apparaître comme l'effet de pratiques, de techniques historiques, sociales et politiques ; d'autre part, il est pris comme le point de départ de la naturalisation de toutes les réalités humaines, ce qui aplanit la coupure ontologique qui séparait jusque-là la nature de la culture, l'homme de l'animal³. Cette tension entre *dénaturalisation* et *naturalisation* est toutefois troublée par les théories féministes et par la possibilité de les discuter au regard des textes littéraires.

3Nous en prendrons deux exemples : d'un côté, les théories *queer*, revivifiées par la découverte de l'autre versant de la seconde vague⁴ – à savoir le corpus matérialiste – proposent une interprétation *dénaturalisante* des corps. De l'autre côté, la relecture du corpus différentialiste des années 1970 interroge le soupçon *naturalisant* jeté sur les écoféminismes nord-américains, à l'aune de nouvelles traductions et d'effets de réception transatlantiques⁵.

Théoriser les corps en féministe : le versant dénaturalisant

4 Sur le versant dénaturalisant, nous analysons le moment théorique contemporain comme celui dans lequel les lectures *queer* des corps sont réévaluées par leur interprétation matérialiste : la dynamique du pouvoir, fondée sur l'analyse de la production des subjectivités, est pensée en lien avec le caractère structurel de la domination, qui est ancré dans des bases économiques⁶.

5 Les théories féministes marxistes-matérialistes⁷ pensent l'appropriation collective des corps féminins par le travail reproductif, non-rémunéré dans la sphère domestique (enfantement, ménage, nourriture, soin des enfants...) ou marchandisé lorsqu'il est externalisé pour être sous-traité⁸. L'imaginaire des luttes a pour horizon l'abolition du patriarcat comme mode de production économique indépendant ou celle du capitalisme à partir de la spécificité du travail reproductif et de la grève par laquelle il est possible de le refuser⁹. Toutefois, la réappropriation *queer* de ces théories tend à montrer que celles-ci sont déjà aux prises avec une réflexion sur la matérialité du langage, qui structure la possibilité de penser le monde, et l'inscription du pouvoir dans les corps¹⁰ ; elles élaborent des catégories politiques de subjectivation, comme par exemple celle de « lesbienne » chez Monique Wittig¹¹.

6 À l'inverse, les féministes matérialistes reprochent aux théories *queer* d'oublier la matérialité du corps, pour se concentrer sur le genre et la sexualité comme purs effets de discours, dans une subversion individualiste des normes. Or, d'une part, émergent des travaux qui se proposent de relire les théories *queer* dans une perspective marxiste¹² ; d'autre part, les théories *queer* s'emparent elle-même du matérialisme : le corps apparaît alors comme l'espace d'une lutte située, qui articule les processus de subjectivation à une pensée de la réappropriation collective des « moyens de reproduction » par « les colonisés, les minorités sexuelles et du genre¹³ ».

7 Malgré les controverses qui les opposent, les théories féministes matérialistes et *queer* ont l'objectif commun de dénaturaliser le corps, en dissipant l'illusion qui le soustrait au champ du social. Ainsi, il s'agit de faire apparaître les processus de *naturalisation* qui occultent l'histoire de sa production : le corps est fait *contre la nature* – il est fabriqué, même s'il s'oublie comme tel. La fausse évidence du corps, qui le constitue en donné naturel, intime, se doit donc d'être défaite.

8Mais, derrière le corps, c'est aussi une idée hiérarchique de la nature qui est visée, en ce qu'elle fonde une conception essentialiste de l'ordre social, dont le caractère arbitraire se trouve effacé, afin de justifier l'oppression par l'argument d'une infériorité « naturelle ». Les féministes matérialistes françaises, qui pensent la domination « de sexe » (selon leur terminologie) et « de race » de façon analogique, ont ainsi à cœur de critiquer une conception naturalisante des corps, qui réifie certains signes biologiques en marqueurs essentialisés de la différence¹⁴. En ce sens, c'est bien l'idée même d'une vérité de la nature qui se trouve à son tour congédiée : il n'est pas possible de déterminer une essence de l'être qui serait intrinsèque à sa nature. La dénaturalisation théorique du corps va de pair avec celle des catégories de la domination qui le régulent ; le corps est le produit des rapports sociaux de pouvoir qui le façonnent, et qui en fixent la lecture, mais il est possible de ressaisir les mécanismes par lesquels il en vient à être construit.

9Le matérialisme *queer* paraît être une théorie exogène à la littérature ; il ne s'agit pas de viser à résorber cette étrangeté, en appliquant cette grille de lecture à des textes qui en constitueraient l'illustration, dans un rapport d'identité. Au contraire, nous nous proposons de partir de l'hétérogénéité entre discours théorique et discours littéraire, pour approfondir ce qui les sépare comme un principe de dénaturalisation, de transformation réciproque. Nous cherchons ainsi à cerner les contours d'une poétique de l'étrangeté, située après les politiques de l'identité et leurs traductions littéraires, en l'analysant comme l'expression localisée d'une représentation indirecte du monde social¹⁵. Cette dernière se fait à partir de narrations « incorporées », reconduisant l'imaginaire d'une tension entre plasticité des corps (allant jusqu'à la métamorphose) et matérialité des marques de la domination, inscrites dans la chair. L'étrangeté n'est pas seulement une esthétique (qui emprunte au fantastique, au réalisme magique sans s'y réduire) ; elle détermine les corps fictifs représentés, mais elle va aussi de pair avec la dénaturalisation des formes romanesques, des dispositifs narratifs, de l'usage de la langue, voire du canon littéraire lui-même. Nous prendrons un exemple, *Boy, Snow, Bird*, d'Helen Oyeyemi¹⁶ pour rendre compte de façon circonscrite de cette hypothèse dénaturalisante, qui apparaît à la fois comme un postulat théorique, exigeant d'être mis à l'épreuve, et comme une méthode d'analyse.

Dénaturaliser les corps par le roman ?

10Le roman s'inspire des contes de fée, et en particulier de *Blanche-Neige*, pour décrire une histoire du Nord des États-Unis ségrégués, dans les années 1950. Il interroge la perception et la construction de la beauté féminine¹⁷, en lien avec les normes de blancheur qui la régulent, à partir de points de vue situés fictifs : Boy est la narratrice autodiégétique de la première et de la troisième partie ; sa fille, Bird, de la seconde (même si le récit intègre aussi des échanges épistolaires, notamment entre Bird et sa demi-sœur Snow, faisant entendre d'autres voix). Cette structure polyphonique écarte délibérément le regard masculin en le secondarisant¹⁸, sans idéaliser pour autant les points de vue féminins, puisque le récit est défini comme « *a wicked stepmother story*¹⁹ » (Boy éloigne de son foyer Snow, la fille que son époux a eue d'un premier mariage).

11La dénaturalisation des corps est déjà à l'œuvre dans les noms qui les recouvrent comme des signifiants incertains, indiquant d'emblée la possibilité d'une lecture à l'envers de ce qu'ils sont censés désigner (Boy est une fille ; Snow n'est pas blanche, et les Whitman non plus). Ainsi, le récit est déterminé par le motif du *passing*²⁰, qui déstabilise une lecture essentialiste des corps. Le *passing* ne fonctionne pas seulement comme un thème, mais comme une structure narrative, qui dissimule certaines informations et progresse à partir de ces omissions délibérées – ce qui est susceptible de piéger les lectrices elles-mêmes à la surface de l'apparence des corps, en les obligeant à réévaluer leurs propres représentations, et à resituer différemment ce qui leur a été raconté. La naissance de Bird, narrée à la p. 135, révèle à sa mère, Boy²¹, ce que la famille de son époux, les Whitman, lui avait dissimulé, à savoir une histoire qui devient lisible à même le corps de son enfant, comme l'exprime le verdict de l'infirmière : « *That little girl is a Negro*²² ». De façon analogue, la fin du roman dévoile la transidentité du père de Boy, créant un parallèle entre le *passing* racial et genré²³.

12Toutefois, la pratique du *passing* n'est pas en elle-même dénaturalisante : la stratégie de la famille Whitman reconduit, au contraire, la ligne de couleur par sa transgression même, en épousant la logique d'une interprétation réifiante des corps, fixée à partir de certains signes naturalisés, qu'il s'agirait de blanchir par une « reproduction calculée²⁴ ». La dénaturalisation s'opère plutôt au niveau de la lecture en miroir que le texte propose du corps de Snow et de celui de Bird. Snow réalise le fantasme de la famille Whitman par sa blancheur hyperbolique, portée par son nom même, qui est associée à son extrême beauté ; mais elle en devient par là

même étrange, accomplissant une perfection normative qui signale, par son caractère excessif, sa propre artificialité. Elle apparaît, aux yeux même de son père, « si blanche, comme une ardoise toute neuve²⁵ », réduite à une surface de projection, à partir de laquelle l'histoire de la famille Whitman désire se réinventer, oublieuse de son propre passé. Or, le corps de Snow est aussi construit par les regards blancs à partir d'un affect d'identité, d'un désir de reconnaissance du même, comme l'exprime Boy : « *When whites look at her, they don't get whatever fleeting, ugly impressions so many of us get when we see a colored girl – we don't see a colored girl standing there*²⁶ ». Le « nous » qui définit la communauté des « blancs », englobant Boy, est ce qui est constitué par opposition à la catégorie de « *colored girl* », qui est saisie de manière générique à partir d'un corps singulier ; néanmoins, c'est bien l'affect circulant dans la mise en relation de ces deux positionnements qui les produit comme tels, en altérant une catégorie pour délimiter les contours de l'autre. La lecture instable du corps de Snow mine la possibilité de tracer cette distinction, ainsi que de la fonder sur le postulat d'une nature visible. En ce sens, la blancheur de Snow est créée comme un fantasme qui correspond à ce que d'autres veulent déceler en elle, et à un imaginaire de la beauté structuré par la domination raciale²⁷.

13Cependant, à la naissance de Bird, la valorisation de la blancheur de Snow – qui est aussi celle de sa belle-mère, Boy, dont la blondeur ne cesse d'être appuyée²⁸ – commence à être interrogée. Alors que les Whitman s'attendent à ce que Boy se débarrasse de Bird, en la confiant à Clara, une sœur de son époux, écartée de la famille parce qu'elle n'est pas en mesure de *passer*, c'est Snow que Boy envoie à sa tante, endossant le rôle de la marâtre des contes de fée. Snow grandit alors avec une conscience racisée d'elle-même, qui résulte de l'éducation qu'elle reçoit, jusqu'à transformer la perception de son corps²⁹. La présence de Bird, à l'inverse, défait le récit blanc que les Whitman ont construit d'eux-mêmes, en rejetant hors du corps familial ce qui y faisait obstacle³⁰. Boy, en devenant la mère de Bird, redéfinit son propre positionnement³¹ : « *it's not whiteness itself that sets Them against Us, but the worship of whiteness*³² ». Ainsi, le « nous » qui désignait précédemment l'inclusion dans un point de vue blanc lie désormais Boy à sa fille en créant un autre point de vue situé, qui ne se fonde pas sur le postulat d'une nature catégorielle, mais sur la construction sociale, relationnelle, de la blancheur comme norme idéalisée.

14La réversibilité des destins de Bird et de Snow est aussi celle des lectures de leurs corps. Leur statut de double est mis en abyme dans les histoires qu'elles se racontent par lettres, ainsi par exemple celle de la Belle Capucine, esclave libérée par le Grand Jean le Conquérant, qui choisit

de partir avec sa maîtresse, Mlle Margaux, ne parvenant à les distinguer l'une de l'autre³³. Ce thème du dédoublement informe l'ensemble du récit ; il est lié aux reflets trompeurs ou absents des miroirs, qui n'objectivent pas une vérité de la beauté, mais renvoient au contraire à l'impossibilité de prédiquer une identité substantielle, fondée sur l'apparence. Ainsi, le texte s'ouvre sur l'infini de sujets produits par les miroirs, du point de vue de Boy : « *Nobody ever warned me about mirrors, so for many years I was fond of them, and believed them to be trustworthy. I'd hide myself away inside them, setting two mirrors up to face each other so that when I stood between them I was infinitely reflected in either direction*³⁴ ». La réversibilité du sens souligne celle d'un principe de lecture qui s'origine dans la multiplication des reflets fictifs du corps propre. Lorsqu'elle est enceinte, Boy découvre dans le miroir un double étrange, qui signale l'émergence d'une alternative narrative – celle de la marâtre de *Blanche-Neige*, mais aussi celle de la fin du récit du *passing* racial, d'une fiction de blancheur naturalisée qui concerne tous les corps³⁵.

15Le miroir fonctionne également comme un principe de dénaturalisation dans le cas de Bird et de Snow, qui ne s'y reflètent pas³⁶ ; ce vide renvoie à l'échange de leurs vies, parasitées l'une par l'autre, rendues fantomatiques par l'absence et par la coupure du lien de sororité, mais il marque aussi la possibilité de se soustraire à l'objectivation du corps propre, de faire de l'étrangeté un principe de réinvention de soi, comme l'exprime Snow : « *It's a relief to be able to forget about what I might or might not be mistaken for. My reflection can't be counted on, she's not always there but I am, so maybe she's not really me*³⁷... » Dans la disjonction entre le sujet et son reflet, genrés tous deux au féminin en anglais, se jouent à la fois le risque d'une aliénation à une image trompeuse³⁸ et une subjectivation qui est désindexée des illusions de l'apparence. La relation de double inversé qui unit Snow à Bird est ce qui conduit à situer l'histoire familiale et la place que chacune occupe en son sein, à rebours de l'effacement constitué par le *passing*, mais la réversibilité du miroir est plus générale : elle fait fonctionner le monde de fiction comme double (le conte de fées est ce qui permet de représenter une réalité de l'histoire américaine) ; elle postule une lecture elle-même dédoublée de signes corporels, qui se laissent déchiffrer à l'envers de l'idée de nature, sans pouvoir être stabilisés par une essence. En ce sens, la traversée du miroir devient une image de ce que le texte lui-même produit, transformant les corps par une poétique de l'étrangeté qui en dénaturalise l'évidence.

Sur le versant naturalisant : l'exemple des théories écoféministes

16En revanche, sur le versant naturalisant, les théories écoféministes sont souvent assimilées à un essentialisme : elles se fonderaient sur les spécificités biologiques propres aux corps féminins pour penser l'oppression, en les considérant comme des invariants. La valorisation d'une idée de nature spécifiquement féminine irait de pair avec le désir d'élaborer un savoir situé, ancré dans une condition commune ; le corps fonctionnerait comme un modèle pour l'écriture, informant un imaginaire du style sensible. Or, ces arguments semblent correspondre à un courant déterminé (représenté par exemple par Starhawk, Mary Daly, Susan Griffin, etc. aux États-Unis), tout en ayant été utilisés, notamment durant les années 90, pour discréditer le mouvement dans son ensemble.

17Situer les discours écoféministes s'avère difficile, face au constat de leur multiplicité, parfois contradictoire³⁹ ; l'opposition entre « spiritualisme » différentialiste et « matérialisme » constructiviste, souvent mobilisée, est elle-même dénoncée comme factice et réductrice⁴⁰. Pourtant, de manière analogue au versant dénaturalisant, qui lit ensemble théories *queer* et matérialistes, il semblerait que c'est à partir de la porosité de ces deux positionnements théoriques que s'élabore la réévaluation contemporaine des écoféminismes ; il s'agit alors de problématiser un « essentialisme constructiviste⁴¹ » qui puisse les faire dialoguer.

18Ainsi, la valorisation des corps féminins et de la nature ne peut être séparée de l'histoire de leur exploitation commune⁴² : la « double naturalisation » au fondement de cette identification fonctionne comme une « double dévalorisation⁴³ ». Les différents écoféminismes auraient en commun le désir de penser un modèle d'émancipation qui ne coupe pas les femmes d'une relation à leurs corps, ainsi qu'à la nature ; le geste de réappropriation n'est pas celui d'un retour à une essence originelle, mais celui d'une réparation de ce qui a été violenté, modifiant le sens des concepts récupérés⁴⁴. La nature dont il est question n'est donc pas celle à laquelle les femmes ont été identifiées « de force ou négativement⁴⁵ » ; en accordant de l'importance au corps féminin, en revendiquant « la part biologique de notre existence [...] pour sortir du dualisme nature / culture⁴⁶ », il s'agit bien de redéfinir une idée de nature, lestée de l'histoire de l'oppression, qui est réarticulée dans la pratique des luttes. En ce sens, à l'oxymore d'essentialisme constructiviste, nous préférons substituer celui de *naturalisme constructiviste*, qui, sans résorber les différentes tendances écoféministes, met au jour la tension qui les

structure dans la discussion théorique contemporaine⁴⁷. À partir du moment où le concept de nature, de corps, qui est « réclamé » est historicisé, il ne peut fonder une essence propre aux femmes, qui demeurerait immuable. L'anti-dualisme est lui-même un anti-essentialisme, dans la mesure où il récuse les systèmes catégoriels binaires pour penser une *nature* partagée du vivant, qui repose sur une forme d'égalité ontologique⁴⁸. Le corps vécu apparaît alors comme le point de départ d'un savoir possible, en ce qu'il n'est plus opposé à l'esprit ; à l'inverse, la nature est elle-même susceptible d'être saisie sous une forme spiritualisée, animée.

Réinventer l'idée de nature par la fiction

19 Nous nous appuyons sur l'exemple d'*Éden* de Monica Sabolo pour montrer comment cet imaginaire *naturalisant* du corps est réarticulé par la fiction romanesque⁴⁹. Le récit est narré en première personne par Nita, adolescente autochtone d'une réserve que l'on devine nord-américaine. L'éden évoqué par le titre se présente d'emblée comme une origine perdue, une nature sauvage qui ne peut exister que comme fiction trompeuse⁵⁰, ou comme une croyance portant sur un temps révolu : « Mon père disait qu'en ce temps-là, un homme pouvait se transformer en animal, et un animal en homme. Que les arbres parlaient entre eux, que si l'on demeurait silencieux assez longtemps, il était possible de les entendre⁵¹ ». Cette conception spiritualisée de la nature présuppose une continuité du vivant, et une réversibilité des formes, animales, humaines et végétales sous lesquelles il s'incarne, qui est soulignée par l'image de la métamorphose, tout comme par l'idée d'un langage prêté à la nature. Elle est toutefois d'abord récusée par Nita, comme un mode d'interprétation du monde irrationnel.

20 Ainsi, le texte, en s'ouvrant sur le viol de Lucy, une lycéenne blanche, dans la forêt, établit d'emblée une autre corrélation entre les corps féminins et la nature, qui repose sur une violence communément subie ; Lucy est retrouvée « toujours endormie, et nue, au pied de cet arbre si haut, au tronc si large, qu'on aurait dit un fruit tombé à ses pieds⁵² ». L'image du fruit construit un lien *naturel* entre Lucy et la forêt comme le résultat de la dépossession du corps propre, d'une vulnérabilité commune. L'expropriation des terres par la société d'exploitation de pétroles bitumineux est simultanément présentée comme un processus de destruction non-borné, qui est intériorisé par une perception subjective collective du « vrombissement » métonymique des tronçonneuses⁵³.

21 La violence infligée à la forêt ne cesse d'être liée aux violences sexuelles, qui se révèlent comme un récit dissimulé par chaque corps féminin⁵⁴ : ainsi des filles autochtones du

Hollywood (Baby a été agressée par un client du bar, Grace par un policier, Diane a été violée). Le viol de Diane est d'ailleurs ce qui crée par métaphore un corps collectif, et fonde la communauté des filles du Hollywood, ouvrant « une plaie en elles toutes⁵⁵ ». L'analogie avec la forêt est posée de leur point de vue, dans leur discours rapporté, adressé à Nita : « Elle [la forêt] aussi était une fille blessée⁵⁶ ». Les filles du Hollywood décrivent la réappropriation d'un lien avec la nature comme une forme d'*empowerment* féministe qui consiste à être « devenues des esprits de la forêt », « devenues sauvages »⁵⁷. Le participe passé marque l'idée d'un processus qui s'est accompli par un ensemble de pratiques (« des rituels », « des gestes vengeurs »⁵⁸), et qui ne résulte pas d'une relation innée. Ainsi, les filles du Hollywood ont décidé de se rendre justice, en s'en prenant aux hommes qui les ont violentées ; elles agissent sous la forme de créatures hybrides, recouvertes de peaux animales, qui sont prises pour des esprits surnaturels. Si le texte écarte cette interprétation magique comme fausse, il la réintroduit dans le discours des filles, qui se sentent aidées, soutenues, par des forces invisibles de la forêt. Ce double registre de compréhension de la forêt, naturel et surnaturel, est maintenu dans la perception qu'a Nita de l'action menée par les filles contre le camp de base de l'exploitation forestière, qu'elles incendient⁵⁹. Ce projet leur échappe, dans une logique de la fatalité dont elles ne sont ni coupables, ni innocentes : l'incendie ravage dix mille hectares de la forêt ; un homme, pris pour le violeur de Lucy, à tort, est mis à mort. Nita ne participe pas au meurtre, mais elle ne se désolidarise pas non plus des filles. La logique de l'ensauvagement les conduit à leur propre disparition dans les flammes, à une métamorphose fantastique en bêtes⁶⁰, qui les fait revenir à un état de nature, les soustrayant par là même à l'ordre de la justice humaine.

22Cependant, c'est la perte des filles qui permet, à la fin du texte, d'actualiser au présent d'énonciation la conception animiste de la nature que Nita récusait auparavant : « elles sont l'herbe pâle qui resurgit entre les racines, elles sont les vers et les racines sous la pierre, elles sont l'air lui-même⁶¹ ». Le verbe copule être marque l'identité entre les filles et la forêt qui renaît, dans un cycle naturel de la vie et de la mort⁶². Nita ressaisit cette expérience empirique sous la forme d'une vérité exprimée au présent gnomique, qui est le savoir auquel conduit l'ensemble du récit : « rien ne s'évapore, rien ne disparaît⁶³ ». La position énonciative de Nita est alors définie comme liminaire, entre les vivants et les morts, le visible et l'invisible, « le chaos et le silence⁶⁴ ». Le texte prend fin avec l'emploi du futur simple qui définit l'identité de Nita, aspirant à être « la gardienne du monde obscur des forêts⁶⁵ », à chercher « le secret caché derrière le paysage, à l'origine ».

23Le récit revient en quelque sorte sur lui-même, à son origine, au paradis perdu constitué par la nature, en refusant de se clore, pour désigner son propre avenir ; la position de médiatrice de Nita acquiert alors une valeur métalittéraire qui invite les lectrices à se situer avec elle « là où est la forêt, là où demeure le mystère et le sauvage [...] là où murmure la poésie, notre mémoire⁶⁶ ». Or, cette position à partir de laquelle peut se traduire une certaine idée de la nature, qui accueille la transcendance dans l'immanence, est bien celle aussi qui transcrit une histoire située de la domination (« notre mémoire⁶⁷ »), en choisissant une forme adéquate (« la poésie »). En ce sens, l'*excipit* est ce qui définit le régime esthétique et politique du roman lui-même.

24En effet, le double régime d'interprétation (naturel / surnaturel) fait coexister, dès le viol de Lucy, une lecture elle-même dédoublée du récit, où les sèmes humains, animaux et végétaux, ne cessent de circuler et de s'hybrider – que ce soit par le rapprochement des personnages avec des animaux⁶⁸ ou à l'inverse par un imaginaire généré de la nature, perçue comme un corps féminin⁶⁹. Or cette compréhension analogique pose un lien d'identité poétique et politique, co-construisant un imaginaire de la nature et de la féminité. Ainsi par exemple du « cœur immortel » de la forêt, qui est ressaisi à partir des transformations du corps de Nita à la puberté, resémantisant l'imaginaire de la « vie sauvage⁷⁰ ». Les images convenues de la double naturalisation des corps féminins et de la nature sont revivifiées par la définition d'une correspondance mouvante, d'une traduction réciproque qui passe systématiquement par un imaginaire sensoriel, et recourt abondamment aux figures de la comparaison et de la métaphore. En ce sens, « le sauvage », substantialisé comme une essence à la fin du récit, s'avère être avant tout une construction poétique, le rêve d'une origine qui ne peut être ressaisie que comme tel, appelant les lectrices à tisser d'autres imaginaires, à dresser d'autres « barrages dérisoires », dépassant la voix propre de Nita pour faire résonner celles des « disparus⁷¹ », mais aussi peut-être, celle d'autres mondes à venir.

*

25Si nous avons essayé de situer deux moments féministes contemporains (le matérialisme *queer* ; le naturalisme constructiviste) à partir d'une pensée du corps, nous espérons avoir montré que l'étrangeté qui sépare le discours théorique du discours littéraire est productrice de nouveaux imaginaires de la dénaturalisation et de la naturalisation – qui touche aussi bien les formes romanesques que les lectures qui peuvent être faites des corps représentés. Ainsi, l'étrangeté apparaît également comme un excédent esthétique, qui reformule, à un double

niveau (littéraire / théorique, naturel / surnaturel, subjectif / objectif) un savoir situé qui s'origine dans le point de vue créé par les corps fictifs, et les transforme en retour.

bibliographie

BURGAT GOUTAL Jeanne, *Être écoféministe – Théories et pratiques*, Paris, L'Échappée, coll. « Versus », 2020.

CARLASSARE Elizabeth, « L'essentialisme dans le discours écoféministe », dans Émilie Hache (dir.), *Reclaim, op. cit. (infra)*, p. 319-341.

FLOYD Kevin, *The Reification of Desire: Toward a Queer Marxism*, University of Minnesota Press, 2009.

GUILLAUMIN Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, coll. « Recherches », 1992.

HACHE Émilie (dir.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, trad. Émilie Notéris, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2016.

HARAWAY Donna, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », dans *Manifeste Cyborg et autres essais*, trad. L. Allard, D. Gardey et N. Magnan, Paris, Exils éditeur, 2007, p. 107-135.

KOECHLIN Aurore, *La Révolution féministe*, Paris, Amsterdam, 2019.

KUNERT Stéphanie, « Monique Wittig : de la matérialité du langage », dans Maxime Cervulle, Nelly Quemener et Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture & communication*, t. I, *Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, 2016, p. 143-163.

NOYÉ Sophie « Pour un féminisme matérialiste et queer », *Contretemps*, en ligne, 2014 : <https://www.contretemps.eu/pour-un-feminisme-materialiste-et-queer/>.

OYEYEMI Helen, *Boy, Snow, Bird*, New York, Penguin Books, 2014 ; *Boy, Snow, Bird*, trad. Guillaume Villeneuve, Paris, Galaade, 2016.

—, interview par L. Hoggard, dans *The Guardian*, en ligne, 2014 : <https://www.theguardian.com/books/2014/mar/02/helen-oyeyemi-women-disappoint-one-another>.

PRECIADO Paul B., Interview par C. Dumas dans *Libération*, en ligne, 2018 : http://www.liberation.fr/debats/2018/07/20/paul-b-preciado-hier-le-lieu-de-la-lutte-etait-l-usine-aujourd-hui-c-est-le-corps_1667833.

PUIG de la BELLACASA Marie Elizabeth, « Technologies touchantes, Visions touchantes. La récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative », dans Elsa Dorlin et Eva Rodriguez (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, PUF, coll. « Actuel Marx confrontation », 2012, p. 64-88.

SABOLO Monica, *Éden*, Paris, Gallimard, 2019.

STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique* (1982), trad. Morbic, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2015.

WOLFF Francis, *Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, 2010.

notes

1 « Porter l'attention sur ce que cela signifie de toucher et d'être touché-e peut sensibiliser aux caractères incorporés (*embodied*) de la perception, de l'affect et de la pensée. » (Marie Elizabeth PUIG DE LA BELLACASA, « Technologies touchantes, Visions touchantes. La récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative », dans Elsa Dorlin et Eva Rodriguez (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, PUF, coll. « Actuel Marx confrontation », 2012, p. 64).

2 « Les points de vue "assujettis" sont privilégiés parce qu'ils semblent promettre des récits du monde plus adéquats, plus soutenus, plus objectifs, plus transformateurs. Mais apprendre à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir-faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visualisations technologiques "les plus élevées" » (Donna HARAWAY, *Manifeste Cyborg et autres essais*, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », trad. L. Allard, D. Gardey et N. Magnan, Paris, Exils éditeur, 2007, p. 119).

3 Nous reprenons ce modèle à Francis WOLFF, en opérant un double déplacement qui le « dénature » : nous l'appliquons à la lecture des corps, là où il théorise des figures de l'homme et de ce qui le définit en propre ; nous cherchons à le mettre à l'épreuve des théories féministes, qui inquiètent ce paradigme en le brouillant. Voir *Notre humanité, D'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, 2010.

4 La périodisation des mouvements féministes en vagues, si elle est parfois critiquée (car elle suit la chronologie occidentale), correspond à trois moments : la lutte pour l'égalité des droits civiques ; celle pour les droits reproductifs ; la déconstruction *queer* et intersectionnelle du sujet du féminisme. Aurore KOECHLIN propose de penser une quatrième vague, venue d'Amérique du Sud et de la lutte contre les féminicides et les violences sexuelles, dont participe #MeToo : elle serait, selon nous, la traduction pratique de ce qu'est le matérialisme *queer* sur le plan théorique, intégrant aussi bien une réflexion sur le travail reproductif gratuit (à travers les grèves de femmes) que l'apport de l'intersectionnalité dans les formes d'action militantes. Voir *La Révolution féministe*, Paris, Amsterdam, 2019.

5 Voir par exemple STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique* (1982), trad. Morbic, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2015 ; Émilie HACHE (dir.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, trad. Émilie Notéris, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2016.

6 Sophie NOYÉ remarque que les controverses opposant les féminismes matérialistes et *queer* s'appuient paradoxalement sur le reproche réciproque d'une lecture *naturalisante* de l'oppression. Elle définit comme suit le tournant matérialiste *queer* : « [...] le tournant matérialiste-marxiste *queer* réaffirme la radicalité des approches *queer* et leurs points communs avec le féminisme matérialiste : elles adoptent une vision constructiviste du genre et de la

sexualité, en montrant non seulement le caractère discursivement mais aussi socialement et économiquement construit des subjectivités sexuelles et de genre, et défendent une transformation sociale et économique radicale.» Voir « Pour un féminisme matérialiste et queer » (*Contretemps*, en ligne, 2014 : <https://www.contretemps.eu/pour-un-feminisme-materialiste-et-queer/>).

7 Pour les féministes matérialistes, le travail domestique gratuit est un travail *productif*, qui fait partie d'un mode de production économique propre (le patriarcat). Pour les féministes marxistes, le travail *reproductif* est ce qui détermine, par sa gratuité même, l'échelle des salaires dans la sphère productive.

8 L'accès des femmes occidentales à la sphère productive va en effet de pair avec une nouvelle division internationale du travail qui est à la fois genrée et racisée, et qui délègue à d'autres femmes (souvent immigrées, précaires) le travail reproductif.

9 C'est ce qui les distingue des féministes marxistes, qui pensent le patriarcat à partir de son intrication avec le capitalisme, dans une théorie unitaire, des féministes matérialistes, pour lesquelles « l'ennemi principal » (selon les termes de Christine DELPHY) est la « classe des hommes », qui bénéficie de l'exploitation de la classe des femmes par le travail domestique.

10 Voir par exemple Stéphanie KUNERT, « Monique Wittig : de la matérialité du langage », dans Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture & communication*, t. I, *Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, 2016, p. 143-163.

11 Il n'est pas anodin que la réédition de *La Pensée straight* aux éditions Amsterdam soit le fait de Sam Bourcier, militant *queer*. Alors même que Wittig était hostile au concept étatsunien de « *gender* », il y aurait une « deuxième » Wittig, influencée par son départ aux États-Unis, mais aussi une « deuxième » réception de Wittig, qui en ferait *a posteriori* une figure *queer*.

12 Kevin FLOYD, *The Reification of Desire : Toward a Queer Marxism*, University of Minnesota Press, 2009.

13 Paul B. PRECIADO interview par C. Daumas dans *Libération*, en ligne, 2018 : http://www.liberation.fr/debats/2018/07/20/paul-b-preciado-hier-le-lieu-de-la-lutte-etait-l-usine-aujourd-hui-c-est-le-corps_1667833. Preciado réactive l'imaginaire d'une grève des utérus, propre à l'analyse féministe marxiste, en déplaçant la lutte de « l'usine » au « corps et à la subjectivité » ; les termes mobilisés par le matérialisme historique sont ainsi resitués sur un terrain *queer*.

14 Colette GUILLAUMIN, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, coll. « Recherches », 1992. L'assimilation des femmes, des racisé·e·s à la nature, au fait d'être plus naturel·le·s, est un argument par lequel la domination se fonde elle-même. Toutefois, on retrouve une analyse semblable chez les écoféministes, qui en font le point de départ d'une nécessaire réappropriation du corps et de sa nature.

15 C'était l'objet de ma thèse, intitulée « Une poétique de l'étrangeté : plasticité des corps et matérialité du pouvoir (Suzette Mayr, Marie NDiaye, Yoko Tawada) » (2018), qui se limitait à un corpus que cet article se propose d'élargir, d'un point de vue théorique (en envisageant aussi

le versant « naturalisant ») et littéraire (en prenant deux nouveaux exemples pour soumettre la théorie à des micro-lectures localisées).

16 Helen OYEYEMI, *Boy, Snow, Bird*, New York, Penguin Books, 2014 ; *Boy, Snow, Bird*, trad. Guillaume Villeneuve, Paris, Galaade, 2016. Helen Oyeyemi, née en 1984 au Nigeria, est une autrice britannique, vivant à Prague, qui a été remarquée par la critique dès son premier roman, écrit à dix-sept ans.

17 Helen Oyeyemi déclare ainsi : « *I also wanted to explore the feminine gaze, and how women handle beauty without it being to do with men, per se.* » « Je voulais aussi explorer le regard féminin, et la manière dont les femmes traitent la beauté, en soi, sans que ça n'ait de rapport avec les hommes. » (nous traduisons), interview par L. Hoggard, *The Guardian*, en ligne, 2014 : <https://www.theguardian.com/books/2014/mar/02/helen-oyeyemi-women-disappoint-one-another>.

18 « *I sometimes get asked: "How come the men in your stories don't have such strong characters?" And I'm like: "I don't care." I just want to find out about all the different lives a woman can live.* » « On me demande parfois : "Comment se fait-il que les hommes n'ont pas un rôle si important dans vos histoires ?" Et je réponds : "Je m'en fiche". Je veux juste découvrir les différentes vies qu'une femme peut vivre. » (*Ibid.*)

19 « une histoire retorse de marâtre » (*Ibid.*)

20 Dans le contexte étatsunien, le *passing* désigne, pour une personne considérée juridiquement comme noire du fait des lois Jim Crow (et de la *one drop's rule*), de passer socialement comme blanche. La notion a été étendue thématiquement au genre (une personne trans peut passer pour cis par exemple) et à la sexualité (une personne *queer* peut passer pour *straight*).

21 Boy est blanche, aux origines hongroises. Dans la mesure où elle est la narratrice de la première partie, sa découverte du *passing* coïncide avec celle des lectrices.

22 Helen OYEYEMI, *Boy, Snow, Bird*, 2014, *op. cit.*, p. 136. « Cette petite fille est une négresse » (*id.*, *Boy, Snow, Bird*, trad. G. Villeneuve, *op. cit.*, p. 135). La phrase de l'infirmière produit performativement ce qu'elle énonce.

23 La représentation du *passing* de genre pose néanmoins problème, même si elle est tributaire du point de vue de Boy, et du jugement qu'elle émet sur le récit que lui confie son amie Mia. En effet, F. Novak, lesbienne, devient un homme trans après un viol punitif (dont la naissance de Boy est le résultat). La possibilité d'une identité masculine lui apparaît dans un miroir, comme une forme de dédoublement. Or, le texte, soucieux de conserver cette image du double, maintient par là une distinction entre Frances et Frank Novak ; du point de vue de Boy, l'identité féminine semble perdurer, comme une vérité première qui exigerait d'être retrouvée, alors que Frank Novak serait un double maléfique, violent, de ce qu'il a été par le passé. Même si Mia défend en partie une autre lecture que Boy (en légitimant le corps présent de Frank Novak comme le seul existant), le point de vue de Boy semble invalider la transidentité de son père, ou en faire seulement l'effet d'une violence subie.

24 C'est ce qu'explique Snow dans une lettre à Bird : « *the Whitmans and the Millers are the product of generations of calculated breeding [...]. The Whitmans have married to refine a look, they keep a close eye on skin tone and hair texture. They draw strict distinctions between*

degrees of color – quadroon, octoroon – darkest to lightest. » (*Ibid.*, p. 224 ; « quant aux Whitman et aux Miller, ce sont les produits de générations de reproduction calculée [...]. Les premiers se sont mariés pour épurer une apparence, en examinant soigneusement la carnation et la texture du cheveu. Ils définissent de strictes distinctions entre les degrés de couleur – quarteron, octavon – du plus sombre au plus clair. » (p. 210). Paradoxalement, le *passing* est cela même qui dénature les classifications biologiques (et l'idéal de pureté raciale) sur lesquelles les Whitman s'appuient pour définir leur propre blanchiment.

[25](#) *Ibid.*, p. 137 ; « *so blank, like a brand-new slate* » (*ibid.*, p. 138). Snow a « les cheveux les plus noirs et les lèvres les plus roses possibles » (p. 86) ; « *with the darkest hair and the pinkest lips, every shade at its utmost* » (p. 81). Le superlatif rend compte grammaticalement de l'idéal hyperbolique qu'elle incarne, tout en se plaçant, par cette surenchère, dans l'imaginaire du conte. Mais le codage symbolique du corps de Snow est ambivalent ; la noirceur de ses cheveux désigne aussi un héritage racisé qui ne peut être formulé autrement.

[26](#) *Ibid.*, p. 144. « Quand les Blancs la regardent, ils n'éprouvent pas les impressions fugaces et désagréables, quelles qu'elles soient, que tant d'entre nous éprouvons en voyant une fillette de couleur. Nous ne voyons pas une fillette de couleur. » (p. 142).

[27](#) Contrairement à d'autres récits de *passing* au féminin, où le stigmate racial fonctionne comme une contagion performative (il suffit d'être associée à une autre personne noire pour être révélée comme telle), Snow est perçue comme blanche même lorsque ses amis sont agressés : « *I used to assume that when I'm with colored people the similarities become obvious, but I guess it's something people don't see unless they're looking to see it* » (*ibid.*, p. 240) ; « j'avais coutume de supposer qu'en compagnie de gens de ma couleur, ma ressemblance avec eux devient évidente, mais je suppose que c'est une chose qui échappe aux gens à moins qu'ils ne cherchent à la voir » (p. 223). Si l'interprétation du corps est changeante (le lien de ressemblance est lui-même redéfini selon le contexte et le point de vue de la personne qui regarde), il faut considérer que le corps de Snow peut être racisé pour qu'il apparaisse et soit déchiffré comme tel – ce qui demeure un point aveugle, pour qui veut se convaincre de la perfection de sa blancheur.

[28](#) Comme le souligne Snow, le mariage d'Arturo Whitman et de Boy Novak accomplit le rêve de blanchiment familial : « *dad's the only Whitman she knows of who's dared to actually just go ahead and marry a white person* » (*ibid.*, p. 222) ; « notre père est le seul Whitman [...] qui ait eu l'audace de se lancer et d'épouser une Blanche » (p. 208).

[29](#) Bird note ainsi, lorsqu'elle retrouve sa sœur : « *She looked more colored in person* » (*ibid.*, p. 271) ; « Elle semblait plus typée en vrai » (p. 247). Mais cette vision de Snow est encore l'effet d'un point de vue situé, qui réinterprète son corps à l'aune de l'histoire qui l'a produit.

[30](#) Il est intéressant de noter que le récit se refuse à constituer Bird comme une *tragic mulatta* (selon le *topos* dont héritent les fictions de *passing*) ; elle n'est pas rejetée par ses parents, malgré la froideur de sa grand-mère Whitman qui l'ignore. Snow semble davantage consciente du caractère structurel de l'oppression, dont elle fait l'expérience, en évoluant dans un milieu noir, et en choisissant de s'identifier elle-même comme « *colored* » – et les Whitman eux-mêmes soulignent les fondements matériels de la domination raciale (accès à l'éducation, au travail, etc.) pour justifier le choix du *passing*.

[31](#) La comparaison entre Snow et Bird l'oblige à voir la construction relationnelle des catégories de la domination et la réalité des effets matériels qu'elles produisent, en évaluant « ce qui différencie le fait d'être vue comme une fillette de couleur et celui de l'être comme Snow » (*ibid.*, p. 142) ; « *to measure the difference between being seen as colored and being seen as Snow* » (p. 145). C'est ce qui la conduit à écarter Snow de la famille, dont le corps racialise par contraste celui de Bird.

[32](#) *Ibid.*, p. 283 ; « ce n'est pas la blancheur elle-même qui Les oppose à Nous, mais la vénération de la blancheur » (p. 258). Les majuscules ne soulignent plus une conception essentialisée des deux catégories, mais le tracé d'une ligne mouvante qui est naturalisée à tort.

[33](#) Si la surface des corps s'avère trompeuse, le regard magique du Grand Jean reconduit une même indiscernabilité : « *I think it's only fair to tell you that I see with more than just my eyes, and I cannot tell the difference between you* » (*ibid.*, p. 235) ; « Je crois que je dois à la vérité de dire que je vois avec davantage que mes seuls yeux, et je ne puis faire la différence entre vous » (p. 219). Le conte que Bird raconte à Snow met l'accent sur le fait que la beauté n'existe qu'en tant que perception construite par le regard d'autrui, prêtant au corps une substance propre ; la Belle Capucine dépérit ainsi dans la solitude : « *her beauty was worth nothing, since there wasn't a soul around to see it* » (*ibid.*) ; « sa beauté finit par ne plus rien valoir puisqu'il n'y avait pas d'âme qui pût la voir ».

[34](#) *Ibid.*, p. 3. « Personne ne m'avait jamais prévenue au sujet des miroirs, de sorte que je les ai appréciés durant longtemps, les croyant fiables. Je me cachais entre eux en en plaçant deux face à face de sorte que, debout au milieu, j'étais réfléchi à l'infini dans l'un et dans l'autre sens. » (p. 15).

[35](#) « *When I stood in front of the mirror, the icy blonde was there, but I couldn't swear to the fact of her being me* » (*ibid.*, p. 133) ; « Quand je me tenais devant le miroir, la blonde glacée était là, mais je ne pouvais jurer qu'elle fût moi » (p. 132). Le dédoublement dissocie deux corps par l'étrangeté grammaticale qui sépare le pronom de première et de troisième personne du singulier, posant l'image reflétée comme une identité distincte (« *the icy blonde* »), qui ne coïncide pas avec le sentiment subjectif de soi. La blondeur de Boy est, par ailleurs, aussi l'effet d'une construction, rétrospectivement naturalisée, qui est signalée comme telle dès le début du roman : « *When my hair started to darken, I combed peroxide through it* » (*ibid.*, p. 5) ; « Quand mes cheveux commencèrent à foncer, je les brossai à l'eau oxygénée » (p. 17).

[36](#) Bird souligne ainsi : « *I'll go into a room with a mirror in it and look around, and I'm not there* » (p. 162) ; « Je vais entrer dans une pièce où se trouve un miroir et regarder tout autour et je n'y serai pas » (p. 159).

[37](#) *Ibid.*, p. 214. « C'est un soulagement de pouvoir oublier pour qui je pourrais être confondue ou pas. Impossible de compter sur mon reflet, il n'est pas toujours là, mais moi si, si bien que ce n'est peut-être pas vraiment moi... » (p. 202).

[38](#) Ainsi, les fragments de miroir éclatés renvoient à Boy « des morceaux de visage » (*ibid.*, p. 160) ; « *bits of faces* » (p. 164) qui ne lui appartiennent pas – ceux de sa famille, mais aussi ceux d'inconnus : ils l'inscrivent dans une généalogie dont l'étrangeté fonctionne toutefois comme un principe de dénaturalisation. L'identité est elle-même saisie comme fragmentaire, mouvante, à l'image des éclats de visages multiples que le miroir recompose.

[39](#) Il serait ainsi possible de retrouver ici des théoriciennes qui appartiennent aussi au versant dénaturant, comme Donna HARAWAY (qui propose de penser l'anti-dualisme sous la forme de « naturecultures » co-construites, notamment à travers sa réflexion sur les espèces compagnes) ou Silvia FEDERICI (qui analyse les chasses aux sorcières comme transition du féodalisme au capitalisme, dans une perspective matérialiste).

[40](#) Voir par exemple Jeanne BURGAT GOUTAL, *Être écoféministe – Théories et pratiques*, Paris, L'Échappée, coll. « Versus », 2020.

[41](#) Voir Elizabeth CARLASSARE, « L'essentialisme dans le discours écoféministe », dans E. HACHE, *Reclaim*, op. cit., p. 319-341.

[42](#) C'est en ce sens qu'il faudrait lire la citation suivante : « Les traits propres au corps féminin, et qui différencient les femmes des hommes, l'utérus, les seins, la sexualité, le fait de donner la vie, sans compter toutes les substances biochimiques subtiles dont on pourra prouver un jour l'existence, ont été utilisés pour nous rejeter, nous exploiter, nous dévaloriser. La sexualité a été, tout particulièrement, l'arène de l'exploitation et de l'oppression des femmes. », (STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, op. cit., p. 356).

[43](#) Voir Émilie HACHE, « Introduction – *Reclaim ecofeminism !* », *Reclaim*, op. cit., p. 13-55.

[44](#) C'est ce que Émilie HACHE invite à comprendre à partir du verbe *to reclaim*, qu'elle définit comme suit : « réhabiliter et se réapproprier quelque chose de détruit, de dévalorisé, le modifier comme être modifié par cette réappropriation » (*ibid.*, p. 23).

[45](#) *Ibid.*, p. 51. Il s'agit aussi de montrer que certaines femmes ont été exclues de l'idée de nature par le capitalisme patriarcal : les femmes *queer*, jugées contre-nature ; les femmes non-blanches, associées à une nature « sale, dangereuse, laide, toxique » (p. 50).

[46](#) *Ibid.*, p. 25. « Qu'est-ce qu'il s'est passé pour que toute référence au corps, *i.e.* au corps féminin, soit devenue impossible ? Pour qu'on ne puisse plus dire "j'ai des seins", "j'ai un vagin", sans que cela suscite immédiatement des hurlements scandalisés ? Cette impossibilité dit en creux l'extrême violence de cette double naturalisation, de la nature et des femmes, qui nous a fait rejeter et notre corps et notre monde vivant. » (*Ibid.*, p. 30).

[47](#) L'article d'Elizabeth Carllassare parle aussi de « constructions essentialistes ». L'expression rend compte adéquatement du processus par lequel une essence de « la » femme a été façonnée historiquement par la domination patriarcale ; préférer l'expression de « naturalisme constructiviste » revient à changer de point de vue, pour se placer non pas du côté de ce que le patriarcat a construit, mais du savoir que les théories écoféministes produisent.

[48](#) Ainsi, l'humanité se définit non par distinction à la nature, mais comme « une reconquête de notre animalité » (Jeanne BURGAT GOUTAL, *Être écoféministe*, op. cit., p. 103).

[49](#) Monica SABOLO, *Éden*, Paris, Gallimard, 2019. L'autrice française Monica Sabolo, née en 1971, dont l'œuvre est validée par le circuit de légitimation culturelle parisien, correspond au profil des femmes occidentales, intellectuelles, susceptibles de revendiquer majoritairement, selon Jeanne Burgat Goutal, l'étiquette théorique d'écoféministe aujourd'hui (les réalités militantes étant plus diverses, même lorsque la catégorie « écoféministe » n'est pas utilisée comme telle, notamment en contexte décolonial).

[50](#) Ainsi de la description de la forêt présentée aux touristes, modalisée comme illusoire : « On pouvait croire que ces milliers de kilomètres de forêts et de lacs, de vert et de bleu, constituaient une réplique du paradis. Un joyau miraculeusement préservé, semblable à ce que fut la terre au premier jour. » (*Ibid.*, p. 22).

[51](#) *Ibid.*, p. 36.

[52](#) *Ibid.*, p. 12.

[53](#) « Au loin, on entendait le vrombissement des tronçonneuses, monotone et entêtant. Un bruit étouffé, mais qui finissait par emplir l'espace, jour après jour, et que l'on percevait même la nuit, dans nos crânes, des ondes grésillantes qui grandissaient à l'intérieur de nous. » (*Ibid.*, p. 46). L'emploi de l'imparfait rend compte d'un processus qui ne semble pas avoir de fin (l'envahissement étant à la fois spatial et temporel), ce qui est traduit syntaxiquement par les relatives précisant « un bruit étouffé » et « des ondes grésillantes ». La perception située, soulignée par l'emploi du pronom indéfini « on », du déterminant possessif « nos », fonde une communauté affectée par une même intériorisation du bruit et de ce qu'il représente.

[54](#) La description de la violence infligée à la terre est elle-même saisie dans un imaginaire genré, où les pelleteuses sont dotées de « griffes de métal béantes, prêtes à fouiller nos terres » (*ibid.*, p. 29).

[55](#) *Ibid.*, p. 177. De même, le viol de Lucy crée une étrangeté qui la prive de son identité propre, et qui se répercute sur Nita, signalant une possible solidarité, à partir d'un imaginaire partagé du corps. Lucy « avait quitté son enveloppe corporelle, l'avait laissée couler au sol comme on laisse glisser un châte, pour s'en aller dans une autre dimension » (p. 21). Nita espère que l'on puisse « extraire cette chose de mon cœur, ce corps étranger qui avait poussé en moi, tel un nouvel organe » (p. 157). Cette étrangeté « encorporée » rend compte de la prise de conscience féministe de Nita, qui a pour point de départ le viol de Lucy.

[56](#) *Ibid.*, p. 181. Ehawee explicite l'analogie au discours direct : « Ils veulent tuer la même chose en elle et en nous, tu comprends ? ».

[57](#) *Ibid.*

[58](#) *Ibid.*, p. 180.

[59](#) Nita écarte ainsi la « vengeance » en la plaçant du côté des « hommes qui mutilent la forêt comme on troue une étoffe [...], ceux qui tiennent les jeunes filles entre leurs mains, déchirent leurs cœurs, créant le vide [...] caressant l'illusion morbide que l'appropriation et la domination les préserveront de la perte ». L'action des filles est au contraire située du côté des lois de la forêt, d'une « force qui nous traversait ainsi qu'elle traverse le cosmos » (*ibid.*, p. 244).

[60](#) Cette métamorphose est envisagée du point de vue de Nita, pour laquelle « les filles avaient brandi cette nuit-là, des appendices *naturels*, faits pour tuer, le prolongement d'elles-mêmes » (*ibid.*, p. 250). Nous soulignons l'adjectif, qui s'oppose pourtant à une lecture factuelle, selon laquelle elles filles auraient été munies d'accessoires animaux – « les dents de coyote, griffes de loup et d'ours, serres de rapace » (*ibid.*). L'interprétation de Nita prête aux filles une nature animale qui s'accomplit dans l'acte de donner la mort, les déliant des normes de l'action humaine.

[61](#) *Ibid.*, p. 274-275.

[62](#) *Ibid.* Ce qui est aussi marqué par la valeur du préfixe « re » dans le verbe « resurgit ». L'herbe « pâle », par hypallage, semble garder une trace fantomatique des filles.

[63](#) *Ibid.*, p. 275. La reformulation de l'axiome de Lavoisier est mise au service de la pensée spiritualiste de la nature, contenant l'âme des disparus et la mémoire de leurs récits.

[64](#) *Ibid.*

[65](#) L'adjectif « obscur » porte ici la mémoire, même involontaire, de la magie écoféministe, du désir de « rêver l'obscur » qui est formulé par Starhawk.

[66](#) *Ibid.*

[67](#) Le déterminant possessif met l'accent sur le fait que cette mémoire est aussi donnée en partage aux lectrices et est susceptible de les inclure, au terme du récit, dans la communauté qui a été refondée par la trajectoire initiatique de Nita.

[68](#) Par exemple : « nous ne parlions pas, ni n'échangions aucun signe, aussi silencieux qu'une troupe de daims bondissant dans la nuit » (*ibid.*, p. 126) ; « mon cœur était celui d'une créature marine dans son œuf, aux pulsations extraordinairement lentes, à peine un frémissement, dans une poche d'eau » (p. 130) ; « ses cheveux, plaqués vers l'arrière par une étrange substance mouillée, m'évoquaient les poils huileux d'un castor » (p. 158). La continuité entre l'humain et l'animal est aussi soulignée par les peaux animales dont les filles du Hollywood se revêtent, jusqu'à en devenir indiscernables, tout comme par le chevreuil, animal gardien de Nita, qui lui apparaît à plusieurs reprises, incarnant une communication possible entre les vivants et les morts, le naturel et le surnaturel.

[69](#) « Des grappes de champignons s'agglutinaient dans les racines, d'autres ressemblant à des seins surmontés d'un mamelon rose surgissaient dans les clairières, comme si nous traversions des champs de jeunes filles enterrées » (*ibid.*, p. 196).

[70](#) « Mon corps subissait des transformations mystérieuses, de sombres désirs. C'était en moi que grondait la vie sauvage, désormais. » (*Ibid.*, p. 40). Le corps est présenté comme le réceptacle passif de métamorphoses qui lui échappent, naturalisées par « la vie sauvage », ce qui est aussi appuyé par le sémantisme animal du verbe « gronder ». La vie de la forêt semble s'accomplir dans le corps même de Nita, renversant le rapport d'inclusion précédent – celui d'un « vous » avançant à l'intérieur du cœur de la forêt, « un cœur plus grand, qui battait plus fort » (*ibid.*). L'intériorisation physique de l'espace de la forêt matérialise le lien de consubstantialité « encorporé » qui l'unit aux filles de la réserve, mais il s'agit bien d'une relation en mouvement. L'usage du pronom personnel « vous » souligne le fait que la communauté décrite à l'intérieur du récit peut s'étendre aux lectrices, en les situant au cœur de cette relation réversible qui appelle à être continuée au-delà du récit lui-même, du fait de sa structure circulaire ouverte.

[71](#) *Ibid.*, p. 275.

résumés

Cet article se propose d'examiner les théories féministes qui cherchent à déconstruire le caractère naturel du corps, ou au contraire, en revendiquent la matérialité comme point de départ à une interprétation critique du monde social. Il s'agit alors de faire dialoguer ces théories avec deux romans : *Boy, Snow, Bird* de Helen Oyeyemi (2014) et *Éden* de Monica Sabolo (2019), marqués par une poétique de l'étrangeté, pour définir les limites d'une lecture « naturalisante » ou « dénaturalisante » des corps et des points de vue situés qu'ils constituent en littérature.

This paper aims at examining feminist theories which seek to deconstruct the naturalness of the body, or on the contrary, claim its materiality as the starting point for a critical interpretation of the social world. Its purpose is then to establish a dialogue between these theories and two novels : *Boy, Snow, Bird* (Helen Oyeyemi, 2014) and *Eden* (Monica Sabolo, 2019), both marked by a poetics of strangeness, so as to define the boundaries of « naturalizing » ou « denaturalizing » readings of the bodies and of the standpoints that they constitute in literature.

plan

- [Théoriser les corps en féministe : le versant dénaturalisant](#)
- [Dénaturaliser les corps par le roman ?](#)
- [Sur le versant naturalisant : l'exemple des théories écoféministes](#)
- [Réinventer l'idée de nature par la fiction](#)

mots clés

[Étrangeté](#), [Idée de nature](#), [Points de vue situés](#), [Théories du corps](#)

Le narrateur a-t-il un corps ? L'impossible lecture de l'œuvre de Léonora Miano au prisme des concepts narratologiques de Gérard Genette

Does the narrator have a body? The impossible reading of Léonora Miano's work through the prism of Gérard Genette's narratological concepts

L'œuvre de Gérard Genette continue d'être une référence majeure pour la narratologie française. Pourtant, il nous semble que certains de ses concepts, en particulier ceux de focalisation zéro et de focalisation interne assumée par un personnage non identifié ne se prêtent pas facilement à la lecture des œuvres écrites par des auteur·rices issu·e·s de minorités. Léonora Miano, par exemple, regrette le fait que ses livres soient lus comme le reflet d'un point de vue subjectif et partiel, celui d'une femme racisée, alors même que certains d'entre eux sont écrits avec des narrateurs qui devraient, d'après la terminologie de Genette, permettre un discours objectif et universel. Pour essayer de comprendre cette contradiction, nous étudierons les concepts de focalisation forgés par Gérard Genette¹ pour contester leur prétendue objectivité. Nous ferons l'hypothèse que les notions de focalisation zéro et de focalisation interne non assumée par un personnage identifié, objectives et universelles pour Gérard Genette, sont une généralisation abusive d'un point de vue masculin et blanc.

2« The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House² » : ainsi Audre Lorde intitule-t-elle l'un de ses articles, invitant les chercheur·se·s à remettre en question les outils théoriques qui, par habitude, prennent des allures d'évidences objectives. Ce travail de déconstruction des outils de l'analyse littéraire s'inscrit dans un mouvement large, initié par Luce Irigaray³ ou Monique Wittig⁴ notamment, qui tentent, dans des visées tout à fait différentes, de penser une épistémologie féministe⁵. Plus récemment, le travail de Heta Rundgren⁶, grâce à la notion de « postnormâle⁷ », souligne entre autres la dimension phallocratique des travaux de Genette.

3Nous serons amenée à déconstruire le présupposé d'objectivité qui sous-tend les notions de focalisations externe et interne, notamment à partir des travaux de Monique Wittig, de Gayatri

Spivak sur la notion de positionalité et des narratologues féministes nord-américaines Janet Todd⁸ et Suzanne Lanser⁹. Nous en concluons que ces notions, loin d'être objectives, émanent en réalité d'un point de vue hégémonique qui se conçoit comme objectif, c'est-à-dire universel, à entendre ici comme pertinent pour n'importe quel sujet, pour décrire n'importe quelle expérience humaine. Il semblerait donc qu'en remettant en question l'objectivité de ces contextes, on en vient aussi à les déposséder de leur valeur universelle, déposition contenue en germe dans la notion de positionalité de Gayatri Spivak¹⁰.

4 Dans un second temps de notre développement, nous nous concentrerons sur cette notion d'universalité. Il s'agira de se demander s'il devient impossible de considérer n'importe quel discours comme universel, puisqu'il est forcément situé, dépendant de la situation de son auteur·rice. Nous verrons que ce déni d'universalité, particulièrement présent quand il s'agit des textes produits par les minorités, est perçus par certain·e·s comme une exclusion du genre humain¹¹ et un déni des potentialités proprement littéraires du texte¹². Nous en viendrons en fin de compte à redéfinir l'universalité, en la différenciant de l'objectivité.

Gérard Genette et l'idée d'un narrateur neutre

5 La narratologie, telle qu'elle est représentée par Genette, a cherché à évacuer toute considération référentielle, dans le but de se consacrer plus pleinement aux phénomènes internes au texte, et d'en consacrer l'autonomie. Ainsi Genette considère qu'il n'y a pas de différence de point de vue entre le cas où l'auteur parle en son nom et celui où il fait parler un personnage qui n'est pas le héros. Il rapporte le travail de Cleanth Brooks et Robert Penn Warren par le biais du tableau qui suit, pour le contester¹³ :

	Événements analysés de l'intérieur	Événements observés de l'extérieur
<i>Narrateur présent comme personnage dans l'action</i>	(1) Le héros raconte son histoire	(2) Un témoin raconte l'histoire du héros
<i>Narrateur absent comme personnage de l'action</i>	(4) L'auteur analyste ou omniscient raconte l'histoire	(3) L'auteur raconte l'histoire de l'extérieur ¹⁴

6Il en conclut alors : « Or il apparaît à l'évidence que seule la frontière verticale concerne le « point de vue » (intérieur ou extérieur), tandis que l'horizontale porte sur la voix (identité du narrateur), sans aucune véritable différence de point de vue entre 1 et 4 (disons : *Adolphe* et *Armance*) et entre 2 et 3 (Watson racontant Sherlock Holmes, et Agatha Christie racontant Hercule Poirot)¹⁵. » Pour Genette, le point de vue, à comprendre comme la distance entre le narrateur et les faits qui sont racontés, sont effectivement les mêmes dans les cas 1 et 4. Le théoricien semble à ce moment reporter le problème de l'identité du narrateur au chapitre suivant, consacré aux « voix » : il n'en est rien pourtant, et le chapitre « voix » ne fera pas plus mention de la référentialité de l'auteur-narrateur, sauf pour en contester la pertinence. Dans la citation qui suit, issue de la partie « voix » de *Figures III*, Genette juge non pertinent le « lieu narratif », c'est-à-dire le lieu d'où l'auteur-narrateur écrit : « Le lieu narratif est fort rarement spécifié, et n'est pour ainsi dire jamais pertinent¹⁶. » Le modalisateur « pour ainsi dire » fonctionne comme une marque de prudence. De plus, Genette se remet en question, au conditionnel, en note de bas de page à la suite de cette citation : « Il pourrait l'être, mais pour des raisons qui ne sont pas exactement d'ordre spatial : qu'un récit "à la première personne" soit produit en prison, sur un lit d'hôpital, dans un asile psychiatrique, peut constituer un élément décisif d'annonce du dénouement : voyez *Lolita*¹⁷. » Cette éviction de la référentialité du narrateur n'est donc pas aussi radical qu'il y paraît. Ainsi Proust a-t-il le droit de parler au nom de son narrateur : « Proust a insisté, dans une célèbre lettre à Jacques Rivière, sur le souci qu'il avait de dissimuler le fond de sa pensée (qui s'identifie ici à celle de Marcel-narrateur) jusqu'au moment de la révélation finale¹⁸. » Remarquons encore ici la mise entre parenthèse de cette entorse à l'éviction de la référentialité.

7Cette distinction de la voix et de la focalisatoir ne va pas de soi. En France, le travail de Rabatel, qui pense l'énonciation à travers les effets de subjectivation qu'elle suscite¹⁹, présuppose que toute énonciation est dépendante d'un sujet. Les narratologues américaines Janet Todd et Susan Lanser s'accordent à cette idée, en insistant sur le fait que tout sujet est positionné idéologiquement. Elles ont considéré que l'éjection hors du champ littéraire des questions de référentialité opérée par Genette avait contribué à faire oublier les différences de point de vue entre narrateur et narratrice, ou plus largement entre narrateur·rice dominant·e et narrateur·rice dominé·e²⁰. Pour elles, ces différences de situation sociologique ont une incidence sur le discours, dans le sens où une femme n'aurait pas le droit, symboliquement, de parler des mêmes sujets, et vivra une expérience d'oppression inconnue à l'homme. Susan

Lanser propose une narratologie qui prend en compte « la production de la phrase », « le texte comme production » (notre traduction) :

The difference between Genette's formulation of narrative levels and my own illustrates, I hope, the difference between purely formal and contextual approaches to meaning in narrative. Just as speech act theory understood that the minimal unit of discourse was not the sentence but the production of the sentence in a specific context, so the kind of narratology I am proposing would understand that the minimal narrative is the narrative as produced²¹.

8En effet, ne pas prendre en compte les conditions de production du texte permet aux théoriciens d'« étayer leurs préjugés », comme le dit Janet Todd dans un entretien avec Saba Bahar :

La « mort de l'auteur » a été une notion sophistiquée et utile à opposer à la critique historique et biographique qui mettait trop l'accent sur la connaissance contextuelle. Malgré son étayage théorique complexe, ses effets sur le terrain ont souvent été une plus grande attention portée au texte mais aussi une décontextualisation historique qui laisse les œuvres flotter librement hors de tout ancrage culturel, au point qu'elles deviennent pour les critiques le lieu de transformations imaginaires ou de simples prétextes pour étayer leurs préjugés²².

9Les théories de Gérard Genette tombent sous le coup de cette critique dans deux cas : celui de la focalisation interne qui n'est pas assumée par un personnage identifié, et celui de la focalisation zéro.

10Observons les cas de focalisation interne non assumée par un personnage identifié. L'auteur de *Figures III* prend pour exemple le début de *La Peau de chagrin* : « le témoin n'est pas personnifié, mais reste un observateur impersonnel et flottant, comme au début de *La Peau de chagrin*²³ ». Le terme « impersonnel » implique une capacité, prêtée à Balzac, de se défaire de sa façon de percevoir, pour imaginer un narrateur tout à fait neutre. L'écrivain serait donc capable d'assumer un point de vue non situé afin de devenir narrateur.

11Cette capacité à émettre un point de vue considéré comme non situé permet en réalité à Genette d'affirmer que le point de vue dominant, d'homme blanc bourgeois et cisgenre, est « impersonnel », donc valable pour chacun, dans le cas d'une focalisation interne qui n'est pas assumée par un personnage identifié. Voyons donc ce début de *La Peau de chagrin* : « Vers la fin du mois d'octobre dernier, un jeune homme entra dans le Palais-Royal au moment où les

maisons de jeu s'ouvriraient, conformément à la loi qui protège une passion essentiellement imposable. » Raphaël est considéré comme « un jeune homme ». L'impartialité de cette mention ne saute pas aux yeux : on peut se demander si une petite fille noire aurait omis de préciser que Raphaël était blanc, et l'aurait considéré comme « jeune ». L'ironie de la dernière remarque, « une passion essentiellement imposable » nous permet d'imaginer un narrateur au fait des motivations des dirigeants politiques, et lucide, voire cynique, quant à elles : il n'est en rien « impersonnel », mais laisserait plutôt percevoir Balzac lui-même, avec toutes ses caractéristiques socio-culturelles.

12 Nous voyons encore plus clairement cette façon de considérer l'homme blanc cisgenre bourgeois comme « impersonnel », ou neutre, objectif, dans le cas de la focalisation zéro, dans laquelle le narrateur est prétendument omniscient²⁴. Ainsi, après avoir défini la « focalisation zéro, c'est-à-dire l'omniscience du romancier classique²⁵ », Genette en donne un exemple chez Proust :

Cette double focalisation [Genette évoque ici le croisement d'une focalisation interne et d'une focalisation-zéro] répond certainement ici à l'antithèse qui organise toute cette page (comme tout le personnage de Mlle Vinteuil, « vierge timide » et « soudard fruste »), entre l'immoralité brutale des actions (perçues par le héros-témoin) et l'extrême délicatesse des sentiments, que seul peut révéler un narrateur omniscient, capable comme Dieu lui-même de voir au-delà des conduites et de sonder les reins et les cœurs²⁶.

13 L'omniscience, tout comme le terme de « focalisation zéro », semble impliquer une forme de neutralité du narrateur : tout voir, c'est ne plus sélectionner. Or ici, ce narrateur est capable de « sonder les reins et les cœurs » : l'évocation des reins renvoie à la sexualité et celle des cœurs aux sentiments, et on peut raisonnablement douter du fait que Genette aurait utilisé la même expression pour parler d'un narrateur omniscient nous donnant accès à l'intimité d'un homme. Ce narrateur omniscient semble reprendre le point de vue du narrateur interne, Marcel, qui a une vision phallogénée de Mlle de Vinteuil. Que ce soit à travers le stéréotype de la « vierge timide », ou du « soudard fruste », la jeune fille est largement sexualisée. Le narrateur omniscient n'est donc pas omniscient : il a le même point de vue que le narrateur Marcel, qui est ici un point de vue masculin, voire misogyne.

Monique Wittig : l'objectivité comme privilège masculin

14Le narrateur « impersonnel » de la focalisation interne non attribuée à un personnage ou de la focalisation zéro, semble donc doué de la capacité d'émettre un regard objectif. Monique Wittig affirme que cette objectivité de droit est un privilège d'homme blanc hétérosexuel et bourgeois. Elle fait remonter l'association du masculin et de l'universel à Aristote. Avant lui, Pythagore a établi un système dual, dans lesquels il oppose des termes, tels que « limité » et « illimité », « un » et « plusieurs », « impair » et « pair ». Aristote aurait repris cette table et l'aurait prolongé par d'autres oppositions qui dépassent la stricte rationalité pour entrer dans le domaine du jugement éthique. Il oppose ainsi « mâle » et « femelle », associant le premier à l'« un », au « lumineux », au « bon », et le second au « plusieurs », à l'« obscur », au « mauvais »²⁷ :

Ainsi, dès qu'ont été créés les précieux outils conceptuels fondés sur la division (les variations, les comparaisons, les différences), ils ont été immédiatement ou presque immédiatement transformés par les successeurs de l'école pythagoricienne en moyens de créer une différenciation métaphysique et morale dans l'Être²⁸.

15De ce glissement de la logique à l'éthique, on arrive à une dévalorisation du féminin :

Car l'Être est le Bien, le masculin, le droit, en d'autres termes, ce qui est divin, alors que le non-Être est tout le reste (plusieurs), le féminin ; il est synonyme de discorde, d'agitation, il est obscur et mauvais (voir *La Politique* d'Aristote)²⁹.

16De là vient, pour Monique Wittig, que les femmes se sont mises à incarner « l'Autre » (elle écrit « la-femme, l'éternel Autre »³⁰, et le tiret entre « la » et « femme » montre cette calcification du concept de féminité) et le « Non-être ». Le point de vue féminin, et avec lui tous les points de vue des dites « minorités », est considéré comme un point de vue particulier, subjectif, jamais universel. De là à le considérer comme non recevable, il n'y a qu'un pas.

17Pour Monique Wittig s'ensuit alors une remise en question de la prétendue objectivité du point de vue dominant (blanc, bourgeois, masculin). Contester cette objectivité serait pour elle le seul moyen pour les femmes de faire entendre non pas l'objectivité, mais la recevabilité, au même titre que le point de vue masculin, de leur point de vue. L'universalité du point de vue

masculin lui apparaît comme un « abus philosophique et politique³¹ ». Il nous semble qu'on peut voir dans la focalisation zéro et la focalisation interne non assumée par un personnage une marque de l'« abus philosophique et politique » dont parle Monique Wittig. Ce même abus, qui fait oublier la subjectivité de celui qui parle, est souligné par Gayatri Spivak, par le biais de la notion de « positionalité ».

Gayatri Spivak : la question du point de vue

18 Dans *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, Gayatri Spivak défend l'idée que tout point de vue est subjectif, conditionné, ce que le sujet souverain, c'est-à-dire, dans le cadre de son propos, masculin et occidental, passe sous silence. Elle écrit : « Même si l'histoire de l'Europe en tant que Sujet est narrativisée par la loi, l'économie politique et l'idéologie de l'Occident, ce Sujet dissimulé prétend qu'il n'a "pas de déterminations géopolitiques"³² ». L'expression de « Sujet dissimulé », à comprendre comme un sujet qui ne s'assume pas comme tel, c'est-à-dire comme subjectif, comme situé, s'adapte bien à cette proposition faite par Genette d'un narrateur qui saurait s'effacer tout à fait pour offrir un regard objectif, sans « déterminations géopolitiques ». À cette position de domination, qui prive les subalternes de parole, Spivak oppose sa « positionalité » : « J'invoque ainsi avec maladresse ma positionalité afin de souligner le fait que la mise en question de la place de l'enquêteur reste un vœu pieux dépourvu de sens dans nombre de critiques récentes du sujet souverain³³. »

19 La « positionalité » est pour Spivak une façon de mettre « en question la place de l'enquêteur », c'est-à-dire de lui refuser l'objectivité. Son discours, comme tout discours, dépend de ses « déterminations géopolitiques ». Le nier, ou le passer sous silence, est un privilège du « sujet souverain ». La focalisation zéro ou la focalisation interne non assumée par un personnage identifié de Gérard Genette, mobilisent d'après nous ce « Sujet dissimulé ». Sa conception du « point de vue », expression qu'il utilise largement dans le chapitre sur les focalisations (« On peut en effet raconter *plus ou moins* ce que l'on raconte, et le raconter *selon tel ou tel point de vue* ; et c'est précisément cette capacité, et les modalités de son exercice, que vise notre catégorie du *mode narratif*³⁴ »), n'a aucun rapport avec ce que Spivak nomme « positionalité » : il s'agit pour Genette de déterminer la distance entre le narrateur et les faits qu'il raconte, mais pas de questionner l'identité du narrateur. Il en vient ainsi à tenter de faire oublier le « sujet souverain » :

[Le récit] peut aussi choisir de régler l'information qu'il livre, non plus par cette sorte de filtrage uniforme, mais selon les capacités de connaissance de telle ou telle partie prenante de l'histoire (personnage ou groupe de personnages), dont il adoptera ou feindra d'adopter ce que l'on nomme couramment la « vision » ou le « point de vue », semblant alors prendre à l'égard de l'histoire (pour continuer la métaphore spatiale) telle ou telle *perspective*³⁵.

20Alors que le personnage a un point de vue particulier, donc partiel, celui du narrateur a un statut plus trouble : l'adjectif « uniforme » connote l'idée d'un filtrage égal, sans parti pris. Gérard Genette fait remonter cette ambiguïté aux théories de Platon, dont la notion de la mimésis sert de base à sa définition des modes narratifs :

Les facteurs mimétiques proprement textuels se ramènent, me semble-t-il, à ces deux données déjà implicitement présentes dans les remarques de Platon : la quantité de l'information narrative (récit plus développé, ou plus *détaillé*) et l'absence (ou présence minimale) de l'informateur, c'est-à-dire du narrateur. « Montrer », ce ne peut être qu'une *façon de raconter*, et cette façon consiste à la fois à *en dire* le plus possible, et ce plus, à *le dire* le moins possible : « feindre, dit Platon, que ce n'est pas le poète qui parle » – c'est-à-dire, faire oublier que c'est le narrateur qui raconte³⁶.

21L'usage des parenthèses est significatif : Gérard Genette assume l'approximation du terme « absence », propose même une correction en « présence minimale », mais cette correction est minorée par les parenthèses. De la même façon, les verbes « feindre » et « faire oublier » impliquent une forme d'impensé de l'auteur, qui n'est pas exploré plus avant.

22Nous avons présenté les différentes raisons pour lesquels ce narrateur impersonnel, c'est-à-dire objectif et porteur d'un point de vue universel, a été remis en question, au profit d'une obligation faite à chacun·e d'assumer la partialité de son point de vue. Cependant, cette position théorique pose d'autres problèmes, comme l'ont souligné les auteur·rice·s issu·e·s des minorités, qui ont parfois réclamé le droit à une parole considérée comme universelle : c'est que ce nous allons étudier à présent³⁷.

Repenser l'universalité³⁸

23Nombreux·ses sont celles et ceux qui ont regretté le fait que le point de vue des dominé·es³⁹ est systématiquement considéré comme particulier. L'écrivaine Léonora Miano a produit un

discours critique éclairant sur ce déni d'universalité. D'origine camerounaise, celle-ci réside en France depuis plus de vingt ans et, si ses premiers livres se déroulent en Afrique subsaharienne, elle écrit depuis plusieurs années des romans « afropéens », c'est-à-dire racontant la situation des personnes d'ascendance subsaharienne mais qui vivent et sont nées en France hexagonale et dont la culture est essentiellement celle de la métropole. Dans *Habiter la frontière*, Léonora Miano revient sur l'accueil critique d'un de ses livres afropéens, *Blues pour Élise* :

Être noir en France et parler des Noirs, c'est constituer une menace, quel que soit le propos tenu, ce que j'ai pu éprouver moi-même à plusieurs reprises. En dépit de ma visibilité, de ma notoriété, je suis avant tout une femme du tiers monde à qui on accorde une faveur, et je suis donc sommée, par divers moyens, de rester à ma place. Mes livres consacrés à la vie des Noirs de France reçoivent un accueil des plus tièdes, de la part des médias. *Blues pour Élise*, qui a pourtant touché bien des lecteurs, n'a pratiquement pas été commenté dans les journaux – sans doute était-il très mal écrit, mais à ce moment-là, pourquoi ne pas le dire ? –, ce qui ne se produit jamais avec mes romans *africains*. Ce sont les blogs qui ont assuré la promotion de cet ouvrage, et j'ai déjà dû imposer ce texte à mon éditeur, qui ne voulait pas accompagner un tel projet, au motif que les personnages présentés n'étaient pas universels. Autant dire qu'ils n'étaient pas considérés comme humains, puisque l'universalité, c'est à mon sens, tout ce qui est immuable et qui fait de nous des hommes. L'universel, c'est, précisément, ce que les hommes n'ont pas créé. Bref, on ne me reconnaît pas le droit, après vingt ans de résidence dans l'Hexagone, de m'exprimer sur ces questions. Ma production ne doit s'arrimer qu'à l'Afrique, espace auquel ma naissance m'assigne⁴⁰.

24La « menace » que constitue le discours afropéen de Léonora Miano est qu'il implique de penser les Noirs comme porteurs d'un discours universel. Elle associe le déni d'universalité à un déni d'humanité. La phrase « L'universel, c'est, précisément, ce que les hommes n'ont pas créé. » permet de penser l'universel comme ce qui dépasse les constructions culturelles au sens large, et il semble évident que Léonora Miano pense ici aux constructions raciales.

25Prenons l'exemple de *La Saison de l'ombre*. Ce roman raconte les débuts de la traite négrière, que Léonora Miano préfère nommer « déportation transatlantique de subsahariens », estimant que le terme de « traite négrière » reflète un regard occidental, puisque « traite » associe ce phénomène à du commerce et que « négrière » reprend le terme donné par les Européens aux Africains, qui ne se considéraient pas comme Noirs, encore moins comme Nègres. Ce roman

est raconté depuis une focalisation interne non assumée par un personnage. Pourtant, il est impossible au lecteur occidental de considérer que le lieu narratif, pour reprendre l'expression de Genette, est sans importance. Voici un extrait de la première page :

En l'absence du guide spirituel, lui aussi perdu on ne sait où, le Conseil a pris les décisions qui semblaient s'imposer. Des femmes ont été consultées : les plus âgées. Celles qui ne voient plus leur sang depuis de longues lunes. Celles que le clan considère désormais comme les égales des hommes.

26 Parmi les deux qui eurent le privilège d'être entendues après la tragédie, Ebeise, la première épouse du guide spirituel, a été particulièrement prise en compte. En tant que matrone, elle a assisté bien des parturientes⁴¹.

27 L'évocation neutre d'un « guide spirituel », le décompte du temps en « longues lunes », la valorisation des femmes en fonction de leur âge avancé et d'Ebeisé parce qu'elle a aidé des femmes à accoucher, la position de « première épouse » : tout force le lecteur occidental à considérer que le·a narrateur·rice écrit depuis un point de vue d'Afrique de l'Ouest, dans un contexte clanique et polygame. Le lieu narratif est parfaitement perçu, et on peut considérer qu'il est même exhibé par Léonora Miano : sa revendication d'universalité ne consiste pas à nier la référentialité de son·a narrateur·rice mais à considérer que tout point de vue est situé, et qu'il peut, par-delà cette particularisation, atteindre à l'universel⁴².

28 Prenons un autre exemple, dans lequel le lieu narratif se fait beaucoup plus discret. Il s'agit du début d'une nouvelle intitulée « Filles du bord de ligne », dans le recueil *Afropean soul et autres nouvelles* :

Elles se déplaçaient en grappes le long de la rue piétonne. Fleurs de rocailles jaillies du béton des tours environnantes aussi bien que du pavé des ruelles. Elles n'avaient vu la plage qu'en bord de Seine. L'été, la municipalité en fabriquait une, de plage, pour ceux qui ne verraient jamais la mer. Elles y étaient allées une fois. Ce n'était pas comme à la télévision. Dans le feuilleton *Sous le soleil*⁴³.

29 L'utilisation du pronom « elles » pour désigner les personnages, la plongée dans leur culture, notamment avec la référence au « feuilleton *Sous le soleil* » qui peut leur être attribuée, et leur état d'esprit avec la mention de leur déception (« Ce n'était pas comme à la télévision »), font penser qu'on est ici dans le cas d'une focalisation zéro. Pourtant, on constate aisément

l'affection et la compassion que le·a narrateur·rice éprouve à l'égard de ses personnages, dans la métaphore « fleurs de rocailles jaillies du béton », ou dans la périphrase « pour ceux qui ne verraient jamais la mer ». Le lecteur occidental imagine aisément ici une narratrice noire, dont le point de vue rejoindrait celui de ses personnages. Oublier cette figure de narratrice risquerait peut-être d'affaiblir l'émotion du lecteur et de la lectrice. L'édition du recueil, destinée à des classes de collège, encourage ce type d'interprétation, puisqu'il s'ouvre sur une photo de Léonora Miano et une présentation de l'autrice, qui commence par rappeler les origines camerounaises de l'autrice et ses études dans des villes connues pour leurs banlieues pauvres et violentes : « Léonora Miano naît en 1973 à Douala, au Cameroun, où elle passe son enfance et son adolescence. Arrivée en France en 1991, elle étudie la littérature anglo-américaine à Valenciennes, puis à Nanterre⁴⁴. » Cette façon de situer l'autrice nous semble correspondre aux souhaits de Léonora Miano, qui assume le fait que son regard, comme n'importe quel regard, est particulier, sans pour autant que cela signifie pour elle que son œuvre soit incapable de dire l'universel⁴⁵.

30Penser l'universalité des discours des dominés implique une redéfinition de ce qu'est l'universalité, qu'il faut détacher de l'idée d'objectivité, terme qui contient, à notre sens, deux sèmes, celui d'impersonnalité et celui de rationalité. Patricia Hill Collins, féministe afro-américaine, estime que la valorisation des productions intellectuelles des femmes noires passe par une redéfinition des critères de validation du savoir, qui consiste à prendre en compte ce qui fonde les savoirs des femmes noires américaines, soit « l'éthique du *care* » et « l'éthique individuelle », c'est-à-dire l'émotion (l'éthique du *care* étant, à bien des égards, une façon de considérer l'empathie comme source de savoir) et la personnalité de celui qui parle :

Évaluer le crédit à accorder aux savoirs dont se réclame un individu revient donc à évaluer sa personnalité, ses valeurs et son éthique. Les Africains-Américains rejettent les présupposés eurocentriques et androcentriques d'après lesquels on devrait s'interdire d'examiner les opinions personnelles d'un individu pour évaluer son travail scientifique⁴⁶.

31Elle résume ensuite son projet épistémologique : « Il s'agit plutôt d'articuler l'émotion, l'éthique et la raison, qui constituent trois éléments essentiels pour l'évaluation des savoirs⁴⁷. » Comme Léonora Miano, elle pense une universalité incarnée dans un corps, dans une expérience sociale et culturelle, et chargée d'émotivité. Cette universalité implique une faculté propre aux femmes noires d'après Patricia Hill Collins : « la possibilité d'appartenir à un groupe tout en s'en dissociant⁴⁸ ». Il ne s'agit pas de nier sa positionalité, mais de voir en quoi elle est,

aussi bien qu'une autre, un moyen d'accéder à l'universalité, soit à « ce que l'homme n'a pas créé », ce qui transcende toutes les différences culturelles et sociales. Léonora Miano exhorte ainsi les écrivains subsahariens à créer des personnages qui sont à la fois représentatifs d'une expérience du monde partagée par leur communauté, et universels :

Si l'Occident est convaincu de son universalité, bien qu'il s'agisse d'une compréhension pour le moins trouble de cette notion, j'avance l'affirmation suivante ; les écrivains subsahariens ne le sont que rarement. [...] Quoi qu'il en soit, pour parvenir à ce résultat, il convient de fouiller dans les épaisseurs intimes du personnage, d'écrire le Subsaharien en le rendant certes porteur de sa mémoire particulière mais, aussi, en le plaçant dans un ensemble qui le dépasse et dont il fait partie⁴⁹.

32Affirmer cette capacité à toucher à l'universel à travers une expérience particulière est pour elle le moyen de faire percevoir la littérarité de ses textes, souvent perçus comme des témoignages :

Le texte a été pris en compte comme un témoignage, alors que je n'ai vécu aucune des situations décrites dans ses pages. [...] Je n'ai pas enquêté sur les conflits subsahariens de notre temps, ni même sur ceux d'une autre époque⁵⁰.

33Elle précise un peu plus loin que ce texte, *L'Intérieur de la nuit*, qui relate une scène de cannibalisme, cherche à fouiller les recoins obscurs de l'âme humaine, dans ce qu'elle a d'universel, au-delà de la notion de race ou de sexe, toutes deux comprises comme ce qui a été créé par l'homme, au contraire de l'universel.

*

34Confronter les concepts de Genette à des textes écrits par les minorités sexuelles et/ou raciales permet d'en contester la dimension universelle, ce qui amène à redéfinir l'universalité, non plus comme un point de vue neutre, impersonnel, capable de recouvrir toutes les expériences individuelles, mais comme un point qui assume sa situation et qui, grâce à cela, parvient à toucher à ce qu'il y a de commun à toutes les situations particulières. Cette redéfinition de l'universalité nous invite à revoir nos pratiques de lecture, renonçant, quand on aborde des textes produits par les minorités, à en faire une lecture exotisante, mais aussi nous incitant à identifier la situation des points de vue, même quand, et surtout si, ils se présentent comme objectifs.

bibliographie

BARONI Raphaël, « Les fonctions de la focalisation et du point de vue dans la dynamique de l'intrigue », *Cahiers de narratologie*, n° 32, « Récit et argumentation, interactions, lieux et dispositifs sociaux », 2017.

BROOKS Cleanth & WARREN Robert Penn, *Understanding Fiction*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1943.

GENETTE Gérard, « Frontières du récit », *Figures II*, Paris, Seuil, 1969.

—, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

HILL COLLINS Patricia, « La construction sociale de la pensée féministe Noire, Patricia Hill Collins », 1989, trad. Elsa Dorlin, dans Elsa DORLIN (dir.), *Black Feminism, anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 135-175.

IRIGARAY Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1977.

LANSER Suzanne, « Toward a Feminist Narratology », *Style*, n° 20, 1986, p. 341-363 ; accessible sur : <http://www.jstor.org/stable/42945612>.

LORDE Audre, « The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House », dans Cherrie MORAGA et Gloria ANZALDÚA (dir.), *This Bridge Called My Back. Writings By Radical Women of Color*, New York, Kitchen Table. Women of Color Press, 1981, p. 98-101.

MIANO Léonora, *Afropean Soul et autres nouvelles*, Paris, Flammarion, 2008.

—, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche, 2012.

—, *La Saison de l'ombre*, Paris, Grasset, 2013.

—, *L'Impératif transgressif*, Paris, L'Arche, 2016.

RABATEL Alain, *La Construction textuelle du point de vue*, Lausanne et Paris, Delachaux et Niestlé, 1998.

—, *Homo Narrans*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2 vol., 2008.

RUNDGREN Heta, « Vers un partage postnormale de la littérature », *TRANS-* [En ligne], n° 22, 2017 ; URL : <http://journals.openedition.org/trans/1711> (consulté le 10 septembre 2019).

—, *Vers une théorie du roman postnormale. Féminisme, réalisme et conflit sexuel chez Doris Lessing, Märta Tikkanen, Stieg Larsson et Virginie Despentes*, thèse de doctorat en études de genre et littérature comparée sous la direction d'Anne E. Berger et Tuija Pulkkinen (Université de Helsinki), Université Paris 8, Vincennes - Saint-Denis, soutenue le 12 décembre 2016.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* (1988), trad. Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2009.

TODD Janet, « Des marges au cœur de l'institution universitaire : trajectoire d'une intellectuelle féministe anglosaxonne. Entretien avec Janet Todd », réalisé par Saba BAHAR, trad. Valérie Cossy, Lausanne, Antipodes, coll. « Nouvelles Questions Féministes », vol. 22, 2003, p. 78-90.

WITTIG Monique, « Homo Sum », *La Pensée straight* (2001), Paris, Amsterdam, 2013.

notes

1 Gérard GENETTE, « Mode », *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 183- 225.

2 « Les outils du maître ne détruiront pas la maison du maître » (notre traduction) – Audre LORDE, « The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House », dans Cherrie MORAGA et Gloria ANZALDÚA (dir.), *This Bridge Called My Back. Writings By Radical Women of Color*, New York, Kitchen Table: Women of Color Press, 1981, p. 98-101.

3 Luce IRIGARAY, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1977.

4 Monique WITTIG, « Homo Sum », *La Pensée straight* (2001), Paris, Amsterdam, 2013.

5 Aurore TURBIAU, dans son article « Théories littéraires féministes des années 1970 : situer et engager l'écrit » dans le présent numéro, présente le malaise généralement partagé par le milieu féministe des années 1970, allant jusqu'au refus de la théorie au profit de la pratique, dans le cas d'Hélène Cixous.

6 Heta RUNDGREN, « Vers un partage postnormale de la littérature », TRANS- [En ligne], n° 22, 2017 ; URL : <http://journals.openedition.org/trans/1711> (consulté le 10 septembre 2019).

7 Id., *Vers une théorie du roman postnormale. Féminisme, réalisme et conflit sexuel chez Doris Lessing, Märta Tikkanen, Stieg Larsson et Virginie Despentes*, thèse de doctorat en études de genre et littérature comparée sous la direction d'Anne E. Berger et Tuija Pulkkinen (Université de Helsinki), Université Paris 8, Vincennes - Saint-Denis, soutenue le 12 décembre 2016.

8 Janet TODD, « Des marges au cœur de l'institution universitaire : trajectoire d'une intellectuelle féministe anglosaxonne. Entretien avec Janet Todd », réalisé par Saba BAHAR, trad. Valérie Cossy, Lausanne, Antipodes, coll. « Nouvelles Questions Féministes », vol. 22, 2003, p. 78-90.

9 Suzanne LANSER, « Toward a Feminist Narratology », *Style*, n° 20, p. 341-363, 1986 ; URL : <http://www.jstor.org/stable/42945612>.

10 Gayatri Chakravorty SPIVAK, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* (1988), trad. Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2009.

11 Frantz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

12 Léonora MIANO, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche, 2012.

[13](#) Cleanth BROOKS & Robert Penn WARREN, *Understanding Fiction*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1943.

[14](#) Gérard GENETTE, « Mode », *Figures III*, *op. cit.*, p. 204.

[15](#) *Ibid.*

[16](#) *Ibid.*, p. 228.

[17](#) *Ibid.*

[18](#) *Ibid.*, p. 215.

[19](#) Alain RABATEL, *La Construction textuelle du point de vue*, Lausanne et Paris, Delachaux et Niestlé, 1998 et *id.*, *Homo Narrans*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2 vol., 2008. Voir aussi Raphaël BARONI, « Les fonctions de la focalisation et du point de vue dans la dynamique de l'intrigue », *Cahiers de narratologie*, n° 32, « Récit et argumentation, interactions, lieux et dispositifs sociaux », 2017.

[20](#) Claire PAULIAN dans son article « L'araignée dans le texte : ce que les études féministes font au pluralisme dans la réception ovidienne (et pourquoi » dans le présent numéro consacre une partie de son article à la critique de la « mort de l'auteur » de Barthes par Nancy K. Miller. Cette critique va dans le même sens que celles évoquées ici : refuser la référentialité est une façon de passer sous silence la situation spécifique des autrices ou des lectrices.

[21](#) « La différence entre la formulation des niveaux narratifs de Genette et la mienne illustre, je l'espère, la différence entre les approches purement formelles et les approches contextuelles de la signification narrative. Tout comme la théorie des actes de langage prenait pour principe que l'unité minimale du discours n'était pas la phrase mais la production de la phrase dans un contexte spécifique, de même le type de narratologie que je propose estime que le récit minimal est le récit en tant que production. » (Suzanne LANSER, « Toward a Feminist Narratology », *art. cit.*, p. 354). Heta TUNDGREN dans son article « Des mots et des mondes au croisement du féminisme et du réalisme ou des limites d'une expérience théorique » revient sur l'accusation d'essentialisme qui a pesé, dans les années 1990, sur cette « *Feminist Literary Theory* ».

[22](#) Janet TODD, « Des marges au cœur de l'institution universitaire : trajectoire d'une intellectuelle féministe anglosaxonne. Entretien avec Janet Todd », *art. cit.*, p. 85.

[23](#) Gérard GENETTE, « Mode », *Figures III*, *op. cit.*, p. 208.

[24](#) Claire PAULIAN, dans son article « L'araignée dans le texte » (*art. cit.*), donne un autre exemple de la prétendue universalité du regard masculin sur le mythe de Philomèle tel qu'il est relaté par Ovide.

[25](#) Gérard GENETTE, *Figures III*, *op. cit.*, p. 222.

[26](#) *Ibid.*

[27](#) Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 80-81.

[28](#) *Ibid.*, p. 81

[29](#) *Ibid.*, p. 82

[30](#) *Ibid.*, p. 84.

[31](#) *Ibid.*

[32](#) Gayatri Chakravorty SPIVAK (1988), *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, *op.cit.*, p. 14.

[33](#) *Ibid.*, p. 13.

[34](#) Gérard GENETTE, « Mode », *Figures III*, *op. cit.*, p. 183.

[35](#) *Ibid.*, p. 184.

[36](#) *Ibid.*, p. 187.

[37](#) Admettre la nécessité de situer son discours ne suffit pas à réussir à le faire. L'article de Myriam SUCHET dans le présent numéro revient sur cette question, et propose de voir les notes de bas de page comme un moyen de situer tout discours, à condition d'en faire un usage qu'elle nomme « ludique ».

[39](#) Cette notion de « point de vue des dominés » est elle-même remise en question par l'article de Mélissa THERIAULT dans ce numéro : elle développe l'exemple des Québécois, qui sont à la fois mis en position de dominés dans leur rapport à la France hexagonale et à Paris en particulier, mais qui sont aussi en position de dominants à l'égard des peuples autochtones du Canada.

[40](#) Léonora MIANO, *Habiter la frontière*, *op. cit.*, p. 73.

[41](#) Léonora MIANO, *La Saison de l'ombre*, Paris, Grasset, 2013, p. 11.

[42](#) Cette quête d'un universel redéfini pour pouvoir accueillir sa parole peut être comprise comme une façon de résoudre la tension soulignée par Heta Rundgren dans l'article qu'elle publie dans le présent numéro : « L'entrée de la pensée féministe et de la pensée post- et décoloniale dans les sciences humaines signifie qu'on ne peut nier la part de l'expérience dans toute expression, sans pour autant revenir à l'idée que l'écriture ou la parole la reflèteraient "directement". »

[43](#) Léonora MIANO, *Afropean Soul et autres nouvelles*, Paris, Flammarion, 2008, p. 47.

[44](#) *Ibid.*, p. 5.

[45](#) On a peut-être ici un exemple de la « voie médiane » pensée par Myriam Suchet dans son article « Lire en français au pluriel, et jusqu'à entendre l'appel des notes », dans le présent numéro. Elle écrit : « une voie médiane me semble se dessiner : reconnaître le caractère situé (c'est-à-dire relatif) d'une position s'avère être la condition de possibilité d'une posture qui

tout à la fois prend en compte et dépasse tant les conditionnements que les apports de la subjectivité qui s’y trouve impliquée – et continue de s’y élaborer, donc de se transformer. »

[46](#) Patricia Hill COLLINS, « La construction sociale de la pensée féministe Noire, Patricia Hill Collins », 1989, trad. Elsa Dorlin, dans Elsa DORLIN (dir), *Black Feminism, anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L’Harmattan, 2008, p. 135-175, p. 168.

[47](#) *Ibid.*, p. 170.

[48](#) *Ibid.*, p. 151.

[49](#) Léonora MIANO, *L’Impératif transgressif*, Paris, L’Arche, 2016, p. 61-62.

[50](#) Id., *Habiter la frontière*, op. cit., p. 40.

résumés

Les notions de focalisation interne assumée par un personnage non identifié et de focalisation zéro telles qu’elles sont élaborées par Gérard Genette dans *Figures III* supposent un narrateur capable d’objectivité, c’est-à-dire produisant un point de vue universel, valable pour n’importe qui. À l’aide des travaux de Janet Todd, Susan Lanser, Monique Wittig et Gayatri Chakravorty Spivak, nous verrons que ce narrateur désincarné et universel est en réalité un privilège exercé par les auteurs appartenant à la classe dominante. Dans une seconde partie, nous verrons que cette parole qui se prétend universelle est difficilement reçue comme telle dès que le·a narrateur·rice appartient à une minorité. Nous utiliserons les écrits de Patricia Hill Collins et prendrons comme cas d’étude celui de l’écrivaine Léonora Miano.

The notions of internal focalization assumed by an unidentified character and zero focalization as elaborated by Gérard Genette in *Figures III* assumes a narrator capable of objectivity, that is to say, producing a point of view universal, valid for anyone. Using the works of Janet Todd, Susan Lanser, Monique Wittig and Gayatri Chakravorty Spivak, we will see that this disembodied and universal narrator is in fact a privilege exercised by male, cisgender, white, upper class writers. In a second part, we will see that this word which claims to be universal is hardly received as such as soon as the narrator is a minority. We will use the writings of Patricia Hill Collins and take as a case study that of the writer Léonora Miano.

plan

- [Gérard Genette et l’idée d’un narrateur neutre](#)
- [Monique Wittig : l’objectivité comme privilège masculin](#)
- [Gayatri Spivak : la question du point de vue](#)

- [Repenser l'universalité](#)

mots clés

[Genette \(Gérard\)](#), [Miano \(Léonora\)](#), [Narratologie](#), [Positionnalité](#), [Présumé d'objectivité](#),
[Universalité](#)

Claire Paulian

L'araignée dans le texte. Essais de philologie sororale dans la réception ovidienne

The spider in the text. Essays in Sororal Philology in the Ovidian Reception

1À la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle, les *Métamorphoses* d'Ovide sont très souvent louées pour la facilité avec laquelle chacun ou chacune pourrait se les réapproprier. La poétique interne du texte, autorisant différentes interprétations, est alors mise en avant par un grand nombre de critiques, qu'ils soient universitaires antiquisants, comparatistes, éditeurs ou romanciers. Il semble alors que le texte ovidien lui-même suscite « sua sponte » — comme on le dit en latin à propos de la nature produisant, sans intervention humaine, les beaux fruits et les belles moissons de l'âge d'or — ses reprises et réappropriations ultérieures. Cet éloge des *Métamorphoses* n'est pas neuf et peut même sembler un peu topique. Indiquons cependant qu'à l'époque contemporaine, qui nous intéresse, il trouve un appui explicité par quelques critiques dans les thèses de Roland Barthes portant sur la mort de l'auteur et le pluralisme textuel.

2Or, force est de constater que tout le monde ne lit pas, ne traduit pas et ne se réapproprie pas les *Métamorphoses* d'Ovide. Comment comprendre qu'une matière si facilement présentée comme intrinsèquement réappropriable ne soit pas universellement réappropriée ?

3On peut, bien entendu, se contenter de voir ici une dichotomie entre ce qui est de l'ordre du possible idéal (l'indéfinie réappropriabilité des *Métamorphoses* en raison du pluralisme de leur poétique interne) et ce qui est de l'ordre du fait, dépendant de circonstances extérieures : les *Métamorphoses* ne sont pas traduites dans toutes les langues, tout le monde ne sait pas lire, tout le monde n'a pas entendu parler d'Ovide.

4Cependant, les lectures féministes d'Ovide qui nous intéressent ici, portées à la fois par Patricia Klindienst Joplin¹ et Nancy K. Miller², invitent à analyser plus précisément les impensés d'une conception universalisante (pour P. Klindienst Joplin) et pluralisante (pour N. K. Miller) du texte ovidien. La référence à R. Barthes joue alors un rôle pivot. En effet, si certaines et certains critiques s'appuient sur R. Barthes pour valoriser le pluralisme ovidien, N. K. Miller, quant à elle, entreprend de montrer que les notions critiques de pluralisme textuel

et de « mort de l'auteur » de R. Barthes ont des effets d'aveuglement qui empêchent d'analyser les violences de genre portées par l'œuvre ovidienne et qui, dès lors, reconduisent ces violences.

5Loin du paradigme de la réappropriabilité et du pluralisme, loin de l'image égalitaire du texte littéraire que ce paradigme promeut, P. Klindienst Joplin et N. K. Miller envisagent l'une et l'autre le texte ovidien comme un texte traversé par et pris dans des rapports de domination, comportant des points discriminants plutôt que rassembleurs, et méritant d'être lu de façon critique. Elles s'inscrivent l'une et l'autre dans un mouvement de « relecture » politiquement critique des œuvres du passé. Plus spécifiquement, leur relecture des *Métamorphoses* invite à passer d'un mode de lecture patrimonial, fût-il fondé sur la notion de pluralisme, à un mode de lecture que je propose de qualifier de sororal.

Éloges pluralistes des *Métamorphoses*

6Voici pour commencer quelques exemples des éloges qui accompagnent les *Métamorphoses* d'Ovide à la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle. Ces exemples ne sont bien sûr pas superposables, mais tous promeuvent la figure d'un Ovide dont l'œuvre serait particulièrement ouverte aux lectures à venir, en raison de sa poétique interne. Nous avons choisi ces exemples parmi des universitaires antiquisants, des écrivains³. Michael von Albrecht, traducteur germanophone d'Ovide pour les éditions Reclam, écrit en 1994 :

Ovid hat den Mythos auch für spätere Epochen leicht assimielbar und übertragbar gemacht. So konnte auch in christlicher Zeit und in der modernen Welt ein fester Bilderschatz und so etwas wie eine Weltsprache der Dichtung und der Kunst fortleben⁴.

7Pour M. von Albrecht, en passant du grec au latin, Ovide aurait laïcisé les mythes, il les aurait détachés de leur ancrage sacré, de leur contexte d'énonciation rituel, pour les ouvrir aux réappropriations à venir. Ovide serait, en quelque sorte, le premier des traducteurs ou des réécrivains, autorisant et fondant par là-même l'espace des traductions et reprises à venir. On ne peut manquer ici d'être frappé par l'ampleur de l'espace ainsi ouvert selon M. von Albrecht ; rien de moins que la « langue mondiale de la poésie » qui, sans Ovide, n'aurait peut-être pas vu le jour ou du moins pas perduré.

8De son côté, Sarah A. Brown, Professeur à l'Anglia Ruskin University, spécialiste de la réception d'Ovide dans la littérature anglaise, affirme en 1999 qu'en lisant les réécritures

inspirées par Ovide, on découvre de nouvelles facettes non pas du talent des écrivains ultérieurs, mais d'Ovide lui-même. Les qualités d'Ovide sont ainsi manifestées par son œuvre, mais aussi par celles de ses imitateurs :

[...] when we examine the influence of Ovid on the works of his followers we gain a fresh insight, not only in their own poems, but into the poetry of Ovid himself, for we are encouraged to reflect on those qualities in the *Metamorphoses* which proved so unfailingly fascinating to generation of future readers and writers. As well as developing a narrative of English ovidianism each of the chapters in this book develops one or more aspects of Ovid's peculiar genius as manifested both in his own work and in that of his imitators⁵.

9Ici encore, Ovide est perçu comme un auteur autorisant les reprises, au point que celles-ci apparaissent comme les déploiements de son œuvre. De même, en 1988, le romancier Christoph Ransmayr promeut, avec le personnage de Nason (qui représente Ovide) une fiction d'auteur tout à fait similaire :

Hatte Naso jedem seiner Zuhörer ein anderes Fenster in das Reich seiner Vorstellungen geöffnet, jedem nur die Geschichten erzählt, die er hören wollte oder zu hören imstande war? Echo hatte ein Buch der Steine bezeugt, Arachne ein Buch der Vögel. Er frage sich, schrieb Cotta, (...) ob die *Metamorphoses* nicht von allem Anfang an gedacht waren als eine grosse, von den Steinen bis zu den Wolken aufsteigende Geschichte der Natur⁶.

10Bien sûr, la figure d'Ovide inspirant, autorisant les reprises n'est pas nouvelle. Elle est entre autres légitimée par le fait qu'Ovide a lui-même beaucoup réécrit, et souvent de façon impertinente, ses prédécesseurs grecs et latins, qu'il a beaucoup joué avec la tradition et ses effets d'autorité. Mais à la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle, cette valorisation des *Métamorphoses* comme texte inspirant, remodelable, trouve un appui théorique particulièrement efficace dans la notion de « texte pluriel » défendu par Roland Barthes. C'est du moins ce que laisse entendre Sarah A. Brown :

Barthes, description of an ideal textuality in *S/Z* throws some suggestive light upon Fama's signifiante within the story of Ovid's reception, for it seems simultaneously to invoke the goddess's dwelling place and the *Metamorphoses* as a whole : "In this ideal text the networks are many and interact, without any one of them being able to surpass the rest ; this text is a galaxy of signifiers, not a structure or signifieds, it has no beginning ; it is reversible ; we gain

access to it by several entrances, none of which can be authoritatively declared to be the main one...the systems of meaning can take over this absolutely plural text, but their number is never closed, based as it is on the infinity of language⁷.”

11 Si, de prime abord, la citation de S. Brown semble éclairer un passage spécifique des *Métamorphoses*, l'expression « et les Métamorphoses dans leur ensemble » montre bien que c'est toute l'œuvre qu'elle lit comme un exemple du « texte idéal », réversible et pluriel de R. Barthes. Pour dire l'ouverture du texte ovidien à la multiplicité des lectures, elle ne recourt donc pas à la notion de mythe, comme on pourrait s'y attendre ; elle ne recourt plus à la figure d'Ovide comme auteur « génial » qu'elle évoquait en introduction. Elle recourt, désormais, à la notion de texte idéal, telle qu'héritée de Barthes. De façon remarquable, c'est aussi par une référence à Barthes et à Deleuze que Sylvia Ballestra-Puech conclut en 2006 son livre *Métamorphoses d'Arachné*. L'un et l'autre promeuvent — par la figure de l'araignée qui va bientôt nous occuper plus précisément — une pensée du texte multiple, dépourvue d'autorité auctoriale.

12 Indéniablement la citation de Barthes proposée par S. Brown, appliquée aux *Métamorphoses*, permet de rendre compte de la fécondité et de la variété de sa réception. Elle rejoint en ce sens les jugements que nous avons précédemment cités. L'assertion barthésienne « on y accède par plusieurs entrées dont aucune ne peut être dite la principale » peut tout à fait rendre compte de la diversité des interprétations qui, au fil du temps, ont accompagné les *Métamorphoses*. Et pourtant, pour peu que l'on fasse un pas de côté, que l'on s'intéresse aux modalités concrètes de la diffusion de l'œuvre ovidienne, et que l'on prenne en compte, de façon très factuelle, l'existence de zones géographiques et sociologiques parmi lesquelles les *Métamorphoses* ne circulent pas, ne sont pas lues et encore moins traduites et commentées, alors nombre de questions se font jour. Rapporté au texte des *Métamorphoses*, qui est le « on » de la proposition « on y accède par de multiples entrées » ? De qui s'agit-il puisque, manifestement, il ne s'agit pas de tout le monde ? Pour avoir accès aux *Métamorphoses*, il faut en effet savoir lire et disposer d'une traduction, ou, ce qui est plus rare encore, le lire en latin, ce qui impose de fortes restrictions à l'indétermination du « on ». Tous ces paramètres donnent forme, fluidité ou résistances aux différents « accès » possibles. Enfin, et surtout, il faut avoir envie de lire les *Métamorphoses* : il faut avoir un préjugé favorable envers cette œuvre. Il ne suffit pas alors que les programmes scolaires des écoles européennes ou européanisantes vantent ce texte « canonique ». Il arrive que cette valorisation institutionnelle entraîne des effets de rejet⁸. Qui

sont, dès lors, « les générations ultérieures de lecteurs et d'écrivains » qui ont, selon S. Brown, trouvé les métamorphoses « fascinantes », puisque toutes et tous n'ont pas porté sur Ovide le même jugement ? Plus généralement, notre question sera la suivante : puisque le modèle barthésien de texte idéal est mis à contribution pour penser la transmission des *Métamorphoses* là où elle a lieu, mais sans jamais permettre de comprendre ses limites, n'est-ce pas qu'il a des effets d'aveuglement qui méritent d'être questionnés ?

13À notre connaissance, il appartient à deux lectures féministes portées respectivement par P. Klindienst Joplin et N. K. Miller, d'avoir le plus incisivement questionné l'aura de réappropriabilité indéfinie et de pluralisme ouvert dont bénéficie l'œuvre ovidienne. L'une et l'autre analysent en effet des figures rhétoriques et théoriques qui, dans la réception critique, permettent d'oblitérer les dynamiques d'exclusion genrée à l'œuvre dans les *Métamorphoses* et dans leur transmission. Plus spécifiquement, N. K. Miller montre que le pluralisme textuel hérité de Barthes et associé « à la mort de l'auteur » permet d'oblitérer la question de l'auctorialité féminine.

14P. Klindienst Joplin et N. K. Miller nous font alors passer du paradigme d'un texte ovidien perçu comme ouvert à la diversité, à celui d'un texte porteur de divisions. Elles invitent à penser la pluralité des lectures et interprétations non pas sur le mode de l'infinie variabilité kaléidoscopique propre au texte perçu comme « galaxie de signifiants », mais sur le mode déterminé et fini du conflit et du refoulement où des enjeux de domination et de minoration culturelles méritent d'être pris en compte.

15La première de ces lectures, est portée par P. Klindienst Joplin et introduite en France, notamment, par Anne Tomiche⁹. Dans un article intitulé « The Voice of the Shuttle is Ours » (« La voix de la navette est la nôtre »), P. Klindienst Joplin critique l'universalité prêtée au mythe de Philomèle par le critique Geoffrey Hartman — universalité aveugle à la situation spécifique des femmes victimes de viol et/ou autrices. En ce sens, les lectures de G. Hartman et de P. Klindienst Joplin ne sont pas juste kaléidoscopiques (dépendantes de points de vue différents) : elles sont dans une relation asymétrique qui peut se décrire comme une occultation (la lecture de G. Hartman occulterait la question du genre) ou comme une contestation (la lecture de P. Klindienst Joplin conteste celle de G. Hartman et, nous le verrons, le récit ovidien lui-même). P. Klindienst Joplin, en re-lisant Ovide, n'illustre pas la pluralité interne de sa poétique : au contraire, elle dénonce chez Ovide et chez certains de ses commentateurs un propos majoritaire, visant à consolider une domination sociale masculine.

16La seconde, très proche, est portée par Nancy K. Miller et, en France, elle a été notamment discutée par Sylvie Ballestra Puech¹⁰. C'est une lecture qui ressemble beaucoup à celle de P. Klindienst Joplin mais qui est moins centrée sur le texte ovidien, et développe davantage les impensés théoriques qui en accompagnent la réception et occultent la place des femmes. Consacrée au mythe d'Arachné, cette lecture conteste le pluralisme de R. Barthes, soupçonné d'avoir les mêmes effets que l'universalisme de G. Hartman : celui de dénier les violences faites aux femmes et les questions afférentes à l'auctorialité féminine.

P. Klindienst Joplin : contre l'universalisation du mythe de Philomèle — et du texte « littéraire »

17Rappelons brièvement le mythe de Philomèle que l'on trouve au livre VI des Métamorphoses et qui a inspiré de nombreuses réécritures. Philomèle est enlevée, puis séquestrée et violée pendant deux ans par son beau-frère Térée qui lui coupe la langue pour qu'elle ne puisse se plaindre. Elle parvient alors, par l'intermédiaire d'une servante, à faire passer une tapisserie qui raconte son histoire à sa sœur Procné (épouse de Térée avec lequel elle a un fils, Ithys). Procné, en découvrant la tapisserie entre en furie : elle délivre Philomèle et toutes deux assassinent, démembrant et font cuire le jeune Ithys, qu'elles donnent à manger à son père. Quand celui-ci comprend la chose, il cherche à les tuer, et tous trois sont transformés en oiseaux.

18Dans la lecture qu'il fait de ce mythe, G. Hartman interprétait la violence faite à Philomèle — celle de la langue coupée — comme une métaphore de la violence faite à tout artiste, l'obligeant par là même à trouver un autre langage (représenté par la tapisserie et son outil, la navette, dans le mythe). P. Klindienst Joplin note alors ce qui lui semble l'évasion d'une violence spécifique : celle du viol fait à une femme, viol physique et social, car suivi de l'interdiction d'en parler. Or l'évitement de G. Hartman ne ferait, selon P. Klindienst Joplin que reconduire une évasion interne au récit ovidien : celle de la légitimité artistique et judiciaire de la parole féminine. En effet, chez Ovide, Philomèle et Procné ne réclament pas justice : elles se font elles-mêmes justice, et de la façon la plus monstrueuse qui soit, puisqu'elles démembrant l'enfant de Procné. Mais si les femmes sont présentées comme furieuses, incapables de passer par une justice médiatrice, c'est précisément, selon P. Klindienst Joplin, parce que l'espace social d'une justice rendue pour fait de viol n'existe pas — et que sa possibilité n'est pas prise en compte par le texte ovidien. Selon P. Klindienst Joplin, il est en

effet significatif qu'à aucun moment le texte n'évoque la possibilité sociale d'une cour de justice citoyenne apte à traiter des questions de viol, où la tapisserie tissée par Philomèle pourrait être présentée et discutée. Le récit ovidien participerait ainsi d'un refoulement : celui d'un récit alternatif où la tapisserie tissée par Philomèle aurait été à la fois décrite et entendue, où elle serait entrée dans le circuit de l'appréciation esthétique et judiciaire, comme un témoignage de vérité, un appel à la justice collective et non à la vengeance personnelle. Au lieu de quoi, à aucun moment le texte ovidien ne décrit le contenu de cette tapisserie qui déclenche, sans autre forme de procès, la folie vengeresse de Procné. Ainsi refoulerait-il, par ses choix narratifs et descriptifs, la possibilité d'une parole féminine d'appel à la justice et non à la vengeance, et participerait-il d'une culture du viol : non en célébrant le viol, bien entendu, mais en minorant la capacité de la cité à le judiciaireiser. La brutalité de Térée est bien présentée comme infâme et infâmante, mais la possibilité d'une justice civile et d'un récit accusatoire féminin qui ne soit pas fou, que la cité pourrait prendre en charge, est éludée.

Trois remarques

19Faisons ici trois remarques qui seront également valables pour l'article de N. Miller que nous analyserons plus loin.

20La première porte sur le titre de l'article de P. Klindienst Joplin « The Voice of the Shuttle is ours ». Au début de l'article, il semble que le possessif « ours », « nôtre », fasse référence à ce qui serait un « nous, les femmes », soit un « nous » excluant. À la fin de l'article, le « nous » est proposé comme une visée politique inclusive. Ce « nous » englobe celles et ceux qui réclament justice pour les femmes et invite à penser une communauté capable d'affronter intellectuellement et de tempérer politiquement ses mécanismes d'exclusion.

21La seconde porte sur la façon dont la lecture de P. Klindienst Joplin s'articule à celle de G. Hartman. Ces deux lectures ne peuvent se comprendre comme un exemple de « pluralité » s'inscrivant dans un espace où « aucun accès ne serait le principal » pour reprendre les mots de Barthes cité par Anne Brown. Il y a bien ici une question de hiérarchie, du moins quant aux usages culturels dans lesquels les lectures s'inscrivent. P. Klindienst Joplin dénonce explicitement dans la lecture de G. Hartman ce qui lui semble une lecture majoritaire et à ce titre principale. De son point de vue, la lecture de G. Harman reconduit un refoulement majoritaire transmis par Ovide : celui de la légitimité artistique et judiciaire des récits que des femmes peuvent faire des violences qu'elles subissent. D'une lecture l'autre, il n'y a pas une

simple juxtaposition, ou variation, mais le déploiement d'un enjeu culturel et politique. Du point de vue de P. Klindienst Joplin, seule une lecture attentive à maintenir la question du genre, à faire jouer les non-dits narratifs, voire des narrations alternatives, produit la restitution explicite d'un récit minoré, refoulé, transmis comme refoulé et dont il ne resterait que des traces mythologiques.

22La troisième remarque porte sur le type de lecture promu par P. Klindienst Joplin. La lecture de P. Klindienst Joplin est attentive non seulement à ce que dit et développe le texte ovidien, mais aussi aux récits alternatifs qu'il porte sans les déployer, qu'il transmet en tant qu'ils sont refoulés, contenus. Elle s'intéresse ainsi au récit qui rendrait justice à Philomèle et à sa tapisserie, tout en indiquant que celui-ci n'est pas un simple « possible » parmi d'autres du texte ovidien, puisqu'il s'agit d'un possible refoulé. Dès lors, en explicitant ce possible, elle produit une lecture contre-autoriale et non pas une variation, ni une lecture qui déploierait le pluralisme interne à l'œuvre ovidienne et qui pourrait, in fine, être mise au compte du génie de l'auteur. Il y a là, au travers de la figure de Philomèle un geste philologique notable. La lecture de P. Klindienst Joplin ne promeut pas, en effet, une philologie patrimoniale et laudative — axée sur le « texte ovidien » comme source nécessairement bonne, admirable d'une tradition littéraire, artistique et plurielle. Elle ne valorise pas non plus la figure d'un auteur canonique, et volontiers présenté comme universel. Elle s'inscrit au contraire contre ce qui lui apparaît comme la violence culturelle transmise par l'auteur. Elle promeut, dans un geste critique qui fait écho au travail littéraire de Monique Wittig, une philologie sororale axée sur la rétribution à donner à une égale, à une sœur, Philomèle. Celle-ci, en effet, apparaît comme la trace mythologisée d'autrices minorées, non en vertu d'un long travail d'effacement dû au temps, mais en vertu d'un travail collectif de refoulement.

L'arachnologie selon Nancy K. Miller : la critique de la mort de l'auteur selon Barthes (et du pluralisme textuel qui en découle)

23Quelques années après P. Klindienst Joplin, Nancy K. Miller en 1988 fournit une lecture similaire du mythe d'Arachné. Il s'agit ici encore d'une lecture dialoguée non pas à deux voix (une lectrice lit un auteur) mais à quatre. Dans le cas précédent, en effet, nous avons un

dispositif à quatre protagonistes : deux critiques aux genres différents (P. Klindienst Joplin et G. Hartman), un auteur canonique (Ovide) et un personnage d'auteur (Philomèle), valant comme trace mythologisée de femmes réellement refoulées hors du cercle de l'art et de la cité. Ici selon un schéma similaire nous avons N. K. Miller, Roland Barthes, Ovide et Arachné. Quant au procédé de reconduction évasive dénoncé chez le critique, il ne s'agit plus de l'universalisme, mais de la notion de « mort de l'auteur » qui fonde le pluralisme textuel — et couperait court à toute considération sur l'auctorialité féminine.

24 Rappelons en quelques mots l'histoire d'Arachné. Mortelle et tisseuse hors pair, elle a l'audace de relever un défi qui l'oppose à Athéna, déesse du tissage. Elle tisse alors une magnifique toile qui représente les viols commis par les dieux, tandis qu'Athéna célèbre la puissance jupitérienne comme facteur de stabilité et de paix. Quand les toiles sont tissées, Athéna, jalouse, transforme sa rivale en araignée. Arachné est déchue de son statut d'artiste et reléguée au rang d'insecte dont le tissage n'a plus de signification humaine. Selon N. Miller, Arachné n'est pas punie pour son insolence ni pour son talent, mais pour l'audace politique de sa tapisserie qui osait représenter les violences faites aux femmes et adopter un point de vue « féminocentré¹¹ ».

25 Contre la représentation classique et théocentrique de la tapisserie d'Athéna, Arachné construirait donc une protestation féminocentrique : Europe, Leda, Antiope sont les plus familiers des noms de femmes violentées par des dieux dont elle tisse les histoires.

Represented in Ovid's writing representing the stories of sexual differences as a matter of interpretation, Arachne is punished for her point of view. For this, she is restricted to spinning out of representation to a reproduction that turns back to itself. Cut off from the work of art, she spins like a woman¹².

26 Le mythe d'Arachné tel que raconté par Ovide contribuerait ainsi à avertir les femmes : celles qui dénoncent les violences genrées, celles qui mettent leur art au service de cette dénonciation sont des anomalies, des exceptions et leur destin est d'être punies et exclues du champ de l'art. Il y aurait ici encore un récit refoulé, dénié : celui d'une femme artiste, féminocentrée et heureuse. Certes, si on le compare à celui de P. Klindienst, le propos de N. K. Miller sur Ovide est affaibli par le fait que la toile d'Arachné est longuement décrite (contrairement à celle de Philomèle) et son statut d'artiste, avant la métamorphose, pleinement reconnu par l'auteur, qui lui aussi, a bien décrit les violences divines. Cependant, la discussion théorique de N. K. Miller

avec R. Barthes est plus développée que celle de P. Klindienst avec G. Hartman. N. K. Miller conteste en effet longuement la théorie de l'auteur que R. Barthes développe dans *Le Plaisir du texte*, théorie qui reprend incidemment le mythe d'Arachné mais en le vidant de tout questionnement genré.

27Voici l'extrait qu'elle cite :

Texte veut dire Tissu ; mais alors que jusqu'ici on a toujours pris ce tissu pour un produit, un voile tout fait, derrière lequel se tient, plus ou moins caché, le sens (la vérité), nous accentuons maintenant, dans le tissu, l'idée générative que le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel ; perdu dans ce tissu — cette texture — le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile. Si nous aimions les néologismes, nous pourrions définir la théorie du texte comme une hyphologie (hyphos, c'est le tissu et la toile d'araignée)¹³.

28Ces propositions quant à un auteur qui se « défait » dans son texte font bien sûr écho à la fin de la « *La mort de l'auteur*¹⁴ » où Barthes en appelle au lecteur, légitimant ainsi les possibles de la lecture. Cependant, pour N. K. Miller une telle conception du texte est loin d'être libératrice. Elle entraîne au contraire

[...] a destabilization of the terms of identity itself brought about by a breakdown in the boundaries between inside and outside. At issue however is not so much the « *Death of the Author* » himself — in so many ways long overdue —, but the effect the argument has had of killing off by delimiting other discussions of the writing (and reading) subject¹⁵.

29Dès lors, toute discussion portant sur les femmes écrivant ou lisant, ou sur toute autre détermination sociale ou genrée de l'auteur est, par avance, forclosée ; non pas explicitement interdite, mais rejetée dans une région théorique inaccessible. En théorisant une figure d'auteur dissout dans son texte, Barthes aurait dissous également la légitimité de discours critiques portant sur les conditions matérielles d'écriture du texte — discours qui impliquent une prise en compte de la situation socio-historique des autrices et des auteurs. À rebours, et en complet accord avec P. Klindienst Joplin qui rétablissait la figure de Philomèle artiste, N. K. Miller cherche à promouvoir, « *against the weave of indifferenciation* » soit « *contre le tissage d'indifférenciation* », une lecture attentive à lire et à interpréter dans le texte la façon dont l'autrice inscrit les emblèmes d'une construction genrée. Cette lecture, Nancy K. Miller la

nomme une « arachnologie » en réponse à l'« hyphologie » promue par Barthes et pour rétablir derrière le mot de « texte » ou « tissu » (hyphos en grec) le nom d'Arachné.

By arachnology, then, I mean a critical positioning which reads against the weave of indifferentiation to discover the embodiment of a gendered subjectivity; to recover within representation the emblems of its construction. It is from that perspective, then, that I propose now to read Arachne's story; both as a figuration of woman's relation to dominant culture, and as a possible parable (or a critical modeling) for a feminist poetics. Arachnologies, thus, involve more broadly the interpretation and reappropriation of a story like many in the history of Western culture¹⁶.

30 Cette lecture orientée suppose un effort concerté. C'est pourquoi N. K. Miller la nomme « overreading », « surlecture » : le « over », « sur », n'indique pas ici un écart par rapport à une bonne lecture, mais un effort d'interprétation et d'élaboration méthodologique contre d'autres habitudes de lecture considérées comme des « under-reading ». Enfin, elle relie cet effort de « sur-lecture » à des « sous-lectures » minorant les questions de genre. La proposition de sur-lecture de N. K. Miller ne suppose pas nécessairement un vrai texte, immuable dans le temps et dont il s'agirait de trouver la bonne lecture, mais elle ne s'inscrit pas non plus comme l'un des feuillets du pluralisme barthésien. Elle suppose que les différentes lectures sont prises dans des rapports de majoration et de minoration politique, dans des rapports de forces. Elle s'inscrit dans le revers de ce pluralisme, dans ce qu'il élude, dans ce qu'il ne lit pas et rend illisible : non pas le vrai texte, mais l'inscription des déterminations sociales, genrées qui accompagnent la fabrique et la transmission du texte.

31 En ce sens, tout comme P. Klindienst Joplin, N. Miller promeut une lecture non pas patrimoniale mais sororale — et il est à ce titre exemplaire que son article en passe, à propos de la minoration des autrices, par une réflexion, entre fiction et critique, sur la « sœur d'Ovide » qui évoque bien sûr la réflexion menée par Virginia Woolf sur la « sœur de Shakespeare ».

Conclusion

32 Les lectures de P. Klindienst et de N. Miller, en contestant (implicitement pour P. Klindienst, et explicitement pour N. Miller) « la mort de l'auteur », permettent le déploiement d'une philologie sororale qui donne toute sa place à la question des autrices. En s'autorisant à « surlire » et à revendiquer le contenu politique de cette « surlecture », elles permettent, de plus,

de repérer et de distinguer des points de violence à l'œuvre dans les Métamorphoses et dans leur transmission. Sans, bien entendu, tomber dans le piège qui voudrait qu'on expurge Les Métamorphoses ou qu'on les retire du corpus des grandes œuvres, ou des œuvres enseignables, sans chercher à moraliser la littérature, elles invitent à analyser les figures théoriques et rhétoriques— dont le pluralisme textuel — et les procédés d'illisibilisation par où passe la domination culturelle de genre, y compris dans l'histoire des transmissions littéraires. Leurs propositions invitent ainsi à penser l'existence d'un « nous » traversé de tensions, de conflits, mais capable, tout aussi bien, d'affronter ses spectres.

bibliographie

VON ALBRECHT Michael, « Nachwort », dans Ovid, *Metamorphosen*, éd. Michael von Albrecht, Ditzingen, Reclam, 1994, pp. 959-977.

ASHCROF Bill, GRIFFITS Garrett et TIFFIN Helen, *Key Concepts in Post-Colonial Studies*, Londres, Routledge, 1998.

BALLESTRA-PUECH Sylvie, *Métamorphoses d'Arachné : l'artiste en araignée dans la littérature occidentale*, Genève, Droz, 2006.

BARTHES Roland, « La mort de l'auteur », dans *Manteia*, n° 5, 1968, pp. 12-17.

—, *Le Bruissement de la langue*, Seuil, coll. « Points », 1984, p. 61-66.

—, *S/Z*, Paris, Seuil, 1976.

—, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

BROWN Sarah Annes, *Metamorphosis of Ovid: from Chaucer to Ted Hughes*, Londres, Duckworth, 1999.

DAMROSCH David, *What is World Literature?*, New Jersey, Princeton UP, 2003.

GREENWOOD Emily, *Afro-Greeks: Dialogues Between Anglophone Caribbean Literature and Classics in the Twentieth Century*, Oxford, Oxford UP, 2010.

KOLODNY Anette, « Dancing through the minefield: Some Observations on the Theory, Practice, and Politics of a Feminist Literary Criticism », dans *Feminist Studies*, vol. 6, n° 1, 1980, p. 1-25.

MILLER Nancy K., « Arachnologies: The Woman, the Text and the Critic », *Subject to Change. Reading Feminist Writing* (1988), New York, Columbia UP, 1990, p. 270-295.

TOMICHE Anne, « Philomèle dans le discours de la critique littéraire contemporaine » dans Véronique Gely *et alii* (dir.), *Philomèle : figures du rossignol dans la tradition littéraire et artistique*, Clermont-Ferrand, PU Blaise Pascal, Maison de la recherche, 2006, p. 306-323.

notes

1 Patricia KLINDIENST JOPLIN, « The voice of the shuttle is ours », dans *Stanford Literature Review*, n° 1, 1984, p. 25-53. Rééditions : Lynn A. HIGGINS et Brenda R. SILVER, *Rape and Representation*, New York, Columbia UP, 1990 ; Julie RIVKIN et Michael RYAN, *Literary Theory: An Anthology* (1998), rééd., Oxford, Blackwell, 2004 ; Laura K. MC LURE, *Sexuality and Gender in the Classical World. Readings and Sources*, Oxford, Blackwell, 2002.

2 Nancy K. MILLER , « Arachnologies: The Woman, the Text and the Critic », dans *Subject to Change. Reading Feminist Writing*, New York, Columbia UP, 1988, réédité en 1990, p. 270-295.

3 L'autrice de ces lignes aurait pu, tout aussi bien, s'auto-citer discrètement parmi ces exemples plus prestigieux. Dans ma thèse sur les traductions, commentaires et réécritures des Métamorphoses, soutenue en 2010, j'ai en effet repris à mon compte l'éloge de pluralisme indéfiniment ouvert qui accompagne souvent la réception ovidienne, et j'ai supposé que cette valorisation du pluralisme renouait avec certaines lectures renaissantes, dont celle de Barthélémy Aneau. Cet article rend donc compte de l'importance qu'ont eu des lectures ultérieures et le travail mené au séminaire Anachronies : textes anciens et théories modernes à l'Ecole Normale Supérieure, ainsi qu'avec Lily Robert-Foley et Rachel Darmon.

4 Michael VON ALBRECHT, « Nachwort », dans Ovid, *Metamorphosen*, éd. et trad. M. von Albrecht, Ditzingen, Reclam, 1994, p. 987-988. « Ovide a rendu le mythe assimilable et traduisible pour les époques à venir. C'est ainsi que [...] quelque chose comme une langue mondiale de la poésie a pu survivre aussi bien à l'époque chrétienne que dans le monde moderne ». (Je traduis.)

5 Sarah A. BROWN, *Metamorphosis of Ovid: from Chaucer to Ted Hughes*, Londres, Duckworth, 1999, p. 7-8. « [...] lorsque l'on examine l'influence d'Ovide sur les écrivains ultérieurs, on en tire une compréhension nouvelle non seulement de leurs poèmes mais de la poésie d'Ovide lui-même, car on est encouragé à voir dans les poèmes ultérieurs des qualités qui se trouvaient dans les Métamorphoses et qui se sont avérées indéfectiblement fascinantes pour des générations de lecteurs et d'écrivains. En même temps qu'ils développent un aspect de l'ovidianisme anglais, chaque chapitre de ce livre développe un ou plusieurs aspects du génie particulier d'Ovide, tel qu'il se manifeste à la fois dans son œuvre et dans celle de ses imitateurs ». (Je traduis.)

6 Christoph RANSMAYR, *Die letzte Welt. Roman. Mit einem ovidischen Repertoire. Mit Zeichnungen von Amita Albus*, Nördlingen, Greno, 1988, rééd. Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2004, p. 98. « Nason avait-il ouvert à chacun de ses auditeurs une fenêtre différente sur le royaume de ses visions, n'avait-il raconté à chacun que les histoires qu'il voulait bien entendre ou était en mesure d'entendre ? Écho avait témoigné de l'existence d'un Livre des pierres, Arachné d'un Livre des oiseaux. Et Cotta se demandait [...] si les Métamorphoses n'avaient pas dès le départ été conçues comme une grande Histoire de la nature qui serait remontée des pierres jusqu'aux nuages ». (*Le Dernier des Mondes*, trad. Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Flammarion, 1989, p. 152.)

7 Sarah A. BROWN, *Metamorphosis of Ovid*, p. 37. « La description que Barthes donne d'une textualité idéale jette une lumière suggestive sur l'importance de Fama dans l'histoire de la réception ovidienne, car elle semble tout à la fois évoquer le lieu où réside la déesse et les

Métamorphoses dans leur ensemble. « Dans ce texte idéal, les réseaux sont multiples et jouent entre eux, sans qu'aucun puisse coiffer les autres ; ce texte est une galaxie de signifiants, non une structure de signifiés ; il n'y a pas de commencement ; il est réversible ; on y accède par plusieurs entrées dont aucune ne peut être à coup sûr déclarée principale. [...] de ce texte absolument pluriel, les systèmes de sens peuvent s'emparer, mais leur nombre n'est jamais clos, ayant pour mesure l'infini du langage ». » (Je traduis le texte de S. A. Brown.) La citation de Roland Barthes est extraite de *S/Z*, (1970), Paris, Seuil, 1976, p. 11. La traduction anglophone citée par S. A. Brown est celle de Richard MILLER, New York, Hilland Wang, 1974, p. 5-6.

[8](#) Nous renvoyons ici à l'introduction d'Emily GREENWOOD, *Afro-Greeks: Dialogues between Anglophone Caribbean Literature and Classics in the Twentieth Century*, Oxford, Oxford UP, 2010.

[9](#) Anne TOMICHE, « Philomèle dans le discours de la critique littéraire contemporaine », dans Véronique Gély *et alii* (dir.), *Philomèle : figures du rossignol dans la tradition littéraire et artistique*, Clermont-Ferrand, PU Blaise Pascal, Maison de la recherche, 2006, p. 306-323.

[10](#) Sylvie BALLESTRA-PUECH, *Métamorphoses d'Arachné : l'artiste en araignée dans la littérature occidentale*, Genève, Droz, 2006.

[11](#) « Against the classically theocentric balance of Athena's tapestry, Arachne constructs a feminocentric protest: Europa, Leda, Antiope are the more familiar names of women, carried off against their will by the heavenly crimes of divine desire, whose stories she weaves. » « Contre la représentation classique et théocentrique de la tapisserie d'Athéna, Arachné construit une protestation féminocentrique : Europe, Leda, Antiope sont les plus familiers des noms de femmes, enlevées contre leur gré par les crimes célestes du désir divin, dont elle tisse les histoires. » (Nancy K. MILLER, art. cit. ; je traduis.)

[12](#) *Ibid.*, p. 273-274. « Dans l'écriture d'Ovide, Arachné est représentée en train de représenter les histoires de différences sexuelles comme une question digne d'interprétation et elle est punie pour son point de vue. Elle est donc réduite à tisser hors de la représentation, dans une reproduction qui retourne à soi. Coupée du travail de l'art, elle tisse comme une femme. » (Je traduis.)

[13](#) Roland BARTHES, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, (1973), 2003, p. 85-86.

[14](#) *Id.*, « La mort de l'auteur », dans *Manteia*, n°5, 1968 ; *Le Bruissement de la langue*, Seuil, « Points », 1984, p. 61-67.

[15](#) N. K. MILLER, « Arachnologies : The Woman, the Text and the Critic », art. cit., p. 271. « [...] une déstabilisation des termes de l'identité elle-même, mis à mal par l'effondrement des frontières entre l'intérieur et l'extérieur. Le problème ne porte pas tant sur la « mort de l'auteur » lui-même — mais sur l'effet de l'argumentation qui tue dans l'œuf, en les délégitimant, toute autre forme de discussion sur le sujet écrivant (et lisant) ». (Je traduis.)

[16](#) Nancy K. MILLER, art. cit., p. 272. « Par arachnologie, donc, je veux désigner un positionnement critique qui lit contre le tissage de l'indifférenciation pour découvrir l'incarnation d'une subjectivité genrée ; pour recouvrer dans la représentation les emblèmes de sa construction. C'est donc depuis cette perspective que je propose désormais de lire l'histoire d'Arachné : à la fois comme une figuration de la relation des femmes avec la culture dominante,

et comme une possible parabole critique (ou un modèle critique) pour une poétique féministe. Ainsi l'archnologie implique-t-elle plus largement l'interprétation et la réappropriation d'une histoire comme beaucoup d'autres dans la grande histoire de la culture occidentale. » (Je traduis.)

résumés

Nancy K. Miller relit la figure de l'auteur comme araignée développée par R. Barthes à la lumière explicite de l'un de ses intertextes : le mythe d'Arachné chez Ovide. Ce faisant, elle fait écho aux travaux de Patricia Klindienst Joplin sur le mythe de Philomèle et montre que le postulat de « la mort de l'auteur » permet d'éluder la question de son genre. Plus largement, selon nous, elle invite à valoriser une philologie féministe et sororale et à questionner l'éloge de pluralisme apparemment toujours ouvert qui accompagne le plus souvent la réception des Métamorphoses d'Ovide.

Nancy K. Miller rereads the figure of the author as a spider developed by R. Barthes in "The Pleasure of the Text" in the explicit light of one of its intertext: the myth of Arachne in Ovid. In doing so, she echoes the work of Patricia Klindienst Joplin on the myth of Philomele and shows that the former postulate of "the author's death" avoids and under-reads the question of her/his gender, that needs, then, over-reading. More broadly, she leads us to value a feminist and sororal philology and to question the praise of the apparently always open pluralism that most often accompanies the reception of Ovid's Metamorphoses.

plan

- [Éloges pluralistes des Métamorphoses](#)
- [P. Klindienst Joplin : contre l'universalisation du mythe de Philomèle — et du texte « littéraire »](#)
- [Trois remarques](#)
- [L'archnologie selon Nancy K. Miller : la critique de la mort de l'auteur selon Barthes \(et du pluralisme textuel qui en découle\)](#)
- [Conclusion](#)

mots clés

[Arachné](#), [Barthes \(Roland\)](#), [Féminisme](#), [Miller \(Nancy K.\)](#), [Mort de l'auteur](#), [Relecture](#)

Heta Rundgren

Le réalisme dans la théorie littéraire féministe ou les limites de ma formation

Realism in feminist literary theory or the limits of my academic background

Du réalisme encore...

1Même dans une perspective purement [*sic*] littéraire, on pourrait se demander si la question du réalisme n'a pas orienté la théorie littéraire suffisamment longtemps¹. Dans une perspective féministe et décoloniale, il est encore plus légitime de se poser la question : Pourquoi en parler encore ? Pourquoi donner de l'importance au « réalisme » ? N'est-ce pas ce qu'Audre Lorde définirait comme un outil conceptuel du maître, c'est-à-dire un mot qui invite à confondre mes préoccupations — féministe blanche européenne dominante marginale finnophone francophone enseignante-vacataire-de-la-théorie-littéraire-féministe-et-queer-chercheuse-postdoctorante-boursière — avec celles du centre² ?

2Mais qu'entends-tu par « centre » ? me demande Chris. Et c'est une excellente question.

3Une de mes histoires avec le « réalisme³ » remonte au moment où je tâtonne à la croisée de trois notions, réalisme, féminisme et conflit sexuel, pour esquisser une théorie inachevée⁴ du roman postnormale⁵. Par réalisme, je désigne alors moins un courant esthétique historique qu'un ensemble d'institutions qui rendent possible la production d'un certain contenu et une manière de représenter le réel, toujours en lien avec d'autres discours historiques qui le co-construisent à chaque moment. Je me demande dans quelles limites les procédés réalistes régulent la construction de la vraisemblance de tel ou tel concept ou expérience, qu'elle apparaisse dans la littérature ou dans la théorie littéraire. Mon intervention postnormale vise ensuite à rendre visible comment cette régulation s'associe ou non à la reproduction du vocabulaire, des métaphores, des récits sexistes et hétéronormatifs (et aussi racistes et coloniaux, mais ces derniers points sont moins développés dans ma thèse, pour des raisons que j'évoquerai ci-après).

4 Dans cet article, je cherche à dire ce que mon parcours a fait surgir comme questionnement central pour le domaine de la théorie littéraire féministe et comment la formation de ce centre gêne, ralentit et empêche l'émergence d'autres questionnements. Dans une situation comme celle de la France, où les études littéraires féministes sont marginales et dans le domaine des études littéraires et au sein des études de genre (qui existent à peine institutionnellement), seuls quelques petits centres se maintiennent en vie tandis que la vie dans les marges de ceux-ci, les « marges des marges », devient vite invivable.

*5 Mais que connais-tu des marges des marges ? me demande Jo.
Et c'est une excellente question.*

6 Vu que de nombreux procédés considérés comme des inventions réalistes sont extrêmement répandus dans la fiction contemporaine dans et hors du livre, le réalisme est aujourd'hui souvent synonyme de dominant, de commun, de courant ; d'où la difficulté de bien cerner sa signification. Il peut être conçu comme un courant esthétique et littéraire (parfois opposé au romantisme), comme un courant de pensée (parfois opposé à l'idéalisme ou bien à l'essentialisme), ou bien comme un objectif⁶. La méfiance envers le réalisme, qu'elle s'associe à la défense d'un réel littéraire (qui dépassera toute notion vulgaire de la réalité) ou à l'éloge de l'expérimentation, se dégage comme une attitude centrale aussi bien dans la théorie littéraire que dans la théorie littéraire féministe. Je fais donc ici le choix de parler encore du réalisme parce qu'il me semble important de retracer la place de cette catégorie dans ce que j'essaierai de mettre en scène dans cet article et que j'appelle le récit hégémonique de la théorie littéraire féministe depuis les années 1970 jusqu'à aujourd'hui. On verra comment le débat autour du réalisme prend aisément une place centrale dans ce récit, et quels sont les effets de cette centralité. Je commencerai à parler de la théorie littéraire, construisant cet article à la dérive, du centre vers les marges. Ainsi je ne me sépare pas des préoccupations ou de la géographie politique du maître ; autrement dit, dans une perspective féministe et décoloniale, il est plus que probable que je me trompe, mais c'est une erreur qu'il me semble important d'exposer.

*7 Mais qu'entends-tu par « maître », enfin, me demande Pat.
Et c'est une excellente question.*

dans la théorie littéraire,

8La catégorie du réalisme reste centrale pour la théorie littéraire. Antoine Compagnon en parle, en 1998, comme de la « bête noire » du champ⁷. À travers le réalisme, on s'intéresse à la tension qui surgit entre l'idée qu'on puisse « refléter le réel » dans l'écriture (idée associée à une construction discursive qu'on peut appeler le réalisme naïf, qui n'existe pas forcément dans telle ou telle œuvre de fiction/théorie) et la conception selon laquelle le « réel » n'est tangible que dans ses effets littéraires (idée associée au « tournant linguistique » ou culturel et à la crise du savoir dans les sciences humaines à partir des années 1960). Si ce qu'on appelle « théorie » résulte souvent d'un échange transatlantique entre l'Europe et les États-Unis, la naissance de la théorie littéraire en tant qu'obsession à définir le littéraire doit beaucoup au structuralisme et les formalistes russes, considérés comme ses précurseurs.

9À partir des années 1960, il devient donc important de dessiner les contours de la discipline littéraire, de trouver ce qui lui est propre, ce qui est notre affaire à « nous les littéraires », notre monoculture⁸ dans le champ plus vaste des sciences de l'homme et plus spécifiquement, dans le texte⁹. À partir de ce moment-là, l'étude du réalisme d'un point de vue formel, c'est l'occasion de détecter les procédés de narration qui créent l'« illusion du réel » dans un texte fait « que de mots ». L'étude du réalisme littéraire, notamment un corpus du XIX^e siècle, dont le rôle central pour la théorie littéraire est du même coup (ré)affirmé, sert à définir le domaine proprement littéraire et à maintenir voire à rehausser sa valeur symbolique, parfois face au (méchant) réel (de la sociologie, par exemple), souvent en opposition à d'autres chapelles disciplinaires.

10La critique féministe du réalisme et de son rôle dans la théorie et l'histoire littéraires existe maintenant depuis des décennies. Afin de comprendre le rôle que joue cette catégorie dans la théorie littéraire féministe, je vais présenter l'histoire de la formation de cette dernière ainsi que je l'ai d'abord découverte au fil de mon parcours universitaire finno-Global English-francophone, entre les Universités de Helsinki, Paris 3 et Paris 8, à partir des années 2000 jusqu'à aujourd'hui.

dans la « Feminist Literary Theory »

11Dans la théorie littéraire féministe, le « réalisme » a été associé, pendant les cinquante dernières années, aussi bien à une littérature irrémédiablement conservatrice et porteuse d'une vision du monde patriarcale et capitaliste (coloniale, également, mais cela n'est pas toujours

dit) qu'à une littérature émancipatrice capable de mettre en mots les expériences féminines dans leurs complexité (et leur pluralité voire leur hybridité, mais cela n'est pas toujours dit).

12La théorie littéraire féministe, comme la théorie féministe tout court, est souvent décrite comme une conversation transatlantique en anglais et en français, qui commence véritablement dans les années 1970¹⁰. Une première présentation influente (traduite depuis en onze langues mais toujours pas disponible en français) des questionnements et des textes importants pour ce domaine d'études est écrite par Toril Moi¹¹ et publiée en 1985. *Sexual/Textual Politics. Feminist Literary Theory* construit, de manière plutôt schématique, une différence voire une opposition binaire constituante du domaine. Après un chapitre introductif sur Virginia Woolf, Moi présente d'abord les études féministes anglo-américaines, l'« *Anglo-American Feminist Criticism* » : celles-ci cherchent à construire une tradition littéraire des femmes/féminine/féministe et étudient les « images » (positives ou négatives) des femmes dans la littérature. Pour Moi, cette branche qui tend vers l'empirisme réussit à politiser les études littéraires — ce qui n'est pas une mince affaire — mais, tout en affichant son féminisme, elle reste plutôt prisonnière des paradigmes théoriques des sciences de l'Homme (« *male-centred humanism* »). Ensuite Moi dessine la branche francophone (la « *French Feminist Theory* ») comme celle qui cherche justement à troubler les bases théoriques des sciences humaines à l'aide de la pensée féministe mais également à l'aide de la psychanalyse et de la déconstruction. Le projet de revalorisation du « féminin » comme un principe subversif est central pour la branche française qui se heurte, finalement, à l'impossibilité de développer une définition non essentialiste du « féminin ».

13Quelle est la place du réalisme là-dedans ? *Literature and Feminism* (1993) de Pam Morris¹², un ouvrage qui entend introduire aux questionnements de la théorie littéraire féministe, m'aide à le comprendre. Morris suit Moi et parle d'abord de la première approche féministe anglo-américaine. Pour elle, l'accent y est mis sur l'importance d'étudier l'écriture réaliste qui permettrait de décrire l'expérience genrée dans les sociétés patriarcales. Les théoriciennes anglo-américaines associées à ce courant vont parfois, selon Morris, jusqu'à d'affirmer que la littérature réaliste serait capable de raconter la vie « telle qu'elle est ». Parallèlement, elles critiquent pourtant la catégorie du réalisme comme un outil qui contribue à effacer les autrices de l'histoire littéraire. Ce geste s'accompagne d'une recherche approfondie destinée à retrouver les autrices oubliées et d'une critique des mécanismes de formation du canon littéraire. Morris introduit ensuite, toujours suivant Moi, le versant francophone de la

théorie littéraire féministe. Partant de la théorie psychanalytique (Sigmund Freud et Jacques Lacan), elle introduit aux travaux d'Hélène Cixous, de Luce Irigaray et de Julia Kristeva. Pour ces penseuses, que Morris range parfois dans la catégorie du féminisme poststructuraliste, les formes réalistes de l'écriture opèrent à l'intérieur d'un cadre phallogocentrique que seule l'écriture expérimentale peut subvertir¹³.

14Le « réalisme » peut ainsi être situé comme une catégorie divisant les deux champs dont l'opposition constitue le récit hégémonique de la « *Feminist Literary Theory* ». C'est dans un sens à première vue un peu différent que Margaret Cohen avance, en 1995, que le « réalisme » a joui d'un prestige sans précédent dans les « *Gender Studies* » naissantes, dans les décennies 1980 et 1990¹⁴. Elle reconnaît que le terme est « glissant et problématique » et avance que « les textes, images, et écrits critiques autrefois unifiés sous la rubrique “réalisme” » composent l'ensemble d'objets culturels (*cultural artefacts*) les plus cités de cette « discipline interdisciplinaire ». S'il existe une « aile » de la théorie féministe concernée par les « possibilités micropolitiques des pratiques non-hégémoniques » — la branche influencée par « *French Feminism* » bien évidemment — même celle-ci manifeste une fascination pour le réalisme, « quoique formulée en termes hautement négatifs¹⁵ ».

15La « France » occupe une place prépondérante dans la discussion anglo-américaine, qu'il s'agisse de la théorie littéraire ou de la théorie féministe. Le « réalisme » fait partie de ce nœud central. Comme le remarque Christopher Prendergast, la France du XIX^e siècle est le lieu exemplaire de la grande tradition réaliste, et le développement du réalisme comme notion critique au XX^e siècle repose, après le moment marxiste, de manière importante sur des penseur·euse·s (post)structuralistes français·es¹⁶. Le fait que la « *Feminist Literary Theory* » raconte son histoire entre l'anglais et le français, entre l'Angleterre, les États-Unis et l'Hexagone, conduit certainement à concevoir le débat autour du réalisme comme central pour ce champ. C'est dans le récit transatlantique hégémonique que le réalisme continue à résonner comme une catégorie d'importance, ce récit d'abord anglophone et donc « globalisable », répandu et traduit dans de multiples espaces, dont la Finlande où je fais mes premières études en littérature générale et en études féministes. Et c'est finalement du point de vue de la théorie littéraire (notre premier « centre ») qu'on peut concevoir la critique féministe comme une « réarticulation des débats politico-littéraires du début du XX^e siècle au sujet des mérites relatifs de l'écriture réaliste et du texte avant-gardiste »¹⁷.

16 Pour nuancer l'opposition entre l'empirisme anglo-américain et la théorie française pourtant considérée comme constitutive de la « *Feminist Literary Theory* », Pam Morris cherche à inclure, dans le tout dernier chapitre de son introduction intitulé « A Return to Women in History: Lesbian, Black and Class Criticism », des éléments « extérieurs » à cette opposition. Elle reproche à Toril Moi une omission qu'elle reconduit presque dans son propre ouvrage :

Moi's book is now part of the history of feminist criticism. It speaks — as all texts do — from its moment of production, from Moi's sense, in the early 1980's, of the need to incorporate French theoretical rigour into the feminist literary agenda. [...] In denying the theoretical value of the work of American black and lesbian feminist critics [...], she fails to ask what challenge their perspective might bring to the European poststructuralism she prefers¹⁸.

17 Morris crée ensuite un lien de cause à effet entre la sous-évaluation d'« un aspect du réalisme qui peut assumer une fonction politiquement progressiste » et le déni de la valeur théorique des approches « lesbienne, noire et de classe » anglophones en faveur du « French Feminism¹⁹ ». La question du réalisme sert, chez Morris, à la fois à ramener les lecteur·ices au centre « littéraire » du débat féministe, et à inclure les approches « lesbienne, noire et de classe » dans le but de raviver le débat autour du réalisme.

18 *Mais on passe trop de temps avec ces « américaines » !
s'impatiente* *Chris.*

Et iel a raison, bien sûr.

et dans la théorie littéraire féministe,

19 Si la « *Feminist Literary Theory* » discute beaucoup avec certaines penseuses françaises, ni le livre de Moi ni celui de Morris n'existent en traduction française. Quel est alors le récit de la théorie littéraire féministe « en France » ? Je suis obligée de constater que s'il existe un récit « français » du champ, il n'est pas si facile à trouver : pas d'ouvrages introductifs ni d'anthologies de textes classiques, pas non plus de chapitres sur la théorie féministe dans des ouvrages qui introduisent à la théorie littéraire²⁰. Dans l'introduction à son ouvrage publié en 2010 et qui parcourt l'histoire des « femmes écrivains » français (du XVII^e au début XX^e siècles), Martine Reid retrace « l'histoire du féminisme en France à partir des années 1950 » dans ses rapports avec la littérature afin de « reconstituer le contexte dans lequel vient s'inscrire [s]a propre démarche »²¹. Elle rappelle les positions de Simone de Beauvoir (considérée comme

pionnière), Julia Kristeva et Hélène Cixous ainsi que la création des Éditions des Femmes pour ensuite procéder à une description de la « critique littéraire restée étonnamment sourde » face à ces problématiques et événements. Cherchant à se positionner face à la « critique littéraire » et pas forcément face aux études féministes, elle résume le fonctionnement de la théorie littéraire ainsi : « les grandes figures de la critique littéraire du temps, toutes masculines, ont conçu leurs modèles théoriques à partir des grands auteurs, des grands auteurs réalistes en particulier, unissant ainsi des recherches particulièrement innovantes aux grandes figures de l'histoire littéraire la plus traditionnelle²² ». Reid remarque donc qu'en 2010, il règne, dans les études littéraires en France, un « [s]ilence (presque) total sur le fameux “canon littéraire”, c'est-à-dire sur les auteurs et les ouvrages de référence, canon qui n'a jamais été réellement interrogé et remis en cause²³ ». Est-ce vrai que les études féministes de la littérature n'ont guère eu d'influence sur les études littéraires en France, et cela jusqu'à aujourd'hui ?

20Si en anglais la « préhistoire » de la théorie littéraire féministe est établie dans des ouvrages qui retracent la tradition littéraire des femmes en littérature et fondent un questionnement féministe du canon littéraire (Showalter, 1977 ; Gubar & Gilbert, 1979), en « France » il n'y a pas ou peu d'ouvrages comparables dans les années 1970 et 1980²⁴. Au moins depuis les années 1970, de nombreuses chercheuses travaillent pourtant à faire connaître les écrivaines du passé. C'est même ce travail qui rend possible le constat de Reid en 2010 : « La production continue d'écrits de femmes depuis le Moyen Âge constitue l'une des singularités de la littérature de langue française : elle est sans équivalent dans les autres littératures européennes²⁵. » Ce n'est qu'en 2020 que sont publiés, sous la direction de Reid également, les deux volumes de *Femmes et littérature*. Une histoire culturelle qui « offre pour la première fois un ample panorama de la présence des femmes en littérature, du Moyen Âge au XXI^e siècle, en France et dans les pays francophones »²⁶.

21Pour Martine Reid l'histoire de la théorie littéraire féministe commence avec les passages du *Deuxième sexe* (1949) où Simone de Beauvoir fait l'analyse de certains auteurs canoniques. Ici et ailleurs dans son travail, Beauvoir maintient, selon Reid, « des vues universalistes sur la littérature » conçue comme un domaine neutre où des femmes entrèrent quand elles seront devenues des sujets à part entier. Les travaux de Julia Kristeva sur le génie féminin réitérent, pour Reid, les vues universalistes de celles que Reid nomme les « adversaires de la différence » en renvoyant, dans une note, à la fameuse citation de Monique Wittig (« il n'y a pas d'“écriture féminine” ») qu'elle met ainsi en lien avec les analyses beauvoiriennes. Reid consacre ensuite

un paragraphe à l'« autre camp », Hélène Cixous (avec des citations du *Rire de la Méduse* et de *Sorties*, 1975) et l'écriture féminine, « impossible à définir » et qui viserait à dépasser le système binaire. Reid conclut en mentionnant la création des Éditions des Femmes, d'Indigo et Côté-femmes, maisons d'éditions féministes qui vont retrouver et republier, à partir des années 1970, des textes oubliés des autrices des siècles précédents, sans quoi un questionnement féministe du canon littéraire pourrait difficilement voir le jour.

22 Reid a ici également construit ou confirmé une opposition qui structure le champ de la théorie littéraire féministe : les adversaires de la différence (vision universaliste de la littérature) et les revendicatrices de la différence (étude des effets de genre en littérature et critique de la binarité). Cette proposition reproduit encore une fois la place centrale et la division opérée par l'« écriture féminine » et l'exclusion d'autres perspectives — post- ou décoloniales, lesbiennes, noires. De plus, les analyses « beauvoiriennes » et « cixousiennes » ont un point en commun : elles n'envisagent pas sérieusement la possibilité que l'écriture ait été, depuis des siècles, une activité exercée par les femmes. Se contentant de ne mentionner qu'un ou deux noms d'écrivaines (Colette et Duras pour Cixous ; Colette et la Comtesse de Ségur pour Beauvoir), leurs premiers textes fondamentaux (pour des raisons différentes sans doute) renforcent l'idée que les femmes n'auraient presque pas écrit ou du moins n'auraient pas été capables de produire quelque chose qui mériterait d'être analysé.

23 Pour tenter de reconstruire le récit de ce champ qui devient peu à peu visible, je vais me pencher sur le travail d'une des chercheuses les plus connues et les plus productives ayant choisi de s'intéresser à l'histoire littéraire des femmes dès les années 1970. Il s'agit de Christine Planté, qui publie en 1989 un ouvrage intitulé *La Petite Sœur de Balzac* (oui, le grand réaliste) avec comme sous-titre *Essai sur la femme auteur*²⁷. Les deux grandes hypothèses que pose cet ouvrage sont, selon l'autrice, la théorie du « genre des genres littéraires » et le constat de minorisation des femmes écrivains dans et par l'histoire littéraire²⁸. Les deux idées se rapportent — surprise — à la réévaluation féministe du rôle du réalisme dans la théorie littéraire. La thèse selon laquelle les genres littéraires sont genrés (masculin/féminin) se base sur une étude du réalisme historique et de sa construction comme catégorie masculine (contre l'idéalisme ou le romantisme, conçus comme féminins) ; tandis que le constat de minorisation des femmes écrivains concerne tous les mouvements littéraires. C'est aussi le cas de la manière d'écrire l'histoire autour de mouvements et de groupes d'hommes où il y a peu de place pour les écrivaines, sauf mentionnées comme figures exceptionnelles et solitaires, dans les marges

d'un mouvement ou comme « femmes de », comme dans le cas du réalisme français qui offre l'exemple parfait de ce phénomène²⁹.

24Rétrospectivement, en 2015, pour situer son propre travail³⁰, Planté se positionne non pas face à la critique littéraire (masculine) mais au sein des études féministes de la littérature, confirmant ainsi qu'elles existent bel et bien :

Enfin, dans le contexte intellectuel des années 1970, se tourner vers l'histoire (littéraire) des femmes constituait aussi un geste aux implications théoriques qui visait la mise en évidence de l'historicité et des constructions culturelles de la féminité, plutôt que l'exaltation d'un féminin érigé en essence et valorisé dans une opposition au masculin. Dans cette perspective, il s'agissait de comprendre comment s'est pratiquée et perpétuée une exclusion des femmes fondatrice de la politique et, jusqu'à un certain point, de la culture, non de tenir pour acquise une dualité qui les voudrait étrangères au logos. Pour résumer, la logique de l'histoire littéraire venait s'opposer au mythe de l'écriture féminine, et donner les moyens de sa critique³¹.

25Planté conçoit la théorie littéraire féministe en France à travers une opposition entre la « logique de l'histoire littéraire » et le « mythe de l'écriture féminine ». Elle rattache ses propres travaux au domaine des études de genre contemporaines avec les mots clés « historicité » et « constructions culturelles de la féminité ». Par l'expression « mythe(s) de l'écriture féminine³² », Planté se réfère surtout à la manière réductrice dont le concept est parfois compris, à son interprétation « populaire » si l'on peut dire, qui faisait dès les années 1970 d'un certain féminin une nouvelle norme de l'écriture :

[S]e constituait ainsi une nouvelle norme du féminin en littérature, impliquant plus ou moins explicitement oralité, inscription du corps, rapport à la mère, refus de la logique et de la syntaxe, sensualité et désordre... Pour être publiée, que ce soit comme créatrice ou comme critique, mieux valait alors, pour une femme, s'inscrire dans l'idéologie et l'esthétique de ce « féminin »-là³³.

26Christine Planté confirme ainsi la position clivante de l'écriture féminine dans les années 1970 et 1980. Cela rapproche le récit des origines francophone de l'histoire anglophone du champ, tout en rappelant de quelle manière l'« écriture féminine » se situe — dans l'imaginaire collectif — à l'opposé du réalisme littéraire.

du « réalisme » comme un outil du centre,

27 Pour étudier les effets de ces récits hégémoniques de la théorie féministe littéraire, je vais repasser du côté anglophone pour examiner la lecture qu'un théoricien de la littérature non-spécialiste du féminisme, Christopher Prendergast, consacre à la question du réalisme et du féminisme dans un texte publié en 1995³⁴. Prendergast offre d'abord une relecture du réalisme des grands auteurs français du point de vue « du genre » sans mentionner le moindre travail féministe qui l'aurait guidé dans cette relecture³⁵. Ensuite il présente la théorie littéraire féministe, c'est-à-dire la thèse de l'écriture féminine d'Hélène Cixous, qui s'oppose selon lui aux « pratiques traditionnelles du réalisme littéraire » :

[O]ne of Cixous's principal concerns is to bring writing back to the reality of the body in ways that liberate both: the body and the text freed from the systems of control and the syndromes of paranoia into which they allegedly have been locked by the traditional practices of literary realism³⁶[.]

28 Prendergast lit Cixous comme la porte-parole d'un nouveau réalisme (féministe) basé sur l'élévation du corps (féminin) comme essence et origine d'une nouvelle écriture. L'article de Prendergast n'est pas en soi très intéressant, mais il montre parfaitement de quelle manière l'attachement à la catégorie du réalisme risque de réduire le potentiel féministe d'une théorie féministe littéraire : Prendergast court-circuite totalement la force féministe de la proposition de l'écriture féminine et par extension de toute approche féministe de la littérature. Cette dernière ne s'oppose plus du tout au phallogocentrisme mais participe simplement à une discussion interne à la théorie littéraire en prenant position contre le réalisme.

29 En affirmant que Cixous redéfinit le réalisme dans les conditions du XX^e siècle, Prendergast s'approprie un petit bout de la « critique féministe » pour renouveler une question de théorie littéraire pour la théorie littéraire. En la renommant, le centre s'est approprié une question émergeant des marges et a effacé sa force subversive. Voici le « mouvement » qui m'inquiète : les récits hégémoniques de la théorie littéraire féministe que j'ai pu distinguer dans les limites de ma propre formation me ramènent continuellement vers la théorie littéraire ; ce qui est vu et revu comme l'opposition fondatrice de la théorie littéraire féministe devient une manière de réaffirmer une des préoccupations centrales de la théorie littéraire.

30Ainsi je vois que mon propre intérêt pour la question du réalisme dans les études littéraires féministes ne cesse de me ramener vers le centre : c'est également un symptôme de mon incapacité à sortir du récit hégémonique, un symptôme de mon propre eurocentrisme, mon racisme de formation. Pourquoi dis-je cela ? Une lecture décoloniale d'une telle situation théorique, celle de Chela Sandoval par exemple, nous montre que les théories qui entrent en correspondance avec le vécu des groupes sous-représentés dans les chapelles universitaires (révolutionnaires en théorie et conservatrices en pratique, surtout à travers le fonctionnement extrêmement hiérarchique de l'université) restent, dans le meilleur des cas, dans les marges. Dans *Methodology of the Oppressed*, Chela Sandoval s'engage à déconstruire ce qu'elle appelle un « apartheid des domaines théoriques » tout en restituant leur place aux actrices de la pensée en mouvement qu'elle appelle « *US third world feminism* »³⁷. Sandoval montre comment les théoricien·ne·s (féministes) états-unien·ne·s vont « trouver » la théorie *made in France* dans les années 1980. Elle montre que l'incapacité à s'engager dans une discussion académique avec une théorie féministe conçue « en correspondance » avec les vécus des femmes racisées vivant aux États-Unis, au moment où il devient pourtant impossible de continuer à ignorer sa présence, amène les actrices des *Women's et Gender Studies* à importer ce qu'elle appelle une « théorie de la différence » depuis l'Europe, et spécifiquement, depuis la France. « *US third world feminism* » pose d'importantes questions concernant les différences entre et parmi les femmes et les féministes mais sa contribution théorique est difficile à déchiffrer et à « insérer » dans le récit et la recherche hégémonique. Sandoval en déduit :

If, during the 1980s, U.S. third world feminism had become a theoretical problem, an inescapable mystery to be solved for hegemonic feminism and social theorists across disciplines, then perhaps a theory of difference—but imported from Europe in the conceptual forms of “différance” or “French feminism”—could subsume if not solve it³⁸.

31Pour la théorie littéraire féministe, l'importation de la pensée « française » aide à maintenir les questionnements féministes et littéraires proches des préoccupations centrales pour la théorie littéraire, et à prolonger l'absence d'autres questionnements, la lecture d'autres théoriciennes et d'autres corpus, dont la critique décoloniale.

**dont il faudrait se désatisfaire pour agir
(plutôt que de réagir).**

32Si les récits hégémoniques de la théorie littéraire féministe se construisent de manière à reproduire la centralité de la « question réaliste », ils rendent également implicite et en partie indiscutable le point suivant : le réalisme comme stratégie d'écriture véhicule du « sens commun » et risque ainsi de naturaliser insidieusement l'ordre social existant. En revanche, le recours à l'écriture et à la narration expérimentales³⁹ permet de briser les normes, d'imaginer des ordres alternatifs : ainsi la transformation symbolico-imaginaire est-elle l'affaire propre aux études littéraires féministes et devient-elle avant-coureuse de tout changement social véritable⁴⁰. Mon désir de déconstruire ces idées implicites — qui ont sans doute partie liée avec la défense du « territoire littéraire » contre les autres disciplines — m'a d'abord incitée à relire le réalisme dans ses rapports avec le féminisme. Ce désir s'accompagnait d'un intérêt pour toute représentation qui met en mots les expériences contemporaines, dans le but d'élargir le champ de l'expérience partageable et à partager — suivant les remarques de Coste, je pourrais aussi dire « universalisable »⁴¹. C'est l'existence de l'expérience comme partageable qui indique la possibilité d'une communauté, ce qui confirme la possibilité d'une émancipation à la fois collective et individuelle⁴².

33De ce point de vue, pour situer la théorie, il devient urgent de relier la question du réalisme avec celle de la représentation, et de la poser différemment. Au-delà de la question de la reproduction des codes linguistiques et littéraires dominants, il y a aussi la question de la mise en mots des réalités plurielles dont celles représentées par les (membres des) groupes sous-représentés dans la littérature (féministe) et dans la théorie (féministe)⁴³. Pour que mon premier désir naïf d'étendre l'expérience partageable s'inscrive dans une politique féministe et décoloniale — pour plusieurs communautés et voix dans un champ dominé par un « nous », un récit hégémonique qui se cache derrière quelque « universalité » — je devrais au moins pouvoir revenir à la question du réalisme et de la représentation en me demandant : quels vécus sont représentés dans la théorie littéraire féministe comme je la vois se raconter ? Plaidoyer pour une théorie littéraire plurielle, vouloir élargir l'expérience partageable — très bien, mais avec qui et en tant que qui ? Si les théoricien·nes de la littérature ne cherchent pas à (re)connaître leurs appartenances, les communautés et les identités dont elles et ils se revendiquent souvent implicitement, par leurs choix théoriques, les récits hégémoniques ont tendance à se reproduire et à se contenter de leur centralité infiniment. Que voudrait dire, pour une théorie littéraire féministe, tenter de contribuer à créer des « vérités contingentes, nuancées, partielles, dans lesquelles des communautés se sont investies »⁴⁴ ?

34Ce sont les limites de ma propre formation de dominé·e/dominant·e en études littéraires et en études de genre que j'ai essayé de rendre plus tangibles dans cet article. Cette formation a été blanche, les références de cet article qui tente de la résumer le sont également en très grande partie. Dire cela est un geste simple par lequel je tente de me situer de manière sûrement maladroite, mais sachant que toi, chère·e lecteur·ice, et vous Chris, Jo, Pat dont les réflexions m'auront d'avance inspirée, continuez aussi à vos manières de chercher à vous situer tout en cherchant à théoriser. En même temps rassurée et perturbée par les mots de Gloria Anzaldúa qui rappelle que « [l]es possibilités sont nombreuses, à partir du moment où nous décidons d'agir et non de réagir⁴⁵ », je vous dis à bientôt.

bibliographie

ANZALDÚA Gloria, *Borderlands/La frontera. The New Mestiza* (1987), 4e éd., San Francisco, Aunt Lute Books, 2012 ; « La conscience de la Mestiza. Vers une nouvelle conscience » [ch. 7 de *Borderlands*], tr. fr. Paola Bacchetta et Jules Falquet, dans *Les cahiers du CEDREF*, n° 18, « Théories féministes et queers décoloniales », dir. Paola Bacchetta, Jules Falquet et Norma Alarcón, en ligne, 2011 : <http://journals.openedition.org/cedref/679>.

BUTLER Judith, « The Force of Fantasy: Feminism, Mapplethorpe, and Discursive Excess », dans *Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, 2:2, 1990, p. 105-125.

—, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity* (1990), New York & London, Routledge, 1999.

COHEN Margaret et PRENDERGAST Christophe (dir.), *Spectacles of Realism. Body, Gender, Genre*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995.

COMPAGNON Antoine, *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun* (1998), Paris, Seuil, 2014.

HERRMANN Claudine, *Les Voleuses de langue*, Paris, des femmes, 1976.

KIZZI Akila, *Marie-Louise Taos Amrouche. Passions et déchirements identitaires*, Paris, Fauves, 2019.

KNIGHT Diana, « Review of The Order of Mimesis. Balzac, Stendhal, Nerval, Flaubert », dans *Poetics Today*, vol. 8, n° 3/4, 1987, p. 709-713.

LAILLOU SAVONA Jeannette, « Le féminisme et les études littéraires en France et en Amérique du Nord », dans *Littérature*, n° 69, « Intertextualité et révolution », 1988, p. 113-127.

MARINI Marcelle, « Les femmes et les pratiques d'écriture », dans *Pénélope. Pour l'histoire des femmes*, n° 3, automne 1980, p. 65-66.

—, « Féminisme et critique littéraire : réflexions sur l'esprit de discipline », *Stratégie des femmes*, Paris, Tierce, 1984, p. 235-256.

MOI Toril, *Sexual/Textual Politics. Feminist Literary Theory*, London, Methuen, 1985.

Morris Pam, *Literature and Feminism. An Introduction*, Oxford UK/Cambridge Massachusetts, Blackwell, 1993.

PERRIN MAKWARD Christiane, « La critique féministe ; éléments d'une problématique », dans *Revue des sciences humaines*, n° 168, « Écriture, féminité, féminisme », 1977, p. 619-624.

— et COTTENET-HAGE Madeleine (dir.), *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française : de Marie de France à Marie NDiaye*, Paris, Karthala, 1996.

PLANTÉ Christine, « La Petite Sœur de Balzac. 25 ans après », dans *Fabula-LhT*, n° 7, « Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ? », en ligne, 2010 : <https://www.fabula.org/lht/7/plante.html>.

—, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 3, juillet-septembre 2003, p. 655-668.

—, *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, coll. « Libre à elles », 1989 ; nouvelle édition révisée avec une préface inédite de Michelle Perrot et une postface inédite de l'autrice, Lyon, PU de Lyon, 2015, disponible en ligne : <https://books.openedition.org/pul/22527>.

REID Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010.

— (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, 2 volumes, Paris, Gallimard, 2020.

RUNDGREN Heta, *Vers une théorie du roman postnormale. Féminisme, réalisme et conflit sexuel chez Doris Lessing, Märta Tikkanen, Stieg Larsson et Virginie Despentes*, Unigrafia, Helsinki, 2016.

—, « “Kun ruumis häviää, ruumis syntyy” (Maria Matinmikko). Quand un corps disparaît, un corps est née », dans *It's been lovely but I have to scream now*, n° 12, 2018.

SANDOVAL Chela, *Methodology of the Oppressed*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2000.

SHOHAT Ella et STAM Robert, *Unthinking Eurocentrism. Multiculturalism and the Media*, New York, Routledge, 2014.

SLAMA Béatrice, « De la “littérature féminine” à “l'écrire-femme” : différence et institution », dans *Littérature*, n° 44, « L'institution littéraire II », 1981, p. 51-57.

notes

¹ Je remercie la Fondation Koné (Koneen säätiö) pour la bourse qui me permet de faire de la recherche en ce moment dans le cadre du projet « Sexuality and Democracy. Exploring the links and rethinking the concepts for feminist politics », 2019—2022, dirigé par Katja Kahlina à l'Université de Helsinki (<https://sexdem.org/>).

2 Voir Audre LORDE, « The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House », *Sister Outsider. Essays and Speeches*, Berkeley, Crossing Press, 1984.

3 Pour une autre histoire, lire Heta RUNDGREN, « “Kun ruumis häviää, ruumis syntyy” (Maria Matinmikko). Quand un corps disparaît, un corps est né », dans *It's been lovely but I have to scream now*, n° 12, 2018 (zine féministe indépendant).

4 Marcelle Marini (1932-2007) propose de « peut-être maintenir ce que nous ressentons comme un “vide théorique” angoissant, sans nous hâter de le combler d'un (contre)-modèle, d'une (contre)-théorie dont le caractère unique et définitif rassure superficiellement mais plus sûrement aliène. L'inachèvement n'est pas une condamnation, davantage le lieu vivant de nos inventions. » (Marcelle MARINI, « Les femmes et les pratiques d'écriture », dans *Pénélope. Pour l'histoire des femmes*, n° 3, automne 1980, p. 65-66). Quand Marini publie ce texte, « je » suis dans l'utérus de ma mère.

5 Heta RUNDGREN, *Vers une théorie du roman postnormale. Féminisme, réalisme et conflit sexuel chez Doris Lessing, Märta Tikkanen, Stieg Larsson et Virginie Despentes*, Unigrafia, Helsinki, 2016 (thèse de doctorat en études de genre et littérature comparée sous la direction d'Anne E. Berger et Tuija Pulkkinen, Université Paris 8, Vincennes-Saint-Denis, soutenue le 12 décembre 2016).

6 Shohat et Stam distinguent par exemple le réalisme comme objectif, qui produit une représentation réaliste d'un milieu, de personnes, etc., et le réalisme comme ensemble de procédés, produisant un effet de réel (Ella SHOHAT et Robert STAM, *Unthinking Eurocentrism. Multiculturalism and the Media*, New York, Routledge, 2014).

7 « La théorie structuraliste et poststructuraliste a été radicalement conventionnaliste, au sens où elle s'est opposée à toute conception référentielle de la fiction littéraire. [...] Le réalisme, évacué comme contenu, a donc été analysé comme effet formel, et il ne semble pas exagéré de dire qu'en vérité toute la narratologie française s'est engouffrée dans l'étude du réalisme [...] Parce que le réalisme était la bête noire de la théorie littéraire, elle n'a parlé à peu près que de lui. » (Antoine COMPAGNON, *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, 1998/2014, version électronique, p. 90).

8 Je remercie Jamie Herd et sa thèse écoféministe et littéraire en cours.

9 L'histoire hégémonique de ce domaine, construit par répétition par nous tous·tes qui participons à enseigner à l'aide des canons, des bibliographies, est racontée à l'aide des étapes (des noms d'hommes ou de groupements d'hommes) suivantes : les formalistes russes et le tournant linguistique avec Ferdinand de Saussure préparent le terrain ; Roman Jakobson réunit les idées formalistes et structuralistes ; Jacques Lacan développe les théories du signifiant, de la métonymie et de la métaphore ; Roland Barthes cherche à définir l'analyse structuraliste du texte ; en résulte le projet de la narratologie, la science de la narration et donc le domaine propre aux études littéraires, à laquelle on associe les noms de Vladimir Propp, A. J. Greimas, Seymour Chapman, Tzvetan Todorov, Gérard Genette.

10 On ne s'en bat pas les ovaires, du récit à suivre, parce que c'est, comme dit, un récit hégémonique : de l'encre et des kilowatts, bref plein de ressources de vie sur terre sont consommés dans des batailles académiques pour le modifier ou le rendre plus subtile puisqu'il

est évidemment contestable : il omet de nombreuses théoriciennes, de tendances contradictoires, de sphères géographiques, de littératures écrites dans d'autres langues, etc.

[11](#) Toril Moi, *Sexual/Textual Politics. Feminist Literary Theory*, London, Methuen, 1985. Moi est née (1953) et a fait ses études en Norvège, travaillé à l'Université d'Oxford en Angleterre entre 1979 et 1989 (sans poste fixe), puis s'est installée aux États-Unis où elle dirige actuellement le Center for Philosophy, Arts and Literature à Duke University. Elle a d'ailleurs obtenu son diplôme norvégien correspondant au doctorat de littérature comparée en 1980 avec une étude écrite en français sur les « roman utopiques » de l'écrivaine féministe Christiane Rochefort. Elle écrit *Sexual/Textual Politics* entre 1982 et 1984, comme elle le dit, « *as an unemployed PhD living in Oxford* ». Dans son « Afterword. Politics and theory, then and now » pour l'édition de 2002, Moi souligne que le livre n'était pas écrit comme une présentation d'un champ (à) établi(r) mais comme un argument en faveur de l'importance politique des considérations théoriques dans une situation où « beaucoup de féministes à Oxford avaient le sentiment que, comparé au militantisme, le féminisme intellectuel ne servait à rien » (p. 175). Moi rappelle également que le livre est écrit au « moment de la “theory revolution” vers le début des années 1980 en Grande-Bretagne » et qu'une quinzaine d'années plus tard « elle a compris qu'elle devait écrire un livre très différent sur la théorie féministe » — *What Is a Woman ?* est publié en 1999 (p. 173, mes traductions).

[12](#) Pam MORRIS, *Literature and Feminism. An Introduction*, Oxford (UK)-Cambridge (Mass.), Blackwell, 1993. Le livre n'est pas traduit en français, mais il est traduit en au moins trois langues dont le finnois (tr. Päivi Lappalainen, *Kirjallisuus ja feminismi. Johdatus feministiseen kirjallisuudentutkimukseen*, Helsinki, SKS, 1997).

[13](#) *Ibid.*, par ex. p. 139 et 164.

[14](#) Margaret COHEN, « Preface. Reconfiguring Realism », dans *id.* et Christopher Prendergast (dir.), *Spectacles of Realism. Gender, Body, Genre*, University of Minnesota, 1995, p. VII. Je suppose que Cohen parle des « *Gender Studies* » plutôt dans le sens de l'orientation des recherches puisque de nombreux départements portaient dans les années 1980 (et certains portent d'ailleurs toujours) le nom de *Women's Studies* ou des combinaisons où apparaissent les mots clés *Women's, Gender, Feminist, Sexuality*.

[15](#) *Ibid.*, p. VII : « *Realism has been enjoying unprecedented prestige in one vital arena of recent critical debate. Slippery and problematic as the term has become, the texts, images, and critical writings once unified under the rubric “realism” constitute the single set of artifacts most widely cited by gender studies as this interdisciplinary discipline has consolidated itself during the past fifteen years. [...] Even the resistance/subversion wing of feminist theory concerned with the micropolitical potential of non-hegemonic practices has evinced a fascination with realism, albeit couched in highly negative terms.* »

[16](#) Christopher PRENDERGAST, « Realism, God's Secret, and the Body », dans *id.* et M. Cohen (dir.), *Spectacles of Realism, op. cit.*, p. 2-3. Prendergast sélectionne trois moments décisifs d'interrogation et d'évaluation du réalisme : le moment marxiste (Lukács et Williams), le moment structuraliste et poststructuraliste (Barthes) et le moment féministe (son article traite de la notion de l'écriture féminine chez Hélène Cixous).

[17](#) Pam MORRIS, *Literature and Feminism, op. cit.*, p. 164-165 : « *Toril Moi recognizes that the divergences between American and French approaches is a rearticulation of early twentieth-*

century literary-political debates over the relative merits of realist writing and avant-garde texts. » (Dans une note, Morris précise qu'elle se réfère au débat interne au marxisme européen).

18 *Ibid.*, p. 165.

19 *Ibid.*

20 Il existe notamment des articles qui cherchent à décrire le champ dès les années 1970-1980. Christiane Perrin Makward qui enseigne — surprise — aux États-Unis, compare « la question des deux côtés de l'Atlantique » en 1977. Elle cite *Les Voleuses de langue* de Claudine Herrmann (des femmes, 1976) comme premier essai « strictement littéraire » (rappelant que Herrmann enseigne également aux États-Unis). (Christiane PERRIN MAKWARD, « La critique féministe ; éléments d'une problématique », dans *Revue des sciences humaines*, n° 168, « Écriture, féminité, féminisme », 1977, p. 619-624.) Voir aussi Béatrice SLAMA, « De la "littérature féminine" à "l'écrire-femme" : différence et institution », *Littérature*, n° 44, « L'institution littéraire, II », 1981, p. 51-57 ; Marcelle MARINI, « Féminisme et critique littéraire : réflexions sur l'esprit de discipline », dans *Stratégie des femmes*, Paris, Tierce, 1984, p. 235-256 ; Jeannette LAILLOU SAVONA, « Le féminisme et les études littéraires en France et en Amérique du Nord », dans *Littérature*, n° 69, « Intertextualité et révolution », 1988, p. 113-127.

21 Martine REID, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010, p. 7.

22 *Ibid.*, p. 11-12. Elle cite ensuite Balzac, Flaubert, Maupassant et Proust comme auteurs, et Barthes, Sartre, Bourdieu, Greimas et Genette comme théoriciens.

23 *Ibid.*, p. 13. Voir aussi notes 27-29, p. 264.

24 Selon REID, *ibid.*, p. 11, des travaux « sur des corpus d'œuvres de femmes peu connus ou totalement oubliés » existent au moins depuis les années 1970 et en plus grand nombre à partir des années 1990 et 2000. Reid mentionne l'ouvrage de Béatrice Didier (1981) parmi ceux publiés avant les années 2000 — elle s'appuie bien sûr dans son travail sur celui de Christine Planté (nombreuses publications dans les années 1980). Ayant moi-même fait mon doctorat au centre d'Études féminines et de genre de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis où le travail sur les femmes ou le féminin et la littérature se fait exceptionnellement depuis 1973, je peux constater que je n'ai pas non plus été initiée à d'autres ouvrages francophones sur le sujet.

25 *Ibid.*, p. 5.

26 Selon la quatrième de couverture. Un groupe de chercheuses aux États-Unis travaille dès les années 1970 sur un projet similaire qui a abouti, en 1996, à la publication chez Karthala d'un *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française : de Marie de France à Marie NDiaye*, ouvrage coordonné par Christiane Makward et Madeleine Cottenet-Hage, toutes les deux en poste aux États-Unis.

27 Christine PLANTÉ, *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, coll. « Libre à elles », 1989 ; nouvelle édition révisée avec une préface inédite de Michelle Perrot et une postface inédite de l'autrice, Lyon, PU de Lyon, 2015, disponible en ligne : <https://books.openedition.org/pul/22527>.

28 *Ibid.*, « Postface. La place qu'elle fait aux femmes dit de notre culture quelque chose qu'il est temps d'entendre ».

29 Voir Christine PLANTÉ, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 3, juillet-septembre 2003, p. 666. Voir aussi Martine REID, *Des femmes en littérature, op. cit.*, p. 219-237 (sur la réception de George Sand).

30 Voir aussi Christine PLANTÉ, « La Petite Sœur de Balzac. 25 ans après », dans *Fabula-LhT*, n° 7, « Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ? », en ligne, 2010 : <https://www.fabula.org/lht/7/plante.html>.

31 *Id.*, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? », art. cit., p. 661.

32 On trouve l'expression au pluriel dans Christine PLANTÉ, « La Petite Sœur de Balzac. 25 ans après », art. cit.

33 *Idem.*

34 Il écrit sur la question sans doute pour parer au double oubli, dans son travail précédent sur la mimesis, de la représentation des femmes et de l'existence des théoriciennes dans son domaine, oubli relevé par Diana Knight dans son compte rendu de l'ouvrage *The Order of Mimesis. Balzac, Stendhal, Nerval, Flaubert* de Prendergast (Diana KNIGHT, « Review », dans *Poetics Today*, vol. 8, n° 3/4, 1987, p. 709-713).

35 On peut le résumer ainsi : le réalisme est une manifestation du désir de l'homme de tout savoir sur la réalité c'est-à-dire sur son origine c'est-à-dire sur la femme qui devient le « point de trouble » dans « la tradition classique du réalisme » (PRENDERGAST, *Spectacles of Realism, op. cit.*, p. 7).

36 *Ibid.*, p. 8. Je traduis : « une des principales préoccupations de Cixous est de faire revenir l'écriture dans la réalité du corps, de manière à libérer et le corps et le texte des systèmes de contrôle et des syndromes de paranoïa dans lesquels ils ont été enfermés par les pratiques traditionnelles du réalisme littéraire ».

37 Chela SANDOVAL, *Methodology of the Oppressed*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2000.

38 *Ibid.*, p. 46. Je traduis : « Si, pendant les années 1980, le “féminisme du tiers monde étasunien” était devenu un problème théorique, un mystère inéluctable à résoudre pour le féminisme hégémonique et pour les acteur·ices de la théorie sociale à travers les disciplines, alors peut-être qu'une théorie de la différence — mais importée de l'Europe dans les formes conceptuelles de la “différance” ou du “*French feminism*” — pourrait l'engloutir à défaut de le résoudre. »

39 Il ne faut pas oublier non plus que la formation coloniale, eurocentrique et raciste intervient au moment où les littéraires débattent de ce qui est expérimental et de ce qui est autre chose (vulgaire, populaire, sans valeur, incompréhensible, etc.).

[40](#) Beaucoup de théoriciennes étasuniennes associées au moment de la naissance des études de genre dans le récit hégémonique (qui les place sous l'influence du « *French Feminism* »), Judith Butler par exemple, affirment la nécessité, pour toute pensée subversive, de nous projeter dans un à-venir en transformant la langue dite ordinaire. Dans sa « Préface 1999 » pour *Gender Trouble*, Judith Butler associe le réalisme comme modalité d'expression à un discours politiquement conservateur et à l'idée naïve que la langue serait capable de dire le réel de manière transparente — tout cela également pour défendre son propre style d'écriture souvent conçu comme difficile à lire, voir Judith BUTLER, « Preface 1999 », *Gender Trouble. Feminisme and the Subversion of Identity* (1990), New York & London, Routledge, nouvelle édition 1999, p. XVIII-XIX ; voir aussi sa discussion autour du « fantasme », le réel et l'avenir (féministe) dans « The Force of Fantasy: Feminism, Mapplethorpe, and Discursive Excess », dans *Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, 2:2, 1990, p. 105.

[41](#) Voir la discussion sur l'universel et particulier dans l'article de Marion Coste dans ce même numéro.

[42](#) Pam MORRIS, *Literature and Feminism*, *op. cit.*, p. 132-133.

[43](#) Lire par exemple l'étude pionnière d'Akila Kizzi sur Marie-Louise Taos Amrouche dont l'écriture, dans la lecture de Kizzi, se révèle féministe et intersectionnelle, exposant les multiples formes de racisme et de misogynie avec et contre lesquelles se construit l'œuvre artistique pluriforme de l'écrivaine (Akila KIZZI, *Marie-Louise Taos Amrouche. Passions et déchirements identitaires*, Paris, Fauves, 2019).

[44](#) Ella SHOHAT et Robert STAM, *Unthinking Eurocentrism*, *op. cit.*, p. 179.

[45](#) Gloria ANZALDÚA, « La conscience de la Mestiza. Vers une nouvelle conscience », tr. fr. Paola Bacchetta et Jules Falquet, *Les cahiers du CEDREF*, n° 18, « Théories féministes et queers décoloniales », dir. Paola Bacchetta, Jules Falquet et Norma Alarcón, en ligne, 2011 : <http://journals.openedition.org/cedref/679>. « The possibilities are numerous once we decide to act and not react », *Borderlands/La frontera. The New Mestiza* (1987), 4e éd., San Francisco, Aunt Lute Books, 2012, p. 101.

résumés

Quand je fais l'analyse de mon parcours de formation en littérature générale et comparée et en études de genre, la question du « réalisme » surgit comme un sujet capable d'orienter nombre de préoccupations qui apparaissent comme centrales dans cet espace interdisciplinaire. Cet article résume brièvement le récit hégémonique du développement des études littéraires féministes entre les États-Unis et la France. Il pose la question des conséquences de la répétition d'un tel récit, notamment par rapport à l'invisibilisation d'autres questions, dont le racisme, le colonialisme et l'eurocentrisme implicites et inhérents à ladite formation.

Looking back at my education in comparative literature and gender studies, the question of realism emerges as a subject capable of orienting a significant number of concerns that seem central in and to this interdisciplinary space. This article offers an overview of the hegemonic

herstory of feminist literary theory between the United States and France. By reconstructing this story in my own words, I aim to point out some repercussions the repetition of this canonical story has, noticing how the question of realism renders other questions invisible, most importantly the questions related to the inherent racism, colonialism and eurocentrism in my education.

plan

- [Du réalisme encore...](#)
- [dans la théorie littéraire,](#)
- [dans la « Feminist Literary Theory »](#)
- [et dans la théorie littéraire féministe,](#)
- [du « réalisme » comme un outil du centre,](#)
- [dont il faudrait se désatisfaire pour agir \(plutôt que de réagir\).](#)

mots clés

[Eurocentrisme](#), [Racisme](#), [Réalisme en littérature](#), [Réalisme en théorie littéraire](#), [Savoirs situés](#), [Théorie féministe](#), [Théorie littéraire féministe](#)

Lire *en français* au pluriel, et jusqu'à entendre l'appel des notes

Read *in French* in the plural, and until you hear the call of the notes

1 Au cours des années passées à élaborer ce que j'appelle un « imaginaire hétérolingue », j'ai souvent cité cette définition de Barbara Cassin : l'intraduisible, c'est « non pas ce qu'on ne traduit pas, mais ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire ». Cette citation m'offre ici l'occasion d'une première note que voici¹ (je reviens sur cet appareillage en fin d'introduction) et aussi celle d'un calque : je dirai qu'est située toute théorie qui ne cesse de (ne pas) en avoir fini de se situer. Comment déterminer où commence, où s'arrête une situation — surtout quand le vertige des urgences décrétées ou ressenties semble exiger une actualisation perpétuelle ? Est-ce que cette difficulté voue toute théorie située à l'obsolescence ? Je préfère penser que c'est surtout une exigence : si se situer, pour une pensée, implique de ne pas cesser de se situer, alors c'est une responsabilité à toujours et encore transformer cette situation. Il existe, cependant, une condition pour que l'apparente aporie tourne en dynamique bénéfique. Il faut que le débat soit possible, qu'il puisse y avoir palabre², rapport agonique³. Or c'est précisément ce qui risque de n'être plus possible dans les universités de cette France, en ce tout début d'année 2021.

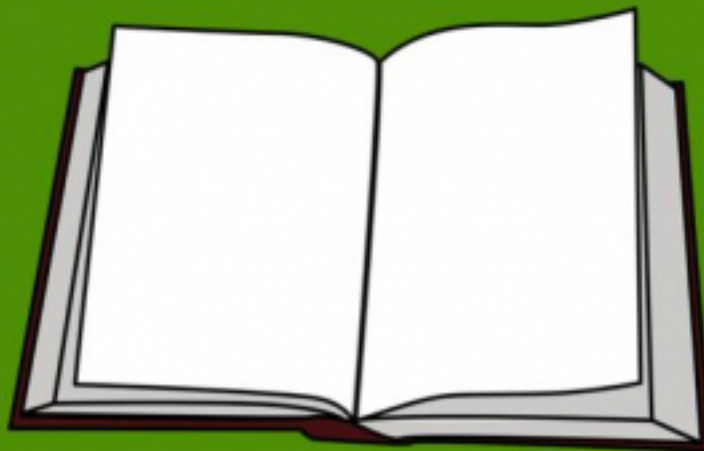
2 La crise, certes, n'est pas nouvelle⁴. La (contre-)réforme Licence-Master-Doctorat (« LMD »), amorcée en 2002, engageait déjà l'université dans un processus de marchandisation des savoirs et de privatisation⁵. C'est toute une conception de l'enseignement supérieur et de la recherche qui est mise à mal de façon systématique⁶. Ces derniers temps, la « loi de programmation pluriannuelle de la recherche »⁷ renforce la tendance libérale importée du modèle anglo-saxon. C'est pourtant sur une autre scène qu'une importation depuis les « campus nord-américains » se trouve dénoncée... Le 22 octobre 2020⁸, le ministre de l'éducation nationale Jean-Michel Blanquer évoque des « courants islamo-gauchistes très puissants dans les secteurs de l'enseignement supérieur⁹ ». Dans la foulée (le 31 octobre 2020), un texte signé d'une centaine de collègues croit bon de dénoncer « les idéologies indigéniste, racialisée et “décoloniale” (transférées des campus nord-américains) [...] nourrissant une haine des “Blancs” et de la France¹⁰ ». Le 20 novembre 2020, la Loi de programmation pluriannuelle de la

recherche est votée par le Sénat¹¹, et se trouve augmentée d'un amendement qui introduit un nouvel article dans le code pénal¹². Non contents de cet ajout, deux députés ont demandé l'ouverture d'une mission d'information sur « *les dérives idéologiques dans les milieux universitaires* »¹³. Le traitement médiatique réservé à ce conflit semble ignorer que le champ identifié comme « postcolonial » est loin d'offrir la moisson d'une pensée unique¹⁴.

3Ce numéro¹⁵ résonne doublement dans ce contexte : à la fois parce qu'il ne peut que s'y situer, et parce qu'il interroge le rapport de force entre « savoirs situés » et « savoirs objectifs ». Or cette apparente opposition s'avère trompeuse, dans la mesure où les deux paradigmes sont radicalement exclusifs. Dans le paradigme des « savoirs situés », en effet, l'objectivité est elle-même considérée comme « située », y compris par la prétention de ne pas l'être. De son côté, le paradigme des « savoirs objectifs » boute hors du domaine scientifique toute expérience, pratique, ou théorie « située » puisqu'elle ne sera par définition pas reconnue comme un « savoir »¹⁶. Pour le dire autrement : une approche située considère toute science objective en tant que situation tandis que l'approche objectiviste (plus qu'objective) ne considère pas le savoir situé comme un savoir. Difficile de s'entendre¹⁷ ! Pourtant, reconnaître le caractère situé (donc relatif) d'une position me semble nécessaire pour prendre en compte *et dépasser* aussi bien les conditionnements que les apports de la subjectivité qui s'y trouve impliquée. Comme un horizon offre une perspective davantage qu'il ne borne un paysage, se situer revient moins à se limiter qu'à prendre l'élan d'un perpétuel dépassement. La « situation » mise en jeu dans un « savoir situé » n'est pas une donnée fixe, mais une trame de relations réciproques, dynamiques¹⁸. Pour le dire encore autrement : toute situation est à faire advenir et à transformer¹⁹.

4Prenons l'exemple de cet article. Il a été rédigé à l'invitation de Marie-Jeanne Zenetti et de Cyril Vettorato, qui ont lancé l'appel pour ce numéro de *Fabula-LhT* en décembre 2019. L'écriture en est entièrement modifiée à l'occasion de la journée d'études organisée le 12 février 2020, en pleine lutte contre la LPPR.

Revue en lutte



Ici, vous auriez pu lire un article scientifique de haut niveau.
Malheureusement, faute de poste, son auteur a dû changer
de métier avant de l'avoir écrit...

@RevueEnLutte / com_mob_revue@framalistes.org

5Après quelques hésitations sur les modalités de cette journée, la rencontre se fait en jonction avec l'université populaire de Paris Diderot²⁰. Seules les contributrices présentes en France métropolitaine ont pu se rendre à l'invitation, le reste des échanges tâchant de se tramer à distance. C'est l'occasion de prendre la mesure des discordances et conflictualités qui traversent le « nous » en effort de constitution²¹ et le diffractent d'enjeux sous-jacents²². L'inconfort qui en résulte n'est pas rhétorique, ni théorique : il affecte les corps et les pensées, parfois douloureusement²³. S'il n'a pas toujours été facile de composer ce texte, j'ai aussi pris plaisir à chercher une façon d'inscrire la situation à même la forme de l'article.

6Cette expérimentation ne dédouanant pas de la traditionnelle (et bien utile) annonce de plan, la voici : je commencerai par poser les implications d'une mise en situation de la notion de « style » avant d'établir une alternative hétérologue, qui s'appuiera sur deux exemples. La troisième et dernière partie basculera de l'analyse des textes littéraires à celle du texte que vous êtes en train de lire, envisageant la question du style dans le domaine académique. Cette approche « méta », indispensable à toute pratique située, ne sera pas conclue mais poussée à passer à l'acte, par-delà la barre des notes. Et c'est dans cet appareillage que je situe ma véritable proposition : donner à voir les marges pragmatiques dont tout texte scientifique s'accompagne le plus souvent en coulisse. Les notes situent toujours un texte en l'ancrant dans

des références avouées, légitimes, tandis que les échanges plus informels sont souvent relégués aux oubliettes. Ici, je vous invite à plonger sous la barre des notes pour accéder à une piste de sous-titres situés. C'est par l'expérience que s'établira, j'espère, l'intérêt de la démarche.

Situé, le style ? Le « s » d'en français comme marque de pluriel

7« L'extrême évidence du rapport que nous entretenons avec notre propre langue est aussi ce qui nous la rend irréprésentable²⁴ » : voici la toute première phrase de l'article de Laurent Jenny paru dans l'inaugural numéro 0 de la revue *Fabula-LhT*. Autrement dit : nous évoluons dans notre langue, surtout lorsque nous croyons n'en avoir qu'une seule²⁵, à la manière d'un poisson rouge persuadé de vivre dans un milieu naturel tant les parois de son bocal sont transparentes...

8La stylistique reconduit cette illusion, qui mesure les « figures » à l'aune d'un « propre » supposé inamovible. En effet, la notion de « style » repose sur une idée d'écart, qui perpétue le présupposé d'une norme située dans le texte (endogène) ou non (exogène). D'où cette affirmation de Michel Beniamino :

L'écart stylistique — si tant est que cette notion a un sens — n'apparaît en toute clarté que dans le cadre strict d'une langue et la stylistique est incapable d'analyser ce phénomène dans le cadre d'une littérature écrite en situation de contacts de langue²⁶.

9Michel Beniamino explique cette « situation » dans un autre texte : « Le problème réside dans le fait que les auteurs de ces travaux ont été formés dans le cadre de la stylistique, c'est-à-dire de la stylistique du *français de France*. Or, dans le cadre d'un texte produit par un écrivain ayant un répertoire linguistique étendu, la stylistique telle qu'elle existe est inadaptée²⁷ ». Dans cette même perspective, Xavier Garnier affirme que les littératures francophones constituent un cas particulier, où le style constitue « non pas un écart dans la langue mais un écart de la langue elle-même²⁸ ». Faudrait-il, dès lors, forger un terme spécifique pour envisager les littératures francophones ? L'opération aurait l'intérêt de ne pas oblitérer la « spécificité francophone » qui, selon Lise Gauvin, diffère irréductiblement de la situation des lettres françaises :

Tout écrivain doit trouver sa langue dans la langue commune, car on sait depuis Proust et Sartre qu'un écrivain est toujours un étranger dans la langue où il s'exprime, même si c'est sa langue natale. Mais la surconscience linguistique qui affecte l'écrivain francophone — et qu'il partage

avec d'autres minoritaires — l'installe encore davantage dans l'univers du relatif, de l'a-normatif²⁹.

10 Une autre option, plus radicale, consiste à transformer corrélativement la notion de « style » et la conception de « la langue » afin d'admettre l'hétérogénéité constitutive de tout idiome, même national. D'après Cécile Canut :

La notion de « langue » telle qu'elle est posée par les linguistes ne peut être traitée comme une donnée du réel : ainsi posée, elle est une construction idéologique issue en grande partie de l'Occident pour lequel la langue est un élément identitaire. Assimiler la langue à une substance, voire une « essence », empêche toute compréhension des pratiques fluctuantes des locuteurs, déterminées par un ensemble complexe de phénomènes à la fois discursifs et pratiques³⁰.

11 Cette conception de « la langue » n'est pas compatible avec la notion d'écart ni même de variante ou de variété : seule une variation continue peut rendre compte d'une langue qui n'est plus envisagée comme une entité dotée d'une essence mais comme un ensemble de pratiques en transformation³¹. Autrement dit : il s'agit de lire le « s » d'*en français* comme une marque de pluriel³².

Pour un imaginaire hétérolingue

12 Les approches postcoloniales ont volontiers recours à la théorie de la traduction, parfois pour considérer des cas effectifs, plus souvent pour en faire une métaphore³³ ou une analogie³⁴ d'écritures qui mettent en œuvre plus d'une langue à la fois, ainsi que les différences constitutives de chacune³⁵. Rares sont, pourtant, les travaux consacrés à la caractérisation plus fine et précise de cette poétique. Le forger du terme « hétérolinguisme », Rainier Grutman, le définit comme « la présence *dans un texte* d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principal³⁶ ». Par contraste avec le plurilinguisme ou le multilinguisme, l'hétérolinguisme met l'accent sur la différence³⁷ : il ne s'agit pas d'additionner des langues chaque fois « une » mais de prêter attention aux différences aussi bien externes qu'internes qui diffractent chacune. Dès lors, il s'agit moins de la « présence » d'une autre langue que d'une « mise en scène » par laquelle se joue la différence interne à « la langue » même³⁸.

13 Pour mieux saisir ce dont il est question, voici deux exemples³⁹. Aucune représentativité ici, mais deux saisies distinctes le long d'un continuum⁴⁰ où se dégagent deux seuils : un seuil de lisibilité au-delà duquel l'autre langue est si différente qu'on ne peut même plus la déchiffrer ni l'identifier et un seuil de visibilité au-delà duquel l'autre langue est si peu remarquable qu'on ne la distingue peut-être même pas dans sa différence⁴¹. Plutôt que de situer ces deux textes par rapport à leur contexte d'énonciation, je m'intéresse à la manière dont ils situent eux-mêmes, par leur poétique, une différence dans/de « la langue »⁴².

14 *Quant à je (Kantaje)* de Katalin Molnár (Paris, POL, 1996) est écrit dans une langue qui, à première vue, semble si étrangère qu'on se demande si le texte sera vraiment lisible⁴³. L'étrangeté est exhibée jusqu'à « traduire » le français le plus classique... en « fransé » :

é kan chui venu an Frans, chparlè pa, chparlè peû, chparlè mal, toutfasson, chkonprenè trè mal
skon me dizè mé kan chparlé, charplé kom Kornèy é Rassinn : « Ô kruèl souvenir de ma gloire
passé ! Euvre de tan jour an un jour éffasé ! »

15 Affranchie de la norme, la faute n'en est plus une et l'écrit rejoint, dans toute sa matérialité, la plasticité régénératrice de l'oralité⁴⁴.

16 De son côté, la poésie de Jean Portante ne manifeste aucune trace d'étrangeté — même le titre du recueil, *Effaçonner* (Echternach, L'orange bleue, 1996), pointe vers un double travail invisible d'effacement et de façonnement :

n'oublie pas d'arroser les plantes

l'eau passe devant les plantes

ce n'est pas à elle d'arroser

qu'elles attendent l'arroseur

17 C'est entre les lignes qu'il faut prêter l'oreille pour entendre affleurer les autres langues, qui ne sont pas tant les traces archéologiques préalables au français que son devenir en poésie. Jean Portante explique : « Lorsque j'écris c'est comme si je plongeais une aspirine dans un verre d'eau. Voilà du moins ce que je voudrais. Diluer la langue ainsi utilisée, afin que, dissoute, elle se mette à nu, comme on le dit d'un câble électrique qui, quand on le touche, met à mort. [...] Je ne suis donc ni francophone ni vraiment francographe⁴⁵. »

18Ces deux exemples suffisent à perdre la mesure de l'écart pour prendre celle de la variation par laquelle une langue, le français en l'occurrence, ne cesse de différer d'elle-même. Là où le plurilinguisme et le multilinguisme additionnent des langues autres, l'hétérolinguisme invite à penser « la langue » autrement.

Indiscipline relationnelle

19Cet « autrement » aura eu un effet sur le type de texte que je produis en tant que chercheure. Contrairement au style qui opère volontiers une soustraction du contexte⁴⁶, l'hétérolinguisme rend perceptible la dimension pragmatique de n'importe quel texte. Si aucun texte littéraire ne parle tout seul, comment continuer à croire à l'absence de source énonciative même pour un positionnement qui se voudrait « neutre, objectif ou ontologique » (tout en favorisant, plus ou moins subrepticement, les points de vue et les intérêts dominants) ? Un texte scientifique n'est certes pas un texte littéraire, mais une attention particulière peut être portée aux indices hétérolingues dans les textes académiques⁴⁷. Comme le rappellent Deleuze et Guattari, « plus une langue a ou acquiert les caractéristiques d'une langue majeure, plus elle est travaillée par des variations continues qui la transposent en "mineur"⁴⁸ ». Il existe des études consacrées à la poétique des textes scientifiques, dont le code est particulièrement difficile à « cracker », notamment dans le domaine des sciences dites « dures »⁴⁹, et dans le courant de l'épistémocritique⁵⁰. La description que donne Pierre Macherey de « la langue » universitaire est glaçante :

La manière dont l'enseignement universitaire aborde les thèmes qu'il traite, en en « parlant » au titre d'une parole surplombante et désengagée, a pour but premier de les neutraliser, en les coupant artificiellement des conséquences que serait susceptible de déclencher leur mise en œuvre effective. Entre les murs de l'Université circule une parole ésotérique, d'autant plus libre qu'elle se présente comme déconnectée des enjeux qui échappent à sa prescription [...]⁵¹.

20Comment traduire cet obscur idiome universitaire en universiterrien à partager⁵² ? Tout se passe comme si les discours d'enseignement et de recherche s'ingéniaient à effacer les guillemets : il s'agit d'escamoter les indices de l'énonciation au point que plus personne ne semble parler (et assurément pas en « je »). Dans les termes de Robert Vion :

l'effacement énonciatif constitue une stratégie, pas nécessairement consciente, permettant au locuteur de donner l'impression qu'il se retire de l'énonciation, qu'il « objectivise » son

discours en « gommant » non seulement les marques les plus manifestes de sa présence (les embrayeurs) mais également le marquage de toute source énonciative identifiable⁵³.

21C'est précisément cette dimension d'adresse qui, à mes yeux (à mes oreilles ?) condense l'essentiel de l'enjeu relatif au caractère *situé* d'un savoir en train de s'énoncer : à qui parle-t-il, qui lui répond — et sur quel ton ? L'un des indices permettant de répondre très concrètement à ces questions est (quasiment) toujours disponible dans un texte scientifique : il s'agit des notes de bas de page, ou de fin de document, comme c'est le cas dans cette revue en ligne. Les références choisies, leur nombre mais surtout la *manière* de citer et de se référer compose un « portrait de situation », trace les contours d'une figure d'énonciation en recherche — bref, dessine un *ethos*. Situées sous le texte, les notes forment un soubassement obligé, parfois dénoncé comme contraignant parce qu'il semble illégitime d'avancer une idée sans pouvoir se référer à du pré-existant ou élitiste, parce que la lecture s'en trouve heurtée, complexifiée⁵⁴. Pourquoi ne pas s'en réjouir, au contraire, et doublement ? Une première fois parce que le traitement des notes permet de situer n'importe quelle énonciation, même la plus effacée. Une seconde fois parce qu'il est possible d'en jouer, comme savent si bien le faire les textes littéraires⁵⁵, pour en faire un usage qui travaille la différence à l'intérieur de chaque texte, orchestre des voix multiples, offre hospitalité et accueil.

22Davantage qu'une prolongation de l'explicitation, je propose de passer à l'acte en plongeant sous la barre des notes située ci-dessous. J'insiste une fois encore avant cette plongée : si la rédaction de ces notes peut sembler singulière, ce n'est pourtant qu'une manière de grossir le trait, pour révéler de manière un peu plus spectaculaire que de coutume la dimension hétérolingue et polyphonique, donc située, qui habite tout appareillage de référence qui fait l'ordinaire d'un article théorique⁵⁶.

bibliographie

Corpus primaire

Molnár Katalin, *Quant à je (Kantaje)*, Paris, POL, 1996.

PORTANTE Jean, *Effaçonner*, Echternach, L'orange bleue, 1996.

Corpus secondaire

De même que j'ai dû réduire l'enquête de cas aux deux seuls exemples mentionnés ci-dessous, je suis contrainte de couper la bibliographie... et ravie d'en profiter pour vous convier à faire l'expérience proposée dans les notes de bas de page / fin d'article !

notes

1 La citation d'ouverture est empruntée à Barbara CASSIN, *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil, 2004. J'aurais pu citer Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, Paris, Gallimard, 1973, p. 309 : « l'intraduisible est social et historique, non métaphysique ». Mais j'ai préféré ouvrir avec Barbara Cassin pour plusieurs raisons : parce que c'est une femme, qu'elle est plus contemporaine — et qu'elle a introduit à l'Académie française... un sabre laser !

2 Comme l'affirme Isabelle STENGERS : « il n'y a palabre que parce qu'aucun des savoirs présents ne suffit à fabriquer le sens de la situation » (voir « Une politique de l'hérésie. Entretien réalisé par Stany Grelet, Philippe Mangeot et Mathieu Potte-Bonneville », dans *Vacarme*, en ligne, 2002/2, URL : <http://www.vacarme.org/article263.html>.) C'est par l'intermédiaire d'une lecture indisciplinée (Isabelle GINOT et Isabelle LAUNAY, « L'école, une fabrique d'anticorps ? », dans *Art Press*, n° 23, 2002, p. 106-111) que j'ai rencontré cette référence.

3 Cette distinction agonisme/antagonisme me vient de Chantal MOUFFE, « Politique et agonisme », dans *Rue Descartes*, n° 67, 2010/1, p. 25. Celle-ci distingue « antagonisme (rapport ami/ennemi) » et « agonisme (rapport entre adversaires) » pour repenser la démocratie sur des bases moins consensuelles mais plus opérantes.

4 L'idée même de « crise » peut s'avérer instrumentalisée pour justifier le pire : voir Romuald BODIN et Sophie ORANGE, *L'Université n'est pas en crise*, Bellecombe-en-Bauges, Du Croquant, 2013, et ACIDES, *Arrêtons les frais ! Pour un enseignement supérieur gratuit et émancipateur*, Paris, Raisons d'agir, 2015.

5 C'est grâce à l'invitation lancée par la revue *Post-Scriptum* pour un colloque d'avril 2015 intitulé *Montréal comparatiste : tradition vivante* (les actes ont paru ici : <https://post-scriptum.org/parutions/montreal-comparatiste/>), que je lis pour la première fois Bill READINGS, *Dans les ruines de l'université*, trad. Nicolas Calvé, Montréal, Lux, 2014.

6 Cette destruction de l'univerCité est d'autant plus implacable qu'y sévit aussi un « ennemi intérieur », comme l'analyse Normand BAILLARGEON, *Je ne suis pas une PME, plaidoyer pour une université publique*, Montréal, Poètes de Brousse, coll. « Essai libre », 2011. Je perçois y compris chez moi-même des traces d'autodénigrement, de lassitude, d'infimes découragements qui laissent subrepticement gagner ce contre quoi je me bats pourtant.

7 Pour (re)trouver les éléments d'information relatives à Loi de programmation pluriannuelle de la recherche votée par le Sénat, voir <http://www.sauvonsluniversite.fr/spip.php?article8594>.

8 Quand commencer l'archéologie d'une telle « situation » ? Il faudrait sans doute ne pas passer sous silence le traitement médiatique de la censure des *Suppliantes* en avril 2019. La pièce devait être jouée dans une mise en scène de Philippe Brunet, en Sorbonne. Parmi les analyses, je retiendrai celle d'Achille MBEMBE (cité dans « Polémique autour d'une représentation des *Suppliantes* d'Eschyle », dans *lundimatin*, n° 187, le 16 avril 2019). Flavia Bujor me recommande de lire Christine DELPHY, *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Paris, Syllepses, 2010. Elle me rappelle aussi qu'Emmanuel Macron a accusé la communauté universitaire de « casser la République en deux », propos rapporté en juin 2020 par le magazine *Les Inrocks* ; voir également

https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/06/30/comment-emmanuel-macron-s-est-aliene-le-monde-des-sciences-sociales_6044632_3224.html.

9 Les propos de Michel Blanquer sont transcrits sur <https://www.publicsenat.fr/article/parlementaire/blanquer-il-y-a-des-courants-islamo-gauchistes-tres-puissants-dans-les>.

10 Le texte signé d'une centaine de collègues s'intitule « Sur l'islamisme, ce qui nous menace, c'est la persistance du déni », en ligne : <https://metahodos.fr/2020/11/02/appel-de-cent-universitaires-sur-lislamisme-ce-qui-nous-menace-cest-la-persistance-du-deni/>. Qu'une revue en ligne intitulée « Methados » reprenne un tel texte laisse perplexe, et leur présentation donne une définition étonnante : « nous appelons la méthode — le vivre ensemble et un pacte social refondé » (<https://metahodos.fr/notre-proet/>).

11 La LPPR est adoptée alors que la communauté universitaire s'est largement mobilisée (c'est mon cas, en tous cas) pour dénoncer l'atteinte qu'elle porte aux principes mêmes de l'université.

12 Sur la manière dont l'amendement déposé par le sénateur Lafon (n° 147) autorise à restreindre les libertés académiques et les débats scientifiques sous couvert de les défendre, et sur le nouvel article (431-22) dans le code pénal, voir « La grande pénalisation de l'enseignement supérieur : le nouveau délit d'entrave aux débats », <https://academia.hypotheses.org/27770>.

13 Demande formulée le 25 novembre 2020 par Julien Aubert (Vaucluse) et Damien Abad (Ain), Républicains, URL : https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/12/02/demander-une-sortie-d-enquete-parlementaire-sur-ce-qu-ecrivent-les-universitaires-est-inedit-les-sciences-sociales-dans-le-viseur-du-politique_6061944_3224.html.

14 Cette revue de presse, partielle et partielle, ne rend pas compte de la confusion journalistique qui embrouille considérablement le débat, comme le souligne Ludivine BANTIGNY sur France culture le 15 novembre 2020 (émission *Signes des temps* intitulée « Idéologie et université : déni ou droit à la recherche ? », <https://www.franceculture.fr/emissions/signes-des-temps/islamisme-et-universite-deni-ou-droit-a-la-recherche>).

15 Initialement, j'avais écrit « pour notre numéro », désignant par là le collectif constitué par Marie-Jeanne Zenetti et Cyril Vettorato autour de leur appel, en précisant en note qu'il n'y a « aucune posture de majesté ni d'autorité dans ce “nous” ici ». Mais Heta Rundgren m'incite à changer de formulation, pour dissiper toute illusion inclusive et insister sur le travail de composition effectué ici.

16 L'article d'Aurore TURBIAU rappelle la méfiance à l'égard de « la Théorie » soupçonnée d'être par définition (par essence ?) masculiniste. Cette idée se retrouve dans une tout autre situation chez Linda TUHIWAI SMITH, *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*, Londres/Dunedin, Zed Books/University of Otago Press, 1999, p. 40.

17 Le relativisme soulève un enjeu proche, comme le montrent Florent COSTE, Paul COSTEY et Éric MONNET dans « Qui a peur du relativisme ? », dans *Tracés*, n° 12, en ligne, 2007 : <http://journals.openedition.org/traces/209>. Dans son article « Le narrateur a-t-il un corps ? », Marion COSTE (hasard des patronymes ?!) fait elle aussi le lien avec la question de l'universalisme et l'instauration d'un système duel.

18 Écoutant l'invitée de ma collègue et amie Joanne Clavel, Marie Bardet, présenter son édition d'Haudricourt dans la collection « Biblioteca sensible » aux Éditions Cactus, je note ce passage de SIMONDON tiré de *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Paris, Jérôme Millon, 2005, p. 225 : « l'essence du vivant est peut-être un certain arrangement topologique que l'on ne peut connaître à partir de la physique et de la chimie, utilisant en général l'espace euclidien ». Après avoir beaucoup hésité, j'enlève cette citation de l'exergue où je l'avais placée, pour ne pas installer d'emblée une figure d'autorité.

19 L'article de Heta RUNDGREN intitulé « Des mots et des mondes au croisement du féminisme et du réalisme ou des limites d'une expérience théorique » pose ce rapport en abyme entre des textes et des théories dont la fonction est de se donner les moyens d'opérer un changement dans la situation.

20 Jusqu'au premier confinement, l'université populaire Paris Diderot sera l'une des plus actives, déployant un vaste programme de modes de réflexion sous des formats multiples et différents (<https://mypads.framapad.org/mypads/?/mypads/group/paris-7-qv1hv576e/pad/view/agenda-universite-pop-1e36o47ro>). Comme je suis par ailleurs impliquée dans l'Université buissonnière qui avait aussi lancé une université populaire à Paris Descartes, une telle jonction était essentielle pour moi.

21 Lors de cette rencontre du 12 février, il sera question (tournure impersonnelle employée pour éviter un « nous » pseudo-consensuel) de ces images, qui circulent alors qu'une décision doit se prendre (par qui ?) relativement à la parution, ou non, de ce numéro. Et c'est, précisément, pour ne pas précariser davantage les plus précaires (qui sont ici des auteurEs), que la décision se prendra (collectivement) du publier quand même.

22 Notamment : l'importance d'une publication dans une revue de notoriété respectable diffère considérablement selon nos statuts, tandis que nos approches respectives convoquent des théories parfois incompatibles.

23 À ce propos, Heta suggère la lecture du texte de María LUGONES traduit en français par Jules Falquet et Paola Bacchettap, « Attitude joueuse, voyage d'un "monde" à d'autres et perception aimante », dans *Théories féministes et queers décoloniales*, n° 18, 2011, p. 117-139.

24 Laurent JENNY, « La langue, le même et l'autre », dans *Fabula-LhT*, n° 0, en ligne, 2005 : <http://www.fabula.org/lht/0/index.php?id=103>. C'est manifestement une ligne éditoriale de la revue *Fabula-LhT*, ou du moins un fil que je choisis de tirer depuis son numéro fondateur.

25 Pour se débarrasser de l'illusion qu'une langue, quelle qu'elle soit, même française, puisse être « une », (re)lire Jacques DERRIDA, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996. Une autre stratégie est de laisser de l'espace de parole aux étudiant•e•s, et de constater que nous n'avons pas toujours la sensation de parler la même langue... pour s'en réjouir ensemble !

26 Il s'agit d'un texte déjà ancien, mais qui m'apparaît toujours aussi pertinent : Michel BENIAMINO, « Pour une poétique de la xénologie. À propos de la création lexicale dans la littérature franco-créole : comparaisons et hypothèses », dans *Études créoles*, XX (1), 1997, p. 34.

27 Quelques années plus tard, le même Michel BENIAMINO, dans *La Francophonie littéraire, essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 244.

28 Xavier GARNIER, « La littérature africaine francophone : une affaire de style ? », dans Jean-Marc Moura et Lieven d'Hulst (dir.), *Les Études littéraires francophones : état des lieux*, Lille, Presses de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, coll. « Travaux et Recherches », 2003, p. 238-240. Xavier Garnier est un proche collègue à la Sorbonne Nouvelle, où nous avons notamment monté deux collectifs de réflexion critique : « Penser d'ailleurs » (lectures post- et dé-coloniales) et « Zones Zadir » (écopoétique et géocritique). Jean-Marc Moura, qui codirigeait cet ouvrage, a été mon directeur de thèse.

29 Lise GAUVIN est une éminente référence dans le domaine des littératures francophones, incontournable pour les lettres du Québec (elle est d'ailleurs citée ici-même aussi par Mélissa Thériault) ; voir notamment *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, 2004, p. 258.

30 Cécile CANUT, « Pour une nouvelle approche des pratiques langagières », dans *Cahiers d'études africaines*, n° 163-164, en ligne, 2001 : <http://etudesafriaines.revues.org/document101.html>, consulté le 24 août 2010. Cécile Canut est aussi à l'initiative de l'Université buissonnière mentionnée dans la note 20 ! Cette jonction me semble confirmer l'affinité entre désessentialisation de « la langue », décloisonnement disciplinaire et co-élaboration de savoirs situés.

31 William LABOV, *Sociolinguistique*, trad. Alain Kihm, Paris, Minit, coll. « Le sens commun », 1976, p. 264. Comme l'explique Pierre Encrevé dans la présentation de l'ouvrage (p. 31) : « la *variation inhérente*, c'est l'hétérogénéité installée au cœur de tout dialecte propre, de tout système linguistique ».

32 Pour le dire de façon plus poétique avec Abdelkébir KHATIBI : « la langue française n'est pas la langue française : elle est plus ou moins toutes les langues internes et externes qui la font et la défont » (« Bilinguisme et littérature », *Maghreb pluriel*, Paris, Denoël, 1983, p. 188). Je me permets de renvoyer aussi au n° 12 de cette même revue, intitulé *La Langue française n'est pas la langue française*, que j'ai codirigé avec Samia Kassab : <http://www.fabula.org/lht/12/introduction.html>.

33 L'une des figures phares de la pensée postcoloniale et plus précisément de la traduction comme pierre angulaire est Homi BHABHA, « The Third Space », dans Jonathan Rutherford (dir.), *Identity: Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence & Wishart, 1990, p. 210-211.

34 Dans mon parcours, cette lecture aura été plus fondatrice encore que celle de Bhabha : Maria TYMOCZKO, « Post-colonial writing and literary translation », dans Susan Bassnett et Harish Trivedi (dir.), *Postcolonial Translation Theory and Practice*, Londres, Routledge, 1999, p. 19-20.

35 Faute de place, je coupe la très belle citation de Samia MEHREZ, « Translation and the Postcolonial Experience: the Francophone North African Text », dans Lawrence Venuti (dir.), *Rethinking Translation, Discourse, Subjectivity, Ideology*, Routledge, New York, 1992, p. 121. C'est en lisant Samia Mehrez que me vient pour la première fois l'idée d'inverser le rapport hétérolinguisme-traduction pour ne plus penser le premier par analogie avec la seconde et, au contraire, redéfinir celle-ci à partir de celui-là.

[36](#) Rainier GRUTMAN, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Québec, Fides, 1997, p. 37. La même année, Naoki Sakai fait paraître *Translation and Subjectivity*, où il oppose le régime (ou mode) homolingue de traduction et le mode hétérolingue, qui ne présuppose pas l'identité ni la transparence des langues — voir Naoki SAKAI, *Translation and Subjectivity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, p. 12-13.

[37](#) Lors du colloque ArTeC *Traduire la performance / performer la traduction* qui a eu lieu en décembre 2019 aux Laboratoires d'Aubervilliers, l'interprétation simultanée en langue des signes française aura souligné l'inconvénient du préfixe « hétéro- » qui peut aussi s'entendre (ou plutôt se signer) au sens normatif (et sexuel) de « *straight* ».

[38](#) Allez, je me cite moi-même ! Dans mon ouvrage *L'Imaginaire hétérolingue, ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues* (Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 19), j'ai proposé de redéfinir l'hétérolinguisme comme « la mise en scène d'une langue comme plus ou moins étrangère le long d'un continuum d'altérité construit dans et par un discours (ou un texte) donné ». Ce livre est tiré de ma thèse, soutenue en 2010 en cotutelle entre Lille 3 et Concordia University.

[39](#) Avant de couper drastiquement dans ce texte pour le mettre aux normes, figuraient ici une quinzaine de « cas ». L'enquête par cas, revendiquée notamment par des artistes comme Frank Leibovici (sans majuscules, dont je connais le travail grâce à Virginie Bobin), est présentée par Josep RAFANELL I ORRA comme une occasion de « savoir relationnels » et « positionnels » ouvrant « des perspectives partielles qui, en nous *orientant* dans notre manière *d'être là*, nous invitent à prendre parti » (*Fragmenter le monde*, Paris, Divergences, 2017, p. 83). Certains des « cas » que je voulais évoquer se trouvent dans les actes d'un colloque organisé par Valentin FEUSSI et Joanna LORILLEUX (dir.) : *(In)sécurité linguistique en francophonies. Perspectives in(ter)disciplinaires*, Paris, L'Harmattan, 2020.

[40](#) La forme du continuum me vient de Louis-Jean CALVET et Lia VARELA, « De l'analogique au digital. À propos de sociologie du langage et/ou sociolinguistique et/ou linguistique », dans *Langage et Société*, n° 89, 1999, p. 25-58.

[41](#) C'est Jacqueline AUTHIER-REVUZ qui aura attiré mon attention sur le « *tracé de frontière*, celui de la place, circonscrite, qu'il reconnaît à l'autre discours, extérieur, assurant par là même les contours d'un "intérieur" du dire de soi ». Elle précise qu'un même procédé formel (de balisage, par exemple), peut marquer une étrangeté ou au contraire une forme de connivence ; voir « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène », dans J.M. LOPEZ MUÑOZ *et alii* (dir.), *Le Discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 53. Pour continuer à situer ce propos et rendre compte de la manière dont les situations peuvent éclairer les contradictions qui nous traversent, je note avec stupeur que la même Jacqueline Authier-Revuz a signé, en septembre 2020, une tribune à l'encontre de l'écriture inclusive : <https://www.marianne.net/agora/tribunes-libres/une-ecriture-excluante-qui-s-impose-par-la-propagande-32-linguistes-listent-les>.

[42](#) Les guillemets me servent à rappeler le caractère toujours construit, historique, contingent, des frontières de « la langue ». Quant au slash, je l'emprunte à Anne TOMICHE, « Poétiques de l'altération dans/de la langue », dans *id.* (dir.), *Altérations, créations dans la langue : les langages dépravés*, Clermont-Ferrand, PU Blaise-Pascal, 2001, p. 14.

43 Pour une réflexion plus poussée, cf. Amanda MURPHY, « Poétiques hétérolingues : le queering des Langues ? L'exemple de Katalin Molnár », *De Genere*, en ligne, 2020 : https://www.academia.edu/41345691/Po%C3%A9tiques_h%C3%A9t%C3%A9rolingues_le_queering_des_Langues_Lexemple_de_Katalin_Moln%C3%A1r.

44 Quelle surprise et quel plaisir de découvrir la police de caractères orthographico-phonétoplastique *Quantanje* et le *Kouije* de Pierre DI SCULLIO ! Pour constater par vous-même l'étrange coïncidence, voyez http://www.quiresiste.com/projet.php?id_projet=48&lang=fr&id_gabarit=0.

45 Je le cite parce que la lecture en est pour moi récente... et enthousiasmante ! Jean PORTANTE, « Le travail de la baleine », dans Corinne Blanchaud (dir.), *Pour la poésie. Poètes de langue française (XX^e-XXI^e siècle)*, Vincennes, PU de Vincennes, 2016, p. 147-154.

46 Jean-Michel ADAM pose le problème sous la forme de l'équation « TEXTE = Discours – Conditions de production » et souligne caractère problématique de l'opération de « soustraction du contexte » dans *Linguistique textuelle : des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan, coll. « Fac », 1999, p. 23.

47 Ce questionnement relatif à l'hétérolinguisme des textes académiques nous occupe aussi au sein du Groupe de Recherche-Action en Sciences Sociales (le GRASS) qui se réunit une fois par mois, en moyenne, à Montpellier : <https://www.fabriquesdesociologie.net/groupe-recherche-action-en-sciences-sociales-grass/>. Il s'avère que nous avons un homonyme lui aussi montpelliérain (mais pas seulement) qui désigne, précisément, un « Groupe de Réflexion Autour des Savoirs Situés » ! — URL : <https://crises.www.univ-montp3.fr/fr/doctorants/s%C3%A9minaire-jeunes-chercheurs-grass>.

48 Citer Deleuze et Guattari, comme savoir prononcer « déterritorialisation » du premier coup sans buter permet toujours (encore) de ménager un effet. Force est d'admettre que je sacrifie au rite... C'est que j'ai véritablement eu un déclic le jour où j'ai compris l'enjeu de la citation suivante, que je partage du coup avec vous (Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, 1980, p. 130) : « Il n'y a donc pas deux sortes de langues, mais deux traitements possibles d'une même langue. Tantôt l'on traite les variables de manière à en extraire des constantes et des rapports constants, tantôt de manière à les mettre en état de variation continue. [...] *Constante ne s'oppose pas à variable*, c'est un traitement de la variable qui s'oppose à l'autre traitement, celui de la variation continue. [...] “Majeur” et “mineur” ne qualifient pas deux langues, mais deux usages ou fonctions de la langue. »

49 Jean-Marc LÉVY-LEBLOND, « La langue tire la science », Paris, EHESS, 2009, <https://collectifieuxcommuns.fr/218-la-langue-tire-la-science>.

50 Par exemple le séminaire initié par Paule PETITIER (Paris Diderot) : *La Science en langue commune*. Voir aussi : Baudouin JURDANT, « Parler la science ? », dans *Alliage*, n° 59, 2006, p. 57-63 et Fernand HALLYN, *Les Structures rhétoriques de la science de Kepler à Maxwell*, Paris, Seuil, 2004 ; J.-M. LÉVY-LEBLOND, « La science au défi de la langue », dans *Synergies Europe*, n° 8, 2013, p. 19-28.

51 Pierre MACHEREY, *La Parole universitaire*, Paris, La Fabrique, 2011, p. 229. Nous avons travaillé à expliciter le code du langage universitaire dans le cadre du projet de pédagogie innovante Agilabil (financement Idex USPC 2015-2016, <http://agilabil.tumblr.com/>).

[52](#) Vous pouvez aussi tendre une oreille vers le *Manuel de langue universiterrienne*, amorcé avec David Christoffel dans le cadre du projet *Montre-moi ta langue* (financé par la Sorbonne Nouvelle entre 2015 et 2016) : <https://soundcloud.com/radio-training/sets/comment-parler-universitarien>.

[53](#) Robert VION, « “Effacement énonciatif” et stratégies discursives », dans André Joly et Monique De Mattia (dir.), *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Paris, Ophrys, 2001, p. 18. Bruno LATOUR invite les étudiants à remettre les énoncés en bulle c’est-à-dire, très concrètement, à les entourer à la manière des phylactères des bandes dessinées, pour leur restituer leur source énonciative. Voir *Cogitamus : six lettres sur les humanités scientifiques*, Paris, La Découverte, 2010, p. 81-82.

[54](#) Nous avons eu l’occasion d’en discuter abondamment avec Léa Laval au cours de la rédaction de sa thèse de doctorat, *Travailler les savoirs pour une université autrement populaire*, soutenue le 15 novembre 2019 à Paris 8 — merci !

[55](#) Voir par exemple *Peuls* de Tierno MONÉNEMBO, paru à Paris au Seuil en 2014 (avec 130 notes de bas de page), ou encore *Vengeance du traducteur* de Brice MATTHIEUSSENT, paru à Paris chez POL en 2009 et qui a reçu le Prix du... style ! La boucle est bouclée ? Pas sans une dernière référence à Lise GAUVIN : « Le statut de la note : didascalie ou diégèse (Beauchemin, Gauvin, Ducharme) », dans *Écrire pour qui ? L’écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 2007, p. 17-36.

[56](#) *Last but not least*, c’est avec gratitude que je révèle que l’usage polyphonique des notes de bas de page m’a été fortement inspiré par Vinciane DESPRET, qui l’active (très différemment) dans son ouvrage *Au Bonheur des morts*, Paris, La Découverte, 2015.

résumés

Cet article s’efforce de se situer à la fois en théorie et en pratique. Côté théorie, il envisage les implications d’une mise en situation de la notion de « style » et propose une alternative hétérolingue appuyée sur deux exemples. Côté pratique, il invite à lire l’appareillage des notes comme une piste de sous-titres révélant la marge pragmatique d’ordinaire escamotée et pourtant bien présente dans les textes scientifiques.

This essay is both theoretically and practically situated. It considers the notion of “style” within the framework of standpoint theory and suggests an alternative by shifting to a heterolingual imaginary. While doing so, the footnotes are triggered as situated subtitles, revealing the pragmatic margin usually kept hidden in academic texts.

plan

- [Situé, le style ? Le « s » d’en français comme marque de pluriel](#)
- [Pour un imaginaire hétérolingue](#)
- [Indiscipline relationnelle](#)

mots clés

[En français au pluriel](#), [Imaginaire hétérologue](#), [Notes](#), [Style](#)

Entre l'arbre, l'écorce et la plume : écrire et penser la décolonialité dans la francophonie nord-américaine

Between the Tree, the Bark and the Pen: Writing and Thinking about Decoloniality in the North American Francophonie

1 Au cours des dernières décennies, les études féministes et postcoloniales ont montré de quelle manière les discours théoriques construits sur l'idée d'un corpus canonique maintiennent les privilèges qui reconduisent ce même canon¹. Ces approches critiques ont insisté notamment sur la façon dont les dispositifs théoriques et pratiques discursives académiques comportent, au même titre que d'autres régimes de discours, une part de charge symbolique coloniale et patriarcale, qui se manifeste à petite comme à grande échelle, des biais implicites jusqu'à une disparité de la représentation dans les lieux de pouvoir et modes de reconnaissance (postes, prix et titres, notamment). Si ces critiques ont fait en sorte de faire ressortir le caractère réactionnaire de certains milieux jusque dans les détails les plus fins (qu'on pense à la fougue déployée par l'Académie française – et une partie du commun des mortels – pour lutter contre l'usage « d'autrice », un mot pourtant vieux de plusieurs siècles), d'autres se sont ouverts et nourris de ces débats. Par le renouvellement des corpus, le remodelage des approches théoriques et concepts qui y sont mobilisés, ces approches ont invité les communautés de recherche à réviser et redéfinir les *a priori* des discours et pratiques de recherche, de sorte à adapter la compréhension des pratiques créatives et interprétatives aux problématiques du vingt-et-unième siècle. Toutefois, le défi de ces approches critiques tient justement aux malentendus qui les entourent et à la mécompréhension de certaines des revendications portées, méprises qui sont accentuées par la polysémie des termes et leur caractère inopérant dans certains contextes culturels et géographiques.

2 Nous entendons aborder ici certaines de ces difficultés, en portant attention au contexte nord-américain, en prenant pour fil directeur la notion de *décolonialité*², en raison de la charge programmatique du terme qui s'avère plus exigeante que celle postcolonialité (qui, elle, évoque un constat historique sans nécessairement appeler au réajustement des rapports de pouvoir). Il s'agit en fait de cerner comment une approche décoloniale peut se déployer lorsqu'utilisée en regard des productions littéraire francophones d'Amérique du Nord, qui ont la particularité de

se situer dans un rapport colonial particulièrement complexe³. Comme l'explique Isabelle Côté, « [d]ans le contexte canadien, la colonisation a pris une dimension différente de celle de d'autres pays [...], puisqu'il est question d'une colonisation particulière : celle d'un colonialisme de peuplement (*settler colonialism*) » au sein duquel « les forces du colonialisme interne et externe coexistent⁴ » et cohabitent dans une société meurtrie par une histoire douloureuse.

3Volontairement introductif, ce texte poursuit deux objectifs :
1) situer certains éléments sociohistoriques qui particularisent la situation nord-américaine pour exemplifier comment le concept de décolonialité peut opérer dans un tel cadre ;
2) donner un aperçu de la diversité des pratiques francophones en Amérique du nord et des défis auxquels celles-ci font face, tant dans les rapports entretenus avec le reste de la francophonie que dans leur lieu d'ancrage géographique.

4À la fois parcellaire et provisoire, cette cartographie se veut un point de départ ou de traverse pour une réflexion sur l'intégration des considérations féministes et postcoloniales dans les pratiques d'écriture et de recherche. Sans prétendre apporter la moindre réponse définitive aux questions soulevées par ces enjeux, les réflexions proposées ici entendent à tout le moins contribuer à clarifier les implications et potentialités d'une approche décoloniale de la production littéraire de ce qu'on appelait depuis des temps immémoriaux l'Île de la Tortue.

Que signifie « décolonial » ? Un jeune concept en réponse à un vieux problème

5Proposée dans la deuxième moitié du vingtième siècle, l'idée de *décolonialité* fera sa place dans les discussions politiques des pays aux prises avec un passé colonial, jusqu'à ce que soient mis au jour de façon plus transparente l'empreinte politique de phénomènes qui, en apparence, en sont exempts. C'est au tournant du millénaire que son usage se fait plus fréquent dans la sphère symbolique, à la suite notamment d'intellectuels tels que Frantz Fanon⁵ (1925-1961) et Achille Mbembe (1957-...). En réaction au terme *postcolonial*⁶ qui reconnaît l'existence d'un passé colonial lointain ou récent de rapports de domination mais en laisse intact les effets et impacts et n'exige aucune action corrective (puisque'il assume que la colonialité relève d'un passé révolu), le concept de décolonialité est adopté et enrichi en Amérique centrale et du sud. À la différence de la pensée postcoloniale, la pensée décoloniale se veut transformatrice et exige

une modification dans la posture intellectuelle et dans le regard porté sur le monde, la culture et les rapports sociaux. Des figures comme le sociologue péruvien Anibal Quijano (qui a développé une critique du marxisme traçant un lien entre racisme systémique et capitalisme), la philosophe argentine Maria Lugones (qui a développé une théorie de l'identité métissée influencée par le *Black Feminism*), les propositions de l'essayiste chicana⁷ Gloria Anzaldua ou du commissaire et chercheur argentin Walter Mignolo (qui a plaidé pour son application dans le domaine des arts) sont autant d'exemples qu'il existe une pensée abondante, riche, complexe autonome et critique en dehors des paradigmes imposés par les centres intellectuels occidentaux, mais néanmoins exclue des débats théoriques et des *curricula* d'enseignement. Pour cette raison, on rappelle souvent, non sans pertinence, que la décolonialité est une approche développée dans « les Suds ⁸ » (plutôt que dans « le » Sud), puisque cette étiquette masque une diversité qu'il faut reconnaître et nommer, mais sans retomber dans les biais habituels :

[L]a colonialité demeure en vigueur au sein des institutions publiques et civiles de nature sociale (les gouvernements, les écoles, l'Église, les musées, etc.). La société et son espace de production (la ville dans sa forme contemporaine), avec leurs systèmes de transmission de valeurs (l'apprentissage), abandonnent les autres savoirs, ceux dits endogènes (d'origines indigène, africaine, arabe, féministe, *queer*...), qu'ils considèrent « primitifs », « anciens », « caducs », « arriérés ». Ou alors, ils les assimilent et les transforment en marchandises exotiques ou nostalgiques. (Benfield *et al.*, p. 36)

⁶Souvent mal compris et caricaturé par ses opposants, le concept de *colonialité* est également souvent confondu avec celui de *colonialisme*, à savoir l'occupation et l'administration de territoires désignés comme colonies. Mais la colonialité réfère plutôt à une « mécanique de dépendances économique, sociale, politique et culturelle (les biopolitiques), qui préserve un système institutionnel soutenant la colonialité du savoir et ses perpétuelles stratégies coloniales⁹ ». Ainsi, on peut qualifier de « décoloniale » toute approche visant à dénoncer et corriger, matériellement ou symboliquement, un rapport de pouvoir découlant d'une situation de colonisation, que celle-ci soit révolue ou toujours en cours. Cela peut se faire dans la transformation des institutions¹⁰ comme dans les initiatives individuelles.

Nuances lexicales (France/Québec/Canada)

7Le sens de la notion de (dé)colonialité prend ancrage dans l'histoire de ceux et celles qui habitent ou occupent un territoire : en France, par exemple, la notion de décolonialité est décrite par plusieurs comme une menace à un idéal de vivre-ensemble. Certains n'ont d'ailleurs pas hésité à utiliser les termes de *différentialisme*, de *ségrégationnisme* ou de *racialisme* pour appeler à son rejet, tel que plaidé par de nombreux intellectuels et intellectuelles qui n'y voient qu'un risque de dérive et une menace pour l'intégrité de la République¹¹. Le concept est d'ailleurs souvent mal compris du public élargi, voire déformé par certains intellectuels qui peuvent y voir une menace à un privilège établi. En contexte québécois, la notion de décolonialité est souvent utilisée pour signifier un désir de rééquilibre des rapports suite à une prise de conscience des torts subis par les nations occupant traditionnellement le même territoire (ce qui ne garantit pas pour autant le succès de l'opération et même, peut la mettre en péril à certains égards¹²).

8Malgré son caractère pol(ys)émique, il s'est rapidement implanté pour son potentiel explicatif qui permet de penser le rapport entre une ancienne métropole et ses anciennes colonies. En France, le concept est principalement associé aux réflexions sur les rapports avec l'Afrique¹³, mais il prend un tout autre sens dans le contexte canadien et québécois (qui ne sont aucunement des équivalents, est-il nécessaire de le rappeler), où les politiques multiculturalistes décrétées à partir des années soixante-dix par le gouvernement fédéral libéral de Pierre Elliott Trudeau ont imposé des balises légales à la cohabitation d'identités dont les valeurs sont souvent en conflit les unes avec les autres (ou qui doivent composer avec un passé d'oppression non résolu).

Ancrages locaux du concept de décolonialité

9Les enjeux avec lesquels doit composer la francophonie canadienne¹⁴ sont parfois difficiles à saisir de l'extérieur puisque les rapports de domination culturelle s'imbriquent et s'accumulent pour former des nœuds beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît. Pour fins de mémoire : la victoire de l'Angleterre sur la France a mené, avec le traité de Paris de 1763, à la cession des territoires nord-américains, scellant les rapports entre les descendants des colons des deux métropoles. La domination anglaise subie par les descendants des colonies françaises a, depuis ce jour, un impact indéniable sur la culture de la minorité francophone qui est concentrée dans l'est du pays, mais également présente de façon morcelée d'un océan à l'autre¹⁵. Les gouvernements provinciaux qui jouissent d'une autonomie de gestion s'affrontent

régulièrement sur les questions linguistiques et culturelles et sont constamment aux prises avec l'ingérence du gouvernement fédéral dans certains secteurs. Celui-ci est d'ailleurs responsable de la gestion des affaires concernant les communautés autochtones (qui, rappelons, sont très diverses et réparties sur l'ensemble du territoire¹⁶) alors que les autorités provinciales ont juridiction sur les questions de langue et de culture, ce qui entraîne certains conflits.

10 En Amérique du Nord, les rapports coloniaux qui subsistent n'impliquent pas tous une dimension racialisante et ont de particulier que ses agents peuvent occuper simultanément ou successivement des rôles antithétiques, selon le lieu et le moment où ils se situent. En fait, les spécificités culturelles (selon qu'on se trouve au sud ou au nord de la frontière canado-américaine) font en sorte qu'on doit adapter le concept de décolonialité à la mosaïque singulière propre à chacune de ces configurations : il n'est ni possible d'utiliser le concept de la façon dont il est utilisé en France¹⁷ (parce que toute théorie est toujours, d'emblée, située), ni possible de simplement traduire ou reprendre les (nombreux) travaux réalisés aux États-Unis (dont une partie aborde avec pertinence les questions autochtones), tout simplement parce que le passé esclavagiste des États-Unis exige un niveau d'analyse supplémentaire de la question. La mise en place d'une posture décoloniale dans le contexte américain (où cohabitent descendants de colons blancs/descendants d'esclaves africains/autochtones de nations diverses) sera par conséquent radicalement distincte de celle qu'on pourrait instaurer en contexte canadien (où cohabitent des descendants de colons blanc de deux empires rivaux et les membres de plus de soixante nations autochtones). De plus, aux enjeux politiques s'ajoutent une autre différence culturelle majeure : contrairement aux États-Unis (où l'anglais est la langue commune), les communautés qui coexistent au Canada doivent composer avec un clivage supplémentaire d'ordre linguistique. D'un océan à l'autre, on ne parle pas la même langue.

11 Les communautés autochtones, très diverses les unes par rapport aux autres, ont toujours eu à composer avec des obstacles linguistiques (on dénombre présentement plus d'une soixantaine de langues autochtones vivantes en territoire canadien, bien que plusieurs soient menacées). La colonisation a toutefois empiré le problème en divisant les communautés vers deux langues d'acculturation qui non seulement ont mis en péril leurs langues d'origine, mais ont fait en sorte de complexifier la communication entre communautés autochtones : certaines communautés ont été acculturées vers l'anglais, d'autres vers le français, ce qui nuit complexifie la communication d'autant.

Solitudes linguistiques, littéraires « mineures » et institutions

12 Dans un tel contexte, une critique féministe et décoloniale située est d'autant plus utile pour identifier l'influence sur la littérature des impacts des rapports de pouvoir établis sur le territoire. Faut-il le rappeler, c'est parce qu'ils sont héritiers d'un mode de pensée colonial que les descendants des deux pays colonisateurs ont perpétué les mécanismes de domination entre eux (gagnant/vaincu) mais aussi envers les groupes déjà présents sur le territoire nord-américain. À la fois colonisés (par rapport à leurs « métropoles » respectives) et colonisateurs (par rapport aux populations dont ils ont confisqué les terres), ces descendants d'empires rivaux ont maintenu des rapports conflictuels mais distants, au point où il est courant de désigner le Canada par l'expression « les deux solitudes ». Révélatrice de l'importante fracture culturelle entre Québec et le ROC (« *Rest of Canada* »), cette expression comporte toutefois l'odieux de nier la pluralité de cultures présentes sur le territoire en laissant faussement entendre que le Canada n'est composé que de descendants des deux anciennes métropoles, alors qu'il s'est construit sur les terres occupées traditionnellement par plusieurs dizaines de nations distinctes (dont onze au Québec seulement). De plus, elle occulte la présence, la diversité et la vitalité des nombreuses communautés francophones hors-Québec, qui sont elles aussi ancrées dans des histoires coloniales ou entreprises d'autodétermination extrêmement différentes¹⁸.

13 Le contexte de domination économique et culturelle des descendants de l'Angleterre sur ceux de la France a par ailleurs fait en sorte que les intellectuels québécois, aux prises avec des questions de légitimité et reconnaissance (à la fois face à la métropole rivale¹⁹ comme l'ancienne métropole) se sont également retrouvés à imposer une forme de domination sur leur territoire. Engagés dans la lutte pour la reconnaissance de leur spécificité culturelle, les intellectuels et créateurs québécois ont porté des mouvements tels que la Révolution tranquille des années soixante et le « Québec Inc. » des années quatre-vingt²⁰, ce qui a permis aux Québécois de se doter d'institutions à même d'assurer leur autonomie culturelle et économique. Cela s'est toutefois fait le plus souvent aux dépens des premiers habitants qui ont été déplacés et marginalisés, comme le plaidait déjà la militante innue An Antane Kapesh dans les années 1970²¹, dans des essais pamphlétaires aux titres éloquentes : *Je suis une maudite sauvagesse* (1976) et *Qu'as-tu fait de mon pays ?* (1979).

Et la littérature, à travers tout ça ?

14C'est à ce niveau que la critique féministe et décoloniale peut s'avérer fertile, notamment lorsqu'elle identifie les conséquences des rapports coloniaux dans la production littéraire québécoise allochtone (celle issue de la colonisation de peuplement) et incite les littéraires (que ce soit du côté de la création, production, diffusion ou réception) à faire leur autocritique. En leur permettant de situer quel rôle ils et elles occupent dans des rapports de pouvoir qui ne sont pas toujours apparents, cette critique permet également d'aborder franchement comment ces rapports de pouvoir sont intriqués avec des enjeux de légitimité culturelle. Par exemple, si les auteurs et autrices du Québec connaissent un minimum de classiques français (puisque ce corpus fait partie de leur histoire culturelle), l'inverse n'est pas toujours aussi vrai. Les réactions courantes sur les particularités du français parlé et écrit en Amérique du Nord révèlent le caractère persistant d'une asymétrie dont les conséquences sont navrantes : si celui-ci présente plusieurs variations très marquées sur le plan des usages, accents, vocabulaires par rapport à la norme française, il ne saurait en aucun cas être considéré comme fautif. Toutefois, l'adéquation entre « parler différemment » et « mal parler » persiste, tout comme le déni de légitimité (on se rappellera le fameux « on ne parle plus comme ça depuis le XVIII^e siècle ! » lancé par un animateur de télévision arrogant à Nelly Arcan, dont le roman était pourtant en nomination pour le prix Médicis et Femina, preuve, accent ou pas, qu'elle savait écrire et parler, quoi qu'en ait pensé l'animateur).

15Ce déni de légitimité avait déjà mené, il y a quelques temps, quelques théoriciens et théoriciennes de la littérature québécoise à s'inspirer de la réflexion de Franz Kafka²² sur le concept de « littérature mineure » pour situer leur propre contribution. Il est bien connu qu'en qualifiant ainsi la littérature qui était la sienne, l'intellectuel pragois avait effectué un geste paradoxal, à la fois stigmatisant et révélateur d'une asymétrie. Le concept de littérature mineure a d'ailleurs connu un destin surprenant par rapport aux visées initiales (puisque cette expression se trouvait dans une lettre destinée à un seul lecteur, et non motivée par une verve pamphlétaire). La distinction entre littérature majeure et mineure s'est ensuite développée en France, de Deleuze et Guattari jusqu'à Pascale Casanova, mais a trouvé une résonance toute autre au Québec où plusieurs y ont vu un outil d'autocompréhension pertinent²³ pour situer leur littérature par rapport à celle de la France.

16Il n'est pas clair que cette façon de catégoriser les corpus n'ait pas contribué, à certains égards, au maintien d'un clivage larvé entre littérature légitime/illégitime²⁴, bien que parler de

littérature *mineure* ne soit pas nécessairement péjoratif et puisse être, au contraire, le lieu d'une critique des mécanismes d'oppression historiquement ancrés :

le commun dénominateur des littératures dites émergentes, [...], est de proposer, au cœur de leur problématique identitaire, une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littératures dans des contextes différents. La complexité de ces rapports, les relations généralement conflictuelles [...] qu'entretiennent entre elles une ou plusieurs langues, donnent lieu à cette « surconscience » dont les écrivains ont rendu compte de diverses façons, soit par des positions explicites [...], soit par des propositions textuelles, telles que la thématization de la langue ou diverses stratégies qui vont de l'hypercorrection à l'hybridation la plus provocante et à l'irrégularité revendiquée²⁵...

17Il reste que maintenir le clivage majeur/mineur, c'est reconduire une polarisation qualitative (où la production littéraire française est maintenue comme norme), mais c'est aussi occulter que ces mêmes rapports se reproduisent à d'autres échelles, dans d'autres lieux. En effet, nombre de littéraires, théoriciens et théoriciennes du Québec, occupés à asseoir la légitimité de leur propre culture par rapport à la norme française (notamment par le développement d'un système d'éducation complet et d'une industrie culturelle et littéraire autonomes) ont porté peu d'attention, du moins jusqu'à récemment, aux mécanismes d'oppression culturelle envers les Premières Nations tels que la sédentarisation forcée, la scolarisation dans une langue imposée, la dévaluation de la tradition orale par rapport à la tradition écrite, etc. Les institutions québécoises n'ont, jusqu'à récemment, pas su accorder une juste place aux productions autochtones, mais sont en profond questionnement, puisqu'elles doivent mener un double travail de décolonisation, à la fois par rapport à la France et par rapport aux communautés qu'elles ont marginalisé²⁶.

[Prendre la plume, deux fois plutôt qu'une](#)

18Longtemps ignorée, l'ampleur des discriminations systémiques subies par les Premières Nations est aujourd'hui (re?)connue et intégrée aux débats politiques et théoriques. Cette transformation s'explique notamment par le travail de sensibilisation des militantes et militants qui ont pris la plume ou la rue afin de réclamer justice. Parmi les événements ayant marqué les esprits, notons la tenue de la Commission vérité et réconciliation menée de 2007 à 2015 et de l'ENFFADA (Enquête nationale sur les femmes et filles autochtones disparues ou assassinées), conclue en 2019, qui ont montré l'ampleur des discriminations croisées, constats qui,

heureusement, ont favorisé la prise de parole des groupes marginalisés. Autrement dit : au Québec, la critique féministe et décoloniale est directement liée aux mouvements citoyens et militants qui se situent en dehors des institutions littéraires et universitaires, mais les membres de ces institutions sont, en raison de leur situation privilégiée, en mesure de contribuer positivement à une répartition plus équitable des pouvoirs symboliques.

19 Par exemple, le mouvement *Idle no more* (« Fini la passivité »), démarré en 2012 à partir d'une campagne de sensibilisation lancée par quatre militantes autochtones de l'Ouest canadien quant aux enjeux de gestion de ressources naturelles a eu un impact majeur sur les dynamiques culturelles en place. Peu couvertes par les médias traditionnels, leurs actions ont toutefois été abondamment relayées sur les réseaux sociaux et de là dans les milieux de l'éducation (par les groupes étudiants mais aussi par les figures intellectuelles qui y enseignent), de sorte que le mouvement citoyen a été porté par une collectivité de porte-paroles culturels, plutôt que des dirigeants politiques. De la question de l'extractivisme des ressources naturelles (qu'on peut définir sommairement comme une situation où le colonisateur – ou son descendant – confisque des ressources naturelles aux dépens des populations déplacées), le débat s'est progressivement déplacé vers la sphère culturelle (où il consiste à utiliser les savoirs des groupes marginalisés au profit de membres de groupes dominants²⁷). Au Québec plus particulièrement, le mouvement *Idle no more* a eu un impact bien au-delà des débats sur la gestion des ressources pétrolières et minières puisqu'il s'est développé en synergie avec les mobilisations étudiantes de 2012 qui ont mené à une grève sociale généralisée dont l'enjeu était de maintenir les acquis du modèle d'éducation²⁸. Instauré depuis la Révolution tranquille, ce modèle s'est trouvé menacé par les politiques néolibérales du gouvernement Charest qui tentait d'imposer une hausse drastique des frais de scolarité, ce qui aurait limité l'accessibilité aux études. Chez les jeunes militants et militantes autochtones, cette prise de conscience s'est rapidement mutée en effervescence créatrice et a permis la création de lieux de diffusion des œuvres en français, en anglais mais aussi dans plusieurs langues autochtones, valorisées notamment par de nouvelles éditions bilingues.

20 Cette mobilisation a eu d'autres effets positifs : les créateurs allochtones québécois sont aujourd'hui davantage conscients d'un élément important de leur histoire culturelle. S'ils ont longtemps souffert d'avoir été inféodés au pouvoir britannique, pour ensuite devoir composer avec un déni de légitimité culturelle face à l'ancienne métropole française, cela ne les dispense aucunement de s'interroger sur leur responsabilité dans la discrimination systémique vécue par

les autochtones. À la fois colonisés et colonisateurs, les descendants de la France et de l'Angleterre en territoire nord-américain en viennent maintenant à mieux comprendre comment ils ont pu subir et perpétuer en même temps des rapports hérités de structures idéologiques préexistantes et comment ils en sont venus à se les imposer entre eux (par exemple, par le traitement réservé aux minorités linguistiques présentes dans chacune des provinces), et à plus forte raison aux communautés qui occupaient le territoire avant la colonisation²⁹. Certes, des résistances importantes demeurent, un colossal travail reste à faire, mais un pas est néanmoins franchi.

21 Ces transformations politiques influent sur les dynamiques culturelles et la production écrite. Sur le plan de la production littéraire, le contexte colonial a longtemps eu pour effet que francophones et anglophones avaient peu de référents culturels communs (ce qui rend difficile – encore aujourd'hui – la transmission d'une culture partagée³⁰) et que cet entrechoquement même a pour effet secondaire de marginaliser encore plus les récits antérieurs à leur arrivée³¹. Toutefois, on trouve actuellement de nombreux exemples d'actions qui contribuent à un rééquilibrage des rapports ainsi qu'à une meilleure prise en compte de la diversité des savoirs et des récits, dont :

1) un engagement de la part des membres des institutions d'enseignements qui, par leur situation, sont en mesure de concrétiser certaines des recommandations formulées par les groupes militants. Cela passe par la décolonisation des cursus³², c'est-à-dire l'inclusion de méthodes, d'approches, de textes produits *par* et *avec* les autochtones dans les contenus d'enseignement.

2) un effort notable de l'industrie du livre et de ses partenaires (libraires, presse spécialisée, organismes culturels) pour contrer l'invisibilisation de certains groupes. Par exemple, s'il était courant d'attribuer la présidence d'honneur des salons du livre à *un* auteur, il est désormais courant de voir des présidences paritaires (un homme et une femme) ou multiples dans lesquelles on prend soin d'inclure une diversité de profils et provenances. Par ailleurs, le « cercle vertueux » nourri par l'attention portée à certaines figures de proue fait en sorte de créer un intérêt commercial et médiatique pour des figures créatrices jusque-là sous-représentées, par exemple, le développement d'initiatives telles que *Kwahiatonhk!* (qui signifie en langue wendat « Nous écrivons ! »), un salon du livre dédié à la création littéraire issue des auteurs et autrices autochtones.

Décoloniser par « l'artivisme »

22La production théorique, critique et artistique des dernières années a été marquée notamment par « l'artivisme » mené par les membres de différentes communautés autochtone ainsi que par la diversité des propositions créatives (pour le dire autrement : on est désormais bien loin d'*Agaguk*³³).

23À la fois outil politique et moyen d'expression personnelle, l'art engagé permet à de nombreux artistes de voir les « pratiques artistiques contemporaines comme étant un processus de décolonialisation [*sic*], de réappropriation, de réclamation et de guérison³⁴ ». Voir l'art comme un moyen d'émancipation politique implique toutefois de procéder préalablement à une critique de la politique canadienne de la reconnaissance et de reconnaître la situation néocoloniale actuelle, dont les effets se font sentir jusque dans la production artistique et littéraire.

24Le politologue Déné G. S. Coulthard, par exemple, soutient que la politique de la reconnaissance déployée par le gouvernement fédéral canadien a créé une intelligentsia autochtone qui reproduit des clivages de classes et les privilèges qui y sont associés³⁵. Cette situation contribue à une mise en abyme des rapports de domination qui se produit également du côté culturel et dans un tel contexte, il y a lieu de faire l'examen critique des mécanismes de production et de réception de la littérature, afin que celle-ci ne fasse pas que reproduire de façon linéaire un historicisme eurocentré. D'abord, il s'agit de prendre soin de ne pas confondre, tel qu'évoqué en début de texte *postcolonial* et *décolonial* puisque « décoloniser l'esthétique n'est pas exactement un élargissement du champ de l'esthétique pour convoquer des manifestations artistiques exclues³⁶ ». Ensuite, il faut rappeler qu'une remise en question des canons actuels n'équivaut pas à nier leurs mérites et à rejeter des siècles de production littéraire, mais bien à remettre ces propositions dans une continuité critique pour couvrir une pluralité d'espaces, processus qui est à la fois fertile et réalisable, tel qu'en témoigne la richesse des productions actuelles à ce sujet³⁷.

25Par ailleurs, il faut identifier les biais systémiques qui ne sont pas toujours conscients mais font néanmoins en sorte de délégitimer les savoirs et de récits de certains groupes en particulier (on peut penser notamment aux femmes autochtones, qui subissent une double marginalisation). À partir de ce travail critique, on peut ensuite retracer les savoirs en tenant

compte de l'accumulation des vecteurs de discrimination. Mais cette étape n'est pas possible sans ce travail de généalogie coloniale :

Les femmes autochtones ont aussi une expérience différente de celle des hommes en ce qui a trait aux conséquences de la colonisation [...]. Or, elles ont été écartées des sphères de décision, leurs rôles et leurs responsabilités ont été ignorés par les politiques coloniales, tandis que leurs savoirs étaient dénigrés par les chercheurs et les chercheuses de même que par les décideurs et les décideuses³⁸.

26 Comme le souligne l'artiste et chercheuse France Trépanier, les productions culturelles autochtones ont été étudiées « à travers une loupe anthropologique³⁹ », ce qui a nui à leur diffusion. Autrement dit, simplement « élargir » nos sujets d'intérêt pour faire place à ce qui en avait été exclu jusqu'à présent ne suffit pas si les rapports de pouvoir symbolique restent intacts : il faut plutôt accepter une critique *profonde* des figures marquantes de l'histoire culturelle.

27 Le rapport de pouvoir entre ceux qui détiennent la légitimité culturelle (donc qui sont en situation de confirmer et maintenir les règles et de disqualifier explicitement tout ce qui y déroge) et ceux qui en sont exclus fait en sorte d'obliger à plier le plus souvent devant le plus fort :

Il faut savoir, bien sûr, que les manifestations exclues [...] doivent toujours accepter les préceptes de l'esthétique pour être incluses ; autrement dit, *obéir à ces règles*. Cela constitue la logique de la modernité qui exige de l'exclu de « se blanchir », pour ainsi dire, épistémiquement et esthétiquement. C'est ainsi qu'a opéré historiquement la colonialité, en offrant tout d'abord un salut religieux, suivi d'un accès à la culture et la civilisation et, enfin, au développement⁴⁰.

28 Bref, même une ouverture à des pratiques artistiques extérieures aux canons habituels des œuvres reconnues institutionnellement peut contenir une hiérarchie larvée. Or ce sont justement les forces qui forgent ces hiérarchies qui doivent être remises en cause. Sans une attention portée à l'explicitation des enjeux politiques qui influencent les constructions des savoirs, il est quasi-impossible d'arriver à des observations neutres, sans parti pris. Pour cette raison, la « mission » d'une esthétique décoloniale est colossale, mais ses retombées en valent largement la peine :

[L]a décolonialité esthétique ne se contente pas seulement de critiquer l'esthétique et de mettre en évidence le racisme, le patriarcat, l'eurocentrisme et le sexisme, qui/que cachent les grandes

théories esthétiques ou l'histoire de l'art. La décolonialité esthétique s'occupe aussi de comprendre comment l'esthétique opère comme un régime puissant qui, à travers la distinction entre art et non-art, exerce une classification ontologique et une déshumanisation des êtres humains⁴¹.

En conclusion : pour une transformation des postures de recherche et une théorie ouverte à la pluralité

29En terminant, que serait une littérature véritablement décolonisée ? Il appartient aux auteurs et autrices de définir ce que serait, sera, une production littéraire véritablement libre des vecteurs d'aliénation culturelle observables présentement. Mais sur le plan institutionnel et théorique, une remise en question des biais systémiques et des pratiques permet à tout le moins de lister quelques éléments aptes à contribuer à un changement positif dans les pratiques de recherche sur les productions littéraires.

30Les personnes impliquées dans la recherche sur la littérature peuvent à tout le moins s'engager dans ces actions précises : reconnaître leur situation de privilège et les effets d'un passé colonial sur leur parcours et leurs imaginaires ; apprendre à surmonter le sentiment de culpabilité pour favoriser la réparation et l'agentivité ; reconnaître la diversité des récits et leur légitimité ; rejeter et dénoncer les hiérarchies discriminatoires (de l'écrit sur l'oral, de la sanction institutionnelle, etc.) ainsi que s'engager dans la transformation profonde des institutions et des cursus d'enseignement.

31Dans l'immédiat, il s'impose de disloquer les pôles de référence et de reconnaissance et rejeter les fétichismes hérités de la posture coloniale (par exemple, s'affranchir de l'obsession de la consécration – qu'elle soit montréalaise ou parisienne –, cesser de voir les créations autochtones comme exotiques). Il faut également revoir les mécanismes d'attribution des postes, prix, marques de reconnaissance et ressources financières afin de ne pas reconduire et accentuer les privilèges préexistants.

32Enfin, il faut apprendre à proposer, diffuser et valoriser des corpus variés (autrement dit : faire implorer le concept de *canon*), mais surtout, écouter les voix marginalisées et entrer en véritable dialogue avec elles, pour en saisir la valeur et la richesse. Car à la question posée par

An Kapesh, « Qu’as-tu fait de mon pays ? », nous voulons pouvoir répondre un jour qu’à partir d’une situation d’injustice où l’humiliation était courante, nous avons su faire le foyer d’un véritable milieu littéraire foisonnant et diversifié, nourri par des rapports équitables et ouverts. Ce n’est qu’à cette condition que des voix diverses et riches sauront se rassembler, malgré leurs différences, dans un torrent créatif d’une richesse inépuisable⁴².

bibliographie

BASILE Suzy, ASSELIN Hugo et MARTIN Thibault, « Le territoire comme lieu privilégié de transmission des savoirs et des valeurs des femmes Atikamekw », *Recherches féministes*, vol. 30, n° 1, 2017, p. 61-80.

BENTOUHAMI Hourya, et GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira, « Avec Colette Guillaumin : penser les rapports de sexe, race, classe. Les paradoxes de l’analogie », *Cahiers du Genre*, vol. 63, n° 2, 2017, p. 205-219.

———, « Qu’est-ce que réparer ? De la justice réparatrice à la réparation du bien commun », *Raison publique*, vol. 1, n° 18, 2014, p. 139-156.

BÉRUBÉ Ronald, « La fuite et le retour aux sources dans *Agaguk* d’Yves Thériault », *Voix et images du pays*, vol. 1, n° 1, 1970, p. 71-82.

BUTLER Judith, « Violence, non-violence : Sartre, à propos de Fanon », *Actuel Marx*, vol. 55, n° 1, 2014, p. 12-35.

CORMANN Grégory, « Se récapituler au futur : Sartre et Fanon, l’enjeu d’une préface », *Les Temps modernes*, vol. 686, n° 5, 2015, p. 105-134.

COULTHARD Glen Sean, *Peau rouge, masques blancs : contre la politique coloniale de la reconnaissance*, Montréal, Lux Éditeur, 2018.

CUNLIFFE Zoë, « Narrative Fiction and Epistemic Injustice », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 77, n° 2, mars 2019, p. 169-180.

DOTSON Kristie, « Conceptualiser l’oppression épistémique », *Recherches féministes*, vol. 31, n° 2, 2018, p. 9-34.

DUPUIS-Déri Francis et Benjamin PILLET, *L’Anarcho-indigénisme*, Montréal, Lux Éditeur, 2019.

HENZI Sarah, « Stratégies de réappropriation dans les littératures des Premières nations », *Studies in Canadian Literature*, vol. 35, n° 2, en ligne : <https://journals.lib.unb.ca/index.php/SCL/article/view/18323> (consulté le 25 mai 2020).

Pedro Pablo GÓMEZ, Angélica GONZÁLEZ VÁSQUEZ et Gabriel FERREIRA ZACARIAS, « “Esthétique décoloniale”. Entretien avec Pedro Pablo Gómez », *Marges*, n° 23, 2016, en ligne : <http://journals.openedition.org/marges/1207>, consulté le 12 décembre 2020.

HUBERMAN Isabella, « “Si ce n’est pas moi” : écrire à la jonction du soi et de la communauté chez An Antane Kapesh et Natasha Kanapé Fontaine », *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 43, n° 1, 2018, p. 108-127.

JEANNOTTE Marie-Hélène, St-Amand Isabelle et Lamy Jonathan (dir.), *Nous sommes des histoires : réflexions sur la littérature autochtone*, Montréal, Mémoire d’encrier, 2019.

KADER Attia et LUSTE BOULBINA Seloua, « L’art comme réappropriation du monde », *Cahiers Sens public*, vol. 10, n° 2, 2009, p. 157-167.

LUSTE BOULBINA Seloua, « Décoloniser les institutions », *Mouvements*, vol. 4, n° 72, 2012, p. 131-141.

MAILLÉ Chantal, « Approche intersectionnelle, théorie postcoloniale et questions de différence dans les féminismes anglo-saxons et francophones », *Politique et Sociétés*, vol. 33, n° 1, 2014, p. 41-60.

MOTTA RAMIREZ Oscar et DULAURANS Marlène, « L’artivisme indigène : nouvelles pratiques du web », *Revue française des sciences de l’information et de la communication*, n° 10, 2017 ; également en ligne : <https://journals.openedition.org/rfsic/2792> (consulté le 25 mai 2020).

SIMPSON Leanne Betasamosake, *Danser sur le dos de notre tortue : nouvelle émergence des Nishnaabeg (Niimtoowaad mikinaag gijiying bakonaan)*, Montréal, Nota bene, 2018.

———, *As we Have Always Done: Indigenous freedom Through Radical Resistance*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017.

TREMBLAY Diane-Gabrielle et PILATI Thomas, « Les centres d’artistes autogérés et leur rôle dans l’attraction de la classe créative », *Géographie, économie et société*, vol. 10, n° 4, décembre 2008, p. 429-449.

TRÉPANIÉ France et Creighton-KELLY Chris, « La langue de l’autre (*The Language of the Other*) », *RACAR. Revue d’art canadienne*, vol. 41, n° 1, 2016, p. 37-41.

VERGÈS Françoise, *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique, 2019.

notes

1 Voir Lillian S. ROBINSON, « Canon Fathers and Myth Universe », dans *New Literary History*, vol. 19, n° 1, 1987, en ligne : <https://www-proquest-com.biblioproxy.uqtr.ca/scholarly-journals/canon-fathers-myth-universe/docview/1297399891/se-2?accountid=14725>, consulté le 12 décembre 2020. Voir également Pascale CASANOVA, « Les créateurs de créateurs ou la fabrique de légitimité littéraire », dans *Sociologie de la littérature : la question de l’illégitime*, 2002, en ligne : <http://books.openedition.org/pulm/1067>, consulté le 12 décembre 2020.

2 La notion de décolonial[ité] suscite souvent la méfiance chez les personnes issues des communautés minorisées, où elle peut être perçue comme un énième concept proposé pour occulter les situations d’injustice (la fabrication d’artifices langagiers étant vue comme un

moyen d'en rester aux palabres et de retarder la mise en place des correctifs nécessaires). Elle inspire par ailleurs une crainte larvée à une caste intellectuelle en position de privilège qui, sans vouloir l'admettre, craint que la simple reconnaissance d'une situation d'inégalité puisse faire en sorte de les faire glisser vers la perte d'acquis.

3 Voir également Chantal MAILLÉ, « Réception de la théorie postcoloniale dans le féminisme québécois », *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, 2007, p. 91-111.

4 Isabelle CÔTÉ, « Théorie postcoloniale, décolonisation et colonialisme de peuplement : quelques repères pour la recherche en français au Canada », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 31, n° 1, 2019, p. 29.

5 Frantz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

6 Nicolas BANCEL, « Que faire des *postcolonial studies* ? Vertus et déraisons de l'accueil critique des *postcolonial studies* en France », *Vingtième Siècle*, n° 115, 2012, p. 129-147.

7 Péjoratif à l'origine, l'adjectif désignait les personnes ayant une origine métissée (États-Unis/Mexique) ; il a ensuite fait l'objet d'une réappropriation de la part de militants concernés par l'étiquette, d'une façon comparable à celle dont le terme *queer* a évolué au cours des dernières décennies.

8 Si les étiquettes « Nord » et « Sud » sont commodes pour distinguer les pays riches ou développés par opposition aux pays émergents, il est quelque peu ironique que le cas de figure qui nous intéresse ici : les Inuits du Grand Nord appellent « le Sud » l'endroit où se trouvent les villes riches et capitales où sont prises une bonne partie des décisions qui les concernent.

9 Dalida Maria BENFIELD, Raul Moarquech FERRERA-BALANQUET, Pedro Pablo GÓMEZ, Alanna LOCKWARD, et Miguel ROJAS-SOTELO, « Décolonialité et expérience esthétique : une approximation », *Inter*, n° 111, p. 36. Voir également Achille MBEMBE, « Decolonizing the University: New Directions », *Arts & Humanities in Higher Education*, vol. 15, n° 1, 2016, p. 29-45.

10 Une façon de procéder se trouve dans la décentralisation des pouvoirs décisionnels ou par des actions plus localisées. Par exemple, la récente mise sur pied de modalités de soutien aux artistes autochtones visant à contrer le sous-financement de leurs productions (qui s'expliquait notamment par la présence d'obstacles systémiques à l'obtention des financements). En 2018, le Conseil des arts du Canada (organisme fédéral qui finance tant des artistes qu'organisations culturelles) s'est « engagé à réaffirmer et à dynamiser sa relation avec les Premières Nations, les Inuits et les Métis du pays » de sorte à valoriser par « une approche respectueuse des formes d'expression artistique ». Conseil des arts du Canada, en ligne : <https://conseildesarts.ca/financement/subventions/creer-connaitre-et-partager>, consulté le 25 mai 2020.

11 En 2018, quatre-vingts intellectuels français mettaient en garde contre le concept de décolonialité qu'ils perçoivent comme une dangereuse mouvance idéologique basée sur la notion de « race » (alors qu'elle interpelle plutôt les questions de pouvoir et de privilège). Cette seule démarche et le raisonnement qui l'accompagne indiquent une mécompréhension profonde du concept et de ses usages mais surtout la présence d'une fracture sociale significative. Au

Québec, le débat reste pour l'instant principalement circonscrit entre militants antiracistes et universitaires, mais est fortement porté par les militants, intellectuels et artistes autochtones.

12 Eve TUCK et Wayne YANG, « Decolonization is not a metaphor », dans *Decolonization: Indigeneity, Education & Society*, vol. 1, n° 1, 2012, en ligne : <https://jps.library.utoronto.ca/index.php/des/article/view/18630>, consulté le 12 décembre 2020.

13 Capucine BOIDIN, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français », dans *Cahiers des Amériques latines*, no 62, 2009, en ligne : <http://journals.openedition.org/cal/1620>, consulté le 25 mai 2020.

14 Rappelons que la province de Québec est majoritairement francophone (et s'est dotée d'outils politiques de protection de la langue), que le Nouveau-Brunswick est la seule province officiellement bilingue et que le reste du pays est ponctué de communautés francophones minoritaires dont les droits linguistiques sont garantis par la législation fédérale canadienne de jure, mais assurés de facto dans des proportions variables.

15 Le Canada demeure toujours une monarchie parlementaire divisée juridiquement en dix provinces -très distinctes culturellement les unes des autres- et trois territoires.

16 « Autochtone » est la désignation abstraite encore utilisée dans la francophonie canadienne pour inclure des groupes pourtant distincts (Premières Nations, Inuits, Métis). L'anglais a délaissé « native » pour « *aboriginal* » dans certains contextes, mais l'usage recommandé présentement est « *indigenous* » (qu'on voit apparaître timidement dans les textes en français récents). Le pouvoir de s'autodéfinir et de fixer les termes par lesquels ils sont désignés fait partie des éléments revendiqués par les membres des communautés autochtones afin de corriger (du moins partiellement) certaines asymétries figées par le passé colonial. Il est à noter par ailleurs que « nation » et « nationalisme » n'ont pas la même connotation en contexte nord-américain qu'en France (par exemple : parler de la « Nation Atikamekw », signifie reconnaître la valeur pratiques culturelles qui ont été niées par l'arrivée des colonisateurs et tenter de corriger le tort commis).

17 À titre d'illustration : présumer que l'acception française aurait de facto autorité sur l'acception québécoise – c'est-à-dire nier aux locuteurs québécois la légitimité de s'approprier et de développer des concepts en fonction de leur réalité – est un exemple d'attitude néocoloniale. Une telle attitude s'observe dans des mécanismes subtils de pouvoir : par exemple, imposer à une autrice ou un auteur du Québec de changer le titre ou le vocabulaire utilisé dans son roman pour fins de diffusion en France.

18 Malgré leur proximité géographique et une langue commune, Acadiens et Québécois ont des histoires culturelles très différentes : à titre d'illustration, le « Grand dérangement », c'est-à-dire la déportation opérée dès 1755 suite au refus des communautés francophones établies dans l'actuelle Nouvelle-Écosse de prêter allégeance aux pouvoirs britanniques a marqué l'histoire des communautés francophones de l'est du Canada, phénomène qui n'a pas touché les populations québécoises et n'a, par conséquent, pas marqué leur imaginaire. À l'autre bout du pays, l'imaginaire des populations francophones du Manitoba a été marquée par la rébellion menée par le chef métis Louis Riel.

19 L'exemple le plus illustre de cette tension s'incarne dans la fameuse affirmation de l'administrateur Lord Durham qui avait désigné en 1839 la population du Québec comme un

« peuple sans littérature et sans histoire » ne méritant rien de mieux que l'assimilation. David MILLS, « Rapport Durham » *Encyclopédie Canadienne*, 06 novembre 2019, Historica Canada ; en ligne : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/rapport-durham>, consulté le 25 mai 2020.

20 La Révolution tranquille est un mouvement social d'émancipation développé à partir de la fin des années cinquante, dont les retombées se sont observées notamment dans la modernisation des institutions (y compris culturelles), la séparation de l'Église et de l'État, et l'instauration d'un État-Providence. La parution du Manifeste du refus global en 1948 est souvent désignée comme l'acte fondateur du mouvement qui a été porté par les artistes à la base. « Québec Inc. » est une expression employée pour parler d'un mouvement de développement économique motivé par des visées d'indépendance face aux puissances économiques étrangères dès la fin des années soixante-dix. Ce boom économique prenait appui sur les retombées de la Révolution tranquille (qui a mené à la création de compagnies d'État rentables) et a permis la consolidation d'une industrie culturelle florissante (y compris une industrie du livre dynamique et diversifiée, mais qui se bat à armes inégales contre l'industrie française).

21 Les Innus vivent au nord-est du Québec sur un territoire désigné jusqu'à l'arrivée des Européens sous le nom de Nitassinan ; parmi leurs ambassadeurs culturels les plus connus, on compte les poétesses Joséphine Bacon et Natasha Kanapé Fontaine, ainsi que l'auteur-compositeur Florent Vollant.

22 Rony KLEIN, « D'une redéfinition de la littérature mineure », dans *Littérature*, vol. 1, n° 189, 2018, p. 72-88 ; aussi disponible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2018-1-page-72.htm> (consulté le 25 mai 2020).

23 Dirk WEISSMAN, « De Kafka à la théorie postcoloniale : l'invention de la littérature "mineure" », dans Stéphanie SCHWERTER et Jennifer K. DICK (dir.), *Traduire – transmettre ou trahir ? Réflexions sur la traduction en sciences humaines*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, disponible en ligne : <http://books.openedition.org/editionsmsmh/13420> (consulté le 25 mai 2020).

24 Il n'est d'ailleurs pas anodin que nombre d'auteurs et autrices québécois qui souhaitent s'exporter en France aient à adapter leurs écrits sous la pression de l'industrie du livre français (allant jusqu'à carrément adapter le vocabulaire pour que le lectorat français n'ait pas à faire l'effort d'apprendre de nouveaux mots de vocabulaire). Cela témoigne qu'un rapport de pouvoir à la fois culturel et économique opère toujours : si, du Québec, on a tendance à considérer que le français appartient à ceux et celles qui le parlent et peut se décliner sous diverses variantes (nous assumons ici une approche plus descriptive que prescriptive de la langue), il semble que du point de vue français, il y aurait « la » bonne façon de parler français, c'est-à-dire celle qu'on parle en France.

25 Lise GAUVIN, « Autour du concept de littérature mineure. Variations sur un thème majeur », dans : *Littératures mineures en langue majeure : Québec / Wallonie-Bruxelles*, PU de Montréal, 2003, aussi disponible en ligne : <http://books.openedition.org/pum/15718> (consulté le 25 mai 2020).

26 Voir à ce sujet Dalie GIROUX, *L'Œil du maître*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2020.

[27](#) Par exemple, les controverses autour des pièces *Kanata* de Robert Lepage et *Slav* (Betty Bonifassi et Robert Lepage) à Montréal à l'été 2018 ont donné l'occasion de réfléchir à la représentation de certains groupes sociaux mais aussi à l'implication de ceux-ci dans les productions artistiques.

[28](#) La Révolution tranquille a été l'occasion de moderniser, laïciser et développer le système d'éducation religieux qui était en place. Le développement des régions et l'accessibilité universelle à l'enseignement supérieur étaient au cœur des valeurs motivant la mise en place d'un réseau d'universités publiques.

[29](#) Éric GUIMOND, Norbert ROBITAILLE et Sacha SENÉCAL, « Les Autochtones du Canada : une population aux multiples définitions », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 38, n° 2, 2009, p. 221–251.

[30](#) Voir à ce sujet le numéro spécial « Écrire en anglais au Québec », *Lettres québécoises*, n° 173, printemps 2019.

[31](#) « Marginaliser » est ici un triste euphémisme, puisque les observateurs tendent à constater qu'il est plutôt question d'une tentative de génocide culturel : « En 1884, la Loi sur les Indiens a été modifiée afin de permettre l'élimination des cultures et des pratiques autochtones. Cette mesure comprenait entre autres l'interdiction du potlatch. La nouvelle loi rendait également illégales les expressions culturelles liées aux cérémonies et aux rassemblements, comme les danses, les chants, les insignes, les masques et les instruments de musique. » (France TRÉPANIÉ, « Initiative de recherche sur les arts autochtones », Service de la recherche et de l'évaluation, Conseil des arts du Canada, 2008, p. 10).

[32](#) Nathalie KERMOAL et Paul GAREAU, « Réflexions sur l'autochtonisation des universités, un cours à la fois », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 31, n° 1, 2019, p. 71-88. Voir également Jérôme Melançon, « L'autochtonisation comme pratique émancipatrice. Les communautés francophones devant l'urgence de la réconciliation », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 31, n° 1, 2019, p. 43-68.

[33](#) Publié en 1958 chez Grasset par le journaliste Yves THÉRIAULT, ce polar po(pu)laire campé chez les Inuits mettait en scène le choc des cultures mais aussi l'évolution des rapports hommes-femmes, à l'aube de la Révolution tranquille. Le récit est centré sur le conflit entre urbanisation et nature, qui sera un thème central des créations québécoises du XX^e siècle. Le succès du roman fera en sorte qu'il deviendra une trilogie : *Tayaout, fils d'Agaguk* est publié en 1969 et *Agoak, l'héritage d'Agaguk* en 1975.

[34](#) France TRÉPANIÉ et Chris CREIGHTON-KELLY, « Initiative de recherche sur les arts autochtones », art. cit., p. 10.

[35](#) Glen Sean COULTHARD, *Peau rouge, masques blancs : contre la politique coloniale de la reconnaissance*, Montréal, Lux Éditeur, 2018.

[36](#) Pedro Pablo GÓMEZ *et al.*, « “Esthétique décoloniale”. Entretien avec Pedro Pablo Gómez », *Marges*, n° 23, 2016, p. 204-205.

[37](#) Voir notamment Leanne BETASAMOSAKE SIMPSON, *Cartographie de l'amour décolonial*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018 ; *id.*, *Danser sur le dos de notre tortue : nouvelle émergence*

des Nishnaabeg (Niimtoowaad mikinaag gijiying bakonaan), Montréal, Nota bene, 2018. Consulter également Denis BELLEMARE et Élisabeth KAINE (dir.), « Récits de savoirs partagés par l'art et la création en milieux autochtones », *Recherches amérindiennes*, vol. 48, n° 1-2, 2018. Pour une perspective par les créateurs autochtones, voir Marie-Hélène JEANNOTTE, Jonathan LAMY et Isabelle ST-AMAND, *Nous sommes des histoires – Réflexions sur la littérature autochtone*, trad. Jean-Pierre Pelletier, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

[38](#) Suzy BASILE, Hugo ASSELIN et Martin THIBAUT, « Le territoire comme lieu privilégié de transmission des savoirs et des valeurs des femmes Atikamekw », *Recherches féministes*, vol. 30, n° 1, 2017, p. 61.

[39](#) France TRÉPANIÉ et Chris CREIGHTON-KELLY, « Initiative de recherche sur les arts autochtones », art. cit., p. 10.

[40](#) GÓMEZ *et al.*, « “Esthétique décoloniale”. Entretien avec Pedro Pablo Gómez », art. cit., p. 104-105 (nous soulignons).

[41](#) *Ibid.*, p. 104.

[42](#) Remerciements à Alexis Lambert pour la relecture attentive de ce texte.

résumés

Cette contribution entend situer un questionnement décolonial dans le contexte nord-américain pour identifier certains rapports de pouvoir symbolique qui affectent la production littéraire francophone. Nous tâcherons dans un premier temps de clarifier ce qui est entendu par « décolonial » dans ce contexte particulier en distinguant différents usages de terme pour ensuite décrire comment la critique féministe et décoloniale peut contribuer à contrer l'invisibilisation des groupes minorisés et marginalisés. Si le renouveau et le dynamisme actuel des cultures autochtones fait consensus et sème un vent d'optimisme (puisque ces cultures ont su surmonter avec résilience les visées d'assimilation de la colonisation, notamment par la création), il demeure que ces acquis demeurent fragiles et s'insèrent dans un contexte plus complexe qu'il n'y paraît.

plan

- [Que signifie « décolonial » ? Un jeune concept en réponse à un vieux problème](#)
 - [Nuances lexicales \(France/Québec/Canada\)](#)
 - [Ancrages locaux du concept de décolonialité](#)
- [Solitudes linguistiques, littératures « mineures » et institutions](#)
 - [Et la littérature, à travers tout ça ?](#)
 - [Prendre la plume, deux fois plutôt qu'une](#)
- [Décoloniser par « l'artivisme »](#)
- [En conclusion : pour une transformation des postures de recherche et une théorie ouverte à la pluralité](#)

mots clés

[Décolonisation](#), [Francophonie](#), [Littérature autochtone](#), [Québec](#)

Théories littéraires féministes des années 1970 : situer et engager l'écrit

Feminist literary theories of the 1970s: situating and engaging the written word

1 Les mouvements de libération des femmes des années 1970 sont à la fois marqués par leur radicalité révolutionnaire et par leur créativité : chansons, tracts, revues, livres, films, œuvres d'art diverses se multiplient, car il s'agit de permettre aux femmes de prendre leur place sur la scène culturelle et d'y créer de nouveaux discours, artistiques et politiques — les femmes doivent se rendre visibles, elles, leurs créations et leurs idées¹. Il s'agit aussi pour les féministes de théoriser ce qui est en train de se passer et ce qui doit encore advenir : qu'est-ce que le féminisme ? Que devrait être une révolution des femmes, quelles formes pourrait-elle prendre et quelles directions choisir ? Certaines placent prioritairement leur énergie dans la création littéraire ou dans la pratique artistique, d'autres dans les manifestations, groupes de parole et tractages — d'autres encore, dans la rédaction de textes de réflexion donnant sens au mouvement. Cet article voudrait s'intéresser à ces décalages et à la manière dont on arrive, ces années-là, à penser le mouvement des femmes tout en rejetant « la théorie ». Ce rejet les incite à imaginer de nouveaux modes de discours et d'écriture, à formuler de nouvelles idées venant bouleverser les normes épistémologiques courantes. Nous tenterons ainsi de montrer au fil de l'article comment s'installent progressivement, pendant ces années cruciales du féminisme, les bases de nouvelles pratiques et théories littéraires et de nouvelles épistémologies.

2 Les féministes françaises des années 1970 manifestent un malaise certain face à ce qu'elles nomment « la théorie » : « la théorie » est selon elles un mode de discours à la fois monopolisé par les hommes et misogyne. Très souvent, elle correspond dans leurs textes à des discours philosophiques ou psychanalytiques : c'est le cas chez Hélène Cixous, Annie Leclerc², Luce Irigaray³, Benoîte Groult⁴. Dans d'autres cas, le terme de *théorie* connote à la fois la psychanalyse et le féminisme : « on ne connaît [...] sur la planète Terre aucune théorie du lit du genre féminin », explique par exemple Évelyne le Garrec avant d'entamer sa propre étude féministe sur le « lit à soi » des femmes⁵ — à la fois geste de rejet de la théorie psychanalytique et geste de fondation d'un nouveau type de discours. Dans les textes de ces femmes, quand ce n'est la psychanalyse que désigne « la théorie », c'est le marxisme, ou d'une manière générale

les idées de la gauche révolutionnaire *masculine*, car « sous leurs théories pseudo-révolutionnaires et pseudo-modernes, ils perpétuent fidèlement » les vieilles idées qui oppriment les femmes⁶. En effet la plupart des féministes des années 1970 viennent des luttes de la gauche. Elles ont lutté auprès des hommes pour les mêmes causes qu'eux : le dialogue du féminisme avec les pensées marxistes est permanent ; nous verrons qu'il est particulièrement déterminant dans l'élaboration progressive d'une nouvelle compréhension des discours et épistémologies féministes. Mais le féminisme dit de la seconde vague est né aussi du malaise que ces femmes ont ressenti à ce moment-là : leurs problèmes spécifiques n'étaient pas suffisamment pris au sérieux par ces hommes, même révolutionnaires — ni leur parole, ni leurs reproches. Pire, cette négligence envers la condition des femmes confinait à une faute de raisonnement politique : selon les féministes, une analyse du capitalisme est incomplète quand elle ne s'articule pas à une analyse du patriarcat. Ainsi, quand les féministes détachent leur lutte de celle des hommes — certaines d'entre elles du moins —, c'est également du goût marxiste pour *la théorie* qu'elles se séparent avec dédain : « elles n'ont pas de système politique à proposer ni de théories ni de schéma linéaire. Seulement des rêves, mais qui ne sonnent pas le creux⁷ ».

3En même temps, il apparaît clairement à toutes qu'*il y a* de la théorie qui est en train d'être créée. Cette *théorie* englobe dans leurs discours tout ce qui est formulé comme critiques du patriarcat : on peut par exemple parfois parler de manière précise de « *la théorie d'après laquelle* les femmes ne sont violées qu'avec la complicité de tous les hommes⁸ », ou parfois d'une manière plus générale désigner *les idées féministes*, quand des femmes envisagent par exemple de « mettre leur vie privée en accord avec *leur théorie*⁹ ». Parfois on prend ensemble « théorie » et « pratiques », considérant que ce sont les deux faces d'un même travail politique féministe : « Revendiquons le droit à la théorie, à la mise en place des pratiques¹⁰ ». Mais justement : pour certaines des femmes du mouvement, ce fait qu'*il y a de la théorie en train d'être élaborée* pose problème. Cela signifie pour elles qu'au lieu de se libérer, les femmes s'enchaînent un peu plus encore dans une forme de culture jugée pourtant délétère. Pour certaines, notamment pour celles qui sont le plus intéressées par des questions de création littéraire, il faut alors « passer de la théorie à ce que l'on nomme fiction¹¹ » ; il faut quitter ce mode de discours sérieux et « phallogocentrique¹² » pour ouvrir à plus de parole libre et créative : « toute théorie peut être jasée, c'est une question de style¹³ ». Hélène Cixous a ainsi souvent affirmé son refus absolu de la théorie, du savoir stable, et préfère proposer des réflexions poétiques, fondées sur des glissements sémantiques qui, perpétuellement, viennent faire

dériver le « logos¹⁴ ». D'autres femmes voient un autre problème à la construction de nouvelles *théories* féministes : celles-ci instaurent de nouveaux types de dissymétries, voire de nouveaux rapports de domination au sein même du mouvement des femmes. À la fin de la décennie, c'est par exemple ce que Monique Wittig formule comme critique — et avec elle les féministes matérialistes, Colette Guillaumin en particulier — à certaines féministes trop influencées, à ses yeux, par les théories psychanalytiques et par l'écriture du « féminin »¹⁵, quand elle leur reproche d'essentialiser les « différences » au lieu d'y réfléchir politiquement.

4Le mouvement des femmes s'oppose donc dans l'ensemble, de l'extérieur, à *la théorie* des hommes ; dans ce cas la théorie est pensée à la fois comme le résultat et comme l'outil du patriarcat — il faut l'évacuer. De l'intérieur en revanche, certaines femmes reconstruisent *d'autres théories*, et leurs manières de les définir dessinent les grands nœuds du mouvement, parfois ses ruptures — en somme, son histoire. Dans cet article visant à « situer la théorie », nous nous concentrerons sur les cas d'Hélène Cixous et de Monique Wittig. Elles représentent toutes les deux des pôles importants du mouvement, mais ont des manières différentes de travailler leurs positionnements théoriques — c'est-à-dire par rapport à « la théorie » hégémonique, à leur propre littérature et à la manière dont elles l'articulent à leur pensée politique. C'est au moment de définir ce que « l'écriture féminine [...] fera¹⁶ » qu'Hélène Cixous formule un refus net de « la théorie ». Chez Monique Wittig aussi, et bien qu'elle se situe à certains égards à l'opposé d'Hélène Cixous sur la carte des positionnements féministes de l'époque¹⁷, c'est au moment de réfléchir sur la littérature que les idées s'entrechoquent et produisent un effet d'attraction-répulsion par rapport à *la théorie*. Le présent travail tient donc ensemble plusieurs enjeux : comprendre comment les écrivaines féministes de la période, Hélène Cixous et Monique Wittig en particulier, car ce sont elles qui ont formulé le plus de théorie littéraire, se sont positionnées par rapport à « la théorie » — comment elles l'ont comprise et critiquée, ce qu'elles en font, comment elles la transforment dans leurs propres travaux — ; puis mettre en relation leurs pensées politiques et littéraires en évaluant les interconnexions et les échanges possibles.

« L'écriture féminine » : en tant que femmes, le refus de la théorie

5Hélène Cixous est la première à avoir donné un nom à « l'écriture féminine », même si elle n'en a pas à proprement parler dressé la « théorie » (puisque'elle rejette absolument ce terme).

« L'écriture féminine » est initiée comme un mouvement ouvert vers l'avenir, comme un souhait. L'expression apparaît pour la première fois dans l'ouvrage *La Jeune née*, recueil d'entretiens menés avec Catherine Clément et publié en 1975¹⁸. La même année, Hélène Cixous reprend ses propos dans « Le Rire de la Méduse » pour les y prolonger : « Je parlerai de l'écriture féminine : *de ce qu'elle fera*¹⁹. » *Parler*, donc, plutôt que théoriser. Comme « la femme » qui prend la parole devant un large auditoire, « [s]on discours, même “théorique” ou politique, n'est jamais simple ou linéaire, ou “objectivé” généralisé : elle entraîne dans l'histoire son histoire²⁰. » C'est-à-dire, selon H. Cixous, que le discours entretient un rapport étroit avec le corps : il s'engage dans la prise de parole, il « signifie », de la pensée est matérialisée « charnellement ». Le discours a aussi à voir alors avec la « pulsion » et l'« indisciplinable » qui détermine la parole quand celle-ci part du corps. En tout cas il ne s'agit ni de théorie, ni de poétique, ni d'objectivité. Quelques pages plus loin, Hélène Cixous le redit en italique :

Impossible de définir une pratique féminine de l'écriture, [...] impossibilité qui se maintiendra car on ne pourra jamais théoriser cette pratique, l'enfermer, la coder [...]. Mais elle excédera toujours le discours que régit le système phallogocentrique ; elle a et aura lieu ailleurs que dans les territoires subordonnés à la domination philosophique-théorique²¹.

6Deux pôles : d'un côté les entreprises de théorisation, pensées comme « discours » et « définition » ; de l'autre la « pratique » de l'écriture féminine qui « a et aura lieu » et « excédera » le discours. Il y a dans ces formulations une légère prétention : dans ce texte, Hélène Cixous pose des définitions alors qu'elle suggère qu'il ne le faudrait pas — la théorie est bien définie comme une « domination » liée au système « phallogocentrique » et l'écriture féminine, en creux, comme une subversion ou une libération. Plus loin dans le texte, le ton se libère cependant de cette contradiction. Rejetant fermement « les défenseurs de la “théorie”, les béni-oui-oui du Concept²² », Cixous passe à un mode de discours plus affranchi des normes d'un certain discours théorique pour avertir ses lectrices des obstacles qu'elles rencontreront en cherchant à écrire au « féminin » :

Soit qu'aujourd'hui sortant de leur période infans, elles se voient soudain assaillies par les bâtisseurs de l'empire analytique, et, dès qu'elles formulent le nouveau désir, nu, sans nom, et tout gai d'apparaître, les voilà prises au bain par les nouveaux vieillards, et hop ! oblique, fringué de modernité le démon de l'interprétation leur vend sous clinquants signifiants les mêmes menottes et autres enchaînantes breloques : deuxième version, l'“éclairée”, de leur pudique abaissement. Quelle castration tu préfères ? Lequel tu aimes mieux, celui du père ou

celui de la mère ? Ô les zolis zyeux, tiens, zolie petite fille, achète-moi mes lunettes et tu verras la Vérité-Moi-Je te dire tout ce que tu devras croire. [...] Les nouvelles arrivantes, si elles osent créer à l'écart du théorique, sont interpellées par les flics du Signifiant, fichées, rappelées à l'ordre qu'elles sont supposées savoir [...] Amie, garde-toi du signifiant qui veut te reconduire à l'autorité d'un signifié²³ !

7Le programme que propose Cixous est alors tenu : beaucoup d'éléments viennent dans cet extrait enrayer la tentation théoricienne — incisives, exclamations et onomatopées, jeux de mots, interpellations... Il s'agit en réalité d'un avertissement : le principal écueil que les écrivaines rencontreront sera la tentation de produire de la théorie. Hélène Cixous établit clairement une proposition axiologique : d'un côté se trouve « le nouveau désir [...] tout gai », positivement connoté, de l'autre « la théorie », assimilée à une invasion impérialiste (« assaillies », « empire », « enchaînantes ») ou policière (« menottes », « les flics du Signifiant »), à un conservatisme ringard (« vieillards ») et au ridicule (« clinquants », « breloques »). Cixous semble ainsi proposer l'idée que le mieux serait, pour les femmes, d'en rester au stade du désir « nu, sans nom », et d'éviter de produire du texte *sur* le désir. « [C]réer à l'écart du théorique » devient alors le rôle et le défi de « l'écriture féminine » : il s'agit d'un projet quasi-utopique que les textes de Cixous rêvent souvent, où les femmes s'autorisent à parler, écrire, et enclenchent ainsi un mouvement de création révolutionnaire.

8Il faut en effet remarquer que c'est aux femmes qu'Hélène Cixous s'adresse : bien qu'elle affirme dans le texte que « l'écriture féminine » ne concerne pas seulement les femmes, c'est bien d'« elles » et à « elles » qu'elle parle, des femmes qui avant d'écrire sont « *infans* » et « petites filles » ; en face, des « ils » constituent le discours de l'ordre. Quoiqu'elle soit destinée à terme à libérer également l'écriture des hommes et ne désigne pas seulement, en principe, une différence sexuée dans le rapport à l'écriture — il s'agit précisément de déconstruire les définitions figées du « féminin » —, « l'écriture féminine » est ainsi posée avant tout comme une affaire de femmes, et c'est donc en tant que femmes que les écrivaines doivent se garder de la théorie, emblème d'un système dont elles veulent sortir. Dans *La Jeune née* ce rejet s'étend au discours sur l'enseignement — là aussi, une différenciation est nettement posée entre les femmes et les hommes. En tant que professeure, Hélène Cixous refuse, dit-elle, d'emprunter le discours de maîtrise de ceux qui dominent ; elle préfère ouvrir sa parole et accueillir une multiplicité de discours différents.

il y aura des milliers d'autres types de parole féminine, et puis il y aura le code de communication générale, le discours philosophique, [...] mais avec, en plus et tout à fait ailleurs, une quantité de discours subversifs²⁴.

9L'insistance sur la multiplicité des discours « subversifs » est une manière, pour Hélène Cixous, de suggérer le leurre que représentent les notions d'objectivité et de savoir telles qu'on les définit traditionnellement. C'est aussi pour elle une manière de garantir une possibilité d'expression depuis tous les points de départ possibles et imaginables de la pensée. Dans ses textes, Hélène Cixous ne désigne pas seulement son identité de femme comme étant à l'origine d'un rapport empêché à la langue et à la culture hégémoniques : elle évoque aussi très régulièrement — et en même temps — son identité de femme juive, ou ce que son rapport à sa mère a fait à la construction de son identité, ou encore de ce que la forme de son nom — « Cixous » — génère comme malaise dans son propre rapport à son identité et au langage. Les sources du malaise sont multiples et indémêlables ; garantir la multiplicité des discours, la possibilité de l'explosion des discours stables, est une manière de prendre en compte cet indéchiffrable et de le transposer en littérature.

10L'enseignement pose un problème pratique à cet égard : comment transmettre l'instabilité ? Hélène Cixous continue : les enseignantes, selon elle, travaillent plus les « manques » et les « non-savoirs²⁵ » de leurs cours que leurs collègues masculins. D'abord parce que le « non-savoir » est la place qu'on leur a toujours réservée dans l'histoire, mais aussi selon Cixous parce que c'est la place que les femmes doivent préserver pour elles-mêmes — quand on cherche à maîtriser des concepts, explique-t-elle, on risque toujours de se mettre à exercer des violences. Ainsi, dans ses textes de 1975, Hélène Cixous propose que les femmes se mettent à parler plus, mais qu'elles se concentrent sur un type de discours créatif, qui fonctionne sur le mode du symbole et refuse de devenir théorie ou savoir. En tant qu'elle est enseignante à l'université, et fondatrice de l'un des centres de recherche sur l'histoire des femmes les plus importants en France, il faut sans doute voir dans cette proposition un paradoxe fondateur : professeure qui refuse les discours théoriques et les savoirs qui inclinent trop au dogme, elle maintient sa pratique dans un mouvement paradoxal de critique et d'ouverture.

Monique Wittig : le début d'un (*lesbian*) *feminist standpoint*

11 Monique Wittig et Hélène Cixous ont en partage une méfiance envers la théorie et les dominations qu'elle semble créer, et un sentiment d'urgence à parler depuis un autre « lieu ». Wittig se dresse quant à elle contre un discours théorique précis, qu'elle nomme « pensée *straight* »²⁶, c'est-à-dire un « ensemble de mythes hétérosexuels [...] un système de signes²⁷ » qui déterminent la place de chacun·e dans la société et ses possibilités d'existence, en fonction d'un « contrat social » qui coïncide avec une norme d'hétérosexualité²⁸. « La pensée *straight* » est donc selon elle non seulement un discours, « système de signes » « phallogocentrique » comme celui que critique Cixous — le titre de sa communication est une allusion à *La Pensée sauvage* (1962) de Claude Lévi-Strauss, régulièrement critiqué à l'époque pour la misogynie qui se révèle dans ses études²⁹ —, mais aussi un discours « hétérosexuel » et une forme d'« oppression matérielle » bien réelle « des individus par les discours³⁰ ». Par rapport à « la théorie » désignée par Cixous, il y a donc un déplacement : alors que Cixous s'oppose en général au *logos*, quel que soit au fond son contenu, à partir du moment où il décrète et stabilise un sens et cherche à l'imposer, Wittig s'oppose à un type de discours défini par ce qu'il dit : Wittig désigne « les mythes hétérosexuels » comme sources de domination et cherche à formuler une politisation « matérielle » de sa critique. Les deux démarches, on le constate, ont un certain nombre de points communs : elles s'intéressent au mythe, à la fiction qui structure le réel, depuis leurs positions d'écrivaines ; il s'agit aussi pour elles deux de sortir des « catégories³¹ », soit en les dépassant, soit en les démontant.

12 Pour Wittig, le problème de la théorie ne tient pas seulement à ce qu'elle monopolise l'espace et fait taire « les opprimés », mais aussi au fait qu'elle les empêche même de penser :

L'ensemble de ces discours effectue un brouillage — du bruit et de la confusion — pour les opprimés, qui leur fait perdre de vue la cause matérielle de leur oppression et les plonge dans une sorte de vacuum a-historique³².

13 Dans ce sens, Wittig explique que le discours a un pouvoir « matériel » sur les individus. « La pensée *straight* » les enferme dans un système théorique qui les empêche radicalement d'agir, parce qu'elle pose les dominations comme naturelles et vides de sens historique. Les mots que « la pensée *straight* » emploie pour parler des rapports entre individus sont « du bruit et de la

confusion » ; ce discours théorique précis monopolise tout le champ de la signification en empêchant la pensée critique de se former.

Ces discours parlent de nous et prétendent dire la vérité sur nous dans un champ a-politique comme si rien de ce qui signifie pouvait échapper au politique et comme s'il pouvait exister en ce qui nous concerne des signes politiquement insignifiants³³.

14 Autrement dit, la « pensée *straight* » est un mensonge : un discours qui prétend posséder intégralement le sens et l'imposer à tou·tes, qui le naturalise et nie qu'il est une forme de pouvoir politique pris sur les individus. Comme à Hélène Cixous, il apparaît à Monique Wittig qu'il faut lutter et faire entendre autre chose ; mais chez Wittig il n'y a pas refus de toute théorie stabilisée ou de toute formation de savoir, fondé sur un paradoxe, il y a plutôt le souhait d'élaborer une nouvelle philosophie de la connaissance. Celle-ci se construit par rapport à des préalables théoriques qui appartiennent, eux, à une culture qui n'est pas féministe — en particulier au marxisme et aux philosophies du langage³⁴.

Cet ensemble de mythes hétérosexuels, c'est un système de signes qui utilise des figures de discours et donc il peut être étudié politiquement depuis la science de notre oppression [...] dynamique qui introduit la diachronie de l'histoire dans le discours figé des sciences éternelles. Ce travail devrait être en quelque sorte une sémiologie politique³⁵.

15 La solution proposée par M. Wittig est double. D'une part, politique et discours sont pris ensemble dans l'étude des signes qui traversent et déterminent les rapports de domination, qui les structurent, les perpétuent ou les déplacent chaque jour dans les discours ; en ce sens, analyses politique et littérature, par l'attention qu'elles porteront au langage, pourront joindre leurs forces pour combattre la pensée *straight*. D'autre part, il faut parler « depuis la science de notre oppression » : sur ce point, Monique Wittig reprend l'épistémologie marxiste selon laquelle personne n'est plus apte à comprendre le système que celles et ceux qui se trouvent opprimé·es par lui et qui réfléchissent collectivement à cette oppression — soit les prolétaires pour Marx, et les lesbiennes pour M. Wittig, par rapport au système hétéropatriarcal (*straight*). Plus tard, en 1983, Nancy Hartsock deviendra la référence internationale d'une telle idée en adaptant la théorie marxiste au féminisme, en redéfinissant aussi les bases d'un « *Feminist Standpoint* » sur l'idée d'inspiration marxiste que les personnes opprimées occupent un point de vue épistémologiquement privilégié sur le monde³⁶. Réfléchir « depuis la science de notre oppression » n'est pas une évidence à l'époque : comme le remarquent Éléonore Lépinard et

Marylène Lieber, la pensée des féministes matérialistes françaises, dont fait partie M. Wittig, forme les prémices des futures épistémologies féministes³⁷.

16Si l'on reprend la citation donnée plus haut, on constate que Monique Wittig se trouve face à un dilemme : d'un côté, les dominant·es refusent l'idée que des opprimé·es minoritaires (en l'occurrence, des femmes ou des lesbiennes) puissent avoir un point de vue depuis lequel énoncer des vérités sur la société en général — on les renvoie au particulier et au marginal — ; de l'autre, certaines des femmes en lutte refusent elles-mêmes qu'une « science » soit nécessaire pour politiser le combat — c'est sur ce point que Wittig se trouve en opposition par rapport aux choix de Cixous.

17M. Wittig critique régulièrement, dans le mouvement de libération des femmes, le pas que prennent les discussions sur l'action de groupe concrète, ainsi que les démarches d'autocritique qui entraînent selon elle un piétinement du mouvement et une ambiance de tribunal populaire³⁸ : tout cela entraîne un resserrement des questions féministes sur les cas individuels, plutôt que cela n'engage une libération collective. Ces groupes sont, selon M. Wittig comme selon la théorie épistémologique et politique marxiste traditionnelle, la condition nécessaire mais non suffisante d'une authentique prise de conscience par l'individu de sa situation de classe opprimée *et* d'individu opprimé. C'est dans ce sens, pour M. Wittig, qu'une « science de l'oppression » doit naître dès que les femmes deviennent « des sujets dans le sens de sujets cognitifs³⁹ » ; elle consiste en

[la] totale réorganisation conceptuelle [du monde social] à partir de nouveaux concepts développés du point de vue de l'oppression. C'est ce que j'appellerais la science de l'oppression, la science par les opprimé(e)s. Cette opération de compréhension de la réalité doit être entreprise par chacune de nous : on peut l'appeler une pratique subjective, cognitive. Cette pratique s'accomplit à travers le langage, de même que le mouvement de va-et-vient entre deux niveaux de la réalité sociale (la réalité conceptuelle et la réalité matérielle de l'oppression)⁴⁰.

18Il n'y a donc pas de rejet du travail de théorisation chez Monique Wittig — au contraire elle revalorise le rôle du langage et des concepts —, mais un appel à la dé-structuration de la « pensée *straight* » et à la fondation d'un nouveau type de connaissance, fondé à la fois sur la prise en compte politique des points de vue situés des minoritaires et sur une circulation permanente entre savoirs théoriques et savoirs pratiques. La littérature se trouve à l'intersection des deux domaines et propose le travail sur la langue nécessaire à une refondation des bases de

la pensée. C'est aussi dans ce sens que Wittig affirme qu'« être une lesbienne, se tenir aux avant-postes de l'humain ou de l'humanité représente historiquement et paradoxalement le point de vue le plus humain⁴¹. » Parmi les femmes, les lesbiennes sont selon Wittig les seules qui vivent une situation pratique et théorique qui se tient (en partie) hors du système hétéropatriarcal, elles sont ainsi les personnes qui occupent la meilleure position pour accomplir ce programme de refondation des connaissances :

c'est ce que les lesbiennes disent un peu partout dans ce pays *sinon avec des théories du moins par leur pratique sociale* [...] Qu'est-ce que la-femme ? [...] Franchement c'est un problème que les lesbiennes n'ont pas, simple changement de perspective, [...] la-femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes⁴².

19Le point de vue offert par les lesbiennes sur le monde social ne tient pas seulement de la théorie selon Wittig, mais aussi et avant tout d'une « pratique sociale » qui permet ce « va-et-vient », et lui-même garantit la pertinence de la connaissance. Cela dit, selon M. Wittig, cette position « lesbienne » non plus ne doit pas être réifiée, sans quoi une forme d'assignation violente peut réapparaître : le travail de théorisation est pensé comme acceptable à la seule condition qu'il reste une dynamique, en féminisme comme en lesbianisme.

Sur le plan théorique, le lesbianisme et le féminisme articulent leurs positions de telle manière que l'un interroge toujours l'autre. Le féminisme rappelle au lesbianisme qu'il doit compter avec son inclusion dans la classe des femmes. Le lesbianisme alerte le féminisme sur sa tendance à traiter de simples catégories physiques comme des essences immuables et déterminantes. [...] le lesbianisme est historiquement la culture grâce à laquelle nous pouvons questionner politiquement la société hétérosexuelle et ses catégories sexuelles⁴³.

20On voit que Wittig théorise : elle travaille des oppositions, définit un « lesbianisme » — presque encore un néologisme à l'époque —, établit un programme de « signification ». Mais sa théorie est un processus critique, un questionnement permanent que les deux pôles politiques du féminisme et du lesbianisme doivent sans cesse remettre en route.

21C'est là qu'intervient, chez Wittig, la littérature : « investie d'une fonction utopique, si ce n'est rédemptrice, la littérature apparaît à la fois comme le lieu privilégié de la critique sociale et comme celui de l'émergence du sujet⁴⁴. » Le « Cheval de Troie »⁴⁵ wittigien — d'ailleurs

publié à la fois dans l'ouvrage de réflexion politique *La Pensée straight* et dans l'ouvrage de théorie littéraire *Le Chantier littéraire* — développe l'idée d'un point de vue situé, qu'elle traduit comme « machine de guerre⁴⁶ » littéraire. Il consiste à partir d'un point de vue *le plus particulier* possible pour finalement travailler à atteindre un « universel⁴⁷ ».

L'entreprise la plus essentielle et la plus stratégique du travail de tout écrivain *consiste à universaliser ce point de vue. [...] Plus un point de vue est particulier, plus l'entreprise d'universalisation exige une attention soutenue aux éléments formels qui sont susceptibles d'être ouverts à l'histoire tels que les thèmes, les sujets du récit en même temps que la forme globale du travail. C'est finalement par l'entreprise d'universalisation qu'une œuvre littéraire peut se transformer en une machine de guerre⁴⁸.*

22 Cette démarche d'« universalisation » prend plusieurs sens. D'abord, en lien avec les théories politiques de M. Wittig, un sens épistémologique : c'est bien l'inflation du « particulier », à condition qu'elle soit alliée au remodelage politique et littéraire de la langue, qui permet d'exprimer une authentique vision du monde. Elle s'appuie sur l'exemple de Proust, qu'elle choisit de manière à la fois assez prévisible (le point de vue homosexuel de l'auteur l'intéresse) et un peu étonnante (nul point de vue lesbien n'est vraiment proposé dans la narration de la *Recherche*)⁴⁹ : selon elle, c'est précisément parce que Proust a pris le point de vue très précis de l'expérience homosexuelle masculine de la haute bourgeoisie au début du XX^e siècle (en développant le personnage de Charlus, mais aussi en développant un propos général sur l'homosexualité de plus en plus marqué au fil de la *Recherche*), qu'il est parvenu à exprimer une société tout entière. En littérature, cette recherche de l'universel prend en outre un autre sens, linguistique et discursif : pour pouvoir s'appropriier la langue, l'écrivain doit d'abord dépouiller les mots et les groupes de mots de toute la « gangue » de discours qui les entoure ; c'est seulement une fois qu'il ou elle a récupéré le mot à l'état brut, « diamant pur⁵⁰ », qu'il ou elle peut prétendre atteindre à l'« universel ». Enfin, cette démarche d'universalisation a aussi un sens *pratique* — par opposition à un sens théorique. Comme en politique, en littérature Wittig refuse de figer les sens et préfère circuler entre ces deux pôles :

il ne s'agit pas d'un problème éthique mais d'un problème pratique. [...] Mon sujet ici, c'est l'hétérogénéité des phénomènes sociaux qui impliquent le langage tels que l'histoire, l'art, l'idéologie, la politique. [...] Ainsi assemblés, ils tendent à s'annuler les uns les autres. [...] Ce qui est au centre de l'histoire et de la politique c'est le corps social, constitué par des individus. Ce qui est au cœur de la littérature ce sont des formes constituées par des œuvres.

*Naturellement les individus et les formes ne sont pas du tout interchangeables. L'histoire met en relation des individus, la littérature met en relation des formes*⁵¹.

23À ce moment-là de sa réflexion, M. Wittig s'oppose à la « littérature engagée⁵², qui mélangerait sans y réfléchir suffisamment les plans sociaux et littéraires. Pour elle, la littérature est une pratique avant tout discursive et formelle ; si l'on veut lui donner une puissance politique, il faut d'abord la considérer pour elle-même, dans sa forme. Selon Wittig, les théories politiques n'ont pas de place telles quelles en littérature : on peut les situer par rapport à ses effets, mais elles n'ont, selon M. Wittig, rien à faire avec le travail de conception littéraire. Ainsi M. Wittig se méfie-t-elle de « la théorie » à double titre : sur le plan politique, elle se tient à distance des discours normatifs qui produisent ou reconduisent des dominations, sur le plan littéraire elle se garde de gâcher son travail linguistique et esthétique par l'annexion de celui-ci à un discours d'idées qui lui serait hétérogène. Théoricienne elle-même, elle n'accepte le discours théorique qu'à la condition qu'il soit fermement ancré dans la pratique et dans une réflexion sur la matérialité des vies et des mots.

De différents usages de la théorisation des points de vue situés : lesbianisme vs bisexualité

24On a l'habitude d'opposer frontalement les figures d'Hélène Cixous et de Monique Wittig, qui font toutes les deux partie des écrivaines les plus connues du mouvement de libération des femmes en France : d'un point de vue politique elles appartenaient effectivement à des tendances distinctes du féminisme de la fin des années 1970. D'un point de vue littéraire aussi, on sait que Wittig ne portait pas en grande estime l'idée de l'écriture féminine — elle en critiquait les tendances qu'elle jugeait essentialistes et dépolitisantes⁵³. Force est de constater pourtant que les écritures de Monique Wittig et d'Hélène Cixous ont certains points communs importants, quant à leur style comme quant à la manière dont ils sont pensés. Cela se comprend aux moments mêmes où Wittig formule ses reproches :

*L'action du langage sur le corps est continue. Cette plasticité du corps au langage n'est pas représentable. [...] quand on écrit, il y a une intervention du corps mais c'est en tant qu'il produit un travail matériel (non en tant qu'il « secrèterait » une écriture comme si c'était un flux biologique comme dans l'expression malvenue de l'« écriture féminine »)*⁵⁴.

25 Pour Wittig le travail sur la langue doit être premier et acharné : elle ne peut que s'opposer à une théorie littéraire qui se contente — telle qu'elle la présente ici — d'une compréhension analogique du rapport des corps aux mots et d'une écriture abandonnée au flux des mots et des associations. Dans les textes d'Hélène Cixous, on trouve l'idée qu'une écriture qui laisse place au corps des femmes, lieu *a priori* le plus manifeste d'une « différence », et qui travaille à l'analyser, est susceptible de révéler des vérités inédites jusque-là. Mais Monique Wittig elle aussi, même si elle pose les termes de cette réflexion différemment, tente de penser un rapport spécifique du corps à l'écriture. Quand elle affirme ci-dessus que le travail littéraire doit faire passer du plus particulier au plus universel, le corps — de l'auteur·e, du lecteur ou de la lectrice — est impliqué : « L'action du langage sur le corps est continue ». Alors l'identification des femmes à leur corps, opérée selon Wittig par les autrices de l'écriture féminine, n'est peut-être pas très différente après tout de l'idée wittigienne du point de vue « particulier », dans la mesure où il est corporellement situé lui aussi.

26 La différence entre leurs positions tient finalement plutôt à la manière dont elles acceptent ou non de recréer de la théorie. Hélène Cixous refuse de produire une forme de savoir stable et officiellement reconnue comme telle ; Monique Wittig l'accepte — quoique ses textes restent toujours ouverts, dans un certain état d'indétermination du sens —, mais cherche à refonder les bases épistémologiques de la production de ce savoir, afin de s'assurer qu'il ne conduise pas à reproduire des effets de dominations. De manière assez frappante, c'est notamment à travers l'utilisation que Cixous et Wittig font respectivement des idées de « bisexualité » et de « lesbianisme » que cette différence dans la manière de situer leurs discours théoriques respectifs se lit le mieux. Toutes deux veulent voir advenir un monde a-patriarcal et y œuvrent à travers l'écriture littéraire ; toutes deux souhaitent faire exploser la théorie, soit par son dépassement et le refus de cadres normatifs, soit par son analyse et la critique politique ; toutes deux rejettent les normes de genre et de sexualité posées par la société patriarcale, et proposent d'inventer par la littérature de nouvelles manières d'exister au monde et de l'exprimer. Mais, chez Wittig, c'est le point de vue particulier et finement situé de femmes à l'existence réelle et politiquement engagée, qui sert de point de départ pour refonder les catégories de la société. Dans ses livres, *Les Guérillères* (1969), *Le Corps lesbien* (1973), *le Brouillon pour un dictionnaire des amantes* (1976, avec Sande Zeig), comme dans ses articles théoriques, elle construit son propos à partir de figures de lesbiennes, questionne fermement la société, ses symboles, ses rouages, et mène un travail de construction utopique et collective d'*autre chose* — liant fermement ensemble utopie, existence réelle des lesbiennes, sociabilité et lutte politique

lesbiennes. Elle-même lesbienne, entourée d'amies et d'amantes lesbiennes, Wittig part d'une situation sociale qu'elle connaît de manière précise, qu'elle vit elle-même et dont elle a l'habitude de parler politiquement — la figure théorique, littéraire et utopique de la lesbienne a ainsi des racines repérables dans le réel. Chez Cixous, le motif équivalent qui lui permet de penser un monde a-patriarcal et utopique est celui de l'« autre bisexualité » ; au contraire de Wittig, Cixous fait le choix d'une catégorie englobante, sans frontières — en partant de l'idée abstraite d'une fusion des identités sexuelles⁵⁵.

Bisexualité, c'est à dire repérage en soi, individuellement, de la présence, diversement manifeste et insistante selon chaque un ou une, des deux sexes, non-exclusion de la différence ni d'un sexe, et à partir de cette « permission » que l'on se donne, multiplication des effets d'inscription du désir, sur toutes les parties de mon corps et de l'autre corps.

Or cette bisexualité en transes qui n'annule pas les différences, mais les anime, les poursuit, les ajoute, il se trouve qu'à présent, pour des raisons historico-culturelles, c'est la femme qui s'y ouvre et en bénéficie : d'une certaine façon « la femme est bisexuelle ». L'homme, ce n'est un secret pour personne, étant dressé à viser la glorieuse monosexualité phallique⁵⁶.

27Hélène Cixous crée ce concept au moment de refuser le modèle de la bisexualité freudienne, parce qu'elle refuse « la théorie » phallogcentrique. Elle propose sa propre définition de l'« autre » bisexualité, en en faisant quelque chose de féminin — c'est-à-dire construit socialement comme féminin puisque non « dressé » à la « monosexualité phallique ». Dans ce texte qui fonctionne presque comme une définition théorique de la bisexualité — quoique instable —, Hélène Cixous refuse une « bisexualité » qui serait catégorie « effaçante⁵⁷ » (des femmes), mais propose une autre sorte de catégorie englobante — l'« autre bisexualité » étant ainsi définie dans son texte comme un « univers érotique » et le choix de laisser la « présence » en soi « des deux sexes », de laisser s'exprimer son « désir ». L'utopie bisexuelle rejoint l'utopie de l'écriture féminine : l'exploration du féminin est perçue comme une porte d'entrée vers une déstabilisation radicale de toutes les catégories. Cixous développe aussi la figure de la bisexuelle dans ses récits — *Tombe* (1973)⁵⁸, *Prénoms de personne* (1974)⁵⁹, *Souffles* (1975). Mais cette figure, la plupart du temps, renvoie à la narratrice elle-même : on ne trouve pas de questionnement collectif ou politique comme à travers la figure de la lesbienne chez Wittig, mais l'interrogation d'un rapport de soi à soi. La convocation de cette image de « l'autre bisexualité » est une abstraction : une ouverture sur un nouveau possible, inattendu et flou — une attente. « L'autre bisexualité » devient presque une utopie à valeur universelle : Cixous

l'adopte pour nommer et particulariser le moins possible, mythifiant un rapport « féminin » au monde, ne prenant pas en charge la singularité des points de vue à l'intérieur de ce « féminin ».

28 On peut interpréter cela comme une ouverture maximale à toutes les singularités possibles ; mais cette forme d'abstraction peut aussi ressembler à une forme de gommage universalisant. La fin de la décennie 1970 a de fait été marquée par l'éclatement du féminisme français : certaines femmes du mouvement de libération, notamment les militantes lesbiennes, ont reproché à d'autres d'avoir privilégié des approches abstraites de l'identité et de la sexualité des femmes, en réalité hétérocentrées et coercitives. Wittig en particulier, nous l'évoquions en introduction, souligne l'incohérence qu'il y a à critiquer une forme de théorie, tout en reproduisant de l'abstraction par le fait même de s'engager dans une littérature « féminine » : celles qui prônent l'abstrait se remettent à théoriser depuis des positions dominantes. « Cela nous mène à développer avec complaisance de “nouvelles” théories sur notre spécificité⁶⁰ », explique-t-elle. Finalement, c'est aussi le refus proclamé de « la théorie », chez certaines, qui attire la critique de Monique Wittig : si « la théorie » est rejetée parce qu'elle est jugée oppressive dans son phallocentrisme, elle est paradoxalement, selon Wittig, redéployée dans un féminisme hétérocentré aveugle aux vrais besoins — politiques et littéraires, épistémologiques et esthétiques — de la lutte des femmes.

Conclusion. Situer les littératures féministes ?

29 Au sein de l'« espace de la cause des femmes⁶¹ » dans les années 1970, les écrivaines se méfient de « la théorie ». Quelles que soient leurs manières de s'impliquer en politique et de comprendre les luttes féministes, elles estiment dans l'ensemble que « la théorie » correspond à un discours masculin, que les hommes s'arrogent le droit de porter sur la société, aux dépens des femmes notamment. Les théories d'Hélène Cixous et Monique Wittig, si différentes qu'elles soient par ailleurs, sont très proches sur deux points fondamentaux. Premièrement, elles sont d'accord sur l'idée qu'il y a un « point de vue » de départ, féminin ou lesbien, corporel et social dans les deux cas, qui détermine ce que va devenir l'écriture et le sens que prendra son engagement. Deuxièmement, elles sont d'accord sur l'idée que ce « point de vue » est généralement nié et invalidé par « la théorie » dominante. Chez Cixous, le refus de la théorie est alors net et proclamé, quand bien même elle produit elle-même des textes réflexifs sur l'écriture et occupe des situations de pouvoir dans le champ des savoirs. Chez Wittig le refus

d'une démarche de théorisation est exprimé de manière moins nette, mais la théorie qu'elle recrée est associée à une claire refondation épistémologique des cadres qui lui permettent d'exister. Chez Cixous, la nouvelle théorie de « l'écriture féminine » est associée à la valorisation d'un « point de vue » féminin, pensé comme point de départ d'une toute nouvelle forme d'expression par opposition au prétendu « point de vue » neutre, en fait masculin, de « la théorie » traditionnelle ; ce point de vue, même s'il est proposé comme un dépassement des catégories de genre, est fondé sur un féminin abstrait. Chez Wittig, la théorisation du point de vue « particulier » n'est pas associée particulièrement au féminin, mais au minoritaire (femme, homosexuel homme dans son exemple proustien, lesbienne) ; ce point de vue particulier a de la valeur en tant qu'il permet de sortir des « catégories » et d'atteindre grâce au travail d'écriture à un sens humain authentique — non à un prétendu universel en réalité masculin et *straight*. Ainsi, Monique Wittig et Hélène Cixous *théorisent* à partir d'un ou plusieurs points de vue de femmes, revendiqués comme politiquement et littérairement pertinents : le refus des discours qu'elles nomment « phallogocentriques » ou « *straight* » — « la théorie » qu'elles critiquent en particulier chacune comme oppressive — débouche, chez elles deux, sur une forme de refondation de l'écriture, de la connaissance, et de la manière de penser comment le sujet peut s'y engager.

bibliographie

BERENI Laure, « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », dans Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, 2012, p. 27-41.

BERSIANIK Louky, *L'Euguélionne*, Montréal, La Presse Itée, 1976.

CIXOUS Hélène, *Le Rire de la Méduse et autres ironies* (1975), Paris, Galilée, 2010.

—, *Souffles*, Paris, des femmes, 1975.

—, *Prénoms de personne*, Paris, Seuil, 1974.

—, *Tombe*, Paris, Seuil, 1973.

Id. et CLÉMENT Catherine, *La Jeune née*, Paris, Union générale d'édition, 1975.

D'EAUBONNE Françoise, *Histoire et actualité du féminisme*, 1972.

—, *Le Féminisme ou la Mort*, Paris, Pierre Horay, 1974.

GAGNON Madeleine, « Mon corps dans l'écriture », dans *id.*, Hélène Cixous et Annie Leclerc (dir.), *La Venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'édition, 1977.

GROULT Benoîte, *Ainsi soit-elle*, Paris, Grasset, 1975.

HARTSOCK Nancy, « The Feminist Standpoint: Developing Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans Sandra HARDING, Merrill B. P. HINTIKKA (dir.), *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and the Philosophy of Science*, Londres & Boston, D. Reidel Publishing Co., 1983.

IRIGARAY Luce, « Retour sur la théorie psychanalytique », dans *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1977, p. 33-64.

LA GRAPH, « La jazzette ou le parler des négresses blanches d'Amérique », dans *Sorcières*, n° 14, Stock, 1978.

LE GARREC Évelyne, *Un lit à soi. Itinéraires de femmes*, Paris, Seuil, 1979.

LÉPINARD Éléonore et LIEBER Marylène, *Les Théories en études de genre*, Paris, La Découverte, 2020.

LÉVI-STRAUSS Claude, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

MOI Toril, « Hélène Cixous : an imaginary utopia », *Sexual / Textual Politics : feminist literary theory* (1985), Londres, Routledge, 2002.

PLANTÉ Christine, « Préface », dans Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*, Lyon, PUL, 2010, p. 20-29.

ROCHEFORT Christiane, *Les Enfants d'abord*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1976.

VALLIÈRES Pierre, *Nègres blancs d'Amérique. Autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*, Montréal, Parti pris, 1968.

WITTIG Monique, *La Pensée straight* (2001), Paris, Amsterdam, 2018.

—, *Le Corps lesbien*, Paris, Minuit, 1973.

—, *Les Guérillères*, Paris, Minuit, 1969.

—, *Paris-la-politique*, Paris, POL, 1999.

—, *Le Chantier littéraire*, Lyon, PUL, 2010.

Id. et ZEIG Sande, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1976.

notes

1 Je tiens à remercier vivement toute l'équipe du numéro pour la richesse des discussions que nous avons pu mener, tant sur le fond des articles que sur la manière dont, chacun·e, nous les écrivions ; je remercie en particulier Heta Rundgren pour avoir su guider et affiner ma réflexion autour de l'œuvre d'Hélène Cixous.

2 Le corps de l'article développe leurs cas plus loin.

3 Luce IRIGARAY, « Retour sur la théorie psychanalytique », dans *Encyclopédie médico-chirurgicale, gynécologie*, dans *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1977, p. 33-64.

4 Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, Paris, Grasset, 1975, p. 109. Elle évoque le travail de Mélanie Klein et sa « critique des théories de son maître ».

5 Évelyne LE GARREC, *Un lit à soi. Itinéraires de femmes*, Paris, Seuil, 1979, p. 8. Elle vient de parler des études (misogynes) de Balzac sur le mariage, elle évoque le domaine psychanalytique qui par synecdoque prétend définir le genre féminin en étudiant son lit et son sexe, et retourne cette réflexion depuis un point de vue de féministe en se demandant tout ce qui se trame réellement comme rapports de domination autour des lits des femmes.

6 B. GROULT, *Ainsi soit-elle, op. cit.*, p. 148.

7 É. LE GARREC, *Un lit à soi, op. cit.*, p. 232.

8 Françoise D'EAUBONNE, *Le Féminisme ou la Mort*, Paris, Pierre Horay, 1974, p. 61. Je souligne.

9 É. LE GARREC, *Un lit à soi, op. cit.*, p. 16. Je souligne.

10 *Ibid.*, p. 106.

11 Madeleine GAGNON, « Mon corps dans l'écriture », dans *id.*, Hélène Cixous et Annie Leclerc (dir.), *La Venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'édition, 1977, p. 83.

12 Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies (1975)*, Paris, Galilée, 2010, p. 50.

13 LA GRAPH, « La jazzette ou le parler des négresses blanches d'Amérique », dans *Sorcières*, n° 14, Stock, 1978, p. 6. L'expression « négresses blanches » est une allusion à un ouvrage anticolonialiste québécois : Pierre VALLIÈRES, *Nègres blancs d'Amérique. Autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*, Montréal, Parti pris, 1968.

14 H. CIXOUS, *Le Rire de la Méduse, op. cit.*, p. 46.

15 Monique Wittig formule ses critiques sans désigner de personne particulière, du moins dans les textes que nous citons dans cet article : elle parle de groupes de femmes, de certaines écrivaines, ou elle passe par la fable pour formuler ses réflexions — les noms ne sont pas donnés. C'est une manière pour elle de s'opposer à certains types de discours dont elle craint qu'ils ne se développent, mais qui ne sont en réalité pas réellement développés pendant les années 1970 — ou, s'ils le sont, c'est avec plus de finesse que ce qu'elle laisse penser.

16 H. CIXOUS, *Le Rire de la Méduse, op. cit.*, p. 37.

17 Le mouvement féministe français des années 1970 est partagé en plusieurs tendances, dont les plus influentes sont rétrospectivement décrites comme celles du féminisme matérialiste et celles d'un féminisme plus différentialiste. La première tendance tire ses analyses de l'observation des rapports de domination qui se joue dans la société, à partir de schémas et

notions d'inspiration marxistes, plus ou moins remodelés — elle compte dans ses rangs par exemple Christine Delphy, Monique Wittig, Colette Guillaumin. La seconde tendance, qu'on dit parfois « essentialiste », parfois « différentialiste », propose une analyse de la condition des femmes à partir de l'idée de leur différence ; cette différence est travaillée notamment d'un point de vue culturel — on pense au mouvement de l'écriture féminine ou aux réflexions menées à partir de l'œuvre de Derrida sur la « différance », dont les œuvres d'Hélène Cixous ou d'Annie Leclerc sont particulièrement représentatives. Sur la « différence », voir Toril MOI, « Hélène Cixous : an imaginary utopia », *Sexual / Textual Politics : feminist literary theory* (1985), London, Routledge, 2002, p. 103. Elle y explique la pensée de Derrida (*De la Grammatologie, L'Écriture et la Différence*) et son influence sur l'œuvre d'Hélène Cixous.

[18](#) H. CIXOUS et Catherine CLÉMENT, *La Jeune née*, Paris, Union générale d'édition, 1975, p. 170.

[19](#) H. CIXOUS, *Le Rire de la Méduse*, *op. cit.*, p. 37. Ce sont les premiers mots.

[20](#) *Ibid.*, p. 47.

[21](#) *Ibid.*, p. 50-51.

[22](#) *Ibid.* p. 64-65.

[23](#) *Ibid.*, p. 65-66.

[24](#) H. CIXOUS et C. CLÉMENT, *La Jeune née*, *op. cit.*, p. 252.

[25](#) *Ibid.*, p. 260.

[26](#) Monique WITTIG, « The Straight Mind », New York, conférence prononcée en 1978. Paru en français dans *Questions féministes*, n° 7, 1980, puis en anglais sous le titre « The Straight Mind » dans *Feminist Issues*, vol. 1, n° 1, 1980. L'édition de référence ici est *id.*, « La Pensée straight », *La Pensée straight* (2001), Paris, Amsterdam, 2018, p. 66-77.

[27](#) *Id.*, « La Pensée straight », *art. cit.*, p. 76.

[28](#) « Pour moi les deux termes de contrat social et d'hétérosexualité sont superposables, ce sont deux notions qui coïncident. Et vivre en société c'est vivre en hétérosexualité. » (*Id.*, « À propos du contrat social » (1988), *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 78-87, ici p. 83.)

[29](#) Voir par exemple les livres de Fr. D'EAUBONNE, *Histoire et Actualité du féminisme*, 1972 ; *Le Féminisme ou la mort*, *op. cit.*, 1974 ; Christiane ROCHEFORT, *Les Enfants d'abord*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1976, p. 132 ; Louky BERSIANIK, *L'Eugélonne*, Montréal, La Presse Itée, 1976, p. 415.

[30](#) M. WITTIG, « La Pensée straight », *art. cit.*, p. 71.

[31](#) M. WITTIG, « La catégorie de sexe » (1982), *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 42-51.

[32](#) *Ibid.*, p. 68.

[33](#) *Ibid.*, p. 70.

[34](#) M. Wittig a lu Saussure, Benveniste, Kristeva : une grande partie des analyses du *Chantier littéraire* (Lyon, PUL, 2010) sont fondées sur une discussion de leurs textes.

[35](#) *Ibid.*, p. 76.

[36](#) Nancy HARTSOCK, « The Feminist Standpoint: Developing Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans Sandra HARDING, Merrill B. P. HINTIKKA (dir.), *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and the Philosophy of Science*, Londres & Boston, D. Reidel Publishing Co., 1983.

[37](#) Éléonore LÉPINARD et Marylène LIEBER, *Les Théories en études de genre*, Paris, La Découverte, 2020, p. 5.

[38](#) À ce sujet, lire en particulier la fable « Paris-la-politique » dans le recueil du même nom (M. WITTIG, *Paris-la-politique*, Paris, POL, 1999).

[39](#) M. WITTIG, « On ne naît pas femme » (1980), *La Pensée straight, op. cit.*, p. 52-65, ici p. 63.

[40](#) *Ibid.*, p. 63.

[41](#) *Id.*, « Homo sum » (1990), *La Pensée straight, op. cit.*, p. 88-101, p. 88.

[42](#) *Id.*, « La Pensée straight », art. cit., p. 77.

[43](#) M. WITTIG, « Paradigmes » (1979), *La Pensée straight, op. cit.*, p. 102-111, p. 108.

[44](#) Christine PLANTÉ, « Préface », dans M. WITTIG, *Le Chantier littéraire, op. cit.*, p. 28.

[45](#) M. WITTIG, « Le Cheval de Troie » (1984), *La Pensée straight, op. cit.*, p. 122-131.

[46](#) *Ibid.*, p. 124.

[47](#) L'idée d'« universel » peut poser problème, apparaître comme paradoxale par rapport aux idées proposées par M. Wittig ou par rapport à la manière dont on la lit souvent : c'est cependant le terme employé par M. Wittig et donc celui qui est utilisé ici dans l'analyse.

[48](#) M. WITTIG, « Le Cheval de Troie », art. cit., p. 129-130.

[49](#) Il faut compter aussi que *Le Chantier littéraire* est le mémoire que Monique Wittig a soutenu en 1986 à l'EHESS, sous la direction de Gérard Genette – dont Proust est l'un des auteurs favoris.

[50](#) M. WITTIG, *Le Chantier littéraire, op. cit.*, p. 97.

[51](#) *Ibid.*, p. 124-125.

[52](#) *Id.*, « Le Cheval de Troie », art. cit., p. 124. Par ailleurs elle définit peu ce qu'est cette littérature engagée et beaucoup des critiques qu'elle lui adresse pourraient être contestées.

[53](#) *Id.*, « On ne naît pas femme », art. cit., p. 58 *sq.*

[54](#) *Id.*, *Le Chantier littéraire*, *op. cit.*, p. 122-123.

[55](#) Elle prend appui au départ sur la conceptualisation freudienne de la bisexualité selon laquelle chaque individu est à la fois un peu homme et un peu femme : c'est de loin le sens du mot « bisexualité » le plus massivement convoqué dans les textes féministes des années 1970, toutes tendances confondues.

[56](#) H. CIXOUS, *Le Rire de la Méduse*, *op. cit.*, p. 52-53.

[57](#) *Idem.*

[58](#) « Homme ou femme qu'importe, ce fut un être hors pair et j'aurais pu l'aimer. » « Je pourrais les aimer tous deux ensemble ou différemment ou l'un pour l'autre indifféremment ». (*Id.*, *Tombe*, Paris, Seuil, 1973, p. 90 et 214.)

[59](#) « C'est une matière personnelle, multiple, exultante, ni masculine ni féminine, ni neutre, mais amoureuse, de sexe musical et gai. L'assigner est impossible ». (*Id.*, *Prénoms de personne*, Paris, Seuil, 1974, p. 112.)

[60](#) M. WITTIG, « On ne naît pas femme », art. cit., p. 58.

[61](#) Laure BERENI, « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », dans Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, 2012, p. 27-41.

résumés

Les écrivaines féministes des années 1970 manifestent explicitement un rejet de « la théorie », qu'elles jugent propre à une forme d'exercice du pouvoir masculin, et dont elles souhaitent s'extraire. En même temps, écrivaines, elles posent des mots sur ce rejet et sur la manière dont elles conçoivent l'écriture révolutionnaire des femmes : leur refus de « la théorie » s'élabore paradoxalement sur une forme de théorisation et un renouvellement des formes de savoir. Cet article s'intéresse particulièrement aux réflexions d'Hélène Cixous et de Monique Wittig, deux des plus importantes « théoriciennes » de la littérature de la décennie. Elles interrogent les points de vue depuis lesquels on écrit et pense, ainsi que les manières dont l'exploration du « féminin » ou du « particulier » permet de raconter le monde et de former de nouvelles utopies. À travers un exposé de leurs analyses littéraires et politiques, féministes et lesbiennes (dans le cas de Wittig), il s'agit de montrer comment le rejet de « la théorie » suscite ainsi la formation de nouvelles pratiques littéraires et de nouvelles épistémologies.

The feminist writers of the 1970s explicitly manifested a rejection of “theory”, which they judged to be specific to a form of exercise of male power, and from which they wished to

preserve themselves. At the same time, as writers, they put words on this rejection and on the way they conceive the revolutionary writing of women: their refusal of “the theory” is elaborated paradoxically on a form of theorization and a renewal of the forms of knowledge. This article focuses on the texts of Hélène Cixous and Monique Wittig, two of the most important “theorists” of the literature of the decade. They question the points of view from which they write and think, as well as the ways in which the exploration of the “feminine” or the “particular” allows us to narrate the world and to form new utopias. Through a presentation of their literary and political thoughts, their feminist and lesbian (in the case of Wittig) analyses, our aim is to show how the rejection of “theory” thus gives rise to the formation of new literary practices and new epistemologies.

plan

- [« L'écriture féminine » : en tant que femmes, le refus de la théorie](#)
- [Monique Wittig : le début d'un \(*lesbian*\) feminist standpoint](#)
- [De différents usages de la théorisation des points de vue situés : lesbianisme vs bisexualité](#)
- [Conclusion. Situer les littératures féministes ?](#)

mots clés

[Épistémologies](#), [Féminin](#), [Féminisme](#), [Lesbianisme](#), [Point de vue situé](#), [Savoir littéraire](#), [Théorie](#)

Théorie, réflexivité et savoirs situés : la question de la scientificité en études littéraires

Theory, reflexivity and situated knowledges: the question of scientificity in literary studies

Situation, contextualisation, historicisation

!Qu'auraient à gagner les études littéraires d'une réflexion sur les modalités d'une recherche située, réflexion qui, jusqu'ici, s'est surtout développée hors de cette discipline ? Dans le domaine scientifique, le geste qui consiste à se situer ne prend son sens que par rapport à d'autres opérations de pensée, dont celles d'« historicisation » et de « contextualisation », qui elles-mêmes méritent d'être replacées dans une histoire des méthodes et de l'épistémologie des études littéraires. À partir de la notion de situation, ce numéro entend interroger un état contemporain de la recherche en littérature en revenant sur des questionnements récurrents quant à la scientificité des études littéraires et quant à la place, en leur sein, d'approches parfois identifiées comme « militantes ». Pour ce faire, il paraît nécessaire d'envisager la discipline dans les contextes et les interactions où elle s'inscrit, en synchronie et en diachronie. En diachronie, parce que l'histoire de toute discipline est faite de contestations successives, et qu'une proposition n'y apparaît que sur fond d'autres propositions dont elle est contemporaine ou qui l'ont précédé, ensemble auquel elle répond et contre lequel elle se définit. Une chronologie schématique fait ainsi se succéder des moments critiques et théoriques, construits chacun dans une discussion et une réfutation de l'approche méthodologique qui semble alors dominer au plan institutionnel : le projet d'une « science du texte », par exemple, apparu en France dans les années 1960 et qui associe des approches issues de la pensée structuraliste, de la poétique, de la sémiologie et de la narratologie, se définit contre une histoire littéraire alors dominante dans le champ universitaire. Ce paradigme scientifique, une fois reconnu et fortement intégré à l'horizon d'attente théorique, critique et institutionnel, se trouve, au début du XX^e siècle, dans une position qui lui vaut d'être contesté à son tour, au nom d'une volonté d'historiciser davantage le fait littéraire. Ces différents « moments », où des références peuvent faire l'objet d'éclipses puis de relectures qui en réorientent l'interprétation, se chevauchent et ne peuvent être pensés simplement en termes de succession. Ils nécessitent par ailleurs d'être

réinscrits, en synchronie, dans une histoire plus vaste des paradigmes scientifiques¹. Les études littéraires se construisent aussi, à un moment historique donné, dans le rapport qu'elles entretiennent à d'autres discours, et notamment à ceux d'autres disciplines, qui les interrogent, les contredisent ou les nourrissent dans leurs méthodes et jusque dans leur manière de définir la scientificité. Les sciences sociales, auxquelles les études littéraires empruntent notamment les opérations de contextualisation et d'historicisation, font ainsi tantôt figure de modèle et tantôt de repoussoir chez les chercheur·es en études littéraires aujourd'hui. De modèle, parce qu'elles fournissent des méthodologies et des concepts qui paraissent garantir une certaine scientificité du discours académique – sachant que les définitions de la scientificité sont elles-mêmes variables historiquement. De repoussoir, parce que cet attrait pour les sciences sociales menace de diluer la spécificité des études littéraires, qu'il s'exerce parfois au détriment d'autres échanges disciplinaires, par exemple avec la philosophie, et plus largement parce qu'il définit une norme de scientificité face à laquelle d'autres d'approches peuvent paraître dévaluées. C'est dans ce contexte diversement polarisé que peuvent se lire les tentatives répétées de justification et de défense des études littéraires², les travaux annonçant ou réfutant une « mort de la discipline³ », mais aussi la mobilisation de certaines traditions critiques et théoriques initialement développées dans d'autres espaces académiques que l'espace français. Les théories du *standpoint* en constituent un exemple, exemple fécond, me semble-t-il, pour réfléchir à la situation des études littéraires aujourd'hui. Je commencerai par synthétiser les arguments en les mettant en regard de la réflexivité bourdieusienne, afin d'interroger les pistes ouvertes par ces deux traditions théoriques en études littéraires. La deuxième partie de l'article sera ensuite consacrée à une mise en pratique de ces réflexions sur la base d'une expérience d'enseignement. À partir d'un objet, la « théorie littéraire », il s'agira de proposer quelques pistes d'élaboration d'une recherche située en littérature et d'en évaluer les possibles bénéfiques.

En théorie : *standpoint* et savoirs situés, une esquisse de généalogie

²On regroupe sous le nom d'épistémologies du *standpoint*, du « point de vue », des « savoirs situés » ou encore du « positionnement » un ensemble de réflexions qui ne se recourent pas entièrement. Élaborées dans différentes disciplines, elles ont en commun d'inviter à prendre en compte et en charge les identités sociales depuis lesquelles s'élaborent les discours de savoir⁴. La première chercheuse à avoir développé la notion de « savoirs situés » est la biologiste et épistémologue Donna Haraway, dans un article paru en anglais en 1988 et dont une version

amendée a été publiée en français en 2007 sous le titre « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle⁵ ». Celui-ci se donne comme une réponse : il s'inscrit dans un débat inter- et transdisciplinaire, avec les théoriciennes féministes du *standpoint*, d'un côté, avec les critiques dont leurs travaux ont pu faire l'objet, de l'autre. Où ce débat s'origine-t-il ? Dans un ensemble de travaux qui ont été rassemblés par la philosophe américaine Sandra Harding à partir de 1986 autour du concept de *standpoint* (ou « positionnement ») féministe : ceux de la philosophe et politologue Nancy Hartsock, de la sociologue des sciences Hilary Rose et de la sociologue Dorothy Smith. La notion fait plus particulièrement référence à un article d'Hartsock, « *The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism*⁶ ». Le concept de *standpoint* y apparaît comme une relecture féministe du *Standpunkt* marxiste⁷, ce qui le différencie d'un simple « point de vue » individuel (*viewpoint* en anglais⁸). L'article d'Hartsock prolonge en effet une réflexion développée par Marx dans le sixième chapitre du Livre I du *Capital*, qui propose une critique des fondements de l'économie politique. Marx y décrit une scène, dans laquelle un homme achète à un autre sa force de travail. La perspective adoptée par l'économie politique pour penser le salariat comme un échange symétrique, dans lequel les deux hommes sont libres et égaux en droit, dissimule aux yeux de Marx un rapport social structuré par un antagonisme de classes. Selon lui, en effet, les notions de l'économie politique sont façonnées par la pratique des capitalistes. Elles servent à légitimer l'appropriation de l'excédent de valeur, donc à perpétuer la domination. Ce n'est qu'en s'intéressant aux conditions concrètes d'existence des travailleurs et en adoptant leur « point de vue » (*standpunkt*) que l'exploitation du prolétaire devient visible, donc pensable. Dans son article, Nancy Hartsock prolonge cette réflexion en s'intéressant à un autre personnage négligé par l'économie politique et par Marx lui-même : la femme du travailleur. En examinant, dans une perspective historique matérialiste, ses conditions de vie, un nouvel aspect de l'économie et des rapports sociaux devient visible, explique la chercheuse : la division sexuelle du travail et la structure de l'exploitation engagée dans le travail de reproduction. Le concept de *standpoint* développé par Hartsock à la suite de Marx n'est donc pas assimilable à un simple point de vue individuel. Il suppose la conscience, construite dans le temps et l'action collective, d'appartenir à un groupe dominé et d'être pris·e dans un jeu de forces dynamique, conscience qui fonde à la fois un projet de réévaluation des représentations de la société et un programme de lutte politique.

3 Adopter le point de vue des dominé·es constitue ainsi un outil épistémologique puissant pour mettre à distance la vision de la société produite par le groupe dominant, lequel à la fois

structure les relations matérielles et les dissimule en les légitimant. Par la suite, la lecture des rapports sociaux sous l'angle de la classe par Marx, sous l'angle du genre par Hartsock, s'est enrichie de façon à prendre en compte d'autres formes de domination dans une perspective intersectionnelle, mobilisant pour ce faire d'autres traditions théoriques, dont celle du *black feminism*⁹.

4Ces travaux ont aussi fait l'objet de critiques importantes. Il leur a notamment été reproché d'essentialiser la catégorie « femmes » en lui attribuant de façon automatique un privilège épistémologique ou de dissimuler un dangereux relativisme épistémologique¹⁰. L'article de Donna Haraway se donne comme une réponse à l'une et l'autre de ces critiques. Forte de sa formation de biologiste, elle réfute d'un côté les tenants de l'objectivité au sens de neutralité axiologique. Elle défend ainsi les épistémologies féministes contre l'accusation de relativisme, en réaffirmant que le *standpoint* n'est pas assimilable à une opinion, mais aussi que seule une perspective partielle et assumée comme telle répond pleinement à l'impératif d'objectivité scientifique. Elle conteste par ailleurs l'idée d'un privilège accordé aux positionnements minoritaires ou minorés en insistant sur le fait que tous les positionnements, même minoritaires, doivent faire l'objet d'une critique rigoureuse. Il n'existe pas, comme l'ont montré les féministes postcoloniales¹¹, de point de vue « innocent » qui soit dispensé de cet examen. Selon Haraway, le privilège épistémologique accordé au *standpoint* des assujetti·es présente un risque de fétichisation, comme la supériorité aveugle accordée à l'expérience : ce qu'il faut viser, c'est donc un « positionnement mobile », d'une insatiable curiosité, qui résiste à la fixation pour multiplier les points de vue partiels. Dans cet effort conscient de repositionnement critique et de décentrement permanent, les points de vue depuis les marges sont privilégiés, parce qu'ils sont les moins susceptibles de reconduire la prétention à un savoir non localisable, émanant « de nulle part ». Mais Haraway insiste :

[a]pprendre à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir-faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visions technoscientifiques « les plus élevées »¹².

5Les féminismes du positionnement redéfinissent ainsi, plutôt qu'ils ne la congédient, la question de l'objectivité. Donna Haraway réfute « le truc divin¹³ » (*the god trick*), un « regard dominateur émanant de nulle part » qui « permet à la catégorie non marquée de revendiquer le pouvoir de voir sans être vue, de représenter en échappant à la représentation »¹⁴. Sandra Harding oppose à cette « objectivité faible » un programme d'« objectivité forte » (*strong objectivity*¹⁵) destiné à fonder une « science de relève¹⁶ » [*successor science*] : une science

consciente des intérêts de celles et ceux qui la produisent, attentive aux rapports de pouvoir en jeu dans les processus d'élaboration de connaissance et soucieuse de soumettre ses pratiques à un constant réexamen critique. Il s'agit, selon la formulation de María Puig de la Bellacasa, de revendiquer un « positionnement actif à partir d'un "être positionné" qui est partiellement subi¹⁷ ».

6 Faire une généalogie (partielle) des notions de « positionnement » et de « savoirs situés » n'est toutefois pas suffisant. Dans la mesure où ces pensées défendent une approche matérialiste de la connaissance et qu'elles affirment la nécessité, pour élaborer des discours scientifiques fiables, de prendre en compte les intérêts de celles et ceux qui les énoncent, il est cohérent de resituer leur apparition et leur diffusion dans les contextes où elles circulent. Les théories du positionnement prennent leur source dans un prolongement critique de la pensée marxiste et défendent le dialogue avec des travaux élaborés dans les pays anciennement colonisés, donc hors des principaux centres académiques. Ces réflexions ne sont par conséquent pas strictement anglo-saxonnes. Toutefois, elles sont produites et circulent majoritairement dans un cadre universitaire américain, différemment structuré de la recherche française, notamment en ce qui concerne son organisation disciplinaire. Il s'agit aussi d'un corpus de textes peu traduits en français, si l'on excepte l'article de Donna Haraway, publié en France près de vingt ans après sa parution. Pour autant, il faut nuancer une assimilation hâtive de ces travaux à une pensée « importée ». D'une part, ce reproche peut servir à dissimuler, derrière le refus de s'aligner derrière un modèle académique uniformément jugé « hégémonique », une réticence à réévaluer les pratiques scientifiques, démarche critique pourtant essentielle à la production d'une recherche de qualité. On fait ici le pari qu'une remise en question des méthodes et des fondements disciplinaires constitue moins une menace qu'un gain pour la recherche et pour la discipline elles-mêmes. D'autre part, une telle démarche critique est loin d'être circonscrite aux théories rassemblées sous les appellations de « savoirs situés » et de « *standpoint feminism* », ni aux pensées féministes et postcoloniales. Ces théories ont en effet connu un écho important dans la recherche en français, où une critique féministe de Marx s'est développée dès les années 1970¹⁸, et sont venues nourrir des réflexions qui, au sein de la recherche féministe en particulier, interrogeaient l'androcentrisme des pratiques scientifiques¹⁹. Elles font aussi écho à d'autres approches, parfois qualifiées de « généralistes », également menées dans un cadre académique français. Sans prétendre produire la liste exhaustive des travaux susceptibles d'être rapprochés des féminismes du positionnement, je m'intéresserai plus particulièrement ici à ceux d'un chercheur désormais canonique : Pierre Bourdieu.

En théorie (2) : critique de la science et réflexivité

7La pensée de Pierre Bourdieu a pu susciter la controverse dans les études littéraires au moment de la parution des *Règles de l'art*. Son analyse désacralisante du fait littéraire et sa rhétorique parfois virulente l'ont en effet érigé en « désenchanteur²⁰ », mais aussi en intrus contestant vigoureusement la discipline littéraire depuis son dehors, qui plus est avec un regard perçu comme surplombant. Près de vingt ans après sa mort, pourtant, une analyse du fait littéraire héritière de la sociologie des champs, telle qu'elle se manifeste dans les travaux de Gisèle Sapiro, de Jérôme Meizoz ou d'Anna Boschetti, entre autres, paraît largement admise. Elle s'intègre à une contestation assez générale, au sein de la discipline, d'une approche exclusivement esthétique des œuvres littéraires. C'est toutefois moins le Bourdieu des *Règles de l'art* que j'aimerais mobiliser pour approfondir une réflexion sur ce que pourrait signifier une recherche située en littérature, que le Bourdieu attentif à penser la question du point de vue dans les discours scientifiques : celui du *Sens pratique*, des *Méditations pascaliennes* et de *Science de la science et réflexivité*²¹. Les deux objets d'analyse, littéraire et scientifique, sont en effet liés dans sa pensée : la question de l'autonomie de la littérature, comme le montre Gisèle Sapiro, a permis à Bourdieu d'interroger de façon indirecte la structure du champ scientifique²². Il me semble toutefois que, jusqu'ici, ces réflexions ont peu été réappropriées par les chercheur·es en études littéraires pour penser l'articulation entre leur objet d'étude et les enjeux méthodologiques propres à leur discipline, et c'est ce que j'aimerais proposer de faire dans la suite de cet article.

8Dès 1975, Pierre Bourdieu introduit le concept de champ scientifique dans un article fondateur qui le définit comme « un champ social comme un autre », partant comme un lieu de lutte pour l'autorité scientifique, entendue comme une espèce spécifique de capital. Il poursuit ce travail dans un cours au Collège de France publié en 2001 sous le titre *Science de la science et réflexivité* et, avant cela, dans ses *Méditations pascaliennes* (1997). C'est durant cette décennie 1990 que la notion de réflexivité acquiert une place déterminante dans sa recherche²³. Pour Pierre Bourdieu, les sciences sociales doivent « analyser rationnellement la domination²⁴ », suivant une logique de dévoilement de la structure de la réalité, en mettant au jour des rapports de domination dissimulés et intériorisés par les agents. Mais cette ambition est compliquée par le fait que la recherche est elle-même un fait social qui se déploie dans un champ doté d'une rationalité propre, fondée sur un détachement par rapport aux intérêts autres que ceux de la

connaissance. Bourdieu, empruntant le terme à John L. Austin, la nomme « raison scolastique » et définit sa posture scientifique contre une telle vision, « pure » et « an-historique », du travail scientifique, qui en occulte selon lui la dimension sociale et pratique. Pour contrer les déformations inhérentes à sa pratique, le chercheur doit se livrer à une « objectivation participante »²⁵. Ce travail, destiné à éclairer son rapport subjectif à l'objet qu'il étudie, suppose un effort de réflexivité, par lequel la science sociale « se prenant elle-même pour objet, se sert de ses propres armes pour se comprendre et se contrôler²⁶ ». Il s'agit ainsi non seulement d'opérer un retour du sujet sur son expérience propre, mais, à travers une démarche foncièrement collective²⁷, d'interroger la discipline dans ses structures et ses impensés. Loin de relativiser les connaissances ainsi produites, la réflexivité chez Bourdieu est donc avant tout « synonyme de méthode²⁸ » : elle vise à garantir une science plus objective, à travers un processus d'auto-analyse que l'on peut rapprocher du programme, collectif lui aussi, d'objectivité « forte » défendu par Harding.

9Les années 1990 voient donc se développer, de part et d'autre de l'Atlantique, des réflexions concernant les conditions d'élaboration des discours scientifiques et une redéfinition de l'objectivité qui méritent d'être mises en regard²⁹. Harding comme Bourdieu invitent à un travail d'objectivation des impensés que dissimule une objectivité scientifique entendue comme un synonyme de neutralité. Il ne s'agit évidemment pas de rabattre les théories du positionnement sur la réflexivité bourdieusienne ou inversement, ni de minimiser les incompatibilités entre les pensées féministes et le travail de Bourdieu, lesquelles se sont cristallisées au moment de la parution de *La Domination masculine*, ouvrage accusé de méconnaître et de s'appropriier les travaux féministes de référence sur le sujet³⁰. Mais on peut souligner des points de convergence entre ces pensées. Un premier trait commun tient à leur souci de réfuter l'illusion d'une pensée scientifique s'élaborant « hors sol » et capable de se saisir d'un objet de façon transparente. Cette méfiance doit beaucoup à la pensée de Marx, dont Bourdieu comme les féministes du positionnement se ressaisissent de façon critique. Les unes comme l'autre reconduisent l'ambition de dévoiler les rapports de domination dissimulés derrière des représentations de la société tendant à les légitimer (ce que Bourdieu nomme « violence symbolique »). Cet héritage se traduit notamment par une mobilisation massive du champ lexical de la vision (« point de vue », « perspective », « visible »/« invisible », etc.) et par le recours aux termes de « situation » et de « position ». Elle se traduit aussi par une attention spécifique à ce que j'appellerais les « angles morts de la pensée scientifique », et par

l'appel à une entreprise collective et critique visant à objectiver les intérêts, les biais et les présupposés de la recherche.

10 Quel renouvellement des approches et des méthodes une telle critique de la science appelle-t-elle alors ? C'est sur ce point que les positions de Bourdieu et des féministes du *standpoint* divergent radicalement. Les principales différences entre ces deux ensembles de réflexions me semblent devoir être considérées en termes de stratégie. Pour Bourdieu, la sociologie du champ « offre la possibilité de prendre un point de vue sur l'ensemble des points de vue ainsi constitués comme tels³¹ ». La réflexivité collective qu'il appelle de ses vœux permet à la communauté scientifique de s'autonomiser et au sujet scientifique de se couper des « autres agents qui, professionnels ou profanes, restent enfermés dans un point de vue qu'ils ignorent comme tels ». Dominique Rabaté souligne qu'une telle analyse érige l'approche sociologique en exception, seule capable d'offrir une vision objectivée de toutes les positions.

La sociologie critique ne saurait donc s'exempter de la méthode de construction qu'elle applique aux autres champs, mais ce retournement autoréflexif est en même temps une sorte de ruse pour l'instituer comme seul lieu – idéal et idéal – de vision de tous les points de vue en même temps (jusqu'au sien propre à voir en un miroir critique)³².

11 Ce « lieu » utopique d'où émane le point de vue sociologique identifie la scientificité à une extériorité par rapport au monde social, extériorité non pas donnée, mais reconstruite dans l'objectivation critique. Il s'agit en d'autres termes, comme le reconnaît Bourdieu lui-même, d'élaborer une critique de ce qu'il nomme *skholè* (l'illusion qui permet de considérer la recherche comme étant à elle-même sa propre fin) par le biais d'un discours foncièrement scolastique.

12 Les féministes du *standpoint* et des savoirs situés, au contraire, refusent une telle extériorité. Là où Bourdieu entend édifier un point de vue capable d'englober tous les points de vue et d'éclairer leurs angles morts, adoptant une position qui risque de reconduire le surplomb de la « vision d'en haut », Haraway prône, selon une logique plus horizontale, une multiplication de points de vue partiels et situés. Là où le discours de Bourdieu reste volontairement théorique, même quand il critique les logiques qui président à la production des discours théoriques, les féminismes du positionnement mettent l'accent sur une responsabilité des pratiques académiques et réfléchissent aux modalités actives de transformation de celles-ci, notamment sur le mode de « l'intervention³³ ». Loin de se « couper » d'un point de vue « profane », il

s'agit aussi, pour ces chercheuses, de s'éduquer de manière critique aux visions forgées dans les luttes contre les dominations et d'envisager des modalités de recherche engagée qui assument l'héritage de ces luttes. À l'opposé de la posture incarnée par Bourdieu, ces théories défendent donc aussi d'autres pratiques et d'autres formes scientifiques, qui ne rabattent pas la critique sur le seul discours théorique³⁴.

13Plutôt que de définir ces pensées l'une contre l'autre ou de les hiérarchiser, il semble plus fécond de les envisager comme des stratégies distinctes, car adaptées au contexte académique spécifique dans lequel elles s'inscrivent. La définition de la réflexivité par Bourdieu est indissociable de son entreprise d'affirmation de la sociologie en tant que discipline, notamment contre la philosophie, à laquelle il a initialement été formé. Les *feminist studies* et les *science and technology studies*, constituées aux États-Unis en « études » selon une logique institutionnelle qui réfute en partie la structuration disciplinaire française, obéissent à des intérêts et à des pratiques de recherche différents. C'est aussi sous l'angle de la stratégie que la question de la réflexivité me semble devoir être posée en études littéraires. Non pas dans l'optique, normative, de définir ce que les études littéraires *devraient être*, mais avec l'objectif, pragmatique, de répondre aux inquiétudes qu'elles suscitent quant à leur scientificité, autant que de participer au programme d'une science critique d'elle-même. Ce programme, faisons-en le pari, aurait à gagner d'une mobilisation plus systématique et plus éclairée des outils, des méthodes et des concepts développés par les chercheur·es en littérature.

14Quelle stratégie adopter alors pour participer activement, en tant que « littéraires », à un questionnement et à une critique des pratiques scientifiques ? La réponse à cette question nécessite de prendre en compte la multiplicité des approches propres à l'étude de l'objet « Littérature ». Les études littéraires, plus proches en cela des *studies* que de la sociologie, peinent à s'inscrire dans un cadre disciplinaire unique. Elles combinent volontiers des méthodes issues de l'histoire littéraire, de l'analyse de discours, de la stylistique, de la linguistique, de la sociocritique, de la rhétorique, de l'esthétique, de la philosophie, de la sociologie, entre autres. Si elle est parfois synonyme d'inconfort institutionnel, cette pluralité d'approches favorise aussi une critique des discours scientifiques sous l'angle d'une multiplication de points de vue partiels, suivant la logique des savoirs situés défendue par Donna Haraway. Elle invite à penser et à pratiquer une réflexivité collective, plurielle, suivant un programme que la seconde partie de cet article entend esquisser à partir d'un objet particulier : la théorie littéraire.

En pratique : la théorie littéraire, essai de situation

15 Désigner un écrit comme « théorie littéraire » revient à effectuer une opération de classement de type générique, c'est-à-dire déterminée par une logique propre à la discipline littéraire, dont la structuration en genres (poésie, roman, essai, etc.) et en sous-genres reste largement opérante. De même qu'on peut interroger et historiciser les gestes par lesquels certains écrits se voient identifiés comme appartenant, par exemple, au genre de l'épopée ou de la pastorale³⁵, il est utile d'interroger et d'historiciser ceux par lesquels certains écrits se voient identifiés et lus comme « théoriques ». Prenons l'exemple d'une bibliographie structurée, présentée dans le cadre d'un cours ou d'un mémoire de recherche. Quels titres y sont identifiés comme relevant de la catégorie « théorie littéraire » ? À quelle(s) autre(s) entrée(s) bibliographique(s) cette catégorie s'oppose-t-elle ? Selon quels critères la distinction s'opère-t-elle ? Y a-t-il des titres pour lesquels un tel classement pose question et pourquoi³⁶ ? L'opération intellectuelle de « situation » suppose également de prendre en compte les conditions matérielles de production de tels écrits, les enjeux de pouvoir et les intérêts qui les sous-tendent. Autrement dit, elle invite à poser les questions suivantes : « Qui fait de la théorie ? », par conséquent « Qui n'en fait pas ? » et « Quelles sont les raisons de ce partage ? » Mais aussi : « En quoi une pratique de recherche contribue-t-elle à conforter ou à interroger ce partage ? »

16 Dès lors qu'on pose de telles questions, on s'aperçoit qu'un geste apparemment descriptif du type « ceci est de la théorie littéraire » s'inscrit dans une histoire et obéit à des logiques sociales. La théorie littéraire peut se définir comme l'ensemble des textes identifiés, à un moment historique donné, comme relevant de cette catégorie par les acteurs du champ (chercheur·es, enseignant·es, éditeurs·rices, auteur·es), partant comme un corpus plus ou moins mouvant. Ce type de définition institutionnelle, forcément circulaire, s'appuie sur la distinction, relativement admise au sein des études littéraires, entre différentes pratiques d'analyse des textes qui se définissent les unes par rapport aux autres et qui organisent la discipline en plusieurs ensembles d'approches, dont les principaux sont l'histoire littéraire, la critique universitaire (ou herméneutique littéraire) et la théorie littéraire³⁷. Chacune de ces approches, qui peuvent se combiner dans les travaux des chercheur·es, se fonde sur un rapport distinct à l'objet. En schématisant, les textes littéraires peuvent faire l'objet de contextualisations (histoire littéraire), d'interprétations (herméneutique littéraire) ou de modélisations (théorie littéraire), suivant des

démarches qui apparentent certaines de ces approches à d'autres disciplines, telles que l'histoire (pour l'approche contextualisante) ou l'esthétique (pour l'approche modélisante).

17 Ces différentes modalités d'étude des textes littéraires ne bénéficient pas à toutes les époques du même prestige académique. La démarche critique est ainsi aujourd'hui associée à une moindre légitimité scientifique, sans doute parce qu'elle s'exerce aussi en dehors de la sphère universitaire, notamment dans la presse, fragilisant de fait l'autonomie du champ scientifique. Cette relative méfiance hérite aussi d'une contestation érigeant le critique en simple *lector* voué au ressassement (Bourdieu) ou accusant les chercheur·es en études littéraires de plaquer sur les textes toutes les grilles d'analyse (psychanalyse, déconstruction, féminisme, etc.) susceptibles d'être glanées ailleurs. Il ne s'agit pas d'entrer dans un tel débat, mais d'objectiver en les historicisant les représentations et les critères de scientificité que mobilisent les chercheur·es en littérature pour définir leur pratique. Dans le contexte français contemporain, il est fréquent d'associer, en les distinguant, théorie et histoire littéraire, pour les différencier d'une approche strictement herméneutique. On peut en donner pour exemple la leçon inaugurale d'Antoine Compagnon au Collège de France en 2006. Titulaire d'une chaire intitulée « Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie », celui-ci distingue entre « théorie et histoire », entendues comme des « manières » ou des « façons » d'approcher le fait littéraire, et une « critique » définie comme un exercice de « jugement » ou d'« évaluation » (plutôt que référée à une démarche herméneutique³⁸). Un autre exemple en est donné par le titre même de la revue où cet article est publié : *Fabula-LhT. Littérature, histoire, théorie*. Dans le n° 0, paru en 2005, Marc Escola propose de considérer les « gestes » communs à l'historien et au théoricien de la littérature tout en posant clairement la distinction entre histoire, critique et théorie littéraire.

La ligne de démarcation ne passe pas [...] entre histoire et théorie, mais entre discours herméneutiques — les différentes formes de « critique » littéraire —, qui cherchent à cerner la *singularité* d'un texte ou d'une œuvre donnés, et les pratiques qui visent à construire des objets *transcendants* les textes ou les œuvres individuels : la « période » ou le « genre » sont des objets de statut épistémologique comparables³⁹.

18 Prenant appui sur Michel Charles⁴⁰, Marc Escola introduit ensuite une différence entre les approches théoriciennes et historiennes, arguant que « l'histoire littéraire ne peut apparemment regarder que vers la série des œuvres du passé, quand la théorie s'efforce légitimement d'embrasser non seulement l'ensemble des œuvres réelles mais aussi *la totalité des textes*

possibles ». La restriction « ne...que » se voit ensuite justifiée par une définition de la scientificité que vient expliciter une citation de Gérard Genette. Appelant de ses vœux une « théorie générale des formes littéraires » (aussi appelée « poétique »), Genette écrit :

Qu'une telle discipline [la poétique] doive ou non chercher à se constituer comme une « science » de la littérature, c'est une question peut-être secondaire ; du moins est-il certain qu'elle seule peut y prétendre, puisque, comme chacun sait, [...] il n'est de « science » que du « général »⁴¹.

19On pourrait gloser ce « comme chacun sait » en coup de force rhétorique. Il semble plus profitable d'historiciser un tel discours, c'est-à-dire de le réinscrire dans un moment et un contexte intellectuels donnés, dans une histoire des critères de scientificité qui n'a rien d'immuable et qui détermine en partie les stratégies d'affirmation possibles dans le champ universitaire⁴². Le propos est initialement tenu par Genette dans une communication à Cerisy-la-Salle sur l'enseignement de la littérature en juillet 1969. Deux ans auparavant, dans l'avant-propos de *Littérature et Signification*, Tzvetan Todorov proposait de fonder une « science de la littérature » ou « poétique »⁴³, qu'entérinera la création de la revue *Poétique* en 1970 et de la collection du même nom au Seuil. La sociologue Lucile Dumont a ainsi analysé le processus d'institutionnalisation de la théorie littéraire telle qu'elle a pu être représentée par Roland Barthes, Julia Kristeva, puis Gérard Genette ou Tzvetan Todorov dans les années 1960 et 1970 et le rôle qu'y a joué la question de la scientificité :

La place de la théorie dans les hiérarchies intellectuelles, de même que l'intégration des théoriciens à des institutions prestigieuses, redoublent [...] la force et la réception des théories qui visent à « faire science » dans les lettres et interrogent, au-delà des discours des théoriciens, les processus sociaux à l'œuvre dans la labellisation scientifique de certaines productions intellectuelles⁴⁴.

20François Provenzano a quant à lui montré combien la théorie littéraire induit des processus de consécration de certaines œuvres et souligné que « la position du théoricien lui-même, au sein de son champ de pratiques, est elle-même en jeu dans l'opération de consécration⁴⁵ ».

21Ce que la citation de Genette révèle, en outre, c'est que l'affirmation de la théorie littéraire en tant que pratique académique s'accompagne de discours de légitimation qui transposent dans le domaine de la recherche en littérature une hiérarchie symbolique entre disciplines, en vertu

d'une opposition entre « général » et « particulier ». Cette hiérarchie, qui a notamment servi à distinguer la philosophie des autres sciences humaines, a été largement commentée et critiquée par Bourdieu. Voici ce qu'il écrit dans des « confessions impersonnelles » préfigurant son *auto-analyse* au sujet de son entrée à l'École Normale Supérieure :

La logique selon laquelle se déterminait la « vocation » de « philosophe » n'était sans doute pas très différente [de la mécanique d'élection qui conduit les élites à reconnaître les critères d'élection qui les ont constitués comme telles] : on ne faisait que se soumettre à la hiérarchie des disciplines en s'orientant, et sans doute d'autant plus souvent que l'on avait été plus couronné, vers ce que Jean-Louis Fabiani appelle « la discipline du couronnement ». [...] Pour faire mieux comprendre, et au risque de choquer une profession qui se défend d'avoir de telles dispositions hiérarchiques, je dirai que, sans avoir la même rigueur mécanique, le choix de la philosophie n'était pas si différent dans son principe de celui qui détermine les mieux classés de certains grands concours à choisir les Mines ou l'Inspection des finances. On devenait « philosophe » parce qu'on avait été consacré et on se consacrait en s'assurant l'identité prestigieuse de « philosophe »⁴⁶.

22 Amusons-nous un instant à transposer cette description du paysage disciplinaire français des années 1950 au monde de la recherche en littérature du début du XXI^e siècle, en remplaçant « philosophie » par « théorie ». Voici ce qu'on obtient :

La logique selon laquelle se déterminait la « vocation » de « théoricien·e » n'était sans doute pas très différente [de la mécanique d'élection qui conduit les élites à reconnaître les critères d'élection qui les ont constitués comme telles] : on ne faisait que se soumettre à la hiérarchie des disciplines en s'orientant, et sans doute d'autant plus souvent que l'on avait été plus couronné, vers ce que Gérard Genette considère comme la seule approche littéraire susceptible de prétendre au rang de science. [...] Pour faire mieux comprendre, et au risque de choquer une profession qui se défend d'avoir de telles dispositions hiérarchiques, je dirai que, sans avoir la même rigueur mécanique, le choix de la théorie n'était pas si différent dans son principe de celui qui détermine les mieux classés de certains grands concours à choisir les Mines ou l'Inspection des finances. On devenait « théoricien·e » parce qu'on avait été consacré·e et on se consacrait en s'assurant l'identité prestigieuse de « théoricien·e ».

23 De telles hiérarchies sont toujours historiquement déterminées et par conséquent mouvantes, comme le sont les imaginaires et les critères de la scientificité auxquels elles s'articulent. Elles

peuvent aussi être en contradiction avec certains fonctionnements institutionnels, notamment avec les logiques de recrutement⁴⁷.

24 Toute l'entreprise de définition de la sociologie par Bourdieu vise à contester la prééminence de la philosophie sur les sciences sociales et à réfuter le prestige associé aux seuls gestes intellectuels d'abstraction et de généralisation. Ce prestige, lié à une définition de la science comme productrice de modèles, semble aujourd'hui moins éclatant qu'il ne l'était dans les années 1950. Il se voit concurrencé, voire supplanté par un prestige qu'on peut qualifier d'anti-scolastique, davantage lié à un pôle concret de la recherche. En témoignent, dans les discours et les imaginaires scientifiques contemporains, la valorisation de pratiques de recherche impliquant la confrontation à un « terrain⁴⁸ », le recours à « l'enquête » ou la consultation d'archives. Mais ces hiérarchies, pour être mouvantes, informent en continu les pratiques universitaires et de recherche. Une auto-analyse, entendue non pas en termes de trajectoire individuelle, mais de trajectoire institutionnelle, de retour réflexif sur la discipline et sur ses représentations, peut ainsi s'avérer pertinente pour mettre en perspective la structuration du champ académique, pour en interroger les fondements et les conséquences sur la production de savoirs.

En pratique (2) : enseigner la théorie littéraire ?

25 « Situer la théorie » littéraire revient donc notamment à historiciser les gestes qui identifient certains discours comme « théoriques » et invite à prendre en compte les pratiques sociales en jeu dans leur production. Sans doute une telle entreprise a-t-elle partie liée avec un désir de « désacralisation », mais elle répond aussi à une autre ambition, que je me permettrai d'éclairer par le biais d'une « confession impersonnelle » tirée de mon expérience d'enseignante. Lire et faire de la théorie littéraire peut s'apparenter à une fête de l'intelligence. Affiner des concepts, déployer des typologies, modéliser des phénomènes, répertorier des possibles, poser des problèmes, produire des néologismes a quelque chose d'un jeu savant, d'une création joyeuse que bien des mathématicien·nes connaissent aussi. Pourtant, j'ai longtemps peiné à créer, dans mes cours, les conditions où la lecture de Barthes et de Genette apparaîtrait comme un moment d'enthousiasme partagé, où chacun·e se mettrait à jongler avec les notions, à tracer des schémas, à prolonger des tableaux⁴⁹. Au lieu des voltiges de l'esprit espérées, j'affrontais souvent, de la part d'une majorité étudiant·es, un silence poli, vraisemblablement ennuyé, parfois teinté

d'hostilité ou d'incompréhension. Pour le dire dans les termes convenus de l'échec enseignant, « je les perdais ». Espérer transmettre quelque chose de la pensée de ces auteurs supposait d'affronter cette « résistance à la théorie » et de l'interroger⁵⁰. Mes cours de théorie littéraire se sont ainsi progressivement transformés pour intégrer la lecture d'articles critiques qui s'efforcent d'élucider cette résistance.

26 Comme le rappelle dans ce numéro l'article d'Aurore Turbiau, les féministes sont depuis les années 1970 tiraillées entre une méfiance à l'égard de la théorie et une ambition théorique⁵¹. Le désir de théorie, lié à la volonté de s'approprier un prestige conceptuel et discursif identifié au genre masculin, correspond aussi au besoin d'accompagner les pratiques militantes par des discours susceptibles de les nourrir. La méfiance vis-à-vis de la théorie, quant à elle, peut être liée à deux ensembles d'objections, que rappelle le texte de présentation d'un important colloque qui s'est tenu à Lyon au printemps 2018 sous le titre « Théoriser en féministe⁵² ». D'une part, les pensées féministes revendiquent leur ancrage dans l'expérience quotidienne des femmes, tandis que la théorie renvoie à une opération d'abstraction, laquelle risque toujours de glisser vers une universalisation abusive et de dissimuler une « masculinité abstraite⁵³ ». D'autre part, la théorie, dans sa dimension spéculative, peut apparaître comme une occupation réservée aux « intellectuel·les⁵⁴ » qui les éloigne de la lutte et de l'expérience militantes. Comment alors « théoriser en féministe », quand la majeure partie de la production théorique occidentale s'est construite dans une perspective androcentrique⁵⁵ ? La question mérite aussi d'être posée pour la théorie littéraire. Il ne s'agit pas seulement de constater que la bibliographie des théoricien·nes de la littérature est loin d'être paritaire⁵⁶, que ce soit pour le déplorer ou pour le critiquer, mais d'en interroger les effets sur l'institution et sur la compréhension du fait littéraire, comme le propose Heta Rundgren dans ce numéro⁵⁷.

27 Un autre ensemble d'analyses peut venir éclairer certaines réticences à lire et faire de la théorie littéraire. Même s'il convient de distinguer entre une théorie littéraire étudiée ici dans un contexte français et une « *theory* » anglophone constituant un ensemble beaucoup plus vaste et flou de textes⁵⁸, certaines critiques dont la *theory* a fait l'objet sont susceptibles de nourrir une réflexion quant aux pratiques académiques en études littéraires. Dans un article publié en 1987 et intitulé « *The Race for Theory* », la chercheuse Barbara T. Christian s'insurge contre une théorie littéraire qu'elle juge hégémonique, abstraite et élitiste⁵⁹. Elle lui reproche d'être normative et restrictive, estimant qu'elle contribue à exclure de la catégorie « théorie » les écrits de création, partant à exclure de la catégorie des théoricien·nes les personnes de couleur. Elle

y défend l'idée que celles-ci ont toujours produit de la théorie, mais dans des formes qui privilégient la narration et les jeux de langage à l'abstraction. Terry Eagleton défend de son côté l'idée que la théorie littéraire sert à renforcer le système politico-idéologique dominant en affirmant qu'elle se situe hors de l'histoire⁶⁰.

28Ces quelques exemples de critiques ont été mobilisés par les étudiant·es comme des outils permettant de poser des problèmes plutôt que comme des grilles de lecture à appliquer aux corpus de théorie littéraire. Ils ont été complétés par les travaux que j'ai rapidement présentés en première partie de cet article, par des travaux portant sur l'histoire des études littéraires et sur les usages scolaires de certains corpus théoriques, ou encore par l'analyse de rapports de jurys de concours, afin d'examiner la place des références théoriques dans les attendus liés à différents exercices universitaires. Étudier de manière critique la théorie littéraire, non seulement comme un corpus de textes ou d'œuvres, mais en tant qu'elle constitue une forme discursive spécifique, régie par des règles, prise dans une histoire des formes de la production scientifique et des idéologies, participant de pratiques pédagogiques, institutionnelles et sociales présente à mon sens plusieurs intérêts.

29Le premier est d'ordre pédagogique. Une partie du travail d'enseignement de la littérature consiste à inculquer des codes, soit en les explicitant, soit en les performant de façon répétée et en corrigeant les travaux ou les prises de parole qui y dérogent. Dans certains cas, les enseignant·es performant ces codes sans y penser, partant sans les donner à penser, au risque de les donner à voir comme « naturels », traduisant « objectivement » une supériorité intellectuelle de certains individus sur d'autres. Tenter d'objectiver certains des codes qu'une longue formation offre seule la possibilité d'intégrer permet aussi, en les dénaturant, d'en favoriser l'apprentissage et la maîtrise. Une telle démarche profite notamment aux étudiant·es qui, pour n'avoir pas baigné dans de tels codes aussi longtemps que d'autres, en subissent plus fortement la sanction⁶¹. Le recours à la théorie littéraire fait partie de ces codes. En tant que pratique académique, la production théorique (par exemple sous la forme d'une typologie) et la mobilisation de références théoriques produisent un effet d'autorité spécifique. Il ne s'agit pas de l'évacuer ou de la contester. Mais la nommer, l'historiciser et tenter d'explicitier la manière dont elle opère sont des modalités essentielles d'appropriation de cette autorité. Cet enjeu pédagogique recoupe ainsi le projet d'une science émancipatrice, soucieuse d'objectiver et d'étudier les structures de domination afin de réfuter les croyances qu'elles produisent.

30Le second intérêt d'une telle approche est d'ordre épistémologique : la recherche en littérature gagne à passer les discours qu'elle produit au crible des outils qu'elle mobilise pour étudier les textes littéraires. L'histoire littéraire a ainsi fait l'objet d'une vaste entreprise d'examen réflexif⁶², les outils de la poétique peuvent servir à modéliser la critique littéraire⁶³, tandis qu'une analyse stylistique permet de mettre au jour les stéréotypes qui traversent les écrits académiques⁶⁴. On pourrait également appliquer d'autres outils de la rhétorique aux productions des chercheur·es en littérature : étudier le « répertoire postural⁶⁵ » qu'elles permettent de définir et les éthos qu'elles mobilisent, depuis celui du « joueur iconoclaste » (à la Pierre Bayard) jusqu'au « formaliste austère » (à la Gérard Genette) ; interroger les structures d'énonciation qu'elles mettent en œuvre, par exemple en comparant les usages différenciés de l'adresse au lecteur et du tutoiement chez des universitaires comme Jérôme Meizoz, Sophie Rabau ou Heta Rundgren. Une telle entreprise se donne pour objectif d'interroger, depuis les études littéraires et avec leurs outils propres, les représentations et les usages qui structurent, à un moment historique donné, la production des discours académiques. L'usage de ces outils a déjà contribué aux travaux en épistémologie des sciences, dont certains ont montré combien les métaphores mobilisées pour décrire les phénomènes observés, même en sciences dites « dures », affectent leur compréhension⁶⁶. L'ensemble des disciplines, dans la mesure où elles produisent elles aussi des discours, gagneraient à mobiliser plus largement et de manière plus précise les méthodes et les outils des études littéraires pour nourrir leur pratique de la réflexivité. Les appliquer en premier lieu à une « auto-analyse » du côté des études littéraires ouvre la voie à une telle circulation des outils et des méthodes.

31Un troisième intérêt d'un tel travail me semble résider dans les « conversations partagées » qu'il rend possible. L'entreprise de situation des savoirs et l'effort consistant à expliciter d'« où l'on parle » renvoient moins à une trajectoire ou à des coordonnées individuelles qu'elle n'interroge, derrière la métaphore spatiale, une situation comprise en termes institutionnels, historiques et politiques. Dès lors, se situer suppose toujours de tracer les contours d'un « nous », réel ou projeté. Se situer dans son discours, c'est d'abord poser la question de ce qui est commun à celles et ceux que rassemble ou que souhaite rassembler une énonciation particulière. C'est aussi poser la question de ce qui les oppose, ou de ce qui les oppose à d'autres. Définir d'où l'on parle suppose donc, et peut-être avant tout, de s'intéresser à qui l'on parle – sans faire comme si, s'adressant à certain·es, on s'adressait à tou·te·s. « Pour qui faisons-nous ce que nous faisons quand nous faisons de la critique littéraire ? », s'interroge Barbara T. Christian. « Telle est à mon sens, la question centrale aujourd'hui », poursuit la

chercheuse, « surtout pour les rares d'entre nous qui ont suffisamment infiltré l'académie pour être courtisé·es par elle. La réponse à cette question détermine l'orientation de notre travail, la langue que nous utilisons, les objectifs auxquels elle est destinée⁶⁷ ».

32Ces objectifs et les stratégies qui y répondent ont certes une dimension scientifique et une dimension relative à l'occupation du champ académique, mais ils sont également politiques, quand ils visent à modifier les configurations possibles de ce « nous », à le définir au-delà de la seule appartenance institutionnelle et de la hiérarchie qu'elle instaure entre des individus qui n'y bénéficient pas du même degré de légitimité. Si l'autorité scientifique se construit dans le temps, notamment par la reconnaissance des pairs, la réflexivité, quant à elle, n'est pas l'apanage de savants consacrés : elle se pratique aussi collectivement et à tous les niveaux d'une formation intellectuelle. Dans la réflexion sur la théorie littéraire présentée ici, les lectures de Bourdieu ou d'Haraway ne sont venues que dans un second temps, pour nourrir une critique initiée par les étudiant·es⁶⁸, menée ensuite avec elles et eux, puis avec les chercheur·es qui ont initié et coordonné ce numéro. Selon les contextes et les situations, de nouvelles lectures ont émergé, proposant des généalogies alternatives, faisant émerger d'autres solidarités et d'autres alliances, ouvrant vers d'autres « conversations partagées ». Comme le rappelle Sara Ahmed, la solidarité suppose de reconnaître ce qui est commun à un ensemble d'individus et qui définit pour eux un terrain d'entente (*common ground*⁶⁹). Celui-ci se définit autant en termes d'appartenance (à un groupe, à un champ disciplinaire, ici celui des études littéraires), qu'en termes d'objectifs, qu'ils soient scientifiques ou politiques, possiblement scientifiques *et* politiques.

33La possibilité de « conversations partagées » offertes par une recherche située ne se limite pas aux seul·es chercheur·es en littérature et peut ouvrir aussi à de nouveaux dialogues avec des disciplines régulièrement soupçonnées de mépriser ou de phagocyter les études littéraires. Il est vrai que les études littéraires francophones ne sont aujourd'hui en situation de force ni à l'échelle internationale (dominée par la recherche en langue anglaise), ni à l'échelle nationale (où le modèle de scientificité associé aux sciences humaines, dans lequel la littérature et la notion de texte occupaient une place de choix, tend à décliner au profit de celui des sciences sociales, dans lequel la littérature constitue un fait social parmi d'autres). Les effets en termes de création de postes universitaires, de financements, de conditions de travail, d'effectifs étudiants, inquiètent légitimement les enseignant·es et les chercheur·es en littérature. Pourtant, les théories des savoirs situés nous apprennent aussi qu'une position minoritaire d'un point de

vue social et politique peut, à certaines conditions, être transformée « en bénéfice épistémique, scientifique et politique⁷⁰ ». Faire de la recherche depuis une position inconfortable ou minoritaire dans le champ de la production scientifique ne dispense pas d'une pratique réflexive obstinée. Mais une telle position présente un avantage certain : elle favorise l'inventivité critique et la confrontation des points de vue. Situer la recherche en littérature apparaît alors tout ensemble comme une entreprise intellectuelle ouvrant vers des pratiques scientifiques plus critiques, plus collectives, plus fidèles à une définition « forte » de l'objectivité, comme une stratégie parmi d'autres de réponse aux discours témoignant d'une inquiétude quant à l'avenir de la discipline et comme la possibilité de construire de nouvelles alliances.

bibliographie

AHMED Sara, *The Cultural Politics of Emotions*, Edinburgh, Edinburgh UP et Routledge, 2004.

ARMENGAUD Françoise, « Pierre Bourdieu “grand témoin” ? », *Nouvelles Questions féministes*, n° 14, 1993, p. 83-88.

BATTAGLIOLA Françoise, COMBES Danièle, DAUNE-RICHARD Anne-Marie, DEVREUX Anne-Marie, FERRAND Michèle, et LANGEVIN Annette, *À propos des rapports sociaux de sexe. Parcours épistémologiques* (1986), Champigny, CSU-CNRS, 1990.

BAYER Véronique, ROLLIN Zoé, MARTIN Hélène *et al.*, « L'intervention féministe : un continuum entre pratiques et connaissances », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 37, 2018/2, p. 6-12.

BOURDIEU Pierre (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

—, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

—, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

—, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.

—, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Seuil, 2001.

—, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 150, 2003, p. 43-57.

BRACKE Sarah et PUIG de la BELLACASA María, « Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines », *Cahiers du Genre*, vol. 54, n° 1, 2013, p. 45-66.

CHARLES Michel, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1995.

CHRISTIAN Barbara, « The Race for Theory », *Cultural Critique*, n° 6, « The Nature and Context of Minority Discourse », Spring 1987, p. 51-63.

CITTON Yves, « Théoriser, expérimenter : l’embarras des richesses dans le domaine des études littéraires », entretien avec Angela Braitto, dans Vadean MIRELLA (dir.), *Apprendre, enseigner, transmettre la théorie. Les sciences humaines au niveau universitaire*, Ontario, Mestengo Press, 2009.

—, *Lire, interpréter, actualiser. Pour quoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam, 2007.

COLLIN Françoise, « Praxis de la différence : Notes sur le tragique du sujet », *Les Cahiers du GRIF*, n° 46, « Provenances de la pensée femmes/philosophie », 1992, p. 125-141.

COMPAGNON Antoine, *La Littérature, pour quoi faire ?* Leçon inaugurale prononcée le jeudi 30 novembre 2006, Paris, Collège de France, 2007 ; en ligne : <https://books.openedition.org/cdf/524>.

COUTURIER Yves, « Les réflexivités de l’œuvre théorique de Bourdieu : entre méthode et théorie de la pratique », *Esprit critique*, vol. 4, n° 3, mars 2002, en ligne : <https://www.espritcritique.org/0403/article2.html>.

DE MAN Paul, « The Resistance to Theory », *The Resistance to Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1986, p. 3-19.

DELPHY Christine, « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », *Nouvelles Questions féministes*, n° 2, p. 58-74.

—, *L’Ennemi principal, t. 1. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 2009 [1988], p. 265.

DEVREUX Anne-Marie, FASSIN Éric, HIRATA Helena *et al.*, « La critique féministe et *La Domination masculine* », *Mouvements*, n° 24, 2002/5, p. 60-72.

DORLIN Elsa, « Introduction : vers une épistémologie des résistances », dans Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009, p. 5-18.

DUMONT Lucile, « Faire théorie pour faire science ? Modèles scientifiques et production théorique dans les études littéraires en France (1960-1972) », *Revue d’histoire des sciences humaines*, Publications de la Sorbonne, 2017, p. 17-42.

EAGLETON Terry, *Critique et théories littéraires : une introduction*, Paris, PUF, 1994.

ESCOLA Marc, « [Des possibles rapports de la poétique et de l’histoire littéraire](#) », *Fabula-LhT (Littérature, histoire, théorie)*, n° 0, « Théorie et histoire littéraire », juin 2005.

ESPINOLA ARTEMISA Flores, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du “point de vue” », *Cahiers du Genre*, vol. 53, n° 2, 2012, p. 99-120.

FISHER Berenice, « Qu’est-ce que la pédagogie féministe ? », *Nouvelles Questions féministes*, n° 37/2, p. 64-75.

FOX KELLER Evelyn, « How Gender Matters. Or Why It's So Hard for Us to Count Past Two », dans Gill KIRKUP et Laurie SMITH KELLER (dir.), *Inventing Women. Science, Technology and Gender*, Milton Keynes, Open University Press, 1992, p. 42-65.

Frasch Delphine, « Les féminismes du standpoint sont-ils matérialistes ? », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 39, n° 1, 2020, p. 66-80.

GAUTIER Claude, « De la neutralité axiologique au réalisme des expériences vécues du standpoint : une critique féministe de la relation de connaissance », dans GenERe (coll.), *Épistémologies du genre : Croisements des disciplines, intersections des rapports de domination*, Lyon, ENS Éditions, 2018.

GENETTE Gérard, « Poétique et histoire », *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1972.

GIAVARINI Laurence, « Opérations de contextualisation et écriture de l'histoire littéraire : l'exemple de quelques écrits du XVII^e siècle », *Littérature*, n° 194, « Le Contexte en question », 2019, p. 73-82.

HARAWAY Donna, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences – fictions – féminismes*, traduit de l'anglais par Denis Petit en collaboration avec Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2007, p. 107-135.

—, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism as a Site of Discourse on the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, 1988, p. 575-599.

HARDING Sandra (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader*, New York et Londres, Routledge, 2004.

HARDING Sandra, « “Strong Objectivity”: A Response to the New Objectivity Question », dans *Synthese*, vol. 104, n° 3, « Feminism and Science », September 1995, p. 331-349.

—, *The Science Question in Feminism*, Ithaca, Cornell University Press, 1986.

HARTSOCK Nancy, « The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans Sandra HARDING et Merrill HINTIKKA (dir.), *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science*, New York, Kluwer Academic Publishers, p. 283-310. Republié dans Sandra Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader*, New York et Londres, Routledge, 2004, p. 35-53.

HILL COLLINS Patricia, « Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought », *Social problems*, vol. 33, n° 6, « Special Theory Issue », oct.-dec., 1986, p. S14-S32.

IDT Geneviève, « Pour une histoire littéraire tout de même », *Poétique*, n° 30, 1977, p. 167-174.

JOUBE Vincent, *Pourquoi étudier la littérature ?*, Paris, Armand Colin, 2010.

KREMER Nathalie (dir), *Fabula-LhT*, n° 8, « Le partage des disciplines », 2011, en ligne : <https://www.fabula.org/lht/8/kremer.html>.

LASSERRE Audrey, « Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ? », *Fabula-LhT*, n° 7, avril 2012, en ligne : <https://www.fabula.org/lht/index.php?id=836>.

LE DŒUFF Michèle, « Cheveux longs, idées courtes », *L'Imaginaire philosophique*, Paris, Payot, 1980, p. 135-167.

LORDE Audre, « On ne détruira jamais la maison du maître avec les outils du maître », *Sister Outsider, essais et propos d'Audre Lorde*, Mamamélis, 2003, p. 119-123. [« The Master's tool », dans Cherríe Moraga et Gloria E. Anzaldúa (dir.), *This Bridge called my back: Writings by Radical Women of Color*, Watertown, Massachusetts, Persephone Press, 1981, p. 98-101].

LOUIS Marie-Victoire, « Bourdieu : défense et illustration de la domination masculine », *Les Temps modernes*, n° 604, « Sur La Domination masculine : réponses à Pierre Bourdieu », mai-juin-juillet 1999, p. 325-358.

MARTIN Emily, « The Egg and Sperm. How Science Has Constructed a Romance Based on Stereotypical Male and Female Roles », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. XVI, n° 3, 1991, p. 485-501.

MARTIN Jean-Pierre, « Avant-propos : Bourdieu le désenchanteur », dans Jean-Pierre MARTIN (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Cécile Defaut, 2010, p. 7-21.

MASSEAU Didier, « L'enseignement de la littérature à l'Université : un champ d'étude incertain et menacé », *Fabula-LhT*, n° 8, « Le Partage des disciplines », dir. Nathalie KREMER, 2011, en ligne : <http://www.fabula.org/lht/8/masseau.html>.

MATHIEU Nicole-Claude, « Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique », *L'Anatomie politique* (1985), Paris, Côté-femmes, 1991, p. 75-127.

—, « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », *Les Temps modernes*, n° 604, « Sur La domination masculine : réponses à Pierre Bourdieu », mai-juin-juillet 1999, p. 296-324.

MCDONALD Ronan, *The Values of Literary Studies*, Cambridge, Cambridge UP, 2015.

MEIZOZ Jérôme, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007.

MICHARD Claire et RIBÉRY Claudine, *Sexisme et sciences humaines*, Lille, PU de Lille, 1982.

NARAYAN Uma, « The Project of Feminist Epistemology: Perspectives from a Nonwestern Feminist », dans Alison M. Jaggar et Susan Brodo (dir.), *Gender/Body/Knowledge: Feminist Reconstructions of Being and Knowing*, New Brunswick, Rutgers UP, 1989, p. 256-269.

NUSSBAUM Martha C., *Not for Profit. Why Democracy Needs Humanities*, Princeton et Oxford, Princeton UP, 2010.

PENNANECH Florian et RABAU Sophie, *Exercices de théorie littéraire*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. « Les fondamentaux Sorbonne », 2016.

PENNANECH Florian, *Poétique de la critique. De la critique comme littérature*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2019.

PROVENZANO François, « La consécration par la théorie », *COntEXTES*, n° 7, 2010, en ligne : <http://journals.openedition.org/contextes/4629>.

PUIG de la BELLACASA María, *Politiques féministes et construction des savoirs : « penser nous devons ! »*, Paris, L'Harmattan, 2012.

RABATÉ Dominique, « Révélation, voilements et dévoilements : les Règles de l'Art et "l'effet de croyance" », dans Jean-Pierre Martin (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Cécile Defaut, 2010, p. 29-43.

RORTY Richard, « Looking back at "Literary theory" », dans Haun SAUSSY (dir.), *Comparative Literature in an Age of Globalization*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006, p. 63-67.

ROUSSIGNÉ Mathilde, *À l'épreuve du terrain, pratiques et imaginaires littéraires contemporains*, thèse de doctorat en littérature française sous la direction de Lionel Ruffel et de Gisèle Sapiro, soutenue le 20 novembre 2020 à l'Université Paris 8.

RUNDGREN Heta, « Vers un partage postnormale de la littérature », *TRANS-* [En ligne], 2017.

SAPIRO Gisèle, « Ce que le champ n'est pas », dans Jean-Pierre MARTIN (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Cécile Defaut, 2010, p. 45-61.

SCHAEFFER Jean-Marie, *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2011.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Death of a Discipline*, New York, Columbia UP, 2003.

TALPADE MOHANTY Chandra, RUSSO Anne et TORRES Lourdes M., *Third World Women and the Politics of Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 1991.

TODOROV Tzvetan, *Littérature et signification*, Paris, Larousse, 1967.

WALBY Sylvia, « Against Epistemological Chasms: The Science Question in Feminism », *Revisited Signs*, vol. 26, n°2, Winter 2001, p. 485-509.

notes

1 Cet article entend ainsi prolonger, depuis la notion de savoirs situés, le n° 8 de la revue *Fabula-LhT* consacré au « Partage des disciplines » et coordonné en 2011 par Nathalie KREMER, en ligne : <https://www.fabula.org/lht/8/kremer.html>.

2 Citons, entre autres : Yves CITTON, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam, 2007 ; Vincent JOUVE, *Pourquoi étudier la littérature ?*, Paris, Armand Colin, 2010 ; Martha C. NUSSBAUM, *Not for Profit. Why Democracy Needs Humanities*, Princeton et Oxford, Princeton UP, 2010 ; Jean-Marie SCHAEFFER, *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2011 ; Ronan McDONALD, *The Values of Literary Studies*, Cambridge, Cambridge UP, 2015.

3 Gayatri Chakravorty SPIVAK, *Death of a Discipline*, New York, Columbia UP, 2003 ; Didier Masseur, « L'enseignement de la littérature à l'Université : un champ d'étude incertain et menacé », *Fabula-LhT*, n° 8, « Le Partage des disciplines », dir. Nathalie KREMER, en ligne, 2011 : <http://www.fabula.org/lht/8/masseur.html>.

4 Pour une synthèse en français, voir par exemple : Artemisa FLORES ESPINOLA, « Subjectivité et connaissance : Réflexions sur les épistémologies du “point de vue” », *Cahiers du Genre*, vol. 53, n° 2, 2012, p. 99-120.

5 Donna HARAWAY, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences – fictions – féminismes*, traduit de l'anglais par Denis Petit en collaboration avec Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2007, p. 107-135. Article original : « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism as a Site of Discourse on the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, 1988, p. 575-599.

6 Nancy HARTSOCK, « The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans Sandra HARDING et Merrill HINTIKKA (dir.), *Discovering reality: Feminist perspectives on epistemology, metaphysics, methodology, and philosophy of science*, New York, Kluwer Academic Publishers, p. 283-310 ; republié dans Sandra HARDING (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader*, New York et Londres, Routledge, 2004, p. 35-53.

7 Pour une analyse des rapports complexes de ces théories au marxisme et au matérialisme, voir Delphine Frasch, « Les féminismes du standpoint sont-ils matérialistes ? », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 39, n° 1, 2020, p. 66-80.

8 Sarah Bracke et María Puig della Bellacasa proposent de résoudre ce problème de traduction (qu'accentue encore, dans ces théories, l'usage massif de métaphores visuelles), en recourant au terme de « positionnement », là où d'autres, dont Delphine Frasch, privilégient un recours à l'anglais *standpoint*. Les deux termes seront utilisés ici de façon indifférenciée. Voir Sarah BRACKE et María PUIG de la BELLACASA, « Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines », *Cahiers du Genre*, vol. 54, n° 1, 2013, p. 45-66, et Delphine FRASCH, « Les féminismes du standpoint sont-ils matérialistes ? », art. cit.

9 Voir notamment Patricia HILL COLLINS, « Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought », *Social problems*, vol. 33, n° 6, « Special Theory Issue », oct.-dec. 1986, p. S14-S32. Voir aussi Uma Narayan, « The Project of Feminist Epistemology: Perspectives from a Nonwestern Feminist », dans Alison M. Jaggar et Susan Brodo (dir.), *Gender/Body/Knowledge: Feminist Reconstructions of Being and Knowing*, New Brunswick, Rutgers UP, 1989, p. 256-269.

[10](#) Sylvia WALBY, « Against Epistemological Chasms: The Science Question in Feminism », *Revisited Signs*, vol. 26, n° 2, Winter 2001, p. 485-509.

[11](#) Chandra TALPADE MOHANTY, Anne RUSSO & Lourdes M. TORRES, *Third World Women and the Politics of Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 1991.

[12](#) Donna HARAWAY, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », art. cit., p. 119.

[13](#) *Ibid.*, p. 126.

[14](#) *Ibid.*, p. 115.

[15](#) Sandra HARDING, « “Strong Objectivity”: A Response to the New Objectivity Question », *Synthese*, vol. 104, n° 3, « Feminism and Science », September 1995, p. 331-349.

[16](#) *Id.*, *The Science Question in Feminism*, Ithaca, Cornell University Press, 1986, p. 139.

[17](#) María PUIG de la BELLACASA, *Politiques féministes et construction des savoirs : « penser nous devons ! »*, Paris, L’Harmattan, 2012, p. 171.

[18](#) Comme l’écrit Christine Delphy, « toute connaissance est le produit d’une situation historique, qu’elle le sache ou non. Mais qu’elle le sache ou non fait une grande différence ; si elle ne le sait pas, si elle se prétend “neutre”, elle nie l’histoire qu’elle prétend expliquer, elle est idéologie et non connaissance. » Christine DELPHY, *L’Ennemi principal. T. 1 : Économie politique du patriarcat* [1988], Paris, Syllepse, 2009, p. 265. Voir aussi : Elsa DORLIN, « Introduction : vers une épistémologie des résistances », Elsa DORLIN (dir.), *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009, p. 5-18.

[19](#) Claire MICHARD et Claudine RIBÉRY, *Sexisme et sciences humaines*, Lille, PU de Lille, 1982 ; Françoise Battagliola, Danièle COMBES, Anne-Marie DAUNE-RICHARD, Anne-Marie DEVREUX, Michèle FERRAND et Annette LANGEVIN, *À propos des rapports sociaux de sexe. Parcours épistémologiques*, Champigny, CSU-CNRS, 1990 [1986] ; Michèle LE DŒUFF, « Cheveux longs, idées courtes », *L’Imaginaire philosophique*, Paris, Payot, 1980, p. 135-167 ; Nicole-Claude MATHIEU, « Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique », *L’Anatomie politique* (1985), Paris, Côté-femmes, 1991, p. 75-127.

[20](#) Jean-Pierre MARTIN, « Avant-propos : Bourdieu le désenchanteur », dans Jean-Pierre MARTIN (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Cécile Defaut, 2010, p. 7-21.

[21](#) Pierre BOURDIEU, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980 ; *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997 ; *Science de la science et réflexivité*, Paris, Seuil, 2001.

[22](#) Gisèle SAPIRO, « Ce que le champ n’est pas », dans *Bourdieu et la littérature, op. cit.*, p. 45-61.

[23](#) L’exigence méthodologique consistant à appliquer les outils de l’analyse à son propre travail n’est évidemment pas née avec Bourdieu, dont la pensée sur ce point prolonge notamment celle de Max Weber. La notion fait par ailleurs l’objet dans ses travaux d’une

« fabrique » : son usage et ses définitions évoluent. Sur cette question, voir Yves COUTURIER, « Les réflexivités de l'œuvre théorique de Bourdieu : entre méthode et théorie de la pratique », *Esprit critique*, vol. 4, n° 03, mars 2002, en ligne : <https://www.espritcritique.org/0403/article2.html>.

24 Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, p. 121.

25 *Id.*, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 150, p. 43-57, 2003 [2000 pour la version anglaise].

26 *Id.*, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 173-174.

27 « Cette réverbération, cette réflexivité n'est pas réductible à la réflexion sur soi d'un je pense (*cogito*) pensant un objet (*cogitatum*) qui ne serait autre que lui-même. C'est l'image qui est renvoyée à un sujet connaissant par d'autres sujets connaissant » (*ibid.*, p. 15).

28 *Id.* (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 204.

29 Pour une distinction éclairante entre la position bourdieusienne et les théories du standpoint féministe, voir Claude GAUTIER, « De la neutralité axiologique au réalisme des expériences vécues du standpoint : une critique féministe de la relation de connaissance », dans GenERe, *Épistémologies du genre : croisements des disciplines, intersections des rapports de domination*, Lyon, ENS Éditions, 2018.

30 Voir notamment : Anne-Marie DEVREUX, *et al.*, « La critique féministe et *La Domination masculine* », *Mouvements*, n° 24, 2002/5, p. 60-72 ; Nicole-Claude MATHIEU, « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », *Les Temps modernes*, n° 604, « Sur La domination masculine : réponses à Pierre Bourdieu », mai-juin-juillet 1999, p. 296-324 ; Françoise ARMENGAUD, « Pierre Bourdieu "grand témoin" ? », *Nouvelles Questions féministes*, n° 14, 1993, p. 83-88 ; Marie-Victoire LOUIS, « Bourdieu : défense et illustration de la domination masculine », *Les Temps modernes*, n° 604, « Sur La domination masculine : réponses à Pierre Bourdieu », mai-juin-juillet 1999, p. 325-358.

31 Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, p. 291.

32 Dominique RABATÉ, « Révélations, voilements et dévoilements : les Règles de l'Art et "l'effet de croyance" », dans Jean-Pierre MARTIN (dir.), *Bourdieu et la littérature*, *op. cit.*, p. 37-38.

33 Véronique BAYER, Zoé ROLLIN, Hélène MARTIN *et al.*, « L'intervention féministe : un continuum entre pratiques et connaissances », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 37, 2018/2, p. 6-12.

34 Donna Haraway et Pierre Bourdieu incarnent ainsi des postures de recherche inconciliables. Bourdieu, peut-être en réaction à la critique du « *god trick* », ne se prive pas de viser Haraway, sans la nommer et au détour d'une parenthèse, quand il décrit l'Université de Californie à Santa Cruz, où elle a enseigné, comme l'exemple type de « la *skholè* faite institution ». « [C]omment ne pas croire que le capitalisme s'est dissout dans un "flux de signifiants détachés de leurs signifiés", que le monde est peuplé de "cyborgs", "*cybernetics* »

organisms», et que l'on est entré dans l'ère de l'«*informatics of domination*», lorsque l'on vit dans un petit paradis social et communicationnel, où toute trace de travail et d'exploitation a été effacée ? » (Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, p. 63-64).

[35](#) Voir Laurence GIAVARINI, « Opérations de contextualisation et écriture de l'histoire littéraire : l'exemple de quelques écrits du XVII^e siècle », *Littérature*, n° 194, « Le Contexte en question », 2019, p. 73-82.

[36](#) La question s'est notamment posée au moment de sélectionner les réponses à l'appel pour ce numéro.

[37](#) Michel CHARLES, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1995, p. 14. « On pourrait grossièrement distinguer, dans les pratiques institutionnelles (académiques, universitaires) de la critique, trois et non deux types d'activités professionnelles : la poétique, l'histoire littéraire et une série d'approches qui sont autant de discours délibérément herméneutiques (thématique, psychanalyse et bien d'autres discours d'interprétation qui ne se réfèrent pas à des modèles reconnus et nommables). »

[38](#) Antoine COMPAGNON, *La Littérature, pour quoi faire ?* Leçon inaugurale prononcée le jeudi 30 novembre 2006, Paris, Collège de France, 2007. En ligne : <https://books.openedition.org/cdf/524>.

[39](#) Marc ESCOLA, « [Des possibles rapports de la poétique et de l'histoire littéraire](#) », *Fabula-LhT (Littérature, histoire, théorie)*, n°0, « « Théorie et histoire littéraire », juin 2005.

[40](#) Celui-ci identifie une histoire littéraire au sens restreint à une « herméneutique » parmi d'autres. Michel CHARLES, *Introduction à l'étude des textes*, *op. cit.*

[41](#) Gérard GENETTE, « Poétique et histoire », texte corrigé d'une communication à la décade de Cerisy-la-Salle sur « l'enseignement de la littérature », juillet 1969, *Figures III*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1972, p. 11, cité par Marc ESCOLA, « [Des possibles rapports de la poétique et de l'histoire littéraire](#) », art. cit.

[42](#) Une telle identification entre « théoricien » et « savant » se retrouve dans de nombreux discours sur les études littéraires, par exemple dans celui d'Yves Citton : « mon livre essaie de faire "la théorie" de certaines "pratiques" interprétatives : j'essaie de décrire (à la manière d'un savant), de répertorier, de classer, de caractériser, de définir une certaine classe d'activités qui ont en commun d'attribuer une signification à des textes écrits » (Yves CITTON, « Théoriser, expérimenter : l'embarras des richesses dans le domaine des études littéraires », entretien avec Angela Braitto, en ligne sur l'atelier littéraire de Fabula : https://www.fabula.org/atelier.php?Theoriser_experimenter. Initialement publié dans Mirella VADEAN (dir.), *Apprendre, enseigner, transmettre la théorie. Les sciences humaines au niveau universitaire*, Ontario, Mestengo Press, 2009.

[43](#) Tzvetan TODOROV, *Littérature et signification*, Paris, Larousse, 1967, p. 7.

[44](#) Lucile DUMONT, « Faire théorie pour faire science ? Modèles scientifiques et production théorique dans les études littéraires en France (1960-1972) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, Publications de la Sorbonne, 2017, p. 17-42.

[45](#) François PROVENZANO, « La consécration par la théorie », *COntEXTES*, n° 7, 2010, en ligne : <http://journals.openedition.org/contextes/4629>.

[46](#) Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, p. 55-56.

[47](#) Ainsi, en France, malgré le prestige associé à la théorie littéraire, le nombre de postes d'enseignant·es-chercheur·es profilés « théorie » dans cette discipline a toujours été très largement minoritaire par rapport aux profils liés à une spécialisation en fonction des périodes historiques. Je remercie Laure Depretto et Romain Bionda d'avoir attiré mon attention sur ce point.

[48](#) Pour analyse des enjeux derrière la notion de « terrain » dans les pratiques scientifiques et artistiques, lire la thèse de Mathilde ROUSSIGNÉ, *À l'épreuve du terrain, pratiques et imaginaires littéraires contemporains*, thèse de doctorat en littérature française sous la direction de Lionel Ruffel et de Gisèle Sapiro, soutenue le 20 novembre 2020 à l'Université Paris 8.

[49](#) C'est le programme proposé par Sophie RABAU et Florian PENNANECH dans leur manuel intitulé *Exercices de théorie littéraire*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. « Les fondamentaux Sorbonne », 2016, ou par Yves Citton dans l'entretien cité avec Angela Braito.

[50](#) Je reprends ici une expression utilisée par Paul de Man dans un sens différent. Paul de MAN, « The Resistance to Theory », *The Resistance to Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1986, p. 3-4.

[51](#) Cette méfiance s'incarne tout particulièrement dans la célèbre citation d'Audre LORDE : « On ne détruira jamais la maison du maître avec les outils du maître », *Sister Outsider, essais et propos d'Audre Lorde*, Mamamélis, 2003, p. 119-123 [« The Master's tool », dans Cherríe MORAGA et Gloria E. ANZALDÚA (dir.), *This Bridge Called my Back: Writings by Radical Women of Color*, Watertown, Massachusetts, Persephone Press, 1981]. Françoise Collin affirme également : « La lutte des femmes n'est pas essentiellement la production d'une nouvelle théorie de la différence des sexes, mais la fin de toute théorie » (Françoise COLLIN, « Praxis de la différence. Notes sur le tragique du sujet », *Les Cahiers du GRIF*, n° 46, « Provenances de la pensée femmes/philosophie », 1992, p. 125-141).

[52](#) Colloque international « Théoriser en féministe. Philosophie, épistémologie, politique », Université Jean Moulin Lyon 3, IEP de Lyon, ENS de Lyon, 25-27 avril 2018, organisé par Charlie Brousseau, Anaïs Choulet, Pauline Clochec, Delphine Frasch, Claude Gautier, Margot Giacinti, Vanina Mozziconacci, Karine Roudier, Samantha Saïdi, et Léa Vidie, URL : <https://theoriserenfeministe.wordpress.com/>.

[53](#) Nancy HARTSOCK, « The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », art. cit.

[54](#) Christine DELPHY, « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », *Nouvelles Questions féministes*, n° 2, p. 58-74.

[55](#) Berenice FISHER, « Qu'est-ce que la pédagogie féministe ? », *Nouvelles Questions féministes*, 37/2, p. 64-75. C'est aussi la question par laquelle Diane Lamoureux a ouvert son

intervention intitulée « S’engager intellectuellement » lors du colloque « Théoriser en féministe » cité plus haut.

[56](#) Cet article ne fait pas exception sur ce point.

[57](#) Heta RUNDGREN, « La question du réalisme dans la théorie littéraire féministe ou les limites de ma formation » dans ce numéro.

[58](#) L’expression « *literary theory* » elle-même y recouvre un sens très différent, à savoir l’ensemble des théories susceptibles de nourrir la critique littéraire. À ce sujet voir par exemple Richard RORTY, « Looking back at “Literary theory” », dans Haun SAUSSY (dir.), *Comparative Literature in an Age of Globalization*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006, p. 63-67.

[59](#) « La course à la théorie », avec un jeu sur la polysémie du mot « race ». Barbara CHRISTIAN, « The Race for Theory », *Cultural Critique*, n° 6, « The Nature and Context of Minority Discourse », Spring 1987, Minneapolis, Minnesota, University of Minnesota Press, p. 51-63.

[60](#) « Dans l’acte même de fuir les idéologies modernes, la théorie littéraire révèle sa complicité souvent inconsciente avec elles, elle trahit son élitisme, son sexisme, son individualisme dans le langage “esthétique” ou “apolitique” qu’elle trouve naturel d’utiliser pour aborder le texte littéraire » (Terry EAGLETON, *Critique et théories littéraires : une introduction*, Paris, PUF, 1994, p. 193).

[61](#) C’est une telle entreprise pédagogique possiblement émancipatrice qu’appelle de ses vœux, dès 1977, Geneviève IDT dans « Pour une histoire littéraire tout de même », *Poétique*, n° 30, 1977, p. 167-174.

[62](#) Je renvoie ici notamment aux travaux fondateurs de Christine Planté et d’Audrey Lasserre, dont le numéro de la revue *Fabula-LhT* consacré à cette question : Audrey LASSERRE, « Y a-t-il une histoire littéraire des femmes ? », *Fabula-LhT*, n° 7, avril 2012, en ligne : <https://www.fabula.org/lht/index.php?id=836>.

[63](#) Florian PENNANECH, *Poétique de la critique. De la critique comme littérature*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2019.

[64](#) Heta RUNDGREN, « Vers un partage postnormale de la littérature », *TRANS-* [En ligne], 2017.

[65](#) Jérôme MEIZOZ, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l’auteur*, Genève, Slatkine Érudition, 2007.

[66](#) L’anthropologue Emily Martin a ainsi montré comment les stéréotypes de genre peuvent créer des distorsions dans les résultats scientifiques, en étudiant la manière dont les métaphores de la fécondation (l’ovule passive, le spermatozoïde conquérant), en reproduisant des stéréotypes de la masculinité et de la féminité, ont conduit à sous-estimer le rôle de l’ovule dans le processus (Emily MARTIN, « The Egg and Sperm. How Science Has Constructed a Romance Based on Stereotypical Male and Female Roles », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. XVI, n° 3, 1991, p. 485-501). Voir aussi Evelyn FOX

KELLER, « How Gender Matters. Or Why It's So Hard for Us to Count Past Two », dans Gill KIRKUP et Laurie Smith KELLER (dir.), *Inventing Women. Science, Technology and Gender*, Milton Keynes, Open University Press, 1992, p. 42-65).

67 « “[F]or whom are we doing what we are doing when we do literary criticism?” It is, I think, the central question today especially for the few of us who have infiltrated the academy enough to be wooed by it. The answer to that question determines what orientation we take in our work, the language we use, the purposes for which it is intended ». Barbara T. CHRISTIAN, « The Race for Theory », art. cit., p. 61 (ma traduction).

68 Je remercie ici tout particulièrement et très chaleureusement, à défaut de pouvoir tout·es les nommer, les étudiant·es de Licence 3 Lettres Appliquées du cours « Théorie du discours » et les étudiant·es du Master « Genre, Littératures, Cultures » de l'Université Lumière Lyon 2 pour leur stimulant esprit critique.

69 Sara AHMED, *The Cultural Politics of Emotions*, Edinburgh, Edinburgh UP and Routledge, 2004.

70 « Standpoint theories map how a social and political disadvantage can be turned into an epistemic, scientific and political advantage » (Sandra HARDING, *The Science Question in Feminism*, op. cit., 2004, p. 7-8).

résumés

À partir des théories du *standpoint* féministe et des travaux de Pierre Bourdieu sur la notion de réflexivité, l'article étudie la situation contemporaine des études littéraires en France, en interrogeant le lien, dans cette discipline, entre théorie littéraire et scientificité. Il propose ensuite, sur la base d'une expérience d'enseignement, quelques pistes d'élaboration d'une recherche située en littérature et en défend les possibles bénéfiques.

This article examines contemporary French literary studies through Feminist standpoint theory and through Pierre Bourdieu's work on reflexivity. It questions the link, in this research field, between theory and scientificity. On the basis of a teaching experience, it then advocates for the development of situated research in literary studies and outlines its benefits.

plan

- [Situation, contextualisation, historicisation](#)
- [En théorie : *standpoint* et savoirs situés, une esquisse de généalogie](#)
- [En théorie \(2\) : critique de la science et réflexivité](#)
- [En pratique : la théorie littéraire, essai de situation](#)
- [En pratique \(2\) : enseigner la théorie littéraire ?](#)

mots clés

[Épistémologie](#), [Études littéraires](#), [Réflexivité](#), [Savoirs situés](#), [Sciences sociales](#), [Standpoint feminism](#), [Théorie littéraire](#)

Sara Ahmed

Généalogies scientifiques, pratiques et privilèges citationnels : “Les murs de l’université” (*Living a Feminist Life*)

Scientific genealogies, practices and citation privileges: "Academic walls" (*Living a Feminist Life*)

Texte traduit par : Aurore Turbiau

Sara Ahmed, « Academic walls », *Living a Feminist Life*, Durham and London, Duke University Press, 2017, p. 148-158 ; traduit de l’anglais (Royaume-Uni) par Aurore Turbiau, avec l’aide de Marie-Jeanne Zenetti.

1 Dans un chapitre consacré au travail de diversité mené dans les universités du Royaume-Uni et extrait de son livre *Living a Feminist Life* (2017), Sara Ahmed s’intéresse aux pratiques citationnelles d’usage en recherche, notamment en philosophie. Parler de pratiques citationnelles n’invite pas seulement, selon elle, à analyser les usages discursifs, mais également les habitudes relationnelles et collégiales de la recherche universitaire. Qui cite-t-on dans les articles, et surtout qui ne cite-t-on jamais (ou presque jamais) ? Qui entend-on en colloque, et surtout qui n’entend-on jamais (ou presque jamais) ? Réfléchissant à partir de l’exposé d’un certain nombre d’expériences vécues dans le cadre de son propre parcours, Sara Ahmed élucide certains des mécanismes citationnels, spécifiques au monde universitaire, qui organisent les héritages, les généalogies et les accointances scientifiques en reconduisant les hiérarchies et les discriminations sociales ordinaires.

*

2 Dans ce chapitre je souhaite réfléchir un peu plus aux murs de l’université. Les universités aussi ont des murs, et je ne parle pas seulement de la mission qu’on leur attribue : celle qui les autorise à devenir une sorte de police, de Voisins Vigilants¹, à surveiller et à examiner les étudiant·es avec suspicion, à compter les corps des étudiant·es internationaux·les – sont-iels tou·tes présent·es, iels sont tou·tes présent·es –, même si l’on peut et si l’on doit aussi parler de cette mission². C’est à travers le travail de diversité³ mené au sein de l’université que j’ai commencé à comprendre comment les murs sont des rouages, à comprendre comment les choses restent en place. Le travail de diversité que je décris dans ce chapitre consiste premièrement à mettre en lumière le sexisme et le racisme en jeu dans les pratiques

citationnelles (et j'inclus par là non seulement les personnes qu'on cite dans les textes écrits, mais aussi celles qui prennent la parole lors d'événements). Dans mon introduction à ce livre, j'ai décrit les citations comme des briques universitaires, à l'aide desquelles on construit des maisons⁴. Quand les pratiques citationnelles deviennent des habitudes, les briques forment des murs. Je pense qu'en tant que féministes, nous pouvons espérer provoquer une crise autour de ces pratiques, ne serait-ce qu'une hésitation, un questionnement, qui pourraient nous aider à ne pas suivre les sentiers citationnels trop bien battus. Si l'on veut provoquer une crise dans la citation, on tend à devenir la cause d'une crise⁵.

3Au moment où nous parlons de ce à quoi nous nous heurtons, nous nous heurtons à ce dont nous parlons.

4Autrement dit : les murs s'élèvent au moment où nous parlons de murs.

5Le travail de diversité consiste souvent à pointer des faits ; à pointer là où ça fait mal, pourrait-on dire⁶. On rend public ce qu'on observe. Il arrive que l'on pointe le fait que certaines assemblées apparemment ouvertes ou neutres sont en fait restreintes à certains corps et pas à d'autres. On devient un point douloureux quand on pointe de telles restrictions, comme si, tant qu'on ne les pointait pas, elles n'existaient pas. En termes plus simples : quand on remarque une restriction, on provoque une restriction.

6Par exemple, quand on fait observer publiquement que les intervenants lors d'un événement sont tous des hommes blancs, ou tous sauf un·e, ou que les citations d'un article universitaire se réfèrent toutes à des hommes blancs, ou toutes sauf quelques-unes, une objection suit souvent qui ne prend pas la forme d'une contradiction, mais plutôt d'une explication ou d'une justification : il se trouve que ces intervenants ou ces auteurs-là sont présents ou cités ; il se trouve que ce sont des hommes blancs. On dit : cet événement correspond à une structure. Réponse : il s'agit d'un événement, pas d'une structure. C'est comme si en décrivant l'événement comme correspondant à une structure, on était en train d'imposer une structure sur l'événement. Il suffit de décrire une assemblée comme une assemblée d'« hommes blancs », pour devenir suspect·e d'imposer certaines catégories sur les corps, de réduire ou de ne pas comprendre l'hétérogénéité de l'événement ; de solidifier par le fait même de la description quelque chose de fluide.

7 Quand on décrit comme commun un état des choses figé, une entrave aux réunions qui existe partout le monde, on est traité·e comme si on figeait le monde – comme si c’était possible. On fait tellement d’efforts pour ne pas remarquer combien les réunions sociale et institutionnelles sont entravées. Il existe un présupposé, que nous pourrions dire de bonne volonté, selon lequel les choses arrivent simplement comme ça, comme un livre tombe ouvert sur une page – il aurait pu tout aussi bien tomber d’une autre manière, à un autre moment. Bien sûr l’exemple du livre est éclairant ; c’est sur les pages qui ont été les plus lues qu’un livre tendra à s’ouvrir en tombant. Comme je l’ai exploré dans le chapitre 2, les dispositions s’acquièrent à force de répétition. Une disposition est une direction : elle revient à s’incliner de telle manière, à tomber de telle manière, à avancer de telle manière. Une fois qu’une disposition a été acquise, un effort conscient pour avancer de cette manière n’est plus nécessaire. Les choses tombent de cette manière presque de leur plein gré. La reproduction du même est précisément ce qui n’a pas besoin d’être intentionnel. Il n’est pas étonnant qu’on fasse tant d’efforts pour ne pas reconnaître combien les entraves sont structurées par des décisions préalables. Ces entraves sont précisément ce qui se donne à voir. Et il n’est pas étonnant que le travail de diversité soit si éprouvant : il faut consciemment s’obstiner pour ne pas reproduire ce dont on hérite.

8 Dans le chapitre précédent je mentionnais le travail de diversité comme le fait d’inventorier des incidents.

9 Un mur est un inventaire.

10 Une histoire de ce qui se construit devant soi.

11 Une fois, j’ai fait remarquer que les intervenant·es d’une conférence en études de genre étaient tou·tes blanc·hes. Quelqu’un·e a répondu que mon observation ne rendait pas justice à la diversité des intervenant·es. Quand percevoir la blanchité est une manière de ne pas percevoir la diversité, la diversité devient une manière de ne pas percevoir la blanchité.

12 Une autre fois, j’ai proposé un exercice sur Twitter : se rendre à l’index d’un livre à portée de main et compter combien de références y sont faites à des hommes et combien à des femmes. J’ai fait mon exercice avec un livre qui se trouvait sur mon bureau à ce moment-là (j’étais en train de le lire pour mon projet sur l’utilité⁷). Sur des centaines de citations individuelles dans l’index, je n’ai pu trouver qu’une poignée de références à des femmes. Deux de celles-là étaient

révélatrices : une femme identifiée comme la partenaire d'un artiste homme ; une femme identifiée comme la fille d'un dieu masculin.

13Sexisme : les femmes en tant qu'elles n'existent qu'en relation avec des hommes ; les femmes comme parentes.

14J'ai tweeté cette observation, et l'auteur a répondu que j'avais décrit ces schémas tels qu'« ils existent dans les traditions qui [I]'avaient influencé ». Il est intéressant de remarquer que la justification du sexisme est un des rares moments où la passivité (x se trouve dans ce que je lis, donc x se trouve dans ce que j'écris) devient une vertu masculine et universitaire. Le sexisme est justifié comme quelque chose dont on hérite, parce qu'on présuppose qu'il est dans ce dont on hérite. Le sexisme devient une sagesse héritée. En d'autres termes, le sexisme, parce qu'on l'accepte comme il est dans certains schémas ou traditions, est rendu non seulement acceptable, mais inévitable.

15Sexisme : l'élimination d'un écart entre l'héritage et la reproduction.

16Une fois, j'ai fait remarquer la blancheur du champ du nouveau matérialisme. Une personne investie dans ce champ m'a répondu qu'on pouvait à juste titre décrire ce champ comme blanc, mais que cette blancheur n'était « pas intentionnelle ». Privilège citationnel : quand on n'a pas besoin de programmer sa propre reproduction. Une fois que quelque chose a été reproduit, on n'a plus besoin de programmer sa reproduction. Pour ne pas reproduire la blancheur, il faut faire plus que de ne pas programmer sa reproduction. Les choses tendent à tomber comme elles l'ont toujours fait, à moins que nous essayions d'empêcher les choses de continuer à le faire. Du fait de cette tendance, de cette disposition, une intention est nécessaire.

17Une autre fois, j'ai eu une conversation avec quelqu'un sur Facebook à propos du masculinisme d'un certain champ de la philosophie. La personne m'a répondu avec un « mais bien sûr », comme pour dire : mais bien sûr qu'il en va ainsi. Il s'agissait de philosophie des technologies. Je me suis mise à nommer ce genre d'arguments « fatalisme disciplinaire » : présumer que nous ne pouvons que reproduire les structures qui nous précèdent. Le fatalisme disciplinaire repose sur le fatalisme de genre discuté dans le premier chapitre, « les garçons seront toujours des garçons »⁸ devenant « les garçons étudiant des jouets seront toujours des garçons étudiant des jouets ». Nous pouvons remarquer ici combien ces arguments fatalistes rendent les choses inévitables : ce sera toujours comme ça. Ensuite on enregistre la conséquence

de l'argument comme la preuve de l'argument : c'est comme ça. Les techniques de justification d'un état de fait qui le présentent comme inhérent à une situation contribuent de manière inhérente à cet état de fait. Un élan⁹ suffit presque à ce que les choses continuent d'aller comme elles vont ; la force d'un élan est accrue par les justifications, les dénégations, les répliques, les convictions, qui toutes contribuent à maintenir une direction. Un élan diminue l'effort requis pour provoquer quelque chose (de la même manière qu'il augmente l'effort requis pour ne pas provoquer cette chose, comme je l'ai décrit dans le chapitre 4). Un effort individuel reste nécessaire, peut-être à ces moments de déviation où l'on se demande si l'on prend le bon chemin. Une main peut alors surgir pour empêcher que l'on fasse fausse route.

18Une autre fois, j'étais invitée à un colloque sur la phénoménologie. On m'a envoyé l'appel à communications, qui faisait référence à douze hommes blancs et à une femme blanche. J'ai fait remarquer cette pratique citationnelle, et la personne qui m'avait invitée s'est répandue en excuses ; il m'a dit que ma remarque l'avait fait se sentir « assez honteux ». Cette réponse nous apprend comment le féminisme devient révoquant en tant qu'il serait moralisateur : comme si faire des remarques féministes avait pour but d'humilier les autres, de les faire se sentir mal. La moralisation concerne la manière dont les idées féministes sont reçues, pas celle dont elles sont adressées. Après tout, se sentir mal peut être un moyen de ne rien faire, et nous envoyons ces mails parce que nous voudrions que quelque chose soit fait.

19Les histoires de racisme comme celles de sexisme sont encombrées de bonnes intentions et d'émotions coupables ; elles semblent se nouer d'une certaine manière, comme pour dire : en me sentant mal, je veux bien faire.

20Cette invitation n'avait rien d'inhabituel : j'ai reçu de nombreuses invitations à participer à des événements dont les appels à communications mentionnaient uniquement des hommes blancs (ou à une exception près). On peut être invité·e à reproduire ce dont on n'hérite pas. Celle qui brise les murs est sur le point de faire une nouvelle apparition ici¹⁰. Il est possible de reproduire la blanchité tout en présumant qu'on y met un terme en vous invitant (en invitant une personne qui n'est pas blanche). La blanchité : sur invitation seulement. Nous n'y mettons pas un terme. La généalogie reste la même, en dépit, ou même par l'invitation étendue à quelqu'un·e qui n'appartient pas à cette généalogie. Inviter les personnes qui ne sont pas blanches à s'intégrer à la blanchité peut être une manière de réaffirmer la blanchité.

21 Si nous mettons la généalogie en question, nous apprenons les techniques qui permettent sa reproduction. Dans son mail de réponse, celui qui m'avait invitée écrivait qu'il avait entendu parler de féministes et d'universitaires de couleur travaillant dans ce champ, et il expliquait pourquoi il ne les avait pas citées : « Je crois que le fait que je mentionne principalement des hommes blancs et mon manque de réflexion là-dessus sont – de façon impensée – dus au contexte : j'essaie aussi de ménager certains de mes collègues plus conservateurs, que je crois devoir rassurer en citant des gens qu'ils connaissent bien ». Le sexisme et le racisme, en tant que pratiques citationnelles, relèvent aussi d'un système d'obligeances ; justifiés comme une manière de rassurer, de maintenir une familiarité pour celles et ceux qui souhaitent conserver leurs habitudes. Ils sont une manière de conserver les relations, un réseau d'amitié, un réseau de parenté, quelque chose que les hommes blancs font pour le compte d'autres hommes blancs, pour leur garantir que le système au sein duquel ils se reproduisent sera toujours reproduit.

22 Un système dans lequel nous sommes en réseaux est un système de réseaux.

23 Amicaux, en quelque sorte.

24 Les hommes blancs : une pratique relationnelle citationnelle. Peut-être qu'une réflexion de ce type est quelque chose qui arrive « entre hommes », pour emprunter le titre de l'important livre d'Eve Kosofsky Sedgwick sur l'homosocialité¹¹. Au sein de l'université, j'ai souvent expérimenté que la vie intellectuelle était censée se dérouler entre hommes. Une autre fois, un professeur homme écrit un mail dans lequel il mentionne une nouvelle collègue recrutée dans son centre de recherches. Il mentionne ses qualifications. Ensuite, il écrit qu'elle était l'étudiante de tel ou tel professeur homme. Il ajoute pour insister, « Oui, le » professeur homme x ou y, qui avait lui-même étudié sous la direction de tel ou tel professeur homme, et était ami avec un autre tel ou tel professeur homme. Oui, le : le mail débordait de noms d'hommes, passant très vite outre la femme pour en arriver au point principal / au point masculin¹². Elle n'était présentée que dans ses relations avec des hommes : et les relations entre hommes (ce qui se lit comme un cercle clos, ou comme la clôture d'un cercle : des hommes pour enseignants, pour amis, pour collègues) sont données comme les relations principales.

25 Sexisme : comment on présente les femmes juste pour passer outre.

26 Une autre fois, j'interrogeais une professionnelle¹³. Elle a partagé une histoire avec moi. Elle était allée voir la nouvelle page web de l'équipe des cadres supérieurs de son université.

Ils venaient de mettre en ligne des photos de chacun des membres de l'équipe. Un ami a regardé par-dessus son épaule et a demandé : « Sont-ils de la même famille ? » Sont-ils de la même famille ? Quelle bonne question. Eh bien, peut-être qu'ils ne sont pas apparentés dans le sens où l'on utilise ordinairement le mot *famille*. Ils ne sont pas de la même famille. Ou, le sont-ils ? Chaque membre de l'équipe pourrait être unique en son genre. L'homogénéité d'une apparence remarquée par – ou dans – cette question attire notre attention sur un autre sens du mot apparenté·e : être en relation. Il se trouve qu'ils étaient tous des hommes blancs. Utiliser cette expression ne revient pas à résumer une relation ; la relation est elle-même un résumé (de la manière dont l'institution peut être construite autour d'une série restreinte d'éléments). La photographie nous livre un résumé d'un résumé : voilà qui est cette organisation ; voilà pour qui cette organisation existe. Bien sûr, une image peut changer sans que cela change quoi que ce soit. C'est pourquoi la diversité est si souvent une affiche : comme j'en parlais dans le chapitre 5, on peut changer la blancheur d'une image dans le but de conserver la blancheur de la chose.

27 Quand nous parlons d'hommes blancs, nous décrivons quelque chose. Nous décrivons une institution. Une institution désigne typiquement une structure permanente, ou un dispositif social qui gouverne le comportement d'un ensemble d'individus au sein d'une communauté donnée. Donc quand je dis que les hommes blancs forment une institution, je ne désigne pas seulement ce qui a déjà été institué ou construit, mais aussi les dispositifs qui assurent la permanence de cette structure. On donne forme à une construction par une série de normes régulatrices. Parler d'hommes blancs désigne aussi des comportements ; il ne s'agit pas seulement de dire qui est ici, qui est là, à qui est réservée une place à table, mais aussi de dire comment les corps s'occupent une fois qu'ils sont là.

28 Dans un cours que je donnais, chaque année que je le donnais, certain·es étudiant·es inscrit·es à mes séminaires ne venaient jamais. À la place, ils se rendaient dans la classe d'un professeur blanc, et suivaient son cours alors qu'ils et elles étaient inscrit·es au mien. J'étais si curieuse d'en comprendre les raisons que j'ai demandé à l'une de ces étudiant·es, un jour qu'elle était dans mon bureau, pourquoi elle se rendait dans la classe de ce collègue. « C'est tellement une rock star », a-t-elle soupiré mélancoliquement. Et alors, comme pour étayer son admiration, comme pour expliquer cette admiration dans des termes plus scolaires ou au moins plus stratégiques, elle a ajouté : « je veux me rendre en Amérique pour faire une thèse ». Inutile d'en dire plus. Son ambition était donnée comme l'explication d'une décision. Elle estimait que,

quand on a une recommandation signée par un homme blanc, on augmente ses propres chances d'évoluer ou d'avancer dans le monde universitaire. Elle avait déjà digéré son régime institutionnel, qui est en même temps un régime social ; supérieur = lui. On note que l'estimation d'une valeur ajoutée à venir suffit déjà à ajouter de la valeur.

29Les hommes blancs : les origines de la philosophie spéculative, pourrait-on spéculer.

30Spéculer, accumuler.

31Une autre fois, deux universitaires, une femme de couleur et un homme blanc, présentent un projet de recherche commun. Ils ont collaboré au même niveau sur le projet ; mais il est un homme expérimenté, très éminent, renommé ; peut-être qu'il est lui aussi une rock star de l'université. Il la désigne, en plaisantant, comme « sa femme » à la fin de la présentation. Il décrit comment il voit leur relation, en plaisantant là-dessus : le mari, l'auteur, l'homme à l'origine des idées ; la femme, celle qui se tient derrière lui. Peut-être qu'elle donne des coups de main ; peut-être qu'elle prépare le thé. Non, bien sûr ; elle donne des idées ; elle a des idées à elle. Son travail intellectuel est dissimulé par une blague ; la blague performe cette dissimulation.

32Quand ce n'est pas drôle, nous ne rions pas.

33J'ai fait remarquer dans le chapitre 2 comment, si on ne participe pas à quelque chose, cela donne l'impression qu'on est opposé·e à cette chose, qu'on s'y sente opposé·e ou non. Quand on parle d'hommes blancs, cela donne l'impression qu'on l'accuse. Eh bien, peut-être bien que je parle de « lui » : un pronom est une institution. Lui : pour certain·es, devenir « lui » consiste à passer par eux – un pronom singulier, un corps général. Parler d'hommes blancs consiste à parler de ce (et de celui) qui a déjà été rassemblé dans un sens général. Cela ne veut pas dire que les hommes blancs ne sont pas sans cesse en train de se rassembler ; on peut se retrouver dans le présent ; on peut se réunir dans l'avenir, en raison de la manière dont le passé éclate en multiples ressources.

34Peut-être qu'une partie ressemble au tout comme un fils ressemble à son père¹⁴. À travers cette expression, « tel père, tel fils », on comprend la reproduction et la paternité en termes de ressemblance : du père au fils. Et si une partie vient de son tout, une partie pourrait aussi devenir un tout dont une autre partie se détachera : du fils au petit-fils. Celles et ceux qui mènent un travail de diversité doivent raboter ce tout, ou le déchiqueter.

35Raboter, raboter.

36Net.

37Faire voler en éclats.

38Je reviendrai à cette expression, « tel père, tel fils » dans le chapitre 9. Le travail de diversité nous en apprend beaucoup sur ce tout ; comment les organisations finissent par se reproduire autour et à partir des mêmes corps. Un·e professionnel·le que j'interrogeais appelait ce mécanisme un « clonage social », pour désigner la manière qu'ont les organisations de recruter à leur propre image. J'ai assisté à une formation sur la diversité. Une participante a parlé de la manière dont certains membres de son département lui demandaient si les candidat·es à certains postes seraient « le genre de personnes avec qui on peut aller boire un verre ». Être recommandable signifie limiter une relation ; des gens avec lesquels on peut se lier parce qu'ils sont chez eux non seulement dans les salles de réunion ou de séminaires, mais dans les espaces sociaux, des espaces qui ont leurs propres histoires. Les normes peuvent se faire d'autant plus régulatrices que les espaces sont plus informels.

39Quand les règles sont informelles, nous rencontrons les règles.

40Broncher.

41Mais alors comment « les hommes blancs » sont-ils construits, ou plutôt comment « les hommes blancs » sont-ils une construction ? Une autre professionnelle m'a raconté comment on avait baptisé les bâtiments dans son institution. Tous des hommes blancs décédés, dit-elle. Nous n'avons pas besoin de noms pour savoir comment les espaces en viennent à être organisés de manière à pouvoir accueillir certains corps. Nous n'avons pas besoin de noms pour savoir à qui sont destinés les bâtiments, ni comment. Si les citations sont les briques de l'université, les briques aussi citent ; les briques aussi peuvent être blanches.

42La blanchité : réassemblée, brique après brique.

43Une autre fois, j'ai fait remarquer qu'une liste d'intervenant·es pour un événement ne comptait que des hommes blancs. Je dois ajouter que cette conférence prenait place à l'université de Goldsmith, où je travaille, qui accueille souvent ce genre d'événements « réservés aux hommes blancs » ou « à une exception près ». Je suppose que cela a à voir avec

le genre de corps qui tendent à se retrouver sous l'étiquette « théorie critique ». Quelqu'un me répond que ma remarque fait « très années 1980 », et qu'il pensait qu'« on en avait fini » avec les politiques identitaires. Non seulement nous pourrions contester la référence aux politiques identitaires comme à une sorte de caricature politique, mais nous pourrions vouloir y réfléchir davantage. Les critiques féministes et antiracistes sont perçues comme ringardes, comme basées sur des catégories identitaires jugées obsolètes. Certains mots sont perçus comme datés ; et celles et ceux qui les utilisent deviennent celles et ceux qui sont à la traîne.

44Voilà ce qui se passe : il peut être jugé plus ringard de faire remarquer que seuls des hommes blancs sont invités à parler lors d'un événement, que de n'avoir invité que des hommes blancs à parler lors d'un événement. Je soupçonne que cette attitude critique – cette manière de se percevoir soi-même comme n'ayant pas de problème du moment qu'on est critique, ou de penser qu'on a dépassé ce problème – est répandue et performée dans ces espaces universitaires. J'ai appelé cela le racisme critique et le sexisme critique : le racisme et le sexisme reproduits par celles et ceux qui se pensent trop critiques pour reproduire le racisme et le sexisme.

45Des mots comme *racisme* ou *sexisme* sont perçus comme de la mélancolie : comme si nous nous accrochions à quelque chose qui avait déjà disparu. J'ai entendu ce point de vue exprimé par des féministes, selon lesquelles se concentrer sur le racisme et le sexisme serait une manière trop négative et ringarde d'entrer en relation avec le monde, une mauvaise habitude, voire même une réaction réflexe du féminisme à des traditions que nous devrions embrasser avec plus de soin et d'amour¹⁵. Si les critiques féministes du racisme et du sexisme étaient des réactions réflexes, nous pourrions bien avoir besoin d'affirmer l'intelligence des muscles des féministes. Même au sein du féminisme il y a cette idée que nous pourrions faire mieux, aller plus loin, si nous arrivions à mettre ces mots et cette impulsion critique elle-même derrière nous. Peut-être qu'une impulsion critique, l'impulsion de critiquer quelque chose, devient une autre forme d'obstination : comme si elle s'opposait à des choses pour le principe de s'y opposer, comme si sa critique était en pilote automatique, comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher. Nous apprenons encore que la théorie est un paysage social comme un autre. Il est probablement vrai de dire qu'on irait plus loin si on utilisait moins les mots de *racisme* et de *sexisme*. Un travail féministe qui n'utilise pas ces mots est plus susceptible de réintégrer un discours universitaire plus large. Certains mots sont plus légers ; d'autres nous entravent. Si on utilise des mots lourds, on ralentit. Les mots les plus lourds sont ceux qui portent avec eux des histoires avec lesquelles nous sommes censé·es en avoir fini.

46 Il existe en ce moment beaucoup de stratégies qui consistent à déclarer qu'on en a fini avec le racisme et le sexisme. Dans *On Being Included*¹⁶, j'ai nommé cela des stratégies du « tournez la page »¹⁷, des stratégies qui suggèrent qu'on en aurait fini avec ces histoires si seulement nous arrivions à passer l'éponge. Dépasser ainsi une injonction morale. On nous demande de tourner la page, comme si la raison pour laquelle cela n'était pas encore fini était qu'on n'avait pas encore tourné la page. Par exemple, un argument que j'entends souvent, soit directement soit implicitement, consiste à dire que la race et le genre sont des problèmes humains, donc qu'être post-humain signifie d'une certaine manière être post-race et post-genre, ou que le genre et la race concernent des sujets, par conséquent l'injonction à « tourner la page » devient « arrêtez de vous prendre pour le centre du monde ». Nous pourrions nommer cela une subjectivité dépassée. Percevoir les féministes comme faisant preuve de trop de subjectivité (d'une subjectivité dépassée), ce dont j'ai parlé dans le chapitre 3, aboutit à l'exigence d'abandonner cette subjectivité : d'abandonner.

47 Une devise de l'obstination consiste à refuser cette injonction : ne tournez pas la page, si vous n'en avez pas fini. Alors, oui : quand les histoires ne sont pas finies, il faut parfois être obstiné·e pour tenir le coup. On juge que nous menons des politiques identitaires quand nous disons que les choses ne passent pas ; quand nous insistons sur certains points, on suppose que c'est que nous sommes pénibles.

48 Comme je l'ai déjà fait remarquer, quand nous décrivons la manière dont seuls certains corps parlent lors d'un événement, nous faisons remarquer l'existence d'une structure. On fait remarquer l'existence d'une structure, et c'est considéré comme si on se fiait à l'identité. Peut-être assistons-nous à l'effacement de la structure sous l'identité, non pas de la part de celles et ceux qui sont impliqués dans ce qu'on appelle « politiques identitaires », mais de la part de celles et ceux qui utilisent les politiques identitaires pour décrire un engagement. Ou, pour affirmer davantage l'argument : quand on fait remarquer l'existence d'une structure, c'est comme si on ne faisait que projeter sa propre identité sur une situation, de telle manière que quand on décrit qui manque, on s'inquiète simplement de sa propre absence. La généalogie masculine blanche est protégée par le présupposé qui veut que quiconque conteste cette généalogie souffre en fait d'égoïsme. C'est ironique, vraiment – ou peut-être pas : on n'a pas besoin de s'affirmer soi-même quand la généalogie s'en charge à sa place. Remarquez aussi la manière dont on confond ici les deux sens du travail de diversité : comme si on menait ce travail de diversité simplement parce qu'on appartient à la diversité – parce qu'on n'est rien

d'autre qu'une personne de couleur, ou une femme inquiète de sa propre exclusion (ou les deux ; être les deux, c'est être beaucoup trop).

49 Il est intéressant de remarquer la vitesse et la facilité avec laquelle les politiques identitaires sont devenues à charge, quelque chose de perçu comme intrinsèquement négatif. Parfois, mentionner la race suffit pour être accusé·e de participer aux politiques identitaires. Une autre fois, j'ai répondu sur un mur Facebook à un blog qui plaidait pour la séparation entre ontologie et politique. Le blog affichait l'affirmation suivante : « Un grand requin blanc qui dévore un phoque, c'est simplement un événement qui a lieu dans le monde. C'est simplement quelque chose qui arrive. Une personne qui tire sur une autre personne c'est aussi, à un niveau ontologique, simplement un événement qui a lieu. » J'ai écrit sur le mur d'une autre personne : « Donnez plus de détails, montrez comment les choses tendent à se mettre en place : un officier de police blanc qui tire sur un homme noir, et votre événement ontologique ne tient plus du tout du hasard. » J'ai donné quelques autres détails (un grand requin blanc devient un officier de police blanc : je voulais que la rencontre personne-personne fasse écho à la rencontre requin-phoque) pour montrer comment les événements peuvent être « purement ontologiques » à la seule condition qu'ils soient hypothétiques, à la seule condition qu'ils suppriment toutes les caractéristiques des sujets et des objets.

50 Qu'est-ce qui a suivi ? Un débat très embrouillé. Mon recours à l'exemple de la race est perçu par le blogueur comme une accusation à son égard : « Vous choisissez rhétoriquement cet exemple pour une raison particulière, pour tenter de faire de moi une personne qui serait en quelque sorte indifférente au racisme, ou qui l'encouragerait. » D'autres réponses : « Nous nous sommes tellement habitués à choisir superficiellement les accroches les plus évidentes, attirantes ou à la mode, en guise d'explications ». Et encore : « Voilà la position très claire qu'elle a adoptée en répondant [au blogueur], à savoir : il est méchant parce qu'il a observé que les fusillades existent sans avoir immédiatement convoqué les politiques identitaires. » Et encore : « [Le blogueur] expliquait que ce qu'on appelle "une fusillade" existe. Ce n'est pas peu dire, apparemment, puisque c'est si polémique. Voilà ce qu'a été la réaction d'Ahmed, en fait : non, vous ne pouvez pas dire que des choses existent ; vous devez choisir mes lunettes politiques préférées pour pouvoir en parler. » Et encore : « Les gens comme Sarah [sic] ont tendance à ignorer d'autres objets et trajectoires, peut-être plus parlants, parce qu'ils ont déjà *trouvé* leur cause nécessaire et suffisante grâce à leurs lunettes politiquement sur-déterminées. Rien de neuf ; nous nous attendions à ce que Sarah [sic] arrive à cette conclusion ». On pourrait

commenter ici les insultes et la nature assez monstrueuse des conversations menées sur des blogs ou sur des murs virtuels. Le racisme utilisé comme exemple se transforme en accusation menée contre quelqu'un (une des techniques les plus efficaces pour éviter de s'atteler à la question du racisme, c'est de comprendre le racisme comme une accusation) ; en accroche à la mode qui nous arrête dans la recherche de raisons plus complexes ; en lunettes politiques qui déforment ce que l'on voit ; en conclusion toute faite. Le racisme devient un mot étranger autant qu'un mot d'étranger : il est ce qui fait obstacle à la description ; ce qui est imposé par-dessus ce qui serait autrement une situation neutre, ou même joyeuse (quelque chose qui arrive tout simplement).

51Un mur devient un système de défense. Le sexisme et le racisme sont reproduits par les techniques qui justifient la reproduction. Quand ces mots sont refusés, nous assistons à une défense du *statu quo* : c'est une manière de dire qu'il n'y a rien de mauvais dans tout cela ; ce qui ne va pas, c'est de juger que quelque chose ne va pas là-dedans. La nature systématique du sexisme et du racisme elle-même est dissimulée par la nature systématique du sexisme et du racisme : tant de ces incidents nous minent, dont nous ne parlons pas, dont nous avons appris à ne pas parler. Nous avons appris à rompre le lien entre cet événement et cet autre, entre cette expérience et cette autre. Établir un lien revient ainsi à restaurer ce qui a été perdu (où l'on devrait comprendre la perte comme un processus actif) ; il s'agit de créer une image différente. Des phénomènes apparemment sans lien, des choses qui semblent arriver « juste comme ça », tomber comme ci ou comme ça, deviennent les éléments d'un système, un système qui fonctionne. C'est un système qui fonctionne grâce à la manière dont il facilite la progression. Nous avons besoin de mettre des bâtons dans les roues du système, pour stopper son fonctionnement. Ou, pour emprunter les termes évocateurs de Sarah Franklin¹⁸, nous avons besoin de devenir des « fauteuses de trouble »¹⁹. Avant de pouvoir faire cela, avant de pouvoir être cela, nous devons reconnaître qu'il y a un système. Et nous devons reconnaître qu'il fonctionne.

52Faire des remarques féministes, des remarques antiracistes, des remarques pénibles, consiste à faire remarquer l'existence de structures que beaucoup s'emploient à ne pas reconnaître. Voilà ce qu'est un mur de briques institutionnel : une structure que beaucoup s'emploient à ne pas reconnaître. Ce n'est pas simplement que beaucoup de personnes ne sont pas abîmées par cette structure. C'est aussi qu'elles progressent par la reproduction de ce qui n'est pas rendu tangible.

Quand nous parlons de sexisme, comme de racisme, nous parlons de systèmes qui soutiennent et facilitent la progression de certains corps.

53Le sexisme et le racisme peuvent aussi faciliter la progression de certains corps par la répartition du travail. Je me rappelle avoir lu une lettre de recommandation universitaire dans laquelle un jeune chercheur était décrit comme « le prochain [professeur homme] ». Je ne doute pas que de telles attentes puissent être vécues comme une forme de pression. Mais pensons à cette histoire du « prochain » : l'attente du prochain x ou y est telle, que quand un corps arrive qui peut hériter de cette position, on lui donne cette position. Et puis : si on est perçu comme le prochain x ou y, on a sans doute plus de temps pour devenir « lui ». Le sexisme et le racisme deviennent des systèmes d'héritage au sein desquels on dégage un espace aux hommes blancs pour qu'ils puissent prendre la place d'autres hommes blancs. Plus de temps pour devenir « lui » signifie plus de temps pour développer ses idées, ses pensées, sa recherche. Un chemin est dégagé qui autorise ou facilite la progression de certains corps. Et on dégage ce chemin en exigeant que d'autres fassent un travail de moindre valeur, un travail domestique ; le travail nécessaire à la reproduction de l'existence de ces corps. Si notre chemin n'est pas dégagé, nous pouvons nous retrouver à participer de ce système de dégagement au profit des autres, à faire le travail dont ils et elles sont déchargé·es. Le sexisme et le racisme en autorisent certain·es à progresser plus vite. Le sexisme et le racisme ralentissent d'autres corps ; les retiennent, les empêchent d'avancer au même rythme.

notes

1 « Neighborhood Watch » en anglais.

2 Note de l'auteurice : « Au Royaume-Uni, on demande de plus en plus aux universités de se transformer en police des frontières, en leur demandant d'établir des rapports sur la présence des étudiant·es internationaux ». Elle renvoie à Alexandra TOPPING, « Universities Being Used as Proxy Border Police, Say Academics », dans *Guardian*, 2 mars 2014. En ligne : <http://theguardian.com/education/2014/mar/02/universities-border-police-academics>.

3 « Travail de diversité » traduit « *diversity work* » et renvoie à l'obligation faite aux universités de lutter contre les discriminations qui se jouent en leur sein, tant du point de vue de l'organisation de l'enseignement que de la recherche. Noémie Grunenwald traduit l'expression par « travail de la diversité ». Voir Sara AHMED, « Le langage de la diversité », dans *GLAD !*, n° 7, 2019, en ligne : <https://journals.openedition.org/glad/1647>.

4 « *Houses* » en anglais signifie « maison » et peut aussi signifier « faculté » : Ahmed joue sur ce double sens en avançant l'idée que la maison et l'université sont aussi des « chez soi » (« *home* »). Ahmed fait peut-être aussi référence. À l'expression anglaise « *don't throw bricks* »

when you live in a glass house », qui signifie qu'il ne faut pas formuler de critiques auxquelles on serait soi-même vulnérable.

[5](#) Sara Ahmed utilise « *you* » et « *we* » dans le texte anglais. Le français offre plusieurs possibilités : « nous », « vous », « tu », « on ». Au cours de cette traduction, je m'aligne sur celle que Noémie Grunenwald a donnée du chapitre « Le langage de la diversité » : « on » traduit un « *you* » impersonnel, « nous » traduit « *we* ». Voir Sara AHMED, « Le langage de la diversité », art. cit.

[6](#) En anglais, Sarah AHMED parle de « *making points* », et de « *sore points* », p. 148 : il s'agit d'un jeu de mots entre le sens figuré et le sens physique du mot « *point* ».

[7](#) Sara AHMED, *What's the Use ? On the Uses of Use*, Durham, Duke UP, 2019.

[8](#) « *Boys will be boys* » en anglais, p. 150 – expression qui n'a pas vraiment d'équivalent en français.

[9](#) Sarah Ahmed utilise le terme de « *momentum* », qui signifie en principe « l'élan » et la « vitesse ». Elle articule cette notion à celle du mouvement collectif de la foule : quand on y chemine dans le même sens qu'elle, l'effort qu'on doit faire pour avancer est d'autant plus faible que la foule est dense ; inversement, l'effort nécessaire pour avancer dans une foule à contre-courant est bien plus grand qu'en temps normal. À noter : une traduction de ce passage sur la traversée d'une foule vient de paraître dans la revue *Europe*. Sara AHMED, « Directions et systèmes de circulation », trad. J.-B. Para, dans *Europe*, n° 1101-1102, « Virginia Woolf/Jean-Paul Goux », Janvier-Février 2021, p. 176-181.

[10](#) Référence à un passage précédent du chapitre : la « *wall breaker* », comme la « *killjoy* » (celle qui gâche le plaisir des autres) ou celle qui se caractérise par sa « *willfulness* » (son caractère obstiné), sont des personnages féministes que met en scène Sara Ahmed à partir de sa propre expérience.

[11](#) Eve KOSOFSKY SEDGWICK, *Between Men. English Literature and Male Homosocial Desire*, New York, Columbia UP, 1985.

[12](#) En anglais : « *the main point / men point.* », p. 152.

[13](#) Les « *practitioners* » avec lesquelles Sara Ahmed s'entretient sont généralement les personnes qu'elle nomme ailleurs les « *diversity workers* », celles et ceux qui pratiquent le travail de diversité. Noémie Grunenwald traduit « *practitioners* » par « professionnel·les ». Voir Sara AHMED, « Le langage de la diversité », art. cit.

[14](#) En anglais, « *Maybe a brick is a chip off the old block* » : « *a chip off the old block* » signifie « tel père, tel fils / telle mère, telle fille ». Ahmed fait un jeu de mots sur le double sens de cette expression, intraduisible en français : d'un côté le sens minéral, qui fait écho à son propos sur les briques et les murs qui ceignent l'université, de l'autre le sens biologique, qui approfondit son analyse des généalogies et accointances universitaires.

[15](#) Note de l'autrice : « Pour discuter plus avant ce problème et trouver référence à des exemples précis quant à la manière dont les féministes ont pu identifier certaines critiques du

sexisme comme une réaction réflexe ou une mauvaise habitude », voir Sara AHMED, « Introduction: Sexism – a Problem with a Name », dans *New Formations*, n° 86, p. 5-13.

16 Sara AHMED, *On Being Included: Racism and Diversity in Institutional Life*, Durham and New York, Duke UP, 2012.

17 « *Overing* » en anglais, qui correspond au verbe « *to get over* » (idée de surmonter, de tourner la page, d'en avoir fini). Un jeu de mot est également possible avec « *hovering* » (survol). Tout ce passage est fait de jeux de mots sur le mot « *over* », traduit différemment selon les cas.

18 Sarah FRANKLIN, « Sexism as a Means of Reproduction », dans *New Formations*, n° 86, 2015, p. 14-33.

19 En anglais, jeu de mots entre « *a wrench in the works* », qui signifie « un bâton dans les roues », et la formule de Sarah Franklin « *a wench in the works* », « *wench* » signifiant « jeune femme ».

plan

mots clés

[Diversité](#), [Généalogies](#), [Pratiques citationnelles](#), [Privilèges citationnels](#), [Racisme](#), [Sexisme](#), [Université](#)

Charles Forsdick

Concepts voyageurs : approches postcoloniales de l'exotisme

Travelling Concepts: Postcolonial Approaches to Exoticism

Texte traduit par : Khalid Lyamlahy

Charles Forsdick, « Travelling Concepts : Postcolonial Approaches to Exoticism » dans la revue *Paragraph*, vol. 24, n° 3, « Francophone Texts and Postcolonial Theory », 2001, p. 12-29 ; traduit par Khalid Lyamlahy.

Théories voyageuses, concepts voyageurs

1 Dans son article « Théorie voyageuse », paru en 1982, Edward Saïd a recours au motif du voyage pour proposer un modèle convaincant permettant de suivre l'évolution de la théorie critique au cours du XX^e siècle¹. Partant de l'idée banale qu'« à l'image des populations et des écoles critiques, les idées et les théories voyagent, d'une personne, d'une situation ou d'une période à une autre² », Saïd élabore une analyse complexe des quatre étapes inhérentes à ce processus : (1) départ de l'idée à partir d'un point d'origine, (2) sa traversée de différents contextes, (3) sa transplantation dans un nouveau contexte doté de ses propres conditions d'acceptation, et (4) réapparition de l'idée initiale, transformée par son parcours et ses nouvelles utilisations. À travers l'exemple qu'il cite (à savoir le passage de la théorie de « réification » de Lukács dans la Hongrie du début du XX^e siècle³, via Lucien Goldmann à Paris, aux travaux de Raymond Williams dans le Cambridge de la deuxième moitié du siècle), Saïd suggère dans un premier temps que les théories voyageuses voient leur impact atténué et se retrouvent progressivement dépolitisées, décontextualisées, voire même domestiquées. Dans une version révisée de cet argument et développée dans son article « Retour sur la théorie voyageuse⁴ », Saïd précise que l'inverse est aussi possible et que la réinterprétation d'une théorie dans un nouveau contexte politique ou historique peut mener, dans certaines circonstances, à sa revigoration (à l'image de la réappropriation radicale de Lukács par Fanon dans le contexte de la Guerre d'Algérie) ⁵.

2 Même si Saïd reconnaît qu'une description exhaustive de ces déplacements théoriques représenterait une énorme tâche, il esquisse néanmoins un paradigme dont la généralisation sera

ensuite examinée par les critiques qui lui succèdent⁶. Comme le suggère le traitement de Fanon dans l'article révisé de Saïd, l'émergence et l'histoire de la théorie postcoloniale elle-même bénéficieraient d'un tel examen approfondi. Le postcolonialisme est le résultat des voyages continus des théories contemporaines et une version envisageable de sa genèse s'appuie sur le transfert transatlantique d'un large éventail de pensées critiques françaises et francophones, réapparaissant et faisant l'objet d'une réinterprétation dans les campus des universités nord-américaines. En effet, l'une des critiques adressées à la théorie postcoloniale consiste précisément à souligner sa dépendance excessive de la métropole et sa tendance à décontextualiser et assimiler les voix qui lui sont extérieures dans le cadre de discours axés sur les institutions occidentales⁷. La proximité et la contestation continue de l'objet des études postcoloniales expliquent peut-être le fait qu'on manque de distance critique suffisante pour comprendre pleinement les conséquences de ces trajectoires complexes. Il est toutefois évident que le postcolonialisme dépend non seulement des voyages des théories contemporaines – comme le montre, à titre d'exemple, la résurgence de Foucault chez Saïd ou de Lacan chez Bhabha – mais aussi du déplacement, du recyclage et de la réinterprétation de concepts coloniaux. Dans son ouvrage *Colonial Desire*, Robert Young examine un exemple frappant (voire même troublant selon lui) de ce processus : le terme d'« hybridité », datant du XIX^e siècle et utilisé initialement pour désigner un phénomène biologique ou plus précisément physiologique et racialisé, est réactivé dans la terminologie de la fin du XX^e siècle pour désigner un phénomène culturel⁸. Critiquant Young pour avoir confondu deux concepts radicalement différents mais partageant de manière fortuite la même désignation, Stuart Hall se focalise sur « l'accusation simpliste et injustifiable [...] selon laquelle les critiques postcoloniaux seraient “complices” des théoriciens de la race lors de l'ère victorienne *car les deux catégories d'auteurs utilisent le même terme – hybridité – dans leurs discours !* ⁹ ».

3Loin d'être aussi réductrice que le prétend Hall, l'étude de Young tente plutôt, et de manière plus prudente, d'interroger le degré de rupture entre les théorisations contemporaines et les formulations précédentes, suggérant qu'« il y a un lien d'ascendance historique entre les concepts culturels actuels et ceux du passé vis-à-vis desquels nous pensons avoir pris nos distances [...] Il n'y a pas de version simple ou correcte de la notion d'“hybridité” car elle change à chacune de ses réactivations et se réactive aussi à chacun de ses changements ».¹⁰ Le présent article est basé sur une hypothèse similaire à propos de l'exotisme, un autre terme qui continue à être utilisé et dont les connotations initialement coloniales ont été progressivement transformés jusqu'à sa réapparition comme monnaie courante quoique controversée dans le

contexte postcolonial. C'est que l'exotisme, à son tour, change à chaque réactivation du terme et se réactive à chacun de ses changements.

Exotisme, un mot qui voyage

4En plus de rappeler que les mots voyagent autant que les concepts et les théories qu'ils véhiculent, cette référence préliminaire au travail de Young met en évidence le fait que les études postcoloniales doivent être sensibles à la transformation des champs sémantiques et aux questions de traduction qui leur sont associées. En outre, le sujet abordé par Young, à savoir l'hybridité coloniale, fait partie intégrante du contexte dans lequel l'exotisme lui-même doit être examiné. L'hybridité pourrait même être située à l'opposé de l'exotisme car si elle évoque des synthèses inégales et décrit l'émergence de nouvelles formes transculturelles, l'exotisme colonial a tendance, quant à lui, à accentuer les polarités différentielles et à nier les conséquences des interactions. Il convient de noter toutefois que l'épithète « colonial » est associé ici à l'exotisme comme une condition nécessaire. Par conséquent, si l'exotisme n'est pas toujours un processus monolithique et anhistorique, cela prouve qu'il n'a pas fait l'objet d'une théorisation suffisante dans les études postcoloniales qui ont eu tendance à utiliser le terme sans la même attention au détail (souvent polémique) qui caractérise l'analyse d'autres termes dans la discipline¹¹. Dans l'ouvrage *Key Concepts in Postcolonial Studies* (Routledge, 1998), par exemple, l'évolution complexe de l'exotisme est largement négligée et sa résurgence sous des formes postcoloniales ambivalentes n'est pas prise en compte¹². Depuis l'invention de l'*exotisme* (et son équivalent en anglais « exoticism ») lors de la première moitié du XIX^e siècle, le terme a oscillé à maintes reprises entre deux pôles sémantiques, l'un signifiant un penchant exotique indispensable à l'altérité radicale, l'autre désignant le processus suivant lequel cette altérité radicale est soit vécue par un voyageur, soit traduite, transportée et représentée pour la consommation à domicile.

5Les critiques contemporains se sont focalisés précisément sur ce sens de traduction, de transport et de représentation de l'exotisme en tant que processus. À titre d'exemple, les directeurs de l'ouvrage *Key Concepts in Post-Colonial Studies* décrivent la transformation sémantique du terme qui signifiait initialement une indigénéité relative et connote désormais « une différence stimulante ou passionnante, quelque chose qui pourrait (sans risque) pimenter le local¹³ ». En s'appuyant principalement sur un article de Renata Wasserman au sujet de James Fenimore Cooper et José de Alencar¹⁴, ils voient en l'exotisme un processus de

domestication, consistant à transformer des éléments potentiellement menaçants en « signifiants anodins d'une altérité simplement exotique, c'est-à-dire non systématique, n'ayant de sens que celui imposé par la culture au sein de laquelle ils étaient exposés¹⁵ ».

6Comme toute définition du terme qui n'irait pas au-delà des représentations métropolitaines de l'empire, leur examen de ce « concept-clé » qu'est l'exotisme passe sous silence la contestation continue ayant marqué l'utilisation du terme au courant du XX^e siècle, surtout dans les productions de langue française. Des premières tentatives de Victor Segalen de redéfinir le concept dans son *Essai sur l'exotisme* aux récents efforts menés à travers diverses disciplines (la narratologie, l'anthropologie, l'historiographie, la sociologie postmoderne ou encore l'étude du voyage contemporain) dans le but d'en forger des utilisations contemporaines positives, l'exotisme a constamment défié les approches réductrices¹⁶. Alors que dans l'usage critique contemporain le terme a presque partout des connotations péjoratives et est associé de manière réductrice au discours colonial, une analyse approfondie révèle le besoin d'une compréhension plus nuancée du terme de manière à intégrer la réflexivité ou la réciprocité présente éventuellement au sein de l'exotisme.

7Dans sa remarquable étude de l'exotisme fin-de-siècle, Chris Bongie a mis l'accent sur le fait qu'une telle ambivalence dépend de la persistance obstinée de l'exotisme malgré les prévisions d'assimilation de son espace symbolique, c'est-à-dire la dilution de la différence dans la similitude et l'empiètement de la globalisation sur les spécificités autochtones. Évoquant l'effondrement différé de cet ailleurs dont dépend l'exotisme, Bongie avance qu'« “en théorie”, il n'y a plus d'horizons, mais “en réalité”, ils existent encore¹⁷ ». L'exotisme est caractérisé par un double mouvement contradictoire – un cycle de déclin et de régénération –, ce qui explique le fait que le terme « exotisme », rejeté comme obsolète par les auteurs français coloniaux de l'entre-deux guerres, est réapparu comme un concept postcolonial de plus en plus cité. En revanche, l'utilisation anglo-saxonne du terme, aujourd'hui largement inconditionnelle et explicite, est peut-être le résultat de la prédominance de l'*Orientalisme* de Saïd comme un ouvrage fondateur des études postcoloniales. Par conséquent, l'attention critique s'est concentrée sur une tradition géographiquement spécifique (quoique particulièrement variable) de l'exotisme mais sans sacrifier nécessairement des considérations plus vastes de la représentation de l'altérité. C'est que le cadre conceptuel de Saïd a visiblement dépassé l'invariabilité de ses paramètres spatiaux de départ pour atteindre une résonance plus grande. D'après Peter Mason, qui décrit l'exotisme comme un effet représentatif et dépendant des

processus de décontextualisation et de recontextualisation, le concept de l'exotisme se distingue de l'orientalisme en ce sens qu'il « ignore la précision des données géographiques ou ethnographiques et tend à servir des objectifs relevant de l'imaginaire plutôt que du champ politique concret¹⁸ ». Cette lecture non seulement exagère l'intérêt de l'orientalisme pour toute représentation précise de son sujet mais sous-estime également les intentions idéologiques latentes de nombreux produits de l'exotisme colonial. La distinction entre exotisme et orientalisme provient plutôt des traditions épistémologiques distinctes et de la terminologie dont dépendent les deux concepts.

8À bien des égards, la réhabilitation de l'*exotisme* dans une variété de contextes et de disciplines témoigne de la résistance française de longue date à toute forme de coopération active et totale avec la pensée postcoloniale¹⁹. Les versions françaises de l'exotisme ne sont pas nécessairement insensibles à la condition postcoloniale elle-même, mais révèlent plutôt le besoin d'élargir la compréhension des termes utilisés en contexte postcolonial et de prendre en compte l'(in)traduisibilité résultant du voyage de ces termes entre différents contextes. Les utilisations de l'exotisme dans un sens positif dans les travaux historiographiques de Michel de Certeau, anthropologiques d'Affergan et narratologiques de Genette relèvent d'un réinvestissement sémantique qui serait difficilement envisageable en cas d'adoption généralisée des épistémologies et des concepts postcoloniaux. Perçu souvent en France comme une invention anglo-saxonne née d'une obsession avec le « politiquement correct », le « postcolonial » est tenu à distance, en dépit – ou en raison – de son éclairage potentiel de la culture et des institutions contemporaines françaises.²⁰ Malgré des tentatives idéologiques allant de la centralisation radicale incarnée par le républicanisme au désir d'homogénéisation ethnique promu par l'extrême droite, l'identité française n'a jamais pu être élaborée comme un centre excluant entièrement l'étranger. Pour autant, il est rare que la problématique postcoloniale émerge des discours politiques ou culturels français. Emily Apter, qui s'est intéressée à cette marginalisation, estime que son inversion aurait des conséquences nationales et internationales :

elle pourrait corriger la myopie de la vision culturelle française en défiant de manière productive l'universalisme idéologique, le narcissisme de la métropole, la 'pasteurisation' culturelle et l'examen insuffisant des doctrines institutionnelles de la langue et de la littérature nationales ; [...] la critique postcoloniale pourrait encourager l'inclusion des études francophones dans un

cadre différent de celui des Lumières assimilationnistes et étendre ainsi l'intérêt pour les études françaises à l'étranger²¹.

9L'exotisme est l'un des points d'articulation et de débats postcoloniaux dont l'étude faciliterait le dialogue actif prôné par Apter et permettrait l'ouverture des cultures académiques et intellectuelles. Même si l'exotisme peut émerger dans toute culture en contact avec une altérité radicale, Segalen a relevé les connotations typiquement françaises du concept en notant dans son *Essai sur l'exotisme* : « Exotisme en littérature française. Très fécond. Nécessaire car les Français n'inventent pas²². » L'essai de Segalen est une contribution majeure au débat toujours en cours sur le champ symbolique et les sens contestés de l'exotisme, un débat ayant atteint des sommets avec la montée du Nouvel Impérialisme Français. C'est là que nous devons commencer pour mieux comprendre les utilisations postcoloniales de l'exotisme.

Exotisme et empire colonial

10Les analyses contemporaines des cultures coloniales qui associent l'exotisme aux mécanismes de propagande du roman colonial ou des expositions coloniales reposent sur une inversion terminologique. En effet, le vaste appareil critique mis en œuvre pour légitimer la littérature et la culture françaises coloniales s'est focalisé sur leur aspiration à un statut « post-exotique ». Au début du XX^e siècle, l'émergence de « la littérature coloniale » est passée largement inaperçue alors que ses auteurs étaient le plus souvent associés à Pierre Loti et Claude Farrère, deux représentants d'une tradition antérieure, à la fois exotique et postromantique. Néanmoins, avec la prise de conscience publique croissante de l'Empire dans l'entre-deux-guerres, les auteurs coloniaux ont commencé à percevoir le potentiel pédagogique de leurs textes et se sont mis à produire une histoire littéraire distincte en lui associant une généalogie (ainsi qu'une hiérarchie) des représentations contemporaines et antérieures de l'altérité. (Cette théorisation active et étendue de la relation entre la littérature et l'Empire, non reproduite en Grande-Bretagne, a été en partie liée au sentiment d'une infériorité française due à l'absence d'un équivalent francophone de Kipling)²³. Pour ces théoriciens de la littérature coloniale, l'« exotisme » était perçu principalement dans un sens péjoratif : ils l'ont rejeté comme désuet, superficiel, subjectif et détaché de son objet d'un point de vue idéologique et géographique : « l'ancien exotisme, l'impressionnisme superficiel qui ne tient compte que du décor, du costume, de tout ce qu'il y a d'extérieur dans les mœurs du pays »²⁴. Alors que Roland Lebel a rejeté cette tendance antérieure comme un « faux exotisme » (une tautologie évidente selon

certaines définitions contemporaines du concept), Cario et Régismanset ont soutenu en 1911 que la littérature coloniale offrirait à sa place un « nouvel exotisme ». ²⁵ En prenant ses distances avec ce que Robert Randau appelle la « littérature d'escale » ou la « littérature du tourisme colonial », la littérature coloniale pourrait tirer profit des liens étroits des auteurs avec l'espace colonial, de leur connaissance de cet espace ainsi que de leurs sensibilités ethno-psychologiques.

11À la même époque, cette tentative de sauver l'exotisme a fait face à une résistance dans l'œuvre de Victor Segalen, et ce malgré les efforts contradictoires du mouvement colonial visant à s'appropriier *Les Immémoriaux* pour en faire une incarnation du « roman colonial ». En effet, les réflexions fragmentaires qui constituent cet ouvrage inachevé qu'est *l'Essai sur l'exotisme* critiquent aussi bien la littérature coloniale que la tradition antérieure vis-à-vis de laquelle les auteurs coloniaux ont essayé de prendre leurs distances. À l'exotisme explicite du XIX^e siècle, Segalen ajoute l'exotisme latent de ses contemporains du début du XX^e siècle. Si les théoriciens coloniaux, de Régismanset à Lebel, ont défendu une certaine forme de continuité historique, arguant qu'un mouvement a été remplacé par son successeur naturel, le projet de Segalen est à la fois plus radical et plus bouleversant. À bien des égards, son essai se présente comme une succession de tentatives de définition de l'« exotisme », ce qui lui permet d'esquisser son interprétation personnelle de l'esthétique du divers. Sa critique de la tradition exotique française comprend de nombreux parallèles avec des analyses plus récentes. Ainsi Segalen met-il l'accent sur la domestication et l'assimilation inhérentes à ces représentations de l'altérité ayant recours au stéréotype et au cliché pour atténuer la désorientation indissociable du contact avec l'autre ; de plus, en traitant les exotiques de « Proxénètes de la Sensation du Divers ²⁶ », il souligne leur mise en scène potentiellement narcissique de l'altérité tout en décrivant l'exotisme contemporain comme une tendance auto-génératrice, ayant peu ou pas de rapports avec son objet supposé. Néanmoins, l'essai effectue un mouvement de récupération en rejetant d'une part une certaine conception de l'exotisme et en essayant, d'autre part, de doter le terme de nouvelles significations :

Malgré son titre exotique, il ne peut y être question de tropiques et de cocotiers, ni de colonies ou d'âmes nègres, ni de chameaux, ni de vaisseaux, ni de grandes houles, ni d'odeurs, ni d'épices, ni d'Îles enchantées, ni d'incompréhensions, ni de soulèvements indigènes, ni de néant et de mort, ni de larmes de couleur, ni de pensées jaunes, ni d'étrangetés, ni d'aucune des « saugrenuités » que le mot « Exotisme » enferme dans son acception quotidienne [...]. Il eût

été habile d'éviter un vocable si dangereux, si chargé, si équivoque. En forger un autre ; en détourner, en violer de mineurs. J'ai préféré tenter l'aventure, garder celui-ci qui m'a paru bon, solide encore malgré le mauvais usage [...]. Exotisme ; qu'il soit bien entendu que je n'entends par là qu'une chose, mais immense : le sentiment que nous avons du Divers²⁷.

12 Contrairement à bon nombre de critiques récents pour qui l'exotisme est historiquement entaché et irrémédiablement péjoratif²⁸, Segalen refuse donc de rejeter d'emblée le terme, même s'il reconnaît son infirmité chronique : « compromis et gonflé, abusé, prêt d'éclater, de crever, de se vider de tout²⁹ ». Préférant utiliser l'exotisme comme la base de son esthétique personnelle du Divers, Segalen en examine les significations et les limites étymologiques pour donner sens à un projet anti-assimilationniste par lequel le voyageur occidental non seulement vit (et représente) l'ailleurs comme radicalement différent, mais se trouve aussi lui-même exotisé dans le regard de l'autochtone. Segalen a été encensé pour la nature implicitement anticoloniale de son œuvre, et il y a sans doute une divergence saisissante entre ses textes et ceux de ses contemporains pro-impérialistes³⁰. Pour autant, toute forme d'anticolonialisme perceptible dans l'œuvre de Segalen est plus le résultat d'une logique esthétique que d'une position spécifiquement idéologique. En effet, d'après les lectures les plus critiques de son œuvre, les soubassements idéologiques de l'exotisme ségalénien – et le « droit à la différence » dont il dépend – révèlent une interaction complexe de la nostalgie et du conservatisme : en réponse à une entropie envahissante (une version du début du XX^e siècle de la globalisation), l'exotique est distancié d'un point de vue non seulement spatial mais aussi temporel. Le Tahiti précolonial des *Immémoriaux* et la Chine prérévolutionnaire du *Fils du ciel* révèlent le désir et l'impossibilité d'une altérité intacte mis en scène de manière simultanée dans ces textes. La réponse de Segalen dans l'*Essai*, *Stèles* et *René Leys* consiste à proposer des stratégies contre-entropiques dans l'objectif de mettre un terme à ce qu'il considère comme l'homogénéisation de cultures différentes. Ce faisant, il ne remet pas en cause les tensions que produit l'hybridité ou la coexistence de ces cultures mais s'oppose à leur fusion ou hybridation effective.

13 Malgré les écueils évidents de cette poétique de l'hybridité, les critiques ont prêté peu d'attention aux dimensions raciales de l'œuvre de Segalen, peut-être car ces dernières y sont rarement explicites. Le texte inachevé du *Maître-du-Jouir* révèle, néanmoins, une répulsion manifeste pour le métissage et un rejet de la lecture ambivalente de Gobineau du mélange racial comme un processus à la fois dégénératif et régénératif de l'interaction culturelle³¹. Dans le cadre de ses efforts pour revitaliser la culture polynésienne et réagir face à la dégénération qu'il

décrit dans son roman tahitien précédent, *Les Immémoriaux*, le protagoniste « Gauguin » rejette le personnage métis de Sara qu'il décrit comme « étrangère à tous les sangs, vagabonde entre tous les langages, [...] pire que la bâtarde d'un serpent et d'un oiseau³² ». Si ce rejet d'un personnage situé entre les cultures montre à quel point l'esthétique de Segalen repose sur des différences et des oppositions, il n'y a aucune preuve que sa répulsion à l'égard du métissage est déclenchée par un irrésistible désir de défendre les hiérarchies raciales. L'exotisme de Segalen est fondé plutôt sur les contrastes entre les cultures et les tensions inhérentes à leur contact initial. Le refus d'assimiler l'exotique à travers le langage et ses dispositifs donne lieu aux structures de la *stèle* qui juxtaposent les caractères chinois et le texte français dans l'espace scellé de la page, les obligeant ainsi à coexister tout en empêchant leur fusion.

14L'exotisme de Segalen – et son aversion évidente pour l'hybridité – est indéniablement le produit des discours idéologiques de son époque. Néanmoins, grâce à sa problématisation de la diversité culturelle et sa contestation des mécanismes réducteurs et en fin de compte assimilateurs de la représentation coloniale, la tentative de Segalen de théoriser l'exotique au début du XX^e siècle a « voyagé » et a été incorporée dans les réflexions développées au sein des études francophones postcoloniales³³. En utilisant notamment la figure apocalyptique de l'entropie, Segalen annonce le rôle central de l'exotisme dans une série de problématiques ultérieures du XX^e siècle : l'hybridité, la globalisation, le multiculturalisme, les configurations variables de l'individualité et de l'altérité. Son interprétation presque mathématique du déclin de l'exotique et de sa marginalisation progressive vers des « sommets plus glaciaires³⁴ » pourrait suggérer que la diversité culturelle est une ressource en voie d'extinction, limitée et menacée par les effets de nivèlement de la modernité, mais la pensée de Segalen oscille constamment entre la peur de l'homogénéité et le désir d'hétérogénéité. Son affirmation que « la fusion croissante, la chute des barrières, les grands raccourcis d'espace, doivent d'eux-mêmes se compenser quelque part au moyen de cloisons nouvelles, de lacunes imprévues, un réseau d'un filigrane très ténu striant des champs qu'on avait cru tout d'abord d'un seul tenant³⁵ » devance la résurgence des modèles de diversité au sein des transformations culturelles contemporaines, comme le décrivent des penseurs contemporains tels que Edouard Glissant. Qu'il soit un symbole de la marchandisation (néo-)coloniale ou le fruit de conceptions plus nuancées des cultures mondiales, l'exotisme occupe toujours une place complexe dans la pensée postcoloniale. Pour mieux comprendre les utilisations du terme, nous devons par conséquent examiner ses (més)aventures récentes comme objet de critique courante.

Exotisme postcolonial

Dans toute généalogie de la critique postcoloniale, l'œuvre d'Aimé Césaire et de son ancien élève Frantz Fanon joue un rôle fondamental. Ainsi, le postcolonialisme peut être considéré comme enraciné dans leur critique de l'exotisme colonial puisque les écrits politiques des deux auteurs reposent sur une analyse anti-exotique de la relation entre les représentations européennes de l'altérité et le pouvoir colonial. Dans son *Discours sur le colonialisme*, Aimé Césaire indique que la représentation biaisée des cultures colonisées par les « amateurs de l'exotisme » – une catégorie de complices de l'Empire faisant partie de l'un des catalogues rhétoriques de l'auteur – joue un rôle central dans la préparation élargie de l'espace colonial à la domination et à l'exploitation³⁶. Décrivant la « société nouvelle » qui émergerait de la lutte anticoloniale, Césaire refuse un retour à la période précoloniale : « Ce n'est pas une société morte que nous voulons faire revivre. Nous laissons cela aux amateurs d'exotisme³⁷ ». Par conséquent, l'exotisme est associé dans l'analyse de Césaire à ce que Renato Rosaldo a appelé la « nostalgie impériale », soit le désir occidental de ressusciter ce qui a été détruit par le rapport colonial³⁸. Dans « Racisme et culture », Fanon va au-delà des brèves évocations de l'exotisme chez Césaire en s'intéressant aux processus élargis de la « chosification » (réification) coloniale afin de décrire le rôle du concept dans la déculturation. Ainsi voit-il dans l'exotisme un moyen de simplifier, d'objectiver, de neutraliser et enfin de momifier la culture colonisée : « L'exotisme est une des formes de cette simplification. Dès lors, aucune confrontation culturelle ne peut exister. Il y a d'une part une culture à qui l'on reconnaît des qualités de dynamisme, d'épanouissement, de profondeur. Une culture en mouvement, en perpétuel renouvellement. En face on trouve des caractéristiques, des curiosités, des choses, jamais une structure³⁹ ». Ce déni de contemporanéité décrit ici par Fanon suggère que l'exotisme dépend d'un processus dual et complexe de « rapprochement » géographique et de déplacement chronologique vers un passé lointain⁴⁰. Car si le colonial est ramené – domestiqué et attaché – au centre de la métropole, il est aussi simultanément déplacé à un moment prémoderne (voire même primitif).

15La conception fanonienne de la violence implicite dans l'exotisme continue d'influencer les approches récentes du phénomène. Dans son étude de la marchandisation occidentale de la différence, Deborah Root, par exemple, écrit que « l'exotisme opère donc suivant un processus de démembrement et de fragmentation par lequel des objets représentent des images qui représentent à leur tour une culture ou une sensibilité dans son ensemble. L'exotisme relève de

la synecdoque puisque des fragments de culture servent à incarner un ensemble plus vaste⁴¹ ». Une telle vision polarisée a servi un but précis dans le contexte de la décolonisation d'après-guerre lorsque les représentations abusives et exotiques incarnées par les stéréotypes coloniaux étaient partie intégrante des oppositions binaires au cœur de toute autodéfinition post-coloniale. Comme le note René Ménéil dans son article « De l'exotisme colonial », paru en 1959, il y avait autrefois un « exotisme normal » et neutre résultant d'une période de contact entre des cultures différentes : « Je suis pour lui étranger comme il est pour moi étranger : il a de moi une vision exotique et j'ai de lui une vision exotique. Il n'en peut être autrement [...] La vision exotique est une vue de l'homme prise "de l'autre côté", du dehors et par-dessus les frontières géographiques⁴² ». Néanmoins, avec le colonialisme, ce sens neutre a été remplacé par une forme d'exotisme dictée par le pouvoir relatif du représentant et du représenté. Par conséquent, la falsification de l'image qu'a le colonisé de lui-même crée un cycle de dépendance et un « exotisme contre-exotique⁴³ » autoréférentiel qui n'en offre aucune sortie. Ménéil conclut : « Il faut dépasser l'expression poétique contre-exotique qui est contaminée par cela même contre quoi elle veut se dresser.⁴⁴ »

16 Ménéil décrit la situation paradoxale à laquelle doit faire face toute poétique de la représentation postcoloniale dont la vision de l'exotisme est dictée par une compréhension coloniale résiduelle du terme⁴⁵. Comme le montre très clairement le cas de la littérature haïtienne du XIX^e siècle qui dépend des modèles de la métropole, une culture francophone post-coloniale (au sens chronologique du terme) ne dissocie pas automatiquement ou nécessairement ses autoreprésentations de l'exoticisation française antérieure. Néanmoins, l'interruption de l'exotisme comme vecteur à sens à unique et l'adoption croissante d'une vision relativisée et ségalénienne du terme ont joué un rôle central dans la réappropriation de la voix qui caractérise la littérature postcoloniale de langue française. Mildred Mortimer, qui s'est penché sur le rôle du voyage en France dans la littérature africaine francophone, a montré comment ce voyage a été lui-même transformé en lieu exotique⁴⁶. De son côté, Romuald Fonkoua a détaillé toute une gamme d'« exotismes » pour décrire la réaction du voyageur postcolonial confronté à l'espace exotique de la métropole⁴⁷. Il serait prématuré de se réjouir du fait qu'un exotisme postcolonial, dépendant de processus de réciprocité et d'échange, aurait remplacé l'exotisme colonial. Néanmoins, s'il est évident que la mobilité postcoloniale a ouvert des espaces d'hétérogénéité, d'interaction culturelle et de diversité jusque-là insoupçonnés, le concept généralisé d'exotisme, très présent dans les débats autour de la description de ces espaces et dans la théorie postcoloniale elle-même, dépend toujours d'un modèle colonial et ne prend pas

suffisamment en considération le modèle postcolonial beaucoup plus complexe avec lequel il coexiste.

17 Pour Homi Bhabha, par exemple, la persistance de l'exotisme est contraire à l'hybridité postcoloniale et aux processus qui lui sont associés tels que la créolisation, le *mestizaje*, l'entre-deux, la diaspora et la liminalité. À l'image du multiculturalisme ou des notions relatives à la diversité culturelle, l'exotisme dépend d'une « rhétorique radicale de la séparation des cultures totalisées qui vivent hors de la souillure de l'intertextualité de leurs positions historiques, en sécurité dans l'utopie d'une mémoire mythique d'une unique identité collective⁴⁸ ». Bhabha redoute la tendance exotique de la théorie occidentale à saisir l'autre et à l'utiliser comme une illustration passive plutôt que comme un participant actif dans les efforts d'explication : « toujours l'horizon exégétique de la différence, jamais l'agent actif de l'articulation⁴⁹ ». Une telle instrumentalisation de l'altérité – que Bhabha illustre avec « le despote turc de Montesquieu, le Japon de Barthes, la Chine de Kristeva, les Indiens Nambikawa de Derrida, les païens Cashinahua de Lyotard⁵⁰ » – est un écueil dont les critiques postcoloniaux sont de plus en plus conscients. Bhabha tente de prendre en charge ce risque en proposant un paradigme postcolonial : « une culture internationale appuyée non sur l'exotisme du multiculturalisme ou sur la diversité des cultures, mais sur l'inscription et l'articulation de l'hybridité de la culture⁵¹ ».

18 Ici, Bhabha considère l'exotisme comme une essentialisation, c'est-à-dire comme une partie intégrante des représentations néocoloniales. Ainsi, en rejetant l'exotisme ou en le réduisant à une vision purement coloniale, la théorie postcoloniale anglophone confine le terme, ne parvient pas à le dissocier des processus antérieurs d'exoticisation et ne tient pas compte des évolutions récentes et beaucoup plus diversifiées de son utilisation en France. Repenser l'exotisme revient à reconnaître la polyvalence du terme, l'évolution des concepts qu'il décrit et sa pertinence pour l'examen et la contextualisation des complexités de la littérature et de la culture postcoloniales. Les critiques des travaux de Bhabha se sont focalisés sur les parallèles entre sa notion d'hybridité libre et flottante et les éloges postmodernes d'une diversité fluide, disloquée et dépolitisée. Dans sa vision de la diversité, Bhabha se focalise sur les structures et les relations plutôt que sur l'interaction effective entre des objets distincts mais réunis dans les « zones de contact » entre les cultures. Comme signalé par Gerry Smyth, cette vision risque d'être récupérée par des idéologies hégémoniques et la notion d'hybridité peut être appropriée « par ceux qui ont intérêt à décrédibiliser les discours cohérents de résistance⁵² ».

19 Il y a un risque qu'une telle appropriation de l'hybridité détourne l'attention de la dynamique souvent déséquilibrée des relations interculturelles et décourage d'entreprendre la contextualisation consistante requise par la complexité de chaque situation. Cela ne veut pas dire que les critiques postcoloniaux doivent revenir aux catégories antinomiques et strictement définies – centre/périphérie, moi/Autre, colonisateur/colonisé – où la connaissance (approximative) du second terme n'est possible qu'à travers les représentations du premier. Il s'agit plutôt de souligner le besoin de développer des modèles d'interaction culturelle qui soient plus ouverts et dans lesquels tous les acteurs se trouvent valorisés et reconnus à la fois comme représentants et représentés, connaisseurs et connus. À titre d'exemple, le modèle de la « Relation » développé par Édouard Glissant sur la base d'un « droit à l'opacité » non seulement protège la spécificité culturelle du risque de dilution dans le « sujet colonial » de Bhabha et ses omissions, mais prolonge également l'examen de la discontinuité des points de rencontre entre les cultures ainsi que la renégociation et la reconfiguration de leurs relations. Dans le contexte contemporain des Caraïbes francophones, où toute interprétation chronologique du terme « postcolonial » risque d'être dénuée de sens, une telle opacité devient le lieu de discours potentiels sur la résistance qui serait autrement étouffée par l'effacement des distinctions entre colonisateur et colonisé. Opposée aux visions hiérarchiques ou réductrices, la « Relation » de Glissant évite toute nostalgie pour les oppositions nettes et binaires et rejette tout sentiment de pure altérité (ou de réification implicite dans l'exotisme colonial) tout en soutenant que la logique de la créolisation opère à la fois dans et entre les cultures⁵³.

20 Même si Glissant évoque de manière de plus en plus circonspecte certains aspects de l'exotisme de Segalen, il n'a cessé de reconnaître sa dette envers l'auteur du début du XX^e siècle, comme le montre clairement le titre de son ouvrage *Introduction à une poétique du divers*⁵⁴. En ce qui concerne la « théorie voyageuse », Glissant privilégie la diversité et la différence irréductible de l'autre en réutilisant les aspects majeurs de la pensée de Segalen qu'il réactive dans le contexte caribéen. Même s'il s'abstient d'utiliser le terme « exotisme » lui-même, il en reconnaît la vision paradoxale chez Segalen et la décrit comme « un système de pensée de l'exotisme tel qu'il combat à la fois tout exotisme et toute colonisation⁵⁵ ». Loin des visions réductrices, cette pensée sérieuse de l'exotisme permettant d'étudier les interactions interculturelles et d'éviter à la fois les analyses déséquilibrées et les systèmes binaires à sens unique, est indispensable aux récentes analyses et utilisations de langue française du terme. Par conséquent, il est peut-être plus approprié d'utiliser actuellement le pluriel « exotismes » pour traduire l'incertitude qui entoure la signification de l'exotisme. Si le terme indique toujours

l'inégalité des rapports entre les différences culturelles, sa récente atténuation ne change en rien le fait que le droit de qualifier l'autre d'« exotique » a été utilisé comme stratégie de pouvoir colonial. Néanmoins, la prise en compte de la complexité du terme et des processus qu'il décrit traduit un basculement postcolonial, soit la reconnaissance du besoin de nuancer et d'affiner notre compréhension de la représentation de l'altérité et d'accepter le fait que l'épithète « exotique » peut fonctionner comme un levier, voire que l'exotisme lui-même, défini comme une forme d'altérité radicale, peut en conséquence fonctionner comme un moyen de résistance dans le cadre de phénomènes tels que l'opacité culturelle, la transculturation ou les approches en contrepoint de l'interculturalité.

Exotisme, nostalgie, altérité

21 Cela ne veut clairement pas dire que les connotations nostalgiques ont été effacées ; un nombre important de numéros des *Carnets de l'exotisme*, revue fondée en 1990, reflète le désir d'une diversité culturelle associée aux anciens modes (coloniaux) de voyage⁵⁶. Néanmoins, les récentes études en langue française de l'exotisme mettent en avant deux idées principales relevant d'un processus plus global de déconstruction de la pensée de l'exotisme colonial : tout d'abord, le besoin d'atténuer le terme et les processus qu'il décrit ; deuxièmement, la possibilité d'envisager la notion d'exotisme en termes de réciprocité. Loin d'être un processus monolithique, l'exotisme occidental fonctionne suivant une échelle de représentations allant (pour reprendre les termes de Roger Célestin) de l'« exemplification » à l'« expérimentation », le premier terme étant défini par la disparition de l'objet exotique sous l'emprise des stratégies de représentation élaborées pour et par le centre, le second défini à l'autre extrémité par l'absence du texte puisque le sujet-voyageur perd tout signe d'affiliation au centre et se trouve assimilé par l'altérité radicale de la périphérie exotique⁵⁷. L'analyse de Célestin traite ces deux extrémités comme des modèles plutôt que comme des exemples pratiques ; néanmoins, Jean-Marc Moura développe un schéma similaire pour nuancer les représentations textuelles de l'altérité, empruntant les termes « alter » et « alius » pour distinguer deux approches courantes et radicalement différentes de l'exotique chez Loti et Segalen, à savoir l'approche appropriatrice et l'approche distanciatrice :

ALTER est l'autre d'un couple, pris dans une dimension étroitement relative où se définit une identité et donc son contraire. ALIUS est l'autre indéfini, l'autre de l'identité et de tout élément qui s'y rattache, mis à distance de toute association facile, l'autre utopique. ALTER est intégré

dans une conception du monde dont le centre est le groupe ; ALIUS est éloigné, excentrique, et atteint au prix d'une errance hors de ce groupe. ALTER est un reflet de la culture du groupe ; ALIUS est un refus radical⁵⁸.

22 Tout en admettant que ces deux modes de représentation peuvent coexister et interagir, Moura indique cependant – à la suite de Bernard Mouralis dans son ouvrage *Les Contre-littératures* (1975)⁵⁹ – que l'exotisme peut avoir une visée subversive quand il oblige l'auteur et le lecteur, d'une manière ou d'une autre, à remettre en cause, ou du moins en suspens, les valeurs, les hypothèses et les idéologies de leurs cultures respectives. Le défi que représente l'exotisme est renforcé par l'émergence de la littérature postcoloniale dont l'une des conséquences est l'exotisation ou la défamiliarisation des langues, des espaces, des cultures et des modes de représentation des anciens centres de la métropole. Comme l'affirme Vincennette Maigne dans son article consacré à l'étymologie du terme « exotique », l'épithète se caractérisait à l'origine par une « éventuelle réversibilité » qui a été ensuite temporairement éclipsée par l'appropriation eurocentrique du terme dans le cadre des processus d'expansion coloniale⁶⁰. Concrètement, et comme indiqué par Romuald Fonkoua, les voyageurs africains et caribéens en Europe ont renvoyé à la France une image exotisée d'elle-même. Compris en ce sens, l'exotisme postcolonial pourrait être utilisé pour examiner les textes issus de l'ancien centre et de l'ancienne périphérie et pourrait même servir à effacer cette division, permettant ainsi une vision réellement inclusive de la Francophonie.

*

23 Le présent article a tenté d'élargir les interprétations de l'exotisme et, tout en reconnaissant la pertinence de ses récentes utilisations anglophones, de suggérer que l'intérêt qu'il suscite dans la littérature et la pensée de langue française est un exemple non seulement de récupération et de recyclage du terme, mais aussi de sa réhabilitation et de son renouvellement. Dans les mots de Peter Mason, l'exotique, « comme champ de forces dans lequel le moi et l'autre se constituent mutuellement dans un rapport déséquilibré, [...] est toujours ouvert au débat⁶¹ », et il est désormais évident que les utilisations coloniales et postcoloniales de l'exotisme sont corrélées, les secondes à la fois reproduisant et contestant les premières. Par conséquent, l'exotisme doit être considéré comme couvrant un panel de possibilités et de pratiques de représentation, et ce sans ignorer les dangers omniprésents de l'exotisme (néo)colonial.

24 Néanmoins, l'exotisme n'est pas – ou du moins pas exclusivement – un complément du discours colonial dont la réapparition au XX^e siècle reflète les mécanismes persistants de la « nostalgie impérialiste ». Il s'imbrique plutôt de manière subtile avec toute une série de concepts essentiels à la pensée postcoloniale et dont la redéfinition continue dans les théories et les pratiques de la discipline témoigne de la nature fondamentalement inachevée du postcolonialisme lui-même. En tant qu'objet d'interprétations contestées, l'exotisme est inévitablement un élément central de toute extension des études postcoloniales qui favoriserait un dialogue plus dynamique avec la production francophone (le terme « francophone » utilisé ici dans ses significations les plus larges). L'exotisme et son équivalent anglais *exoticism* ne sont pas des synonymes ; les interprétations des deux termes se recoupent mais leurs implications peuvent être souvent radicalement divergentes ; dans certaines utilisations, les deux termes demeurent compromis. Mais de telles ambiguïtés sont liées à la persistance de l'exotisme comme concept reflétant les ambiguïtés inévitables des rapports interculturels. Il serait donc plus approprié de parler d'exotismes postcoloniaux même si ce pluriel risque d'indiquer non seulement la complexité de la problématique à laquelle le terme fait allusion, mais aussi son épuisement potentiel sous la menace de l'extension et du recyclage constants de son champ sémantique. En ce qui concerne l'interprétation de la littérature et de la théorie postcoloniales – et de leur rapport à l'héritage colonial –, et quel que soit son avenir comme terme ou comme concept, en théorie ou en pratique, l'exotisme restera un concept à double tranchant, à la fois rétrospectif et projectif : un moyen d'examiner les représentations coloniales (et néocoloniales) de l'altérité et un outil permettant d'étudier les reconfigurations postcoloniales de la culture mondiale⁶².

bibliographie

AFFERGAN Francis, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987.

AIJAZ Ahmad, « The Politics of Literary Postcoloniality », *Race and Class*, vol. 36, n° 3, 1995, p. 1-20.

APTER Emily, « French Colonial Studies and Postcolonial Theory », *SubStance*, vol. 76, n° 7, 1995, p. 169-180.

ASHCROFT Bill, « On the hyphen in post-colonial », *New Literatures Review*, n° 32, 1996, p. 23-32.

ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth et TIFFIN Helen, *Key Concepts in Post-Colonial Studies*, New York and London, Routledge, 1998.

- BAUDRILLARD Jean, *La Transparence du mal : essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Galilée, 1990.
- BHABHA Homi, *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale* (2007), Paris, Payot, 2019.
- BONGIE Chris, *Exotic Memories, Literature, Colonialism and the Fin de Siècle*, Stanford, Stanford UP, 1991.
- CARIO Louis et RÉGISMANSET Charles, *L'Exotisme. La littérature coloniale*, Paris, Mercure de France, 1911.
- CÉLESTIN Roger, *From Cannibals to Radicals. Figures and Limits of Exoticism*, Minneapolis and London, University of Minnesota Press, 1996.
- CÉSAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955.
- CLIFFORD James, *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*, Paris, École nationale des Beaux-Arts, 1996.
- De CERTEAU Michel, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- FABIAN Johannes, *Time and the Other. How Anthropology Makes its Object*, New York, Columbia UP, 1983 ; *Le Temps et les autres : comment l'anthropologie construit son objet*, trad. Estelle Henry-Bossoney et Bernard Müller, Toulouse, Anacharsis, 2006.
- FANON Frantz, « Racisme et culture », *Présence africaine*, juin-novembre 1956, nouvelle série, n° 8/10, I^{er} Congrès International des Écrivains et Artistes Noirs, Paris-Sorbonne, 19-22 septembre 1956, p. 122-131.
- FONKOUA Romuald, « Le “voyage à l'envers”. Essai sur le discours des voyageurs nègres en France », dans *id.* (dir.), *Les Discours des voyages*, Paris, Karthala, 1998, p. 117-145.
- FORSDICK Charles, *Victor Segalen and the Aesthetics of Diversity: Journeys between Cultures*, Oxford, Oxford UP, 2000, p. 58-80.
- , « L'Exote mangé par les hommes », dans Charles FORSDICK et Susan MARSON (dir.), *Reading Diversity*, Glasgow, Glasgow French and German Publications, 2000, p. 1-20.
- GENETTE Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.
- GERRY Smyth, « The Politics of Hybridity: Some Problems with Crossing the Border », dans Ashok BERY et Patricia MURRAY (dir.), *Comparing Postcolonial Literatures*, Basingstoke, Macmillan, 2000, p. 43-55.
- GLISSANT Édouard, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.
- , *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

HALL Stuart, « When was the “postcolonial”? Thinking at the limit », dans Iain CHAMBERS et Lidia CURTI (dir.), *The Post-Colonial Question: Common Skies, Divided Horizons*, London, Routledge, 1996, p. 242-260.

HARGREAVES Alec G. et MCKINNEY Mark, « Introduction: The Post-Colonial Problematic in France », dans *id.* (dir.), *Post-Colonial Cultures in France*, New York et London, Routledge, 1997, p. 3-25.

HAWTHORNE Susan, « The Politics of the Exotic: the Paradox of Cultural Voyeurism », *Meanjin*, n° 48, 1989, p. 259-268.

LEBEL Roland, *Histoire de la littérature coloniale*, Paris, Larose, 1931.

LUKÁCS Georg, *Histoire et conscience de classe* (1923), Paris, Minuit, 1974.

MAIGNE Vincenette, « Exotisme : évolution en diachronie du mot et de son champ sémantique », dans R. ANTONIOLI (dir.), *Exotisme et création*, Actes du colloque international de Lyon 1983, Lyon, Hermès, 1985, p. 9-16.

MASON Peter, *Infelicities: Representations of the Exotic*, Baltimore and London, Johns Hopkins UP, 1998.

MÉNIL René, « De l'exotisme coloniale », *Antilles déjà jadis*, Paris, Jean-Michel Place, 1999, p. 20-27.

MORTIMER Mildred, *Journeys through the French African Novel*, Portsmouth, NH, Heinemann ; London, James Currey, 1990.

MOURA Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, PUF, 1998.

—————, « Littérature coloniale et exotisme. Examen d'une opposition de la théorie littéraire coloniale », dans Jean-François DURAND (dir.), *Regards sur les littératures coloniales*, t. II, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 21-39.

MOURALIS Bernard, *Les Contre-littératures*, Paris, PUF, 1975.

RICŒUR Paul, *Essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969.

ROOT Deborah, *Cannibal Culture : Art, Appropriation and the Commodification of Difference*, Boulder, Westview Press, 1996.

ROSALDO Renato, *Culture and Truth : The Remaking of Social Analysis*, New York and London, Routledge, 1993, p. 68-87.

SAÏD Edward W., *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980.

—————, « Traveling Theory », dans *The World, the Text and the Critic* (1983), London, Vintage, 1991, p. 226-247.

—————, « Traveling Theory Reconsidered », dans Robert M. POLHEMUS et Roger B. HENKLE (dir.), *Critical Reconstructions*, Stanford, CA, Stanford UP, 1994, p. 251-265.

—————, *Culture et impérialisme*, trad. Paul Chemla, Paris, Fayard/Le Monde diplomatique, 2000.

————— « Retour sur la théorie voyageuse », dans *Réflexions sur l'exil*, trad. Charlotte Woillez, Arles, Actes Sud, 2008, p. 555-572.

SCHLICK Yaël, « Re-Writing the Exotic: Mille, Segalen and the emergence of littérature coloniale », *Dalhousie French Studies*, n° 35, 1996, p. 123-134.

—————, « The “French Kipling”: Pierre Mille’s Popular Colonial Fiction », *Comparative Literature Studies*, vol. 34, n° 3, 1997, p. 226-241.

SEGALEN Victor, *Essai sur l'exotisme*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. Henry Bouillier, Paris, Laffont, 1995, p. 745-781.

—————, *Le Maître-du-Jour*, dans *Œuvres complètes*, p. 293-348.

SPIVAK Gayatri, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* (2009), trad. Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2020.

—————, *En d'autres mondes, en d'autres mots : essais de politique culturelle*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2009.

—————, *Nationalisme et imagination*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2011.

SUVÉLOR Roland, « Folklore, exotisme, connaissance », *Acoma*, n° 2, 1971, p. 21-40.

URBAIN Jean-Didier, *Secrets de voyage : menteurs, imposteurs, et autres voyageurs invisibles*, Paris, Payot, 1998.

VAN DER POEL Ieme et BERTHO Sophie (dir.), *Traveling Theory : France and the United States*, Madison, Teaneck, Fairleigh Dickinson UP ; London, Associated UP, 1999.

WASSERMAN Renata, « Re-inventing the New World: Cooper and Alencar », *Comparative Literature*, vol. 36, n° 2, 1984), p. 130-145.

—————, *Exotic Nations: Literature and Cultural Identity in the United States and Brazil, 1830-1930*, Ithaca and London, Cornell UP, 1994.

YEE Jennifer, *Clichés de la femme exotique*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 22.

YOUNG Robert, *Colonial Desire : Hybridity in Theory, Culture and Race*, London, Routledge, 1995.

—————, « Le colonialisme et la machine désirante », 1995, trad. Isabelle Lee, en ligne : <http://robertjcyoung.com/wp-content/uploads/2020/09/colonialisme-1.pdf>.

notes

1 Edward W. SAÏD, « Traveling Theory », *The World, the Text and the Critic* (1983), London, Vintage, 1991, p. 226-247.

2 *Ibid.*, p. 226. Sauf mention contraire, les traductions des citations sont du traducteur de l'article.

3 À ce sujet, voir notamment Georg LUKÁCS, *Histoire et conscience de classe* (1923), Paris, Minuit, 1974, p. 109-256 (note du traducteur).

4 Edward W. Saïd, « Traveling Theory Reconsidered », dans Robert M. POLHEMUS et Roger B. HENKLE (dir.), *Critical Reconstructions*, Stanford, CA, Stanford UP, 1994, p. 251-265. Pour la traduction française, voir « Retour sur la théorie voyageuse », *Réflexions sur l'exil*, trad. Charlotte Woillez, Arles, Actes Sud, 2008, p. 555-572.

5 Saïd montre notamment que la lecture d'*Histoire et conscience de classe* de G. Lukács permet à Fanon de repenser la situation algérienne et influence sa théorie de la violence telle que développée dans *Les Damnés de la terre* (note du traducteur).

6 Pour une application des idées de Saïd, avec une attention particulière à l'émergence de la pensée américaine poststructuraliste, voir Ieme VAN DER POEL et Sophie BERTO (dir.), *Traveling Theory: France and the United States*, Madison, Teaneck, Fairleigh Dickinson UP ; London, Associated UP, 1999.

7 Voir par exemple Aijaz AHMAD, « The Politics of Literary Postcoloniality », *Race and Class*, vol. 36, n° 3, 1995, p. 1-20.

8 Robert YOUNG, *Colonial Desire: Hybridity in Theory, Culture and Race*, London, Routledge, 1995. Un chapitre a été traduit en français Isabelle Lee et disponible en ligne : <http://robertjcyoung.com/wp-content/uploads/2020/09/colonialisme-1.pdf>.

9 Stuart HALL, « When was the “postcolonial”? Thinking at the limit », dans Iain CHAMBERS et Lidia CURTI (dir.), *The Post-Colonial Question: Common Skies, Divided Horizons*, London, Routledge, 1996, p. 259.

10 Robert YOUNG, *Colonial Desire*, *op. cit.*, p. 27.

11 L'exemple le plus évident de cette polémique lexicale, typique de la critique postcoloniale, est l'épithète « post(-)colonial » lui-même. Pour une étude instructive de ce sujet, voir Bill ASHCROFT, « On the hyphen in post-colonial », *New Literatures Review*, n° 32, 1996, p. 23-32. Il y a néanmoins des exceptions à ce manque de théorisation de l'exotisme telles que Roger CÉLESTIN, *From Cannibals to Radicals. Figures and Limits of Exoticism*, Minneapolis and London, University of Minnesota Press, 1996, et Chris BONGIE, *Exotic Memories, Literature, Colonialism and the Fin de Siècle*, Stanford, Stanford UP, 1991.

12 Bill ASHCROFT, Gareth GRIFFITHS et Helen TIFFIN, *Key Concepts in Post-Colonial Studies*, New York and London, Routledge, 1998.

13 *Ibid.*, p. 94.

14 James Fenimore COOPER (1789-1851) est un écrivain américain, célèbre pour son roman *Le Dernier des Mohicans* (1826), adapté à de nombreuses reprises au cinéma. José de Alencar (1829-1877) est un écrivain brésilien, connu pour son roman *Iracema* (1865) qui raconte une histoire d'amour entre un guerrier blanc et une Indienne (note du traducteur).

15 Bill ASHCROFT *et al.*, *Key Concepts in Post-Colonial Studies*, *op.cit.*, p. 94 ; Renata WASSERMAN, « Re-inventing the New World: Cooper and Alencar », *Comparative Literature*, vol. 36, n° 2, 1984, p. 132. Voir également Renata WASSERMAN, *Exotic Nations: Literature and Cultural Identity in the United States and Brazil, 1830-1930*, Ithaca and London, Cornell UP, 1994.

16 Gérard GENETTE, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982 ; Francis AFFERGAN, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987 ; Michel de CERTEAU, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975 ; Jean BAUDRILLARD, *La Transparence du mal : essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Galilée, 1990 ; Jean-Didier URBAIN, *Secrets de voyage : menteurs, imposteurs, et autres voyageurs invisibles*, Paris, Payot, 1998. Urbain reprend le terme « exotisme » pour décrire des modèles de diversité culturelle à la fois variables et résistant à la globalisation contemporaine, indiquant que l'exotisme dépend à la fois de la perception, des relations subjectives et des dimensions privilégiées chez le sujet ou l'objet observé. Urbain se focalise sur les voyageurs qui entreprennent des voyages interstitiels, soit à travers « des mondes très proches, la *terra obscura* et la *terra prohibita* – des univers exotiques pour des voyages au regard desquels la distance géographique n'est plus un critère décisif » (p. 104) et qui tentent « de réinventer l'exotisme de ce monde » (p. 438-9).

17 Chris BONGIE, *Exotic Memories*, *op. cit.*, p. 4.

18 Peter MASON, *Infelicities: Representations of the Exotic*, Baltimore and London, Johns Hopkins UP, 1998, p. 3.

19 Deux ouvrages d'Edward SAÏD ont été traduits mais ont globalement suscité très peu d'intérêt critique : *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980, et *Culture et impérialisme*, trad. Paul Chemla, Paris, Fayard/Le Monde diplomatique, 2000. Homi Bhabha et Gayatri Spivak restent indisponibles en français mais l'ouvrage de James CLIFFORD *The Predicament of Culture* a été traduit sous le titre *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle* (Paris, École nationale des Beaux-Arts, 1996). Depuis la parution de cet article, l'intérêt critique pour les travaux de Saïd n'a cessé de croître en France. Par ailleurs, Homi Bhabha et Gayatri Spivak sont désormais disponibles en français grâce à la parution de leurs ouvrages respectifs : *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale* (2007), Paris, Payot, 2019 ; *Les subalternes peuvent-elles parler ?* (2009), trad. Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam 2009, 2020, *En d'autres mondes, en d'autres mots : essais de politique culturelle*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2009, et *Nationalisme et Imagination*, trad. Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2011, pour la seconde (note du traducteur).

20 Voir Alec G. HARGREAVES et Mark MCKINNEY, « Introduction: The Post-Colonial Problematic in France », dans *id.* (dir.), *Post-Colonial Cultures in France*, New York et London, Routledge, 1997, p. 3-25.

21 Emily APTER, « French Colonial Studies and Postcolonial Theory », *SubStance*, vol. 76, n° 7, 1995, p. 171.

[22](#) Victor SEGALEN, *Essai sur l'exotisme*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. Henry Bouiller, Paris, Laffont, 1995, p. 760.

[23](#) Sur ce sujet, voir Yaël SCHLICK, « The “French Kipling”: Pierre Mille’s Popular Colonial Fiction », *Comparative Literature Studies*, vol. 34, n° 3, 1997, p. 226-241.

[24](#) Roland LEBEL, *Histoire de la littérature coloniale*, Paris, Larose, 1931, p. 79. Pour un exposé plus complet, voir Jean-Marc Moura, « Littérature coloniale et exotisme. Examen d’une opposition de la théorie littéraire coloniale », dans Jean-François DURAND (dir.), *Regards sur les littératures coloniales*, t. II, Paris, L’Harmattan, 1999, p. 21-39. Voir aussi Yaël SCHLICK, « Re-Writing the Exotic Mille, Segalen and the emergence of *littérature coloniale* », *Dalhousie French Studies*, n° 35, 1996, p. 123-134.

[25](#) Louis CARIO et Charles RÉGISMANSET, *L’Exotisme. La Littérature coloniale*, Paris, Mercure de France, 1911, p. 285.

[26](#) Victor SEGALEN, *Essai sur l'exotisme*, *op. cit.*, p. 755.

[27](#) *Ibid.*, p. 765.

[28](#) Voir par exemple Jennifer YEE, *Clichés de la femme exotique*, Paris, L’Harmattan, 2000, p. 22.

[29](#) Victor SEGALEN, *Essai sur l'exotisme*, *op. cit.*, p. 771.

[30](#) Voir Charles FORSDICK, *Victor Segalen and the Aesthetics of Diversity: Journeys between Cultures*, Oxford, Oxford UP, 2000, p. 58-80.

[31](#) Sur l’ambivalence de Gobineau, voir Robert YOUNG, *Colonial Desire*, p. 99-109.

[32](#) Victor SEGALEN, *Le Maître-du-Jouir*, dans *Œuvres complètes*, p. 331.

[33](#) Voir Charles FORSDICK, « L’Exote mangé par les hommes », dans Charles Forsdick et Susan Marson (dir.), *Reading Diversity*, Glasgow, Glasgow French and German Publications, 2000, p. 1-20.

[34](#) Victor SEGALEN, *Essai sur l'exotisme*, p. 762.

[35](#) *Ibid.*, p. 772.

[36](#) Aimé CÉSAIRE, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955, p. 31.

[37](#) *Ibid.*, p. 29.

[38](#) Renato ROSALDO, *Culture and Truth: The Remaking of Social Analysis*, New York and London, Routledge, 1993, p. 68-87.

[39](#) Franz FANON, « Racisme et culture », *Présence africaine*, juin-novembre 1956, nouv. série, n° 8/10, I^{er} Congrès International des Écrivains et Artistes Noirs, Paris-Sorbonne, 19-22 septembre 1956, p. 125.

[40](#) « Le déni de contemporanéité » est un mécanisme de la représentation anthropologique occidentale dont la première étude systématique est celle de Johannes FABIAN, *Time and the Other. How Anthropology Makes its Object*, New York, Columbia UP, 1983. Pour la traduction française, voir Johannes FABIAN, *Le Temps et les autres : comment l'anthropologie construit son objet*, trad. Estelle Henry-Bossoney et Bernard Müller, Toulouse, Anacharsis, 2006.

[41](#) Deborah Root, *Cannibal Culture: Art, Appropriation and the Commodification of Difference*, Boulder, Westview Press, 1996, p. 42.

[42](#) René MÉNIL, « De l'exotisme coloniale », *Antilles déjà jadis*, Paris, Jean-Michel Place, 1999, p. 20.

[43](#) *Ibid.*, p. 24. Ménil définit l'« exotisme contre-exotique » comme la tendance de l'ancien colonisé à reprendre l'image fautive de lui-même produite par le système colonial pour la renverser et la corriger (note du traducteur).

[44](#) *Ibid.*, p. 26.

[45](#) Sur ce sujet, voir Susan HAWTHORNE, « The Politics of the Exotic: the Paradox of Cultural Voyeurism », *Meanjin*, n° 48, 1989, p. 259-268, et Roland Suvélor, « Folklore, exotisme, connaissance », *Acoma*, n° 2, 1971, p. 21-40.

[46](#) Mildred MORTIMER, *Journeys through the French African Novel*, Portsmouth, NH, Heinemann ; London, James Currey, 1990.

[47](#) Romuald FONKOUA, « Le “voyage à l'envers”. Essai sur le discours des voyageurs nègres en France », dans *id.* (dir.), *Les Discours des voyages*, Paris, Karthala, 1998, p. 117-145.

[48](#) Homi BHABHA, *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, *op. cit.*, p. 77.

[49](#) *Ibid.*, p. 72-73.

[50](#) *Idem.*

[51](#) *Ibid.*, p. 83.

[52](#) Gerry SMYTH, « The Politics of Hybridity: Some Problems with Crossing the Border », dans Ashok BERY et Patricia MURRAY (dir.), *Comparing Postcolonial Literatures*, Basingstoke, Macmillan, 2000, p. 43.

[53](#) Édouard GLISSANT, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.

[54](#) *Id.*, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

[55](#) *Ibid.*, p. 76.

[56](#) Les *Carnets de l'exotisme* sont dirigés par Alain Quella-Villéger, spécialiste de Loti. Vingt-et-un numéros ont été publiés jusqu'en 1998 par Le Torii à Poitiers. Une nouvelle série a été lancée en 2001.

[57](#) Roger CÉLESTIN, *From Cannibals to Radicals*, p. 5-7.

[58](#) Jean-Marc MOURA, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, PUF, 1998, p. 53. La définition d'ALIUS comme « l'autre Utopique » s'appuie sur la lecture que fait Ricœur, dans ses *Essais d'herméneutique* (1969), de l'idéologie et de l'utopie comme deux extrémités de « l'imaginaire social », incarnant respectivement la préservation et la mise en question de soi.

[59](#) Bernard MOURALIS, *Les Contre-littératures*, Paris, PUF, 1975.

[60](#) Vincenette MAIGNE, « Exotisme : évolution en diachronie du mot et de son champ sémantique », dans R. ANTONIOLI (dir.), *Exotisme et création. Actes du colloque international de Lyon 1983*, Lyon, Hermès, 1985, p. 11.

[61](#) Peter MASON, *Infelicities*, *op. cit.*, p. 2.

[62](#) Note du traducteur : Je remercie l'équipe éditoriale de la revue pour son aimable autorisation ainsi que Charles Forsdick pour ses commentaires, son enthousiasme et son accompagnement.

résumés

Cet article s'appuie sur l'essai d'Edward Saïd « Théorie voyageuse » (1982) pour retracer l'évolution de l'exotisme comme concept voyageant à travers les histoires et les cultures. Il s'agit d'examiner le manque de théorisation de l'élément exotique dans les études postcoloniales et de souligner le besoin de le soumettre au même niveau d'attention critique que d'autres concepts dans la discipline. D'une part, l'article propose une historicisation de l'exotisme, notamment à travers l'œuvre de Victor Segalen, en suggérant, compte tenu de l'évolution du sens du terme, qu'un tel processus est tout aussi nécessaire dans la pensée des écrivains de la décolonisation tels que Frantz Fanon et Aimé Césaire. D'autre part, l'article étudie l'(in)traduisibilité du terme à travers les traditions linguistiques en montrant qu'une lecture interculturelle de l'exotisme permet d'examiner les représentations coloniales et néocoloniales de l'altérité tout en mobilisant simultanément le concept comme un outil d'analyse des reconfigurations postcoloniales de la culture mondiale. Ainsi, l'objectif de l'article est non seulement d'élargir la compréhension de l'exotisme dans un cadre postcolonial mais aussi de suggérer que l'intérêt actuel que suscite le concept, surtout dans la littérature et la pensée d'expression française, pourrait être considéré en lui-même comme un exemple de renouvellement et de réhabilitation sémantiques.

The article draws on Edward Said's 1982 essay 'Traveling Theory' to track the evolution of exoticism as a concept that has travelled – and continues to travel – across histories and cultures. It explores the under-theorization of the exotic in postcolonial studies and suggests there is a need to subject the term to the same attention that marks discussion of other concepts in the field. On the one hand, the article proposes a historicization of exoticism, notably in the work of Victor Segalen. It suggests that such a process is equally necessary, as the meanings of the term evolve, in the thought of decolonial writers such as Aimé Césaire and Frantz Fanon. On the other hand, the study reflects on the (un)translatability of the term across language traditions. This suggests that considering exoticism in cross-cultural perspective permits examination of the colonial (and neo-colonial) representations of otherness while simultaneously understanding the concept as a tool for analysing the postcolonial reconfigurations of global culture. The aim of this article is therefore not only to expand

understandings of exoticism in a postcolonial frame but also to suggest that the current interest in exoticism, especially in French-language literature and thought, may itself be seen as an example of semantic redemption and renewal.

plan

- [Théories voyageuses, concepts voyageurs](#)
- [Exotisme, un mot qui voyage](#)
- [Exotisme et empire colonial](#)
- [Exotisme postcolonial](#)
- [Exotisme, nostalgie, altérité](#)

mots clés

[Exotisme](#), [Hybridité](#), [Postcolonialisme](#), [Théorie voyageuse](#), [Traduction](#)

« Quelle est cette chose que l'on nomme théorie féministe ? » — des rapports entre féminisme, travail théorique et vie universitaire, à partir de Sara Ahmed

"What is this thing called feminist theory?" - Relationships between feminism, theoretical work and academic life, from Sara Ahmed

Sara Ahmed, [*Living a Feminist Life*](#), Durham / London, Duke University Press, 2017, 299 p., ISBN : 978-0-8223-6319-4.

1En 2017, Sara Ahmed faisait paraître aux presses de Duke University (Durham / Londres) [*Living a Feminist Life*](#)¹, un livre qui se place dans le prolongement de ses précédents travaux – parmi lesquels elle cite surtout *The Promise of Happiness* (2010), *On Being Included: Racism and Diversity in Institutional Life* (2012), et *Willful Subjects* (2014) – pour en offrir une sorte de synthèse orientée vers une réflexion sur ce qu'est « la théorie féministe ». Deux axes traversent cette réflexion. La compréhension de la théorie féministe que donne Sara Ahmed repose d'abord sur une élucidation des liens que la théorie entretient avec le quotidien, en particulier avec les pratiques et résistances féministes, antiracistes ou *queer* de la vie courante. *Théoriser* en féministe, pour Ahmed, est en effet posé comme inséparable du fait de *vivre* en tant que féministe (« *living a feminist life* »). Dans son cas, qu'elle utilise comme point de départ pour proposer des analyses d'expériences, une vie en tant que femme, en tant qu'issue d'une famille musulmane pakistano-anglaise, et en tant que lesbienne. Ahmed développe un second axe, en suivant la même logique mais en se rapportant à un objet plus précis : toute une part de la théorie qu'elle construit dans ce livre consiste à réfléchir à la manière dont l'université prend en charge les questions de « diversité » – mot convenu pour parler de lutte contre des discriminations très concrètes, comme elle le souligne –, en tant que l'université est une institution professionnelle (qui emploie) et en tant qu'elle est une institution culturelle puissante (qui participe à déterminer et hiérarchiser les canons artistiques et intellectuels).

2Ce second axe retiendra particulièrement notre attention ici, dans la mesure où il parle directement de ce que nous faisons lorsque nous publions un numéro de revue universitaire : s'il s'agit de « situer la théorie », il s'agit non pas seulement de parler de *qui* la fait, mais aussi

des *structures* qui l'accueillent et la légitiment – ou s'y refusent. Sara Ahmed avait déjà abordé ces questions dans d'autres ouvrages – particulièrement *On Being Included*. Elles prennent dans *Living a Feminist Life* une valeur d'autant plus importante que Sara Ahmed, au moment de le publier, vient de démissionner de son poste de directrice du centre de recherches féministes de Goldsmiths, University of London, précisément pour protester contre la manière – par trop négligente selon elle – dont l'établissement avait pris en charge les accusations de harcèlement sexuel qui touchaient plusieurs de ses collègues, et pour protester contre ce qu'elle définit comme une normalisation du harcèlement sexuel au sein de la culture universitaire². Pratiquer la recherche et enseigner, produire et partager de la théorie sont ainsi, de son point de vue, indissociables de choix quotidiens concrets : si les universitaires théorisent, ils et elles le font dans un certain cadre institutionnel, qu'ils et elles participent à interroger et à construire – avec leurs collègues et avec les étudiant·es. C'est ainsi que se construit l'ensemble de l'ouvrage : l'acte de théoriser prend appui sur des expériences – qui relèvent souvent de l'anecdote, qui sont souvent personnelles (mais « *the personal is theoretical* », p. 103) –, pour tisser des fils et comprendre, par succession d'approches et multiplication des perspectives, ce que veut dire « vivre » – ajoutons « travailler », « chercher », « enseigner » – en féministes.

3L'ouvrage de Sara Ahmed se trouve ainsi à l'intersection de différents usages : théoriques, militants, universitaires. Les fils se croisent sans cesse, puisqu'il s'agit de comprendre leur tissage dans la « vraie » vie : le postulat de départ veut qu'il ne soit pas pertinent de les tirer de l'ensemble qu'ils forment. Hors du motif global, porteraient-ils encore du sens ? Pour les besoins de ce compte-rendu précis toutefois, nous tenterons de prendre l'ouvrage à rebours de ce parti-pris important pour nous concentrer sur la manière dont Sara Ahmed parle de la théorie – de ce qu'elle est – et dont elle la situe – par rapport à l'université. Un certain nombre des concepts de théorie féministe qu'elle élabore, notamment ceux de la dernière partie de l'ouvrage, seront présentés mais ensuite laissés de côté malgré leur richesse, dans la mesure où ils pourraient ne pas répondre à l'intérêt immédiat d'un lectorat de théoricien·nes de la littérature.

Progression de l'ouvrage

4L'introduction de *Living a Feminist Life* pose tous les enjeux généraux et explicite la démarche de l'ouvrage. Il s'agit, explique S. Ahmed, d'« apporter la théorie féministe à la maison » (« *Bringing Feminist Theory Home* », p. 1-18) : de réfléchir en féministes à ce qui se

passé chez soi d'une part, de réfléchir à ce que devient la théorie quand on la porte en bibliothèques ou sur les rangs de l'université d'autre part. L'image des devoirs (« *homeworks* ») synthétise l'idée de cet aller-retour, parfois brouillon, de la théorie, de l'espace privé à l'espace public. Sara Ahmed souhaite adresser son livre à un public d'étudiant·es : elle écrit parce qu'elle constate que ses étudiant·es manifestent de plus en plus leur besoin de s'instruire sur l'histoire des féminismes, des genres, des intersections avec les luttes antiracistes ou lesbiennes, gay et trans. Cette adresse donne forme au texte qui, quoiqu'il soit bâti sur une bibliographie très riche et finement choisie (toute une part du livre consiste à réfléchir sur les « systèmes de citation » qui sous-tendent l'activité théorique), choisit explicitement d'éviter ce qui pourrait être perçu comme du jargon, et de refuser les postures théoriques autoritaires : sans renoncer à la rigueur, à la richesse des intertextes ou à la profondeur de vue, il s'agit pour Sara Ahmed d'écrire un texte qui se présente comme humble et qui soit accessible à un public d'étudiant·es (p. 11). L'élan (« *momentum* », p. 3) lui vient aussi de la conscience qu'elle a que l'histoire des féminismes s'est bâtie sur une succession non seulement de mouvements sociaux, mais aussi de textes : sur la multiplication des ouvrages théoriques qui se sont répondu les uns aux autres à travers l'histoire et qui, brique à brique – selon une image qu'elle utilise régulièrement – tentent de reconstruire le monde. Elle le dit en introduction et le répète en fin d'ouvrage, alors qu'elle vient de fournir des indications aux lecteurs et lectrices pour se constituer un « *killjoy survival kit* » : l'histoire du féminisme réside en partie dans l'héritage de différents manifestes, dans lequel elle espère que son propre ouvrage pourra s'inscrire.

5La première partie de *Living a Feminist Life* s'intéresse au devenir féministe (« Part I. *Becoming Feminist* », p. 19-88). Sara Ahmed s'y interroge sur les premières « sensations » qui accompagnent les débuts d'un itinéraire féministe (« 1. *Feminism is Sensational* », p. 21-42) : les sentiments d'injustice que l'on ressent tôt, l'impression de se trouver à contre-courant – souvent malgré soi – des attendus de la famille ou de la société (« 2. *On Being Directed* », p. 43-64), ou encore l'incompréhension des reproches que celles-ci adressent à tout·e jeune féministe – au premier rang desquels l'idée que ses résistances féministes tiennent d'un caractère individuel obstiné (« *willfulness* ») ou d'une volonté de nuire (« *killjoy* », p. 10), plutôt que de l'analyse et de la critique objectives d'un rapport de forces (« 3. *Willfulness and Feminist Subjectivity* », p. 65-88). La lecture de *Mrs Dalloway*, de Virginia Woolf, accompagne le chapitre 4. Le trajet de Clarissa à travers Londres révèle combien des phénomènes collectifs souvent inconscients peuvent exercer une force matérielle sur les individus : traverser une foule à contre-courant relève du défi, implique d'accepter des heurts, des ralentissements, des

frustrations – à l’inverse, choisir de suivre le courant permet d’être poussé·e en avant par la force collective, de n’avoir pas besoin de réfléchir à la direction à prendre. Suivre le droit chemin (« *straight path* », p. 49), ou s’en éloigner au contraire, est affaire de corps et de sensations : pour Sara Ahmed, la théorie féministe ne peut se défaire de cette première et fondamentale idée.

6La seconde partie du livre se consacre au travail de diversité (« Part II. Diversity Work », p. 89-160) que celles et ceux qui par ailleurs mènent une activité théorique fournissent au sein de l’université – certain·es plus que d’autres, parce qu’ils ou elles y sont assigné·es d’emblée du fait de leurs situations sociales et professionnelles minorisées⁵. Sara Ahmed s’y interroge sur les paradoxes inhérents aux politiques de diversification menées par l’université : comment comprendre, par exemple, que l’on demande spécifiquement à certaines personnes ou à certaines instances (les « *diversity workers* » dont elle parle en contexte anglais, qui correspondent aux « missions égalité » françaises) de « transformer » l’institution tout entière ? (« 4. *Trying to transform* », p. 93-114). Comment travailler, quelles stratégies mettre en place quand sa mission, en tant qu’universitaire, consiste à critiquer l’institution pour laquelle on travaille, ou les collègues avec lesquels par ailleurs on collabore ? Le travail de diversité au sein de l’université est encore un travail qui se mène au quotidien. C’est aussi celui que mènent certain·es universitaires lorsque, du fait d’appartenir à « la diversité » – c’est-à-dire du fait de ne pas être tout à fait attendu·es dans l’espace des rencontres universitaires ordinaires –, leur présence se trouve sans cesse mise en question (« 5. *Being in Question* », p. 115-134). Sara Ahmed trace un parallèle entre ce qui se passe, au plus quotidien, lorsqu’une promenade dans la rue se trouve interrompue par des contrôles d’identité, et entre ce qui se passe au sein de l’université lorsque la tenue d’une réunion est déroutée par la survenue de personnes qu’on n’attendait pas. Dans les deux cas dit-elle, certains « corps » (p. 117) seront arrêtés, questionnés, généreront une forme de curiosité ou d’angoisse autour d’eux (p. 128-129) : ce ne seront pas ceux par exemple des personnes blanches, qui quant à elles « passent » (p. 116) sans avoir à se poser de question ni en susciter autour d’elles. L’université, développe Sara Ahmed, est pleine de murs (« 6. *Brick Wall* », p. 135-160) : insensibles à celles et ceux pour qui les portes sont grandes ouvertes, qui peuvent même en ignorer l’existence, briques bien matérielles pour celles et ceux qui se trouvent devant. Selon l’image qu’utilisent un certain nombre des personnes avec lesquelles S. Ahmed s’est entretenue, le travail de diversité mené à l’université consiste ainsi souvent à se heurter à des murs : comme elle le souligne, l’image peut se comprendre au figuré, mais elle a aussi un sens

matériel puisque l'effet de ce « mur » est bien concret : certaines personnes, certains projets, sont stoppés net (p. 136).

7La troisième partie de *Living a Feminist Life* se consacre aux conséquences d'une pratique quotidienne du féminisme sur la vie sociale d'une personne, ou sur sa vie professionnelle au sein de l'université (« *Part III. Living the Consequences* », p. 161-234). Sara Ahmed y parle d'abord des liens fragiles qui se tissent à travers la pratique et la théorie féministe, et qui s'y brisent aussi (« *7. Fragile Connections* », p. 163-186). Elle y parle de la manière dont être féministe peut rendre vulnérable – parce que subir des discriminations, par définition, place d'emblée en situation de vulnérabilité, et parce que lutter contre elles, aussi bien sur les plans pratiques que théoriques, finit par user – autant les énergies individuelles que les relations entre les personnes. À travers une relecture du livre *Adam Bede* de George Eliot, Sara Ahmed réfléchit à la notion de maladresse : Molly, enfant très maladroit mise en scène dans le roman, est-elle responsable de sa propre maladresse ? Elle casse des pots : est-ce en raison d'une disposition personnelle particulièrement malvenue ? Ou est-ce parce qu'elle subit le harcèlement de sa mère, qui l'y voue ? Ou encore : ne serait-ce pas parce que la pièce est aménagée de telle manière qu'elle ne peut pas faire autrement que de se cogner aux angles ? Vivre en féministe peut revenir à faire preuve d'une grande maladresse : c'est se trouver en heurt quasi permanent avec le reste du monde – et cela fragilise. S. Ahmed revient aussi sur les paradoxes inhérents à la prise en charge des questions de genre à l'université : les études féministes et les missions égalité visent au fond, dit-elle, à provoquer leur propre disparition – à arriver à un état d'égalité qui ne nécessite plus que l'on « missionne » qui que ce soit pour la maintenir en place, ou à arriver à un état des connaissances qui ne corresponde plus à des études non pas féminines ou féministes mais bien « masculines⁶ » (p. 112). Cet état paradoxal crée l'instabilité foncière des études de genre : les groupes de recherche féministes sont ainsi, pense-t-elle, prédestinés à voir régulièrement remis en question leur pertinence – voire à s'effondrer. Dans un mouvement de réappropriation plus optimiste de la même idée d'instabilité, Sara Ahmed développe alors le concept de « claque » féministe (« *8. Feminist Snap* », p. 187-212) : ce geste de rupture qui, pour apparaître brutal, opère une forme de « pédagogie féministe » (p. 207) – c'est-à-dire oblige un questionnement, place de force en face de quelque chose qui n'est plus supportable –, et soulage du poids subi de la vulnérabilité initiale. Sara Ahmed encourage à trouver la force de briser les liens (« *snap the bond* ») quand ils sont néfastes – liens privés ou liens professionnels. Dans une dernière section, elle se tourne vers l'idée du féminisme lesbien, dont elle juge qu'il est l'un des plus pertinents pour faire

comprendre ce qu'est « vivre en féministe » (« 9. *Lesbian feminism* », p. 213-234). Cette section déplace un peu le propos tenu depuis le début du livre, car Ahmed change en partie de public : elle y tient un propos beaucoup plus serré sur les débats brûlants des féminismes actuels. Il s'agit en fait d'un geste de retour vers certains travaux fondateurs de la théorie féministe (par exemple ceux de Wittig ou de Rich), dont elle estime qu'ils ont été négligés au cours des dernières décennies, au profit d'une compréhension peut-être trop naïve des figures *queer*. Sara Ahmed a construit la figure de la « *killjoy* », féministe caractérisée selon son entourage par son caractère obstiné et par son agressivité : revenir aux figures et aux théories lesbiennes, généralement perçues comme inacceptables, repoussantes et agressives, permet, selon Ahmed, de donner tout son potentiel au personnage de la « *killjoy* ». Selon elle, surtout, revenir au féminisme lesbien permet de retrouver une pleine force de la théorie : une théorie féministe qui se fasse pratique de bout en bout, une pratique lesbienne qui ne puisse se défaire d'une lecture quotidienne, théorique et féministe, du monde. Il s'agit aussi pour Ahmed de renforcer la conscience de l'intersectionnalité des phénomènes de domination, et de réaffirmer l'importance du « personnel » : certaines vies font tellement l'objet de luttes quotidiennes, que « devenir un individu relève d'un accomplissement fondamentalement collectif⁷ » (p. 228) – elle cite notamment, pour affirmer son soutien aux transféminismes et réduire l'ambiguïté de sa critique de certaines théories *queer*, les vies des personnes trans.

⁸*Living a Feminist Life* offre ensuite deux conclusions : une première en forme de « kit » de survie de la féministe, une seconde – que l'on a déjà évoquée plus haut – qui revient sur le projet de S. Ahmed de fournir un « *killjoy manifesto* », un manifeste féministe comme une brique supplémentaire dans l'édifice global de la théorie féministe.

De la théorie critique à la théorie féministe : « What is this thing called feminist theory⁸? »

⁹Dans *Living a Feminist Life*, S. Ahmed parle fréquemment, au singulier, de la théorie – sous sa plume, celle-ci renvoie à différents sens.

¹⁰Le plus fréquemment, Ahmed utilise *théorie* comme synonyme de « théorie féministe » – puisque c'est le contexte de fond de tout le livre –, et désigne par là tout l'ensemble des discours plus ou moins formalisés qui cherchent à analyser et critiquer les phénomènes de

discrimination sociale au prisme (notamment) du genre. Le livre qu'elle publie forme une « brique » théorique mais cette théorie se développe chaque jour, chez soi ou à travers la vie sociale : si les livres ou les « manifestes » sont bien souvent les lieux privilégiés de saisie formelle de la théorie, ils ne la résument pas – ils sont faits pour accompagner la vie courante, de la même manière que c'est l'expérience quotidienne de cette vie qui permet de saisir pleinement la théorie féministe – puis d'en produire : « *Feminist theory, in other words, comes out of the sense-making process of becoming feminist* »⁹ (p. 20).

11Cependant, une autre définition de la théorie parcourt l'ensemble de l'ouvrage et oriente ses réflexions : Ahmed, avant de se spécialiser dans les études féministes, a suivi un parcours de formation philosophique qui l'a spécialisée dans le domaine de la « théorie critique » et dans l'arpentage des textes des philosophes des années 1970 – Deleuze, Derrida, Lacan, etc. Longtemps, dit-elle, ce corpus a constitué le référent principal de « la théorie » (utilisée sans qualificatif) : il est relativement délimité, resserré autour de certaines figures bien connues, et se caractérise par une forme d'exclusivisme (notamment l'absence d'auteurs femmes ou d'auteurs noirs...). Tous les textes théoriques n'appartiennent pas à ce prestige limité de « la théorie », et Ahmed souligne que ceux qui y appartiennent acquièrent en général le statut de théorie par le fait même de citer d'autres travaux signalés comme « théorie » : « *a citational chain is created around theory: you become a theorist by citing other theorists that cite other theorists* »¹⁰ (p. 8). Elle raconte ses étonnements de jeune chercheuse d'alors. Sa perplexité lorsqu'on lui demandait si elle était plutôt deleuzienne, foucauldienne ou lacanienne : n'y avait-il pas d'autre choix ? (p. 15). Sa surprise lorsqu'elle souhaitait réfléchir aux textes d'une femme et qu'on lui répondait qu'il ne pouvait en aucun cas s'agir alors de théorie, mais de politique – quelle bizarrerie quand pourtant la majorité des auteurs masculins étudiés se caractérisaient par leur engagement dans les luttes de la gauche, auxquelles ils prétendaient faire participer leur travail théorique ! (p. 8). Son incompréhension face à l'arbitraire des lectures, quand il fallait étudier en profondeur le discours de l'un de ces théoriciens, mais qu'il était interdit de réfléchir au sens des remarques misogynes qui parfois les grévaient – ne participaient-ils pas au sens, ces passages-là ? – mais pourquoi ? « *I began to wonder whether doing theory was about engaging with a body of work by putting questions like phallogentrism or sexism into brackets. In effect, we were being asked to bracket our concerns with the sexism at stake in what was read as theory as well as what we read in theory.* »¹¹ (p. 8). Sara Ahmed explique qu'en s'engageant sur la voie de l'université elle souhaitait au départ, avant tout, faire de la théorie : puisqu'il s'est trouvé que les études féministes n'étaient pas considérées comme participant à

« la » théorie, elle a dû se tourner vers les études de genre – pour exercer son métier de chercheuse de la même manière au fond, mais longtemps sans reconnaissance officielle de la part proprement « théorique » de son travail.

12Le contexte universitaire des études anglo-saxonnes ou françaises a certainement changé depuis ses années de jeune chercheuse, mais on ne supprime pas l'histoire ni le « capital » de ce mot de *théorie*, qui est toujours diversement distribué selon que l'on parle plutôt de tel objet d'étude, ou plutôt de tel autre (p. 8). Le même corpus continue de représenter le modèle-type de la théorie, et continue d'informer en partie la manière dont aujourd'hui on se représente le travail conceptuel – notamment au sein des études de lettres, peut-on ajouter, où les références de la théorie littéraire s'articulent toujours beaucoup autour de références à Foucault, Blanchot, Barthes, Deleuze, etc. S. Ahmed suggère qu'il y a sans doute là, dans cette référence permanente à un certain type de théorie qui semble demeurer un modèle hégémonique, une forme de paresse intellectuelle (une acceptation tranquille du « *well-trodden path* », p. 46). Depuis environ cinquante ans que la grande période de cette « théorie » s'est trouvée à son apogée, l'élan s'est tassé : selon S. Ahmed, ce type de théorie a commencé à s'apparenter à un langage autonome – dont on apprend les textes et les règles à l'université, et qui fonctionne ensuite comme un système largement autoréférentiel de citations croisées (« *citational chain* »). L'image de la théorie comme langage est importante : elle permet à S. Ahmed de défaire un certain préjugé élitiste selon lequel l'hermétisme théorique est gage de profondeur pour renverser la charge. Ce type de théorie est un objet d'étude, remarque-t-elle : une fois qu'on en a appris la langue, elle cesse presque, en fait, de faire difficulté. Il en va d'une toute autre manière pour la théorie féministe, souligne Ahmed, parce que celle-ci n'est jamais achevée et qu'elle se confronte à des impensables : il n'y a pas, dit-elle, de questions plus difficiles à poser que celles qui demandent une explication à la violence, aux inégalités, à l'injustice. « *The empirical work, the world that exists, is for me where the difficulties and thus the challenges reside*¹². » (p. 9). La théorie qui naît des pratiques quotidiennes, des obstacles et des contradictions, des colères et des désespoirs, n'a jamais vraiment fini d'être formulée : elle ne peut pas s'apprendre, comme on étudie de l'extérieur un objet froid – elle se vit et se retrouve sans cesse mise en chantier.

13C'est ainsi que S. Ahmed adosse sa définition de la théorie féministe – dont elle maintient le singulier, malgré la conscience aiguë qu'elle a de sa diversité, pour en souligner la difficulté commune et affirmer son plein caractère intellectuel –, à celle de « la théorie » généralement

enseignée à l'université, la plus couramment connue des chercheurs et chercheuses : par réaction. La théorie féministe qu'elle souhaite participer à élaborer est aussi proche des corps et de la peau (p. 10) que « la » théorie s'en éloigne – « *to abstract is to drag away, detach, pull away, or divert. We might then have to drag theory back, to bring theory back to life.* »¹³ (p. 10). Sara Ahmed nomme « *sweaty concepts* » (p. 12) – que l'on pourrait traduire par concepts « transpirants » ? « humides » ? « sués » ? – les notions qu'elle élabore ainsi à travers ses analyses féministes : elle rapproche le travail théorique d'un travail musculaire, éprouvant, qui se place au plus près des choses au lieu de s'en abstraire. Le travail descriptif est un travail conceptuel, explique-t-elle : elle construit sa théorie par approches successives, à travers une écriture qui fonctionne en boucles, en métaphores (généralement domestiques), et en redéfinitions. Le travail féministe ainsi défini relève effectivement d'un travail proprement théorique, contrairement à ce qu'elle a pu croire lorsqu'elle était plus jeune :

I had thought that to be philosophical or to ask questions about the nature or reality was not to do feminism: that feminism was about something particular not general, relative not universal, that feminism was about questioning and challenging sexual violence, inequality, and injustice and not the nature of reality as such. I did not understand that feminism was a way of challenging the universal¹⁴. (p. 29)

¹⁴Cette affirmation de l'importance du travail théorique spécifique au féminisme, en réaction au dédain manifesté par les théoricien·nes de la culture officielle que constate S. Ahmed, lui sert aussi à refuser que la théorie devienne un outil de distinction, au sens bourdieusien – y compris à l'intérieur du féminisme.

too often we bracket feminist theory as something that marks out a specific kind, or even a higher kind, of feminist work. We have to bring feminist theory home because feminist theory has been too quickly understood as something that we do when we are away from home (as if feminist theory is what you learn when you go to school). When we are away, we can and do learn new words, new concepts, new angles. We encounter new authors who sparks moments of revelation. But feminist theory does not start there. Feminist theory might even be what gets you there.¹⁵ (p. 7-8)

¹⁵Autrement dit, intègrent la théorie féministe autant les sommes philosophiques pointues que les billets de blogs, les colloques universitaires que les groupes de parole féminins. À aucun moment cependant S. Ahmed ne néglige l'importance cruciale des écrits théoriques : elle en

explique plutôt l'usage, choisit soigneusement son système de citations selon des stratégies tout à la fois scientifiques et militantes¹⁶, propose des contre-exemples – cette collègue féministe qui renvoyait sans cesse aux grands textes de la théorie classique, écrits par des hommes, en s'excusant d'en parler et en insistant sur leur difficulté d'accès (p. 9) –, et explique le besoin de constituer des bibliothèques de classiques féministes, de se les partager, de les reprendre régulièrement (comme Ursula Le Guin ou Donna Haraway, S. Ahmed parle de « livres compagnons », p. 16).

16En somme, il s'agit pour S. Ahmed de refuser que l'on définisse ce qu'est « la théorie » sans considérer les définitions divergentes qu'en donnent les mouvements féministes – ou antiracistes, ou LGBT, etc. : elle refuse que « la théorie » soit monopolisée par des groupes qui prétendraient en donner l'unique définition, et se donner le droit d'exclure les textes qui ne répondent pas à leurs propres besoins. À la fin de sa thèse, S. Ahmed a quitté le domaine de la théorie critique pour rejoindre les études de genre ; il s'agit, dans *Living a Feminist Life*, de revenir et de revendiquer qu'il s'agissait bien, dès le départ, de « théorie ». En s'appuyant sur les mots de Nirmal Puwar, elle propose alors aux féministes de devenir les « *space-invaders* » de la théorie, d'être celles qui choisissent consciemment mais obstinément de se référer aux *mauvais* textes, d'être celles qui posent les *mauvaises* questions¹⁷ – en tout cas, textes et questions auxquels d'autres n'avaient pas vraiment pensé (p. 9).

Les cadres de l'activité théorique : questionner les politiques universitaires

17S. Ahmed insiste sur les aller-retours nécessaires entre théorie et pratique, entre expérience vécue et élaboration conceptuelle : cela se traduit par une réflexion constante sur les liens qui existent entre l'activité théorique, telle qu'on la pratique à l'université, et tout le reste de ce qui se joue entre les mêmes murs – l'enseignement, le travail collectif de recherche, l'exercice institutionnel. Ahmed revient régulièrement sur l'idée d'une banalisation du sexisme à l'université : elle se trouvait dans les enseignements qu'elle a suivis en début de parcours, alors que ses enseignant·es refusaient de s'interroger sur le sens des remarques misogynes qui émaillaient les textes des théoricien·es du canon intellectuel ; elle se trouve dans les cas de harcèlement sexuel entre enseignant·es et étudiant·es, ou entre collègues, encore nombreux à l'université et qui l'ont quant à elle poussée à démissionner de ses fonctions en 2016. La pratique féministe qu'elle encourage ne peut pas accepter cette banalisation – il s'agit aussi

pour elle d'une exigence de cohérence intellectuelle (« théorique »). C'est pourquoi, affirme-t-elle, il ne devrait jamais être possible qu'un·e enseignant·e aux comportements sexistes puisse enseigner la théorie féministe.

I met academics who wrote essays on feminist theory but who did not seem to act in feminist ways; who seemed routinely to give more support to male students than female students, or who worked by dividing female students into more and less loyal students. To be a feminist at work is or should be about how we challenge ordinary and everyday sexism, including academic sexism. This is not optional: it is what makes feminism feminist.¹⁸ (p. 14)

¹⁸*Living a Feminist Life* discute aussi des difficultés inhérentes aux politiques actuelles de diversité qui sont menées à l'université, particulièrement au cours de la seconde partie de l'ouvrage. De la même manière, explique S. Ahmed, qu'une personne féministe sera considérée comme fautive de trouble (« *killjoy* ») lorsqu'elle se conduira en féministe en famille, refusera de sourire à certaines plaisanteries, reprochera certains comportements à ses proches, de la même manière qu'on aura tendance à attribuer ses comportements à des frustrations personnelles, à un caractère obstiné ou à une volonté de nuire, les personnes qui au sein de l'université s'attachent à juguler les comportements discriminants risquent d'être perçues comme agressives et obsessionnelles – c'est le constat que rapportent un grand nombre d'entre elles, rapporte S. Ahmed (p. 99-100). Il s'agit d'un problème particulièrement paradoxal car ces personnes sont souvent pourtant expressément mandatées par l'université pour prendre en charge ces questions, qu'elles soient des « *diversity workers* » anglaises ou des membres des « missions égalités » françaises : le problème de l'égalité est assigné à un petit nombre de personnes, ce qui décharge le reste de la communauté de la nécessité de s'en emparer. Là réside un problème structurel dont on constate régulièrement la prégnance : outre le cadre de la loi qui impose à tous les établissements universitaires de créer ce type d'instances, on constate souvent lors des discussions institutionnelles routinières, lorsque le sujet des discriminations est évoqué, une sorte de recours réflexe à la nomination d'une personne référente – qui fera le lien, qui communiquera, qui pourra décharger les collègues d'avoir à se pencher quant à eux sur la question ; de manière plus implicite, c'est aussi ce qui se passe au sein des équipes pédagogiques – l'on sait que certain·es collègues s'occupent plus des questions de féminisme ou de lutte contre le racisme que d'autres, on y réfère les étudiant·es, on s'y réfère soi-même. Ce recours est censé, et Sara Ahmed ne remet pas en cause sa pertinence – mais elle en questionne certains des effets corollaires. Attribuer officiellement ces tâches à un petit groupe

de personnes plutôt qu'à l'université tout entière et à chacun de ses membres, souligne-t-elle à partir des constats dont elle observe la répétition lors des entretiens qu'elle a menés avec un certain nombre de collègues de différentes universités, c'est prendre le risque d'isoler ces missions, de les mettre en scène dans une confrontation perpétuelle et souvent stérile avec le reste de l'institution, et de réduire en fin de compte leur rôle à un besoin de communication – c'est ainsi, selon Ahmed, les limiter à un rôle de vitrine des politiques officielles de l'établissement, qui peut se trouver en grand décalage avec la réalité de ce qui s'y pratique. « *Using the language [of diversity or equality] does not translate into creating diverse or equal environments. This “not translation” is something we experience: it is a gap between a symbolic commitment and a lived reality.* »¹⁹ (p. 90)

19De fait, les missions égalité se trouvent en butte avec l'ensemble de l'institution, puisqu'on leur attribue précisément la tâche paradoxale de réformer l'institution. Différentes stratégies peuvent être mises en œuvre : pratiquer l'opposition, insister, utiliser des mots durs – parler directement de racisme ou de sexisme par exemple ; ou au contraire, tâcher d'être bien reçue, écoutée, atténuer les récriminations et utiliser des mots plus vagues (« diversité », p. 101-102), rechercher le compromis – aux dépens peut-être d'une efficacité réelle. Beaucoup des universitaires assignés à ces tâches, d'après Ahmed, font le même constat : leur énergie passe dans le travail de communication et de diplomatie au sein de l'institution, plutôt que dans l'action concrète. Un élément surtout s'en trouve caractéristique : la production pléthorique des documents, rapports et supports de communication. À l'image d'un autre souci récurrent de l'université actuelle, encouragée à la course aux publications et à la production comptable des savoirs, les missions égalité se voient poussées à écrire un certain nombre de papiers – qui en général dénoncent la persistance des inégalités au sein de l'université, mais qui sont souvent, paradoxalement, brandis comme preuve que l'université agit (puisque'elle écrit). « *A document that documents the inequality of the university became usable as a measure of good performance.* »²⁰ (p. 103)

20Par là, Ahmed revient à son propos de fond sur ce qu'est la théorie. Elle soupçonne, dit-elle, que ces réflexes institutionnels et collectifs qui consistent à produire du texte pour régler les questions de diversité – des rapports, des supports de communication –, tiennent d'une sorte d'« illusion » universitaire, voire d'une forme de suffisance (« *academic conceit* », p. 93), qui consiste à croire que nous faisons avant tout de la théorie, et que nous pouvons nous permettre

d'ignorer la nécessité d'agir, vite. « *I have learned from diversity practitioners that strategy can be not only thought in action but thought sharpened by action.* »²¹ (p. 93-94).

21 Tout cela « situe » la théorie : la production de savoirs universitaires se fait dans ce cadre – qu'habitent celles et ceux qui écrivent et qui le co-construisent. Ce que l'on constate ici à un niveau institutionnel se réplique au niveau scientifique de la recherche. À certains numéros de revue ou à certains groupes de travail sera attribuée la tâche de parler de genre, de post- ou dé-colonialité, pour l'intérêt commun. Cette assignation est une nécessité ; cela correspond en même temps pourtant au risque de décharger le reste de la communauté universitaire de la responsabilité d'une remise à plat de ses méthodes de travail et des présupposés de son activité théorique ; les savoirs produits prennent le risque d'être cantonnés à ces espaces délimités, et d'être perçus comme des travaux « à part », annexes à l'activité théorique principale – voire, pour certaines, intrus.

notes

¹ Sara Ahmed, *Living a Feminist Life*, Durham and London, Duke University Press, 2017.

² Rachael Pells, « London university professor quits over 'sexual harassment of female students by staff' », *Independent*, 9 juin 2016, en ligne : <https://www.independent.co.uk/news/education/education-news/london-university-goldsmiths-professor-quits-sexual-harassment-female-students-staff-a7072131.html>

³ Traduction de l'auteurice : « le personnel est théorique » – en écho bien sûr au slogan féministe des années 1970, « le personnel est politique ».

⁴ Une traduction vient de paraître dans le n° 1101-1102 de la revue *Europe*. Sara Ahmed, « Directions et systèmes de circulation », trad. J.-B. Para, in *Virginia Woolf/Jean-Paul Goux*, *Europe* n° 1101-1102, Janvier-Février 2021, p. 176-81.

⁵ Plutôt que « minoritaires » : dans certains secteurs de la recherche les femmes ne sont pas minoritaires en nombre, mais elles peuvent être « minorisées » dans le sens où elles peuvent être traitées en subalternes et subir des formes plus ou moins graves de discriminations fondées sur le genre. Voir par exemple en France : https://cache.media.enseignementsup-recherche.gouv.fr/file/Lutte_contre_les_discriminations/04/8/Rapport_freins_carrieres_femmesESR_1177048.pdf

⁶ « Women's studies as a project is not over until universities cease to be men's studies. », Sara Ahmed, *op. cit.*, p. 112.

⁷ « *to become an individual is a profoundly communal achievement* ». Traduction de l'auteurice.

8 Ahmed, *op. cit.*, p. 7-8. Traduction de l'autrice : « Quelle est cette chose que l'on nomme théorie féministe ? »

9 Traduction de l'autrice : « La théorie féministe, autrement dit, surgit du processus de bon sens de devenir féministe ».

10 Traduction de l'autrice : « une chaîne de citation est créée autour de la théorie : vous devenez un·e théoricien·ne lorsque vous citez d'autres théoricien·nes qui citent d'autres théoricien·nes ».

11 Traduction de l'autrice : « J'ai commencé à me demander si faire de la théorie ne consistait pas justement à s'engager dans un corpus de textes en mettant entre parenthèses des questions comme celles du phallogentrisme ou du sexisme. Dans les faits, on nous demandait de mettre en parenthèses nos préoccupations par rapport au sexisme qui était en jeu dans ce que nous lisions comme de la théorie comme dans ce que nous lisions en théorie. »

12 Traduction de l'autrice : « Le travail empirique, le monde qui existe, pour moi c'est là que résident les difficultés, et donc les défis. »

13 Traduction de l'autrice : « abstraire, c'est retrancher, détacher, écarter, ou détourner. Alors nous devons récupérer la théorie, ramener la théorie à la vie. »

14 Traduction de l'autrice : « J'avais pensé qu'être philosophe ou que poser des questions à propos de la nature ou de la réalité, cela n'était pas faire du féminisme : que le féminisme parlait de quelque chose de particulier plutôt que de quelque chose de général, de relatif plutôt que d'universel, que le féminisme consistait à questionner et à contester les violences sexuelles, l'inégalité, ou l'injustice, mais pas la nature de la réalité en soi. Je ne comprenais pas que le féminisme était une manière de remettre en question l'universel. »

15 Traduction de l'autrice : « trop souvent on isole la théorie féministe comme quelque chose qui relève d'un type particulier, ou même d'un type supérieur, de travail féministe. Nous devons apporter la théorie féministe à la maison parce que la théorie féministe a été trop souvent comprise comme quelque chose que nous faisons quand nous en sommes loin (comme si la théorie féministe était ce que vous appreniez quand vous alliez à l'école). Loin de chez soi, on peut apprendre – on apprend – de nouveaux mots, de nouveaux concepts, de nouveaux angles. On rencontre de nouveaux auteurs qui déclenchent des moments de révélation. Mais la théorie féministe ne commence pas là-bas. La théorie féministe pourrait être plutôt ce qui vous y mène. »

16 Elle explique sa « politique de citation » (« citation policy ») en introduction, p. 15-16 ; puis dans la section « Academic walls » elle développe l'idée de pratiques citationnelles qui peuvent être sexistes ou racistes – et explique comment s'en garder, p. 148-151.

17 Nirmal Puwar, *Space Invaders: Race, Gender and Bodies out of Place*, Oxford, Berg, 2004.

18 Traduction de l'autrice : « J'ai rencontré des universitaires qui avaient écrit des essais sur la théorie féministe mais qui ne semblaient pas agir de manière féministe ; qui semblaient en général au quotidien plus encourager les étudiants que les étudiantes, ou qui travaillaient en séparant leurs étudiantes entre celles qui leur étaient loyales et celles qui l'étaient moins. Être

féministe au travail consiste, ou devrait consister, à s'opposer au sexisme ordinaire et quotidien, y compris au sexisme qui se joue à l'université. Cela n'est pas optionnel : c'est ce qui fait que le féminisme est féministe. »

[19](#) Traduction de l'auteurice : « Utiliser le langage [de la diversité ou de l'égalité] ne se traduit pas dans la création d'environnements diversifiés ou égaux. Ce phénomène de "non-traduction" est quelque chose dont on se rend compte par l'expérience : il y a un fossé entre un engagement symbolique et une réalité vécue. »

[20](#) Traduction de l'auteurice : « Un document qui documente l'inégalité de l'université devient utilisable comme la mesure d'une bonne performance ».

[21](#) Traduction de l'auteurice : « J'ai appris, en discutant avec les praticien·nes de la diversité, que la stratégie ne peut pas être seulement de la pensée en action, mais aussi de la pensée ciselée par l'action. »

plan

- [Progression de l'ouvrage](#)
- [De la théorie critique à la théorie féministe : « What is this thing called feminist theory? »](#)
- [Les cadres de l'activité théorique : questionner les politiques universitaires](#)

mots clés

[Égalité](#), [féminisme](#), [théorie](#), [université](#)

Arthur Ségard

Droits abstraits, existences incarnées

Abstract rights, embodied existences

Camille Froidevaux-Metterie, [La révolution du féminin](#), Paris : Gallimard, coll. "Folio essais", 2020 (première éd. 2015), 528 p, ISBN : 9782072879531

1En 2020, les éditions Hors d'atteinte ont publié une version « entièrement réactualisée » de *Notre corps, nous-mêmes*, un manuel « écrit par des femmes, pour les femmes », qui leur permet d'en apprendre davantage sur leur propre corps, son anatomie, son fonctionnement, les façons dont il est socialement genré, sexualisé, discipliné, des moyens concrets d'en prendre soin et de le défendre. La réappropriation de son corps, dans l'espace public comme dans le cadre intime, y apparaît comme un enjeu féministe majeur. En France, la première édition de *Notre corps, nous-mêmes* (adapté de *Our Bodies, Ourselves*, originellement publié en 1970 par le Boston Women's Health Book Collective), date de 1977 et fut « un outil important de la génération féministe d'alors »¹. Ce n'est qu'en 2016 qu'un nouveau collectif d'autrices a entrepris d'actualiser ce livre, qui avait cessé d'être réimprimé depuis 1990.

2La chronologie de cette histoire éditoriale, et surtout ce creux de vingt-six ans, cette longue indisponibilité d'un livre destiné à donner aux femmes toutes les informations dont elles ont besoin sur la dimension *incarnée* de leur existence semble corroborer l'une des thèses centrales que développe Camille Froidevaux-Metterie dans *La révolution du féminin*, celle d'une certaine « disparition de la question du corps dans le déploiement de la dynamique féministe » (p. 30). Le féminisme (notamment après la deuxième vague des années 1970) aurait ainsi « nourri une dynamique puissante de *désincarnation*, les femmes devant prendre conscience, pour s'en libérer, de tous les mécanismes corporels les rabaissant à une condition de subordination. » (p. 31) Le corps féminin et certains « domaines de l'existence relatifs à la corporéité féminine » (id.), comme la conjugalité hétérosexuelle, la maternité ou le souci de son apparence, ayant été identifiés comme les lieux privilégiés de la domination masculine, le féminisme aurait développé une méfiance sinon un mépris vis-à-vis de ces dimensions incarnées de l'existence des femmes. « C'est en s'affranchissant des servitudes physiques que l'on entendait briser cette logique séculaire, l'impératif féministe pouvant se ramener à cette injonction faite aux femmes de vivre et de se penser comme des individus purement abstraits et non plus comme des sujets incarnés. » (id.) Cette dévalorisation et même cette « disparition du corps féminin » (p. 15) n'a

pas été sans poser problème aux femmes sur le plan existentiel, car même si, depuis la deuxième vague féministe, elles sont pleinement reconnues comme sujets démocratiques dotés de droits abstraits, leur existence n'en reste pas moins *incarnée*. « En réduisant le corps féminin au statut d'instrument favori de la domination masculine, on a contraint les femmes à dénier leur propre corporéité. Ce faisant, on les a privées d'un rapport simple et positif à ce qui constitue pour elle le principal médiateur de leur relation au monde et aux autres. » (p. 30) Camille Froidevaux-Metterie note que depuis quelques années cette désincarnation des femmes est remise en cause, que la question du corps et des moyens d'assumer de façon positive la dimension incarnée de son existence est devenue centrale dans le débat féministe contemporain. L'autrice parle d'un « tournant génital » du féminisme, dans la mesure où ce retour du corps dans les débats a été occasionné par des revendications liées au traitement (médical, médiatique ou politique) de certains organes génitaux ou phénomènes biologiques qui leur sont liés, et plus largement à la sexualité : dénonciation de la précarité menstruelle, des violences gynécologiques et obstétricales, luttes pour faire reconnaître la gravité de l'endométriase, ou encore pour une meilleure représentation du clitoris, notamment dans les manuels scolaires, et enfin, bien sûr, le mouvement #MeToo. C'est à la fois comme philosophe et comme féministe que Camille Froidevaux-Metterie participe à ce « tournant », en proposant une analyse phénoménologique de « l'expérience du féminin » (p. 35), contre la « dévalorisation philosophique du corps comme relevant du domaine de la contingence, de la matière et de la passion, [qui] a soutenu la tentation féministe de délégitimation de la corporéité féminine » (id.).

Une autre histoire des idées

3 Avant d'élaborer cette phénoménologie du féminin, C. Froidevaux-Metterie, politiste de formation, introduit et contextualise son propos par deux vastes mouvements généalogiques. Dans le premier (« La déssexualisation du vivre-ensemble »), l'autrice revient sur la relégation séculaire des femmes hors de la vie de la cité, en analysant différentes théories politiques de Platon à la « révolution féministe » (p. 131) contemporaine, et sur les mutations qui ont permis leur inclusion progressive dans le champ politique. En employant la notion arendtienne² de « domaines de l'existence » (il y a originellement un domaine privé associé au féminin et un domaine public associé au masculin), l'autrice détaille les différentes étapes de l'investissement par les femmes du domaine public et de l'investissement réciproque par les hommes du domaine privé, qui aboutit aujourd'hui à une certaine « déssexualisation des ordres de l'existence » (p. 161). Le deuxième moment généalogique (« Généalogies du féminin »), plus

interdisciplinaire, revient sur trois régimes interprétatifs de la « condition féminine » qui se sont constitués « simultanément, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, et autour du même objet, la sexuation de l'existence » (p. 185) : l'anthropologie, la psychanalyse et la théorie féministe. Ces trois champs sont d'autant plus intéressants pour l'autrice que dans les trois cas « la réflexion débouche sur une même aporie », qu'il s'agira pour elle de dépasser, « à savoir le vis-à-vis inextricable entre l'option essentialiste et l'option universaliste » (p. 188).

4Au sein du premier moment généalogique, ce passage en revue des différents modes d'organisation de la société à travers le temps par le prisme du partage sexué des ordres d'existence permet à C. Froidevaux-Metterie de relire certains classiques de façon originale. L'autrice nous rappelle ainsi que Platon, dans *La République*, réduit les femmes « au statut de simple possession susceptible d'être partagée : bétail, meubles, épouses, enfants sont autant d'éléments sans existence propre » (p. 46), même si dans sa cité idéale, il leur est paradoxalement possible de rejoindre la classe supérieure des « gardiens ». Aristote, par sa philosophie à la fois naturaliste et fonctionnaliste (les femmes sont dotées d'une certaine *nature*, forcément inférieure à celle des hommes, ce qui lui confère une fonction sociale secondaire), « initie une tradition multiséculaire, celle de la division sexuée du travail : aux acteurs du privé, les femmes, la charge d'assurer la survie de la collectivité par le renouvellement des générations, aux acteurs du public, les hommes-citoyens, la responsabilité supérieure de déterminer les lois régissant la cité. » (p. 51) Saint Augustin, en affirmant l'égalité devant Dieu de tous les individus « baptisés dans le Christ », « peut rompre avec la distinction grecque des sphères privée et publique » (p. 57), et initier une certaine revalorisation des femmes et du féminin. À l'inverse, Thomas d'Aquin reprend les thèses aristotéliennes pour « fonder divinement l'infériorité de la femme en même temps qu'il justifie chrétiennement son assignation domestique » (p. 63). La logique patriarcale de Luther « n'a rien à envier au catholicisme médiéval » (p. 65). Machiavel établit « une stricte distinction entre le domaine privé des sentiments et le domaine public du gouvernement » (p. 68). L'analyse de la théorie politique de Machiavel en termes de genre est elle aussi très révélatrice : « la *virtù* dont doit être pourvu le Prince est virile en son essence » (id.), le philosophe multipliant les assimilations de l'audace du séducteur qui conquiert une femme à celle du souverain, capable de « s'adapter aux coups de la Fortune, inconstante femelle » (id.). Alors que le Prince peut s'affranchir de la morale ordinaire pour parvenir à ses fins, l'exigence de moralité est reléguée au cadre privé, féminin, et du même coup dévaluée. Cette relecture genrée des philosophes classiques est particulièrement intéressante lorsque C. Froidevaux-Metterie souligne la contradiction entre le

potentiel émancipateur de certaines pensées et leur enfermement du féminin dans la sphère privée. Si Hobbes, philosophe du contrat, est le premier à fonder la légitimité du souverain dans un consentement collectif et non plus dans une référence à Dieu, son « patriarcalisme [...] ne diffère finalement que très peu dans ses conséquences des versions antérieures qui reposaient sur la justification divine de la nécessaire sujétion au pouvoir paternel et monarchique » (p. 75). Si Locke proclame « l'universalité formelle de l'être de raison » (p. 79), apparemment égalitaire, l'autrice décèle tout de même le mouvement subtil, le « pas en arrière » (p. 78) qui lui permet, en prenant la nature comme justification, d'établir un rapport de subordination entre l'homme et la femme dans la sphère domestique. De même, si Rousseau estime que c'est la « volonté générale » qui légitime le pouvoir souverain, son contrat social « est un contrat exclusivement masculin : les femmes ne concourent pas à la volonté générale, elles se trouvent par là même écartées de toute participation aux affaires publiques, demeurant des individus exclusivement privés, c'est-à-dire aussi subordonnés et soumis. » (p. 85) Au XIX^e siècle, alors que Hegel « définit la sphère privée comme le royaume de la nécessité dévolu aux femmes et remet aux hommes les clefs du royaume de la liberté, la sphère publique » (p. 114), seuls les socialistes utopiques, et notamment Charles Fourier (p. 123), remettent en cause l'organisation patriarcale de la société. Le féminisme est donc replacé dans la continuité cette histoire de la philosophie politique : ce sont ses théoriciennes qui parachèvent le mouvement de restructuration démocratique de la société initié par les penseurs du XVIII^e siècle, l'inclusion des femmes à la sphère publique et politique étant la conséquence logique de cette restructuration. Ainsi, le féminisme de la deuxième vague, dans ses différents courants, dont l'autrice commente les spécificités en termes de partage privé/public (radical, libéral, matérialiste, psychanalytique), est finalement parvenu à mettre en place « un processus de décloisonnement du partage domestique-politique dont la portée de rupture n'est pas toujours bien mesurée » (p. 154).

5 Dans un deuxième moment généalogique, C. Froidevaux-Metterie s'intéresse aux réponses de l'anthropologie, de la psychanalyse et de la théorie féministe « à la question de savoir ce que c'est que d'être une femme » (p. 185). Les deux premiers chapitres rappellent par moments les pages du Deuxième sexe consacrées aux « mythes » de la femme, dans la mesure où il s'agit en grande partie d'exposer les présupposés patriarcaux de ces disciplines et les représentations sexistes qu'elles ont véhiculé au moment de leur fondation. Mais dans les deux cas, et contrairement à Simone de Beauvoir qui analysait exclusivement les mythes de la femme développés par des auteurs masculins, C. Froidevaux-Metterie insiste sur le fait qu'au sein de

ces disciplines, ce sont en grande partie des femmes qui ont élaboré des épistémologies du féminin, et elle rappelle notamment l'importance de Ruth Benedict, Margaret Mead, Nicole-Claude Mathieu, Gayle Rubin et Françoise Héritier en anthropologie, et celle de Jeanne Lampl-de Groot, Karen Horney, Ruth Mack Brunswick, Hélène Deutsch et Nancy J. Chodorow en psychanalyse. Dans un dernier chapitre, consacré au féminisme, et qui traverse lui aussi un corpus très riche, l'auteur reprend et approfondit sa thèse selon laquelle « le corps des femmes a été désinvesti par les féministes des années 1980 à 2010 » (p. 286), et se voit aujourd'hui réinvesti, tant par les militantes que par les théoriciennes.

Équilibrismes

6 Les outils conceptuels propres à la phénoménologie permettent à C. Froidevaux-Metterie, dans la dernière partie de son livre où elle cherche à théoriser ce que serait « l'expérience du féminin », de garder ses distances par rapport à deux approches inverses qu'elle identifie dans l'histoire de la pensée féministe et qu'elle renvoie dos à dos : « l'approche par la nature (essentialisme, différentialisme) [et] l'approche par la culture (universalisme, constructivisme) » (p. 182). Si elle emprunte parfois l'un ou l'autre élément à l'une de ces approches, elle les critique conjointement pour tenter d'élaborer une autre épistémologie du féminin. Du côté de « l'approche par la nature », elle reconnaît l'importance du féminisme différentialiste d'Antoinette Fouque et de certaines de ses contemporaines, et ironise même sur le fait que le terme « essentialisme » soit aujourd'hui quasiment devenu synonyme d'« antiféminisme » (p. 152), pour autant elle refuse tout déterminisme biologique associé au corps des femmes, et l'essentialisme reste pour elle un repoussoir : elle refuse de tomber dans son « ornière » (p. 35). Du côté du constructivisme, si C. Froidevaux-Metterie revient sur la formation de la notion de « genre » et explique assez clairement en quoi il est une « construction sociale » (p. 299), elle se montre toutefois critique vis-à-vis de certaines opérations de déconstruction.

7 En déconstruisant les stéréotypes et en défendant la multiplicité des choix sexués, sexuels et genrés, [la pensée queer] recouvre « la femme » jusqu'à la faire disparaître. Associée au monde de la domination masculine, l'option féminine *straight*, c'est-à-dire hétérosexuelle, cisgenre et maternelle, en vient à être frappée de discrédit. [...] Sur fond d'objectif émancipateur, le sujet féminin se trouve frappé d'illégitimité heuristique, la condition féminine ne se concevant plus que comme expérience partagée de la domination masculine. (p. 311-312)

8De manière plus générale, C. Froidevaux-Metterie rejette une interprétation de la condition des femmes reposant principalement sur les notions de socialisation différenciée et de domination masculine. Sa phénoménologie du féminin constitue donc une troisième voie entre essentialisme et constructivisme, « une théorie du sujet incarné qui évite le piège des deux déterminismes biologique et social » (p. 223). « Ma position était celle d'une équilibriste », précise-t-elle en préface, « elle donnait le vertige et l'on voulait se convaincre que j'allais tomber d'un certain côté de la corde » (p. 11-12).

9Sur le fil, C. Froidevaux-Metterie prend ainsi ses distances par rapports à certains points qui semblent faire consensus au sein du débat féministe contemporain, notamment l'analyse de la condition féminine en termes de rapports de pouvoir, d'oppression, de domination masculine. Si même Pierre Bourdieu, en son temps, s'était servi de cette dernière notion comme titre d'un de ses ouvrages³, C. Froidevaux-Metterie se montre critique envers celle-ci ou plutôt envers une analyse du féminin qui se contenterait de l'employer pour tout expliquer, pour *réduire* la vie des femmes à une position subalterne.

10Ce n'est pas que les études féministes négligent ces domaines [liés à la corporalité féminine : sexualité, maternité, souci de soi], elles les explorent même très sérieusement, qu'il s'agisse des violences faites aux femmes (viol, harcèlement, prostitution) ou des nouveaux modes de conjugalité et de parentalité. Mais le prisme interprétatif qui leur est appliqué nous paraît trop étroit, limité à l'œilleton de la domination masculine, comme si cette dernière ne cessait d'être rejouée à mesure que les avancées juridiques et les évolutions sociologiques la brisaient. Nous voulons appréhender le corps féminin autrement que dans cette perspective qui n'y voit que servitude et désespoir [...]. (p. 330)

11Si la grande force de cet ouvrage est justement de s'éloigner des cadres épistémologiques préexistants pour tenter d'élaborer une nouvelle compréhension de l'expérience du féminin, l'auteur simplifie peut-être la richesse du corpus féministe sur ces questions de la domination masculine et de l'oppression. Si Beauvoir, la référence principale et l'« interlocutrice » privilégiée de C. Froidevaux-Metterie dans ce livre, développe en effet une représentation assez pessimiste de l'expérience féminine, beaucoup d'autres ont pensé à la fois l'oppression et la valorisation de toute une variété d'affects, de plaisirs, de joies, de sensualités, qui traversent le corps des femmes, y compris parmi celles que C. Froidevaux-Metterie mentionne, comme Audre Lorde⁴ ou Monique Wittig⁵. Parler de domination, ce n'est pas forcément dire que la vie des personnes dominées se réduit à la « servitude et [au] désespoir ».

12 Sur plusieurs points, C. Froidevaux-Metterie fait donc un pas de côté par rapport à une « posture » (p. 410), une « antienne » (p. 438), une « vulgate » (p. 389) féministe qui, en ne considérant l'expérience féminine que sous les formes de l'exploitation et de l'aliénation constituerait une position trop « facile à tenir » (p. 397), trop « simple » (p. 360). « Il faut ainsi cesser de considérer la maison comme la scène par excellence de la subordination féminine et le symbole d'une aliénation perpétuée. » (p. 362) « Le schème interprétatif féministe qui associe la séduction à la soumission et la beauté à la compromission est erroné. Si l'on retient l'idée d'une réappropriation par les femmes de leur image féminine, on peut commencer à réinterpréter en des termes moins négatifs l'incontestable importance que revêt pour elles leur apparence. » (p. 413) Il s'agit à chaque fois de revaloriser, grâce aux outils conceptuels de la phénoménologie, différentes expériences féminines qui ont pu être dévalorisées par certaines tendances féministes : réinterpréter la quête de beauté féminine comme « un projet de coïncidence à soi »⁶, la grossesse comme une réappropriation de soi. Le corps des femmes, qui « a longtemps été pour elles comme une prison, [...] est aujourd'hui le principal vecteur de l'actualisation de leur liberté » (p. 453). Il faut noter que ces réappropriations positives de gestes, de pratiques et de situations autrefois uniquement perçues comme des aliénations patriarcales a trouvé un certain écho dans la jeune génération féministe⁷.

Parler depuis soi, ouvrir la voix

13 La phénoménologie du féminin que développe Camille Froidevaux-Metterie est bien entendu située. À plusieurs reprises, l'auteur passe du langage impersonnel de la théorie philosophique ou du commentaire de texte à la première personne autobiographique, ce qui donne lieu à certains des développements les plus marquants du livre. C'est le cas lorsque, pour évoquer la pénalisation des candidatures féminines sur le marché du travail, l'auteur prend « l'exemple du monde académique qui est celui que nous connaissons le mieux » (p. 304) : la connaissance subjective, intime de ce milieu lui permet de dessiner brillamment le portrait du chercheur comme « héros solitaire dégagé de toute contrainte familiale et capable de se consacrer exclusivement à sa carrière », qui recherche les instances de recrutement à l'université ; « quant à la figure de la chercheuse, elle n'est tout simplement pas reconnue, elle ne se représente pas, elle n'existe pas... » (p. 306) Plus loin, l'auteur revient sur l'histoire des femmes de sa famille, sa grand-mère qui a été l'une des premières étudiantes à la Sorbonne et aux Beaux-Arts mais a dû se consacrer à la vie familiale après son mariage, sa mère qui a travaillé aux côtés de son père, « de façon non rémunérée, socialement non reconnue, et en

s'arrangeant comme elle le pouvait avec des exigences domestiques que ses filles ont tôt partagées avec elle. » (p. 351) Elle conclut en observant qu'elle est « la première femme publique de [s]a famille. C'est à moi (et à ma sœur) qu'est revenue la responsabilité d'entrer à pieds joints dans l'espace social, mais je l'ai fait sans imaginer au préalable que je devrais pour cela désinvestir l'espace privé. » (id.) « Quand je referme la porte d'un appartement où je laisse un nourrisson qui est unique et irremplaçable à mes yeux pour aller faire cours à des étudiants qui sont à la fois interchangeables et toujours les mêmes, j'éprouve un véritable arrachement qui me fait douter de l'intérêt et du sens même de mon métier d'enseignante. » (p. 354) Ces moments autobiographiques permettent de mieux comprendre les prises de distance de l'autrice par rapport à une certaine *doxa* féministe qui peut valoriser les accomplissements professionnels des femmes au détriment des gratifications intimes de la maternité. Il ne faut pas sous-estimer ce que nous dit ce livre des souffrances paradoxales de la première génération de femmes « libérée » par la deuxième vague féministe (celle de l'autrice), quand elle note par exemple que « toutes celles qui ont plus de trente-cinq ans aujourd'hui ont intériorisé un sentiment de honte lié à la quête de la beauté, comme si, en se faisant belles, elles enfrenaient l'impératif moderne de l'accomplissement subjectif » (p. 401-402). La revalorisation philosophique de « l'option féminine *straight*, c'est-à-dire hétérosexuelle, cisgenre et maternelle » (p. 311) accomplie par l'autrice s'explique sans doute en partie par sa *position*, par sa propre situation de femme hétérosexuelle, cisgenre et mère (les marqueurs de race et de classe, peu évoqués dans le livre, ne seraient bien sûr pas à négliger). Loin d'invalider son entreprise, avoir conscience de cette position permet de mieux comprendre l'autrice, et peut-être de mieux rendre compte de certains angles morts de sa réflexion, par exemple pour ce qui concerne l'analyse de la condition féminine en termes de domination ; c'est peut-être depuis la perspective d'une femme relativement privilégiée que « plus aucun modèle ne prévaut ni aucun rôle ne s'impose » (p. 456). Le caractère situé de cette phénoménologie du féminin, inévitable, est d'ailleurs parfaitement assumé. « Paradoxalement, c'est en assumant le point de vue qui est le nôtre [...] que nous pouvons soutenir la gageure de la montée en généralité : à partir de notre situation propre, qui n'est pas celle de toutes les femmes, nous allons essayer d'accéder à une interprétation générique qui vaille par-delà la diversité des expériences subjectives. » (p. 338-339) Le risque étant bien sûr de présenter comme « interprétation générique » des éléments propres à une personne, à une génération, à une classe sociale.

14 Dans une publication plus récente (Seins. En quête d'une libération, Anamosa, 2020), Camille Froidevaux-Metterie pallie admirablement ce problème en ne fondant plus

principalement son entreprise phénoménologique que sur son propre point de vue mais sur des perspectives multiples. Pour analyser la place des seins, ces « organes phénoménologiques par excellence » (p. 195), dans l'existence des femmes, elle a recueilli un grand nombre de témoignages et a tenté d'opérer à partir de ceux-ci plutôt qu'à partir d'une subjectivité unique une montée en généralité. « La plus jeune [des femmes rencontrées pour ce livre] a 5 ans, la plus âgée 76 ans ; entre ces deux pôles, ce sont tous les âges de la vie que j'ai essayé de représenter, tout comme je me suis efforcée de rendre compte de la pluralité des situations de seins : femmes blanches, femmes noires, femmes trans, femmes enceintes, femmes allaitantes, femmes handicapées, femmes grosses, femmes maigres, femmes malades, femmes guéries, femmes privilégiées, femmes discriminées, femmes mères, femmes célibataires, femmes lesbiennes, femmes bi, adolescentes, enfants... » (p. 22-23) On ne peut que saluer ce recours à une structure polyphonique pour chercher à comprendre, dans toute la diversité de ses formes et dans sa complexité, le féminin, cet « état construit et contingent du rapport des femmes aux autres et au monde qui passe par leur corps » (p. 203).

notes

1 Mathilde Blézat, Naïké Desquesnes, Mounia El Kotni, Nina Faure, Nathy Fofana, Hélène de Gunzbourg, Marie Hermann, Nana Kinski, Yéléna Perret, *Notre corps, nous-mêmes*, Hors d'atteinte, 2020, p.14.

2 Hannah Arendt, « The Public and the Private Realm », *The Human Condition*, The University of Chicago Press, 1998 [1958], p. 22-78.

3 Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Seuil, 1998.

4 Audre Lorde, « Uses of the Erotic: The Erotic as Power », *Sister Outsider. Essays and Speeches*, The Crossing Press, 1984, p. 53-59.

5 Monique Wittig & Sande Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Grasset, 1976.

6 Camille Froidevaux-Metterie, « La beauté féminine, un projet de coïncidence à soi », *Le Philosophoire*, 2012/2 (n° 38), p. 119-130.

7 Voir Sophie Benard, « Les Youtubeuses beauté et le souci de soi foucauldien », in Sébastien Hubier & Frédérique Toudoire-Surlapierre (dir.), *Corps pop*, Éditions et Presses Universitaires de Reims, p. 31-46, 2018 ; Amélie Zimmermann, « La prétendue vacuité de la mode est une stratégie mensongère », <https://thegoldengrounds.com/2019/08/14/la-pretendue-vacuite-de-la-mode-est-une-strategie-mensongere/>, 2019. Les deux autrices font directement référence à Camille Froidevaux-Metterie.

plan

- [Une autre histoire des idées](#)
- [Équilibrismes](#)
- [Parler depuis soi, ouvrir la voix](#)

mots clés

[corps](#), [délégitimation](#), [expérience](#), [Phénoménologie du féminin](#)

Aurore Desgranges

Penser les « frontières racialisées de la littérature française » avec Sarah Burnautzki

Thinking about the "racialized boundaries of French literature" with Sarah Burnautzki

Sarah Burnautzki, [*Les Frontières racialisées de la littérature française. Contrôle au faciès et stratégies de passage*](#), Paris, Honoré Champion, coll. « Francophonies », 2017, 444 p., EAN : 9782745333469.

Une théorie du phénomène de racialisation dans l'espace littéraire français

L'objet de l'étude de Sarah Burnautzki, le phénomène de racialisation dans l'espace littéraire français, est établi dans le cadre d'une approche socioconstructiviste et pragmatique. Il désigne un ensemble de pratiques qui naturalisent les différences et « produisent le sens de la "race"¹ ». S'appuyant sur des rapports de pouvoir inégalitaire, le phénomène de racialisation génère ainsi une violence symbolique à l'encontre des personnes – en l'occurrence les écrivain·e·s – qui subissent diverses formes d'altérisation. L'ouvrage parvient donc à démontrer que les rapports de domination à l'œuvre dans la société se trouvent transposés dans le domaine littéraire. S'appuyant sur les modélisations sociologiques de l'espace littéraire déjà existantes (le « champ littéraire » de Pierre Bourdieu, la « république mondiale des lettres » de Pascale Casanova), Sarah Burnautzki met en évidence la manière dont ces pratiques d'altérisation s'articulent à l'élaboration de valeurs littéraires et aux processus de reconnaissance symbolique des écrivain·e·s. Dans sa perspective, l'analyse des textes, loin d'être reléguée au second plan, nourrit au contraire une réflexion sur le rôle de la littérature dans sa capacité à conforter ou à remettre en cause la violence symbolique suscitée par ces pratiques. À cet égard, les riches réflexions théoriques d'autrices telles que Toni Morrison ou Chimamanda Ngozi Adichie² s'imposent comme des guides à l'exploration du corpus francophone.

²Le phénomène de racialisation procède, selon l'autrice, de l'action corrélée de deux conceptions dominantes de la société, « l'universalisme » et « le multiculturalisme » qui, au sein de l'espace littéraire, agissent comme régimes « normatifs ». L'idéal de l'universalisme

républicain, qui émerge à partir de la Révolution française, est d'emblée marqué par la contradiction puisqu'il a aussi bien pu servir une pensée de la citoyenneté qu'un discours de légitimation de la conquête coloniale et des pratiques de racialisation. S'il fait l'objet d'une reconfiguration après la deuxième moitié du XX^e siècle, se prétendant « aveugle à la couleur », non seulement il ne peut empêcher ces pratiques de se perpétuer, mais contribue à les invisibiliser. Cet idéal s'exprime notamment par le biais de la littérature, expression culturelle du modèle politique national. Dans le contexte d'autonomisation du champ littéraire au cours du XIX^e siècle³, le principe d'une esthétique pure et universelle devient prédominant. Il est, selon l'autrice, à l'origine de la distinction entre une littérature française à vocation universelle et une littérature africaine francophone, marquée par la différence culturelle, toujours pensée sous l'angle du particularisme. Le modèle concurrent du multiculturalisme se déploie dans le milieu intellectuel français de manière croissante depuis les années 1990, à la faveur de la montée du paradigme identitaire dans les luttes politiques à l'échelle globale⁴ et de la perte de vitesse du discours universaliste incapable de fournir des solutions aux inégalités sociales⁵. Ainsi, la différence racialisée, jusqu'ici indicible dans le paradigme universaliste dominant, s'insère désormais aisément dans les discours littéraires et métalittéraires, au point d'acquérir une véritable valeur symbolique. Ce phénomène est, selon Sarah Burnautzki, « faussement progressiste » dans la mesure où les différences culturelles sont essentialisées au profit de la globalisation culturelle. En inscrivant sa réflexion dans le tournant matérialiste des études postcoloniales⁶, elle se propose de mesurer dans le domaine francophone, l'écart entre le discours subversif revendiqué par les auteurs (« postcolonialisme ») et les conditions matérielles de circulation et de diffusion des œuvres sur le marché globalisé (« postcolonialité »⁷).

3 Afin de pouvoir saisir ce phénomène « aveuglant » qu'est la violence des frontières racialisées au sein de l'espace littéraire français, Sarah Burnautzki explore, d'un côté, les mécanismes de légitimation et de consécration des auteurs et, de l'autre, les stratégies mises en place par les auteurs eux-mêmes pour accéder à une reconnaissance. L'analyse s'élabore à partir de deux études de cas de consécration, celles des écrivain·e·s Yambo Ouologuem et Marie Ndiaye.

Le cas Ouologuem

4 La restitution de l'histoire tumultueuse de la consécration et de la réception de l'œuvre de Yambo Ouologuem permet de saisir les différentes problématiques liées au phénomène de

patrimonialisation littéraire transnationale à l'endroit des auteurs africains tel que décrit par Claire Ducournau⁸. En effet, depuis les années 1960, les œuvres des auteurs originaires d'Afrique font l'objet d'un intérêt croissant mais la publication de leurs écrits s'accompagne d'une « classification éditoriale géographiquement située » par le biais du label de « classique africain ». La prestigieuse maison d'édition du Seuil, dirigée par Paul Flamand et Jean Cayrol depuis 1943, s'est illustrée par un fort investissement dans le secteur de la « littérature francophone » et a publié des auteurs comme Senghor ou Césaire. Si la maison d'édition n'a pas fait le choix d'une consécration spécifique par le biais d'une collection labellisée francophone, cela ne signifie pas pour autant qu'elle s'est montrée exempte d'un imaginaire culturalisé et racialisé. L'analyse des fiches de lecture des premiers manuscrits envoyés par Yambo Ouologuem à la maison d'édition de 1963 à 1967 permet de le rendre visible. Certes, le succès de son œuvre est rapide – il reçoit pour *Le Devoir de Violence* le prix Renaudot en 1968 – mais il a certainement passé avec difficulté une « frontière racialisée » manifeste à travers les remarques faites par les lecteurs sur la maîtrise du style ou encore le manque d'« africanité » de ses textes. S. Burnautzki relève un certain nombre d'injonctions tacites à l'africanisation aussi bien dans les textes refusés que dans le manuscrit de l'œuvre qui sera accepté par la maison d'édition, *Le Devoir de violence*. Concluant vraisemblablement trop rapidement à la prise en compte de cette injonction par l'auteur lui-même dans la phase de remaniement de son texte entre 1967 et 1968, comme le souligne Jean-Pierre Orban⁹, elle parvient toutefois à mettre en évidence l'action de « contrôle » exercé par les médiateurs littéraires, en l'occurrence les lecteurs de la maison, et la grille de lecture racialisée qui prévaut à l'endroit des auteurs africains. Les médiateurs littéraires occupant le deuxième poste de contrôle sont les journalistes littéraires qui sont intervenus au moment de la reconnaissance publique de l'écrivain en 1968, quand il reçoit le prix Renaudot pour *Le Devoir de violence*. Par diverses pratiques discursives d'altérisation (remise en cause de l'attribution du prix, expression d'une antinomie entre littérature française supérieure et altérité radicale brute), ils gomment, selon l'autrice, les ressemblances avec le canon littéraire national et renforcent implicitement la force symbolique d'une norme littéraire dominante imaginée comme « blanche ». Enfin, elle considère la réaction de la critique littéraire parisienne aux accusations de plagiat (de l'œuvre de Graham Greene et d'André Schwarz-Bart) dont il fait les frais, comme le point d'acmé de cette violence symbolique. L'emprunt littéraire récurrent auprès d'auteurs européens, en sus des auteurs africains, est interprété par les critiques comme la marque d'une inauthenticité africaine.

5La réhabilitation universitaire de l'œuvre de Ouologuem depuis les années 1980 ne serait pas en outre un facteur d'intégration totale de l'auteur à l'espace littéraire français. Il est en effet institué comme représentant d'une seconde génération d'auteurs africains francophones (comme Sony Labou Tansi ou Ahmadou Kourouma). Cette reconnaissance serait symbolique d'une labellisation à double effet : légitimer la place de la littérature africaine francophone dans l'espace académique, tout en renforçant la structuration du marché littéraire en niches culturelles. La consécration de son œuvre est d'autant plus problématique qu'elle s'effectue sans lui. Ouologuem disparaît de la scène littéraire après de nombreux conflits éditoriaux avec la maison du Seuil¹⁰. Dans ce contexte hors du commun, il devient un auteur mythique et son œuvre fait facilement l'objet d'une « marchandisation postcoloniale », comme le prouveraient ses diverses rééditions.

6Plusieurs indices laissent à penser que Ouologuem a fait une expérience consciente de ses passages aux frontières : il questionne directement le rapport éditeur-auteur africain dans son pamphlet *Lettre à la France nègre* et affirme s'inscrire en rupture avec les représentations de l'Afrique véhiculées par les auteurs de la Négritude. Dès lors, S. Burnautzki se propose de lire ses œuvres comme de potentielles stratégies littéraires, susceptibles de déstabiliser l'ordre dominant. Dans l'ensemble, ses analyses remettent en question la valeur subversive que les critiques ont accordée à son œuvre. Si elle reconnaît au *Devoir de violence* le mérite d'avoir élargi les représentations littéraires possibles de l'Afrique, elle considère toutefois que l'œuvre reproduit en certains points, pour ce qui est par exemple des masculinités noires, les représentations littéraires hégémoniques. Les œuvres publiées sous pseudonyme à consonance « blanche » aux Éditions du Dauphin, relevant de la contre-littérature¹¹, lui auraient permis de contourner la barrière culturalisée imposée par Le Seuil. De tels romans n'étaient pas publiables au Seuil car ne correspondaient ni au public-cible, ni à la marge de manœuvre littéraire susceptible d'être laissée à un auteur africain. La création d'identités a constitué pour Ouologuem un moyen d'échapper à la stigmatisation mais n'aurait pas permis selon S. Burnautzki, une émancipation radicale des structures de domination.

Le cas Ndiaye

7La réflexion sur la consécration de l'écrivaine Marie Ndiaye permet de montrer que les frontières culturalisées et racialisées de l'espace littéraire français ne visent pas uniquement à contrôler les « passages » des écrivains étrangers mais se manifestent également en son sein.

Par exemple, les nombreuses observations biographiques concernant ses « origines » dans les discours journalistiques et critiques révèlent qu'en dépit de la nationalité française de l'écrivaine, l'appartenance de son œuvre au canon littéraire français national est en perpétuelle négociation. Par ailleurs, les pratiques d'altérisation orientent les analyses herméneutiques mêmes. Les représentations littéraires de la discrimination proposées dans ses œuvres sont parfois ignorées par les critiques, ne reconnaissant pas à certains sujets la possibilité de relever de l'universel littéraire. En procédant à une telle décontextualisation, ils passeraient ainsi à côté de certains aspects fondamentaux des textes de l'écrivaine. La tendance inverse est celle du différentialisme comme prisme interprétatif prégnant. Son écriture est ainsi souvent ramenée à une « singularité irréductible¹² », à une étrangeté. Les interrogations sur la classification de l'auteure et celle de l'œuvre se mêlent, alimentant ainsi une grille de lecture racialisée.

8 Prenant le contrepied de ces analyses, S. Burnautzki se propose d'éclairer cette « poétique du flou »¹³ en mettant en évidence son potentiel de déstabilisation du régime littéraire normatif. En s'arrêtant sur trois romans *En famille*, *Rosie Carpe* et *Trois femmes puissantes*, elle montre comment la posture auctoriale de Marie Ndiaye se trouve en tension entre le discours littéraire universaliste et multiculturaliste.

9 L'écrivaine commence sa carrière aux Éditions de Minuit, maison dont la culture éditoriale est influencée par le mouvement esthétique du Nouveau Roman et marquée par le formalisme et la « pureté » littéraire. Cela contribue à inscrire ses textes dans le paradigme de l'universel littéraire associé à une littérature d'avant-garde. Le roman *En famille*, publié en 1990, illustre de manière particulièrement éclairante ses choix esthétiques. Le personnage de Fanny subit humiliations sur humiliations dans sa famille qui ne cesse de la mettre de côté. Malgré ces épreuves, elle ne semble pas à même de renoncer à son attachement familial et se lance à la recherche de Léda, la sœur de sa mère, croyant que celle-ci pourrait lui redonner une place légitime au sein de la cellule familiale. Sur le plan formel, il y a donc une remise en cause de la narration car son mobile principal – la cause de l'exclusion systématique de Fanny – n'est pas évoqué. Ainsi, la question de l'expérience de la minorisation et de la discrimination est omise, présente uniquement en filigrane dans l'œuvre, de telle sorte qu'elle apparaît comme légitime dans le champ littéraire français. Le roman ne fait pas référence à une situation socio-politique précise. Cette absence de représentation des différences racialisées permettrait donc, selon S. Burnautzki, de conforter le régime littéraire normatif tout en le subvertissant. Le choix de taire les causes de la violence exercée sur Fanny souligne à quel point cette violence fait l'objet

d'un tabou et la manière dont le sujet refoule les expériences de discrimination qu'elle subit. En se référant aux modèles littéraires du conte merveilleux et du roman d'apprentissage tout en les critiquant, l'écrivaine remettrait en cause l'utopie d'intégration sociale, portée notamment par le discours républicain.

10 Dans *Rosie Carpe*, Marie Ndiaye emploierait une stratégie différente. Elle aurait recours à des schèmes narratifs du discours identitaire multiculturaliste, tout en les tenant à distance. En effet, l'œuvre s'inscrit, selon S. Burnautzki dans un dialogue avec les auteurs francophones antillais, en se distinguant toutefois de leurs revendications culturelles et identitaires postcoloniales. Ainsi, contrairement à l'horizon d'attente que cette influence peut susciter, la représentation de l'île de la Guadeloupe, dans laquelle se déroule une grande partie de l'histoire de la famille ne répond pas à un enjeu de reterritorialisation culturelle. À travers le flux de conscience de Lagrand, l'île est appréhendée dans sa signification sociale. L'inégalité et le racisme apparaissent donc dans le roman par le biais d'une expérience subjective, des interactions avec la famille Carpe et avec la population privilégiée blanche de l'île. Marie Ndiaye, par le truchement de ce personnage qui se confronte au passé, a recours au motif de la folie pour dire les traumatismes enfouis de l'esclavage comme le fait Édouard Glissant dans *La Case du Commandeur* (1981). Le motif est toutefois étendu dans *Rosie Carpe* pour critiquer de manière plus large les différentes formes de normativité sociales. La folie atteint également le personnage de Rosie et son impossible maternité illustre le fait qu'elle ne parvient pas à s'extirper du cycle de violences sociales et familiales. S. Burnautzki interprète ces familles monstrueuses de *Rosie Carpe* comme une remise en cause des utopies communautaires propres à la littérature caribéenne. Enfin, par des emprunts à la culture populaire et au cinéma, pour représenter les expériences subjectives du traumatisme de manière métaphorique, Marie Ndiaye brouillerait à travers cette œuvre les frontières entre littérature élitaire et culture populaire.

11 Les deux romans *En famille* et *Rosie Carpe* sont ainsi considérés comme mobilisant deux stratégies efficaces pour imposer des sujets minorisés dans le canon avant-gardiste de la maison des Éditions de Minuit et transgresser la norme littéraire dominante dans un contexte de reconfiguration du label éditorial visant à élargir son public cible. L'écrivaine connaît une consécration de plus en plus forte. Elle remporte le prix Femina en 2001 pour *Rosie Carpe* et le prix Goncourt en 2009 pour son roman *Trois femmes puissantes*. Sa pièce *Papa doit manger* est entrée au répertoire de la Comédie Française en 2003. S. Burnautzki considère que cette reconnaissance croissante ne déstabilise pas les structures symboliques de domination, bien au

contraire. Celles-ci iraient de pair avec une évolution de la posture auctoriale de Marie Ndiaye qui s'intégrerait de manière signifiante dans un discours multiculturaliste. Pour soutenir cette hypothèse, S. Burnautzki s'appuie sur le changement de maison d'édition de l'écrivaine. En intégrant la collection « blanche » de Gallimard, Marie Ndiaye se rapprocherait des préoccupations des auteurs de la littérature-monde et la réception de son œuvre basculerait dans le pôle de la consommation de masse.

12Ainsi, S. Burnautzki propose de lire *Trois femmes puissantes* (2009) comme une œuvre de concession, dans un contexte de radicalisation du discours politique de droite¹⁴. En changeant de régime de représentation des différences racialisées – le style d'écriture est plus réaliste, l'œuvre est marquée par le registre pathétique, les images de l'oppression sont omniprésentes – l'écrivaine opérerait une « concession multiculturaliste ». Constituée de trois récits indépendants, l'œuvre contribuerait à reproduire des stéréotypes. Les deux premiers récits présentent des antagonismes familiaux qui sont culturalisés. Les parents de Norah dans le premier récit et le couple de Fanta et Rudy dans le deuxième, sont porteurs de valeurs culturelles et sociales présentées comme incompatibles. L'échec de la relation relèverait dans les deux cas d'un conflit culturel symbolique entre la France et l'Afrique. Le père de Norah incarnerait une vision stéréotypée de l'Afrique. Si les enjeux de domination sont dévoilés à travers le récit de Rudy, aucune possibilité d'émancipation n'apparaît pour le personnage de Fanta. Enfin, le personnage de Khady Demba dans le troisième récit qui connaît une trajectoire douloureuse de migration forcée, serait dépourvu de complexité psychologique, réifié de manière spectaculaire constituant ainsi l'allégorie de la femme noire combattante¹⁵. Ainsi, l'écrivaine jouerait sur la visibilité racialisée de ses personnages. Elle ne parviendrait pas à travers l'image des « femmes puissantes » à subvertir les régimes de représentations hégémoniques et ne ferait au contraire, que les renforcer¹⁶.

Une métaphore à filer

13Ces deux études de cas nous convainquent de l'intérêt de la métaphore. Les frontières racialisées et culturalisées au sein de l'espace littéraire français sont multiples et la réflexion menée permet d'identifier leurs différents postes de contrôle : la réception des manuscrits par les maisons d'édition, les discours promotionnels, les interviews journalistiques, les analyses critiques des œuvres... Les postures auctoriales, relevant d'une stratégie de passage ou de transgression, s'élaborent en les prenant en compte. L'imaginaire culturalisé et racialisé

intervient directement dans les logiques de consécration des auteurs et de promotion des œuvres. Pierre Halen proposait d'identifier le rapport de dépendance entre les auteurs des périphéries francophones vis-à-vis du centre institutionnel franco-parisien et mettait en évidence le poids du paradigme identitaire dans l'accès à la reconnaissance. Il montrait que les auteurs pouvaient faire le choix de l'assimilation en faisant disparaître toute marque identitaire étrangère ou celui de la spécification en produisant et exploitant au contraire les marques identitaires¹⁷. S. Burnautzki montre comment ces choix relèvent pour les auteurs d'une négociation constante avec deux régimes de valeurs, l'universalisme et le multiculturalisme. Le fait de consacrer un ouvrage complet à la question des frontières racialisées illustre la manière dont celles-ci renforcent les étiquetages promotionnels : « littérature francophone », « littérature africaine ». L'ouvrage de Claire Ducournau, retraçant la généalogie de la catégorie de « classique africain » met en évidence un procès de banalisation en France de la réception des œuvres d'auteurs en provenance d'Afrique, intégrés de plus en plus largement à des collections généralistes. La lecture croisée de son ouvrage avec celui de S. Burnautzki laisse à penser que cette intégration massive ne progresse pas nécessairement vers une atténuation des pratiques altérisantes et que celles-ci peuvent se loger au cœur de la littérature nationale (comme l'illustre le cas de Marie Ndiaye). La large place laissée par ailleurs à l'analyse des œuvres précise l'étude des effets de labels, informant comment ceux-ci s'articulent concrètement à l'écriture des textes. En cela, ce travail répond à l'appel formulé par Graham Huggan d'objectivation du champ académique. Alors que celui-ci avait été encore trop peu pris en compte dans le domaine francophone¹⁸, le travail de S. Burnautzki rejoint les questionnements critiques sur les « postures postcoloniales¹⁹ » et prolonge une réflexion nécessaire sur les modalités de formation d'un nouveau canon littéraire postcolonial.

14Les études de cas sont particulièrement intéressantes dans la mesure où la violence symbolique semble s'être exprimée de manière exacerbée : du scandale de plagiat pour Yambo Ouologuem à la discrimination patente dans la réception de l'œuvre de Marie Ndiaye, révélant une ligne de couleur invisible. Les analyses montrent selon moi l'intérêt d'un prolongement de l'enquête à une large population d'auteurs. Dans la mesure où chacun des cas correspond à une situation historique précise du champ littéraire, l'élargissement de la base de données pourrait permettre de faire une typologie des stratégies individuelles et/ou collectives²⁰ auxquelles ont recours les auteurs en fonction de leur marge de manœuvre. En effet, ce qui nécessite la mise en place d'une stratégie est bel et bien la restriction de l'accès à la visibilité littéraire. C'est donc aussi dans cette perspective que l'on peut comprendre les logiques de transgression ou

d'acceptation d'un ordre dominant. Élargir l'enquête permettrait également de penser les dynamiques d'insertion des auteurs à l'échelle de différents pôles de consécration, comme le préconise Claire Ducournau à travers sa théorisation de l' « espace littéraire africain ». Peut-être serait-il ainsi possible de résoudre le paradoxe de l'approche de Graham Huggan qui tout en montrant que la critique postcoloniale a tendance à se focaliser sur certains auteurs, consacre une étude à ces mêmes auteurs. Filer la métaphore de la frontière amènerait à prendre en compte les auteurs les moins visibles qui ne la « passent pas », et qui jouissent d'une reconnaissance dans d'autres espaces, ce qui permettrait ainsi aux critiques de ne pas reconduire l'invisibilisation qu'ils dénoncent.

15 Si le projet de S. Burnautzki propose une démarche similaire à celle d'Huggan, à savoir, peser les bénéfices et limites des stratégies d'« exotisme stratégique » pouvant être mis en œuvre par les auteurs, il présente un autre enjeu, à savoir articuler la question des « frontières racialisées » et des « stratégies de passage » à celle de la violence symbolique qui s'exerce sur les auteurs²¹. Ce rapport particulièrement intéressant pourrait à certains endroits être précisé. S. Burnautzki met en évidence les limites des stratégies de Yambo Ouologuem et considère qu'il échoue à remettre en cause l'ordre dominant. On ne parvient pas tout à fait à comprendre comment celles-ci s'articulent à la violence symbolique vécue par les auteurs africains à cette époque. Admettant que sa posture auctoriale est difficile à saisir, elle rappelle qu'il met en évidence de manière satirique la grille de lecture racialisée à l'œuvre dans l'espace littéraire et dénonce la situation des auteurs africains dans la *Lettre à la France nègre*²². Il est donc étonnant que cette œuvre ne soit pas analysée plus en détail et considérée comme un levier de la stratégie de l'écrivain. De même, les « indices posturaux²³ » de l'écrivaine Marie Ndiaye sont relativement minces, de telle sorte qu'il est difficile de savoir à quoi imputer la modification de sa stratégie littéraire (adhésion à la conception de la société multiculturaliste ? réaction à la violence symbolique ?) C'est à ces endroits que la parole des auteurs fait défaut. Si symbolique soit-elle, la violence est bel et bien incorporée dans le corps de celles et ceux qui la subissent²⁴. Un glissement problématique me semble ainsi franchi entre le nécessaire constat que les auteurs peuvent participer à renforcer les frontières racialisées, voire en tirer un certain bénéfice, et le choix d'oblitération intégrale de leur parole, à laquelle l'autrice semble certes avoir été contrainte par les aléas de son enquête²⁵ mais qui relève aussi d'une décision méthodologique marquée par une illusion d'objectivité²⁶.

16Enfin, ce qui doit être retenu de ce travail reste sa réflexion sur le rôle du critique et l'invitation implicite à prendre conscience de ses propres biais interprétatifs. Les analyses révélant l'imaginaire racialisé et culturalisé des critiques et la manière dont celui-ci affecte la compréhension et l'interprétation des œuvres sont particulièrement convaincantes. La lecture qu'elle propose trace une voie éthique possible, une alternative. Prompte à identifier sans complaisance les traces d'un imaginaire hégémonique dans les textes, elle déconstruit de manière systématique le crédit de subversion accordé d'emblée aux œuvres qualifiées de « postcoloniales ». Cela ne se fait pas néanmoins sans une certaine méfiance a priori à l'égard de certains genres ou de certains procédés stylistiques présentés comme conservateurs *per se*, ne pouvant servir de levier d'émancipation, de telle sorte que sa théorie produit parfois des valeurs littéraires de manière implicite²⁷. Il en va par exemple de son analyse du procédé de focalisation interne dans *Trois femmes puissantes*. Elle considère qu'en focalisant le récit sur le personnage de Norah, celui du père, incarnant l'Afrique, apparaît comme méprisable par essence. De manière similaire, elle lit cette technique de focalisation sur la conscience de Rudy comme une exclusion radicale du point de vue de sa femme Fanta. Il me semble que ce jeu de points de vue présente la possibilité de faire entendre, suggérer, imaginer la parole de l'autre et permet au lecteur une mise à distance²⁸. De manière plus générale, à travers ses analyses, le modèle du conte ou du roman réaliste sont parfois implicitement dépréciés. À l'inverse, le roman postmoderne semble crédité d'un potentiel subversif particulièrement fort. Or, cela ne devrait pas aller de soi dans la mesure où le genre romanesque est investi du plus fort capital symbolique et constitue par exemple pour un auteur africain un passage obligé pour accéder au rang de « classique »²⁹. À cet endroit, le rôle du critique risque de subir une réduction, limité à distinguer les bons « contre-récits » des mauvais³⁰. Aussi une théorie des frontières attentive à tous les procédés d'invisibilisation se doit-elle de penser ensemble les frontières sexuées, racialisées ainsi que celles reconduisant les oppositions académiques normatives³¹.

*

17L'ouvrage de Sarah Burnautzki, en dévoilant de manière inédite des logiques habituellement niées de l'espace littéraire français, offre une réflexion riche et nécessaire dans un contexte d'exacerbation des tensions autour des questions raciales dans les mondes de l'art³². En combinant approche externaliste et internaliste des œuvres elle rend compte des possibilités et des impossibilités de la littérature à dé-familiariser un réel normatif. Le choix fait dans cette recension d'en discuter certains points vient souligner également l'ampleur du défi de

positionnement qu'elle lance aux acteurs du monde des lettres : écrivains, éditeurs, lecteurs et bien sûr universitaires.

notes

1 S. Burnautzki, *Les Frontières racialisées de la littérature française, Contrôle au faciès et stratégies de passage*, Paris, Honoré Champion, coll. « Francophonies », 2017, p. 10.

2 La pensée théorique des deux autrices s'articule étroitement à leur expérience d'écriture. Quelques références : Toni Morrison, « Unspeakable Things Unspoken : the Afro-American Presence in Literature », *Michigan Quarterly Review*, vol. 28, n° 1, hiver 1989, p. 1-34 ; *L'Origine des autres, Conférences Charles Eliot Norton 2016*, traduit de l'anglais par Christine Laferrrière, Paris, Christian Bourgois, 2018 ; *Playing in the Dark : Whiteness and the Literary Imagination*, Cambridge, Harvard University Press, 1992 ; Chimamanda N. Adichie, « The danger of a single story », conférence, en ligne : https://www.ted.com/talks/chimamanda_ngozi_adichie_the_danger_of_a_single_story, 2009, consulté le 11 mai 2020.

3 Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Essais », [1992] 1998.

4 Nancy Fraser, « Rethinking recognition », *New Left Review*, n° 3, 2000, p.107-119.

5 Jean-Loup Amselle, *Vers un multiculturalisme français, L'Empire de la coutume*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », [1996] 2001.

6 Benita Parry, *Postcolonial studies, a materialist critique*, Londres et New-York, Routledge, 2004.

7 Graham Huggan, *The Postcolonial Exotic, Marketing the margins*, Londres et New-York, Routledge, 2001.

8 Claire Ducournau, *La Fabrique des classiques africains, Écrivains d'Afrique subsaharienne francophone*, Paris, CNRS Éditions, 2017.

9 Jean-Pierre Orban, « Contre, sans et après Ouologuem : le paradoxe des (ré)éditions et des études de son œuvre », *Fabula/Les colloques*, « L'œuvre de Yambo Ouologuem. Un carrefour d'écritures (1968-2018) », <http://www.fabula.org/colloques/document6003.php>, page consultée le 9 mai 2020.

10 Pour un récit détaillé de ces différentes étapes, voir Jean-Pierre Orban, « Livre culte, livre maudit : Histoire du Devoir de violence de Yambo Ouologuem », *Continents manuscrits* [En ligne], HS, 2018, <http://journals.openedition.org/coma/1189>, mis en ligne le 29 mai 2018, consulté le 09 mai 2020.

11 Il publie deux romans d'amour sur le nom de Nelly Brigitta : *Le Secret des Orchidées* et *Les Moissons de l'amour*, *Les Mille et une bible du sexe*, roman pornographique sous le nom de Utto Rudolph. Sur cette question, Bernard Mouralis propose une réflexion sur l'inscription de l'œuvre de l'auteur dans le champ des contre-littératures. « Yambo Ouologuem et le

champ des contre-littératures : Réflexions sur les romans de Nelly Brigitta et Utto Rudolph », *Fabula/Les colloques, L'Œuvre de Yambo Ouologuem. Un carrefour d'écritures* (1968-2018), <http://www.fabula.org/colloques/documents6021.php>, consulté le 12 mai 2020.

12 *Op. cit.*, p. 129.

13 *Op. cit.*, p. 133.

14 Elle affirme que le roman promouvrait sur un plan symbolique le cloisonnement des frontières culturalisées, renvoyant aux frontières réelles de l'Europe (*Op. cit.*, p. 364). L'étude de Catherine Mazauric sur les « micropoétiques de la frontière » et leur capacité à ouvrir de nouveaux espaces de subjectivation, permet de nuancer ce point de vue. Voir : Catherine Mazauric, « Micropoétiques des frontières », *XXI. Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 6, « Fiction et démocratie », sous la direction d'Alexandre Gefen et d'Emilie Brière, 2013, p. 75-86, en ligne : <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx06.09>, consulté le 10 mai 2020.

15 Lydie Moudileno qualifie la présence du personnage de Khady Demba dans l'œuvre de Marie Ndiaye d'« insolite » dans la mesure où celle-ci est présentée sans distance critique dans un rapport sublime à la douleur et incarnerait la figure stéréotypée de la « femme africaine ». Voir Lydie Moudileno, « Puissance insolite de la femme chez Marie Ndiaye, *L'Esprit créateur*, vol. 53, n° 2, 2013, p. 67-75.

16 Éric Fassin lisait au contraire l'attribut paradoxal de la puissance comme une manière de déconstruire les rapports de pouvoir et domination. Voir : Éric Fassin, « Puissance paradoxale des femmes chez Marie Ndiaye », *La Nouvelle Revue Française*, n° 593, Le féminisme en 2010, Avril 2010, p.153-160.

17 « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone » dans Papa Samba Diop, Hans-Jürgen Lüsebrink, *Littératures et sociétés africaines, Regards comparatistes et perspectives interculturelles*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001, p.55-67.

18 Claire Ducournau, « Graham Huggan, L'exotisme postcolonial. Présentation », dans Collectif Write Back (dir.), *Postcolonial studies : modes d'emploi*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 279-286.

19 Anthony Mangeon (dir.), *Postures postcoloniales, Domaines africains et antillais*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2012.

20 Elle évoque les stratégies des auteurs antillais Aimé Césaire, Édouard Glissant, et Patrick Chamoiseau, ou plus récemment les signataires du manifeste « Pour une littérature monde », mais ces cas ne sont pas intégrés directement à l'enquête.

21 *Op. cit.*, p. 11.

22 Dans la sarcastique et ironique « Lettre aux Pisse-copie nègres d'écrivains célèbres » sont donnés des conseils aux écrivains africains pour écrire un livre original par le recours au plagiat. Yambo Ouologuem, *Lettre à la France Nègre*, Paris, Le Serpent à plumes, coll. « Motifs », 2003 [Première publication : Éditions Nalis, 1969].

23 Jérôme Meizoz, *Postures littéraires. Mises en scène moderne de l'auteur*, Essai, Slatkine Erudition Genève, 2007, p. 19.

24 Elsa Dorlin invite à penser les concepts de « sexe », « race », « classe » comme marques de production de différences sociales mais toujours articulés à la violence, voir : Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe, Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009.

25 Elle dit au début de son enquête « vouloir accorder une place à la parole de l'individu » ne souhaitant pas occulter la part subjective du phénomène de racialisation. Puis, elle interprète un peu rapidement à mon sens l'impossibilité de rencontrer les auteurs comme une preuve de l'invisibilité de la violence de la racialisation et considère donc les données recueillies comme suffisantes.

26 J'inscris cette réflexion dans le prolongement des études qui déconstruisent à partir des années 1980 le paradigme de l'objectivité scientifique en mettant en évidence les procès d'invisibilisation des savoirs minorisés. Voir : Donna Haraway « Situated Knowledge : The Science Question in Feminism as a Site of Discourse on the Privilege of Partial Perspective » in *Feminist Studies*, 14.3, 1988, p. 575-599 ; Sandra Harding, *Whose science ? Whose knowledge ? Thinking from Women's Lives*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1991.

27 Sur les valeurs produites par la théorie littéraire qui prétend objectiver le champ littéraire, voir François Provenzano, « La consécration par la théorie », *Contextes*, n° 7, 2010, en ligne : <http://journals.openedition.org/contextes/4629> mis en ligne le 03 juin 2010, consulté le 25 février 2019.

28 L'usage de cette technique relève selon moi davantage de la mise en exergue du lien entre les dominants et les dominés dans une relation de pouvoir, prégnant dans cette œuvre, comme l'a montré Éric Fassin (*op.cit.*). Les personnages dont les pensées sont rapportées sont véritablement obsédés par l'autre ; la focalisation interne cristallise tous les points de tension de la relation plus qu'elle ne valorise un point de vue unique.

29 Sur l'importance prise par le genre romanesque, voir Claire Ducournau, *op. cit.*, p. 396.

30 Se lit en effet en creux à travers ses analyses une ligne de partage se cristallisant autour de la valeur contre-narrative attendue des œuvres. Sur l'horizon d'attente de subversion à l'endroit de la littérature, voir Raphaëlle Guidée, « Le gentil récit littéraire et le grand méchant storytelling : anatomie d'un conte contemporain », <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02496774>

31 Je rejoins ainsi la ligne préconisée par Anthony Mangeon. « Pour une histoire littéraire intégrée (des centres aux marges, du national au transnational : littératures françaises, littératures francophones, littératures féminines) », Abdoulaye Imorou (dir.), *La Littérature africaine francophone, mesures d'une présence au monde*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2015, pp. 87-104.

32 Bérénice Hamidi-Kim propose un appel à la réflexion et au débat collectif sur ces questions à partir d'une explicitation des enjeux de l'affaire des *Suppliantes*. Bérénice Hamidi-Kim, « Pour une liberté de création partagée par tous – sur l'affaire des *Suppliantes* », dans *AOC*, 3 mai 2019, en ligne : <http://aoc.media/opinion/2019/05/03/liberte-de-creation-partagee-laffaire-suppliantes/>, consulté le 12 mai 2020.

plan

- [Une théorie du phénomène de racialisation dans l'espace littéraire français](#)
- [Le cas Ouologuem](#)
- [Le cas Ndiaye](#)
- [Une métaphore à filer](#)

mots clés

[champ littéraire](#), [consécration](#), [légitimation](#), [race](#), [racialisation](#)

Lola Marcault-D.

Lecture psychanalytique ou féministe des textes littéraires ? L'histoire d'un débat manqué

Psychoanalytical or feminist reading of literary texts? The history of a failed debate

Hélène Merlin-Kajman, [*La Littérature à l'heure de #MeToo*](#), Paris, Itaque, coll. « Theoria incognita », 2020, 160 p., EAN : 9782490350124.

1Le titre de l'essai *La Littérature à l'heure de #MeToo* révèle sa double perspective : d'abord contextuelle, puisqu'il s'inscrit dans le prolongement de trois polémiques qui touchent des enjeux féministes et sont peu ou prou concomitantes au mouvement #MeToo. Ensuite, littéraire et transhistorique : en dépit de son contexte de production, l'ouvrage tente de dépasser la polarisation de ces débats pour interroger plus largement le rapport entre littérature et morale.

2Le débat devenu controversé, concernant le poème « L'Oaristys » d'André Chénier et surtout sa réception en termes de « viol » en 2018 fait l'objet des quatre premiers chapitres ; la publication du roman autobiographique *Le Consentement* de Vanessa Springora en 2019 et les procédures judiciaires qui lui ont succédé sont discutées dans les deux chapitres suivants ; enfin le chapitre conclusif a pour toile de fond la polémique qui a opposé d'abord aux États-Unis puis, dans une moindre mesure en France, partisan·es et détracteur·rices des *trigger warnings* dans les cursus universitaires – principalement littéraires.

3Hélène Merlin-Kajman reprend ces polémiques pour questionner les modes de transmission de la littérature et ses effets de réception à travers des lectures et des analyses de textes empruntés à plusieurs époques et à plusieurs genres. Aussi la problématique du « partage féministe de la littérature¹ », qu'elle annonce dans l'introduction de son ouvrage, est-elle identique à celle de ses adversaires théoriques. Dans la controverse Chénier, notamment, les deux partis se fixent conjointement pour objectif de demander des comptes à la littérature, dans le but de faire valoir la puissance de ses effets et dispositifs. On ne peut donc que s'étonner du clivage et de l'incompatibilité de leurs positions et de leurs discours, avant de comprendre qu'ils se situent dans des champs distincts – l'approche de Hélène Merlin-Kajman, si elle prétend se

donner des objectifs de lecture féministes, emprunte en fait à la psychanalyse et à la psychologie tandis que celle de ses adversaires théoriques articule études féministes et littérature.

Le partage transitionnel de la littérature

4C'est par le double fil du *trigger warning*² et de la *transitionnalité* – notion qu'elle lie à la question de l'enseignement, de la transmission des textes littéraires, de leur partage *civil*³ – que H. M.-K. a été interpellée par les trois polémiques déjà évoquées. Sa conception *transitionnelle* de la littérature n'est pas précisée dans *La Littérature à l'heure de #MeToo*, mais fait l'objet de deux essais publiés en 2016⁴ dans lesquels elle précise cette thèse qui importe, de la psychanalyse à la littérature, le concept popularisé par D. Winnicott à partir des années 1950⁵. Aussi la thèse de son ouvrage est-elle assise sur des idées démontrées antérieurement : sa position, dans les débats sur Chénier, Springora et les *trigger warnings*, est animée par le souci d'interroger les discours qui accompagnent nécessairement la littérature et l'acte de lire autant que par la défense – au double sens de garantie et d'apologie – de la *transitionnalité* de la littérature.

5D'après H. M.-K., lire le poème de Chénier comme un viol⁶, faire du *Consentement* de Springora une pièce à conviction dans l'affaire Matzneff⁷, et mettre en place des *trigger warning* dans un cours de littérature procéderaient au « saccage de l'espace transitionnel de la littérature » (p. 140). Le caractère systématique de ce résultat masque néanmoins la diversité des mécanismes : H. M.-K. s'attache donc à démontrer, dans chacune des parties qui composent son essai, la spécificité de chacun de ces « saccages » en structurant son propos autour du degré de *transitionnalité* des œuvres qu'elle prend pour objet. Dans la controverse Chénier d'abord, le seul vers potentiellement transitionnel serait ainsi saccagé par l'emploi du terme de *viol* qui figerait le texte dans une lecture mimétique ; dans l'affaire Matzneff, la judiciarisation de la réception du *Consentement* aurait spolié Springora de la transitionnalité revendiquée de son écriture ; les *trigger warnings*, enfin, résulteraient du même type de lecture littérale et « référencialiste », par définition incompatible avec une appréhension transitionnelle de la littérature.

Le viol chez Chénier : dangers d'une lecture mimétique

6La qualification du poème « L'Oaristys » de Chénier comme d'un viol le fige, d'après H. M.-K., dans une référentialité par définition univoque, et donc incompatible avec sa conception *transitionnelle* de la littérature.

7H. M.-K. dépasse d'abord l'opposition entre la lecture « contextualisante » du spécialiste du XVIII^e siècle Marc Hersant, et celle, « actualisante », des agrégatif·ves. Pour expliquer que la controverse ne saurait se comprendre au prisme de cette seule polarisation, elle démontre l'équivocité que les conventions, littéraires et culturelles, présentent déjà aux XVII et XVIII^e siècles à l'aide d'un détour par l'analyse du huitain « D'oui et nenni » de C. Marot et de la pièce *Clitandre* de P. Corneille.

8Aussi sa critique de la position exprimée par les agrégatif·ves puis par les auteur·rices du billet de blog « Voir le viol » ne se fonde-t-elle pas sur l'idée du contresens anachronique, mais sur un désaccord critique, sur le plan de la théorie littéraire. Lire le poème comme un viol traduirait une vision positiviste du texte littéraire, une conception référentialiste à laquelle H. M.-K., investie de Nouvelle Critique, ne saurait souscrire. La « générosité de lecture » qu'elle revendique implique de faire entendre le texte dans tous ses possibles interprétatifs. Aussi le poème de Chénier est-il présenté comme un texte phallocrate ; il s'agit d'après l'autrice d'un « quasi-viol », qualification qui aurait le mérite de préserver l'érotisme onirique que peut faire entendre le seul vers auquel elle donne son assentiment⁸, et donc sa valeur potentiellement *transitionnelle*. Le texte littéraire ne saurait donc être lu de façon purement mimétique car cette confusion entre réalité et fiction, au principe de la lecture *littéraliste* qui serait celle des agrégatif·ves, non seulement priverait le texte de son potentiel thérapeutique mais *performerait* un viol que le poème se contenterait de suggérer.

9Enfin, elle répond à la question posée par les agrégatif·ves qui se demandaient comment enseigner – H. M.-K. dirait « partager » – le texte de Chénier et par extension les textes représentant des violences sexuelles. Elle affirme la nécessité, d'abord, de singulariser chacun de ces textes, dans les spécificités du dispositif littéraire qu'ils mettent en place, pour échapper à une lecture « à la lettre » qui les condamnerait à l'univocité ; ensuite, de faire valoir leur symbolique, leurs processus de figuration, leur potentiel trouble.

Le Consentement : roman ou pièce à conviction ?

10 Comme celle qu'elle adopte dans le débat autour de « L'Oaristys », la position d'H. M.-K. dans l'affaire Matzneff est régie par le souci de préserver et parfois de célébrer la transitionnalité de la littérature. Aussi renvoie-t-elle dos à dos l'écriture pornographique de Matzneff qui ne ménagerait aucun espace transitionnel et celle de Springora, dont elle consacre la subtilité, le caractère polyphonique, équivoque et donc thérapeutique. *Le Consentement* est ainsi valorisé comme la réhabilitation d'un usage heureux et moral de la littérature, comme le réinvestissement du littéraire pour réparer le brouillage entre réalité et fiction, ce que H. M.-K. appelle l'« abus de la littérature », sanctuarisé, exalté et revendiqué par Matzneff.

11 En même temps qu'il met à distance l'exigence de référentialité formulée par Springora, l'ouvrage fait du *Consentement* une célébration de la *transitionnalité* de la littérature. C'est sur cette base qu'est dénoncée la judiciarisation⁹ de la publication de ce roman autobiographique, procédure qui l'aurait privé de sa valeur littéraire – ou *transitionnelle*, littérature et *transitionnalité* étant pour H. M.-K. absolument indissociables – en en faisant une pièce à conviction. Alors même que Springora a choisi d'inscrire son expérience dans le champ littéraire et opté pour une thérapie romanesque, le parquet de Paris, les éditions Gallimard et l'association l'Ange bleu, en s'emparant de son œuvre et en la déplaçant dans le champ judiciaire, la lui auraient confisquée et prétendraient lire la fiction et son ambiguïté comme une réalité univoque. C'est ce mouvement, de la lettre de la littérature à celle de la loi, que H. M.-K. qualifie de « scénario #MeToo » et qu'elle définit comme un « scénario judiciaire de la réception ».

#MeToo & les *trigger warning* : le règne de l'univocité

12 Le mouvement #MeToo, en ce qu'il marque d'après H. M.-K. une « révolution de l'affectivité commune », fonderait un nouveau rapport à la littérature, dont les *trigger warning* seraient à la fois le produit et le programme. S'il s'impose, aux yeux de l'autrice, comme la pierre angulaire de la réception du poème de Chénier par les agrégat·ives et de celle du roman de Springora par Gallimard *et alii*, c'est parce qu'elle y voit un double procès intenté, par une lecture *littérale*, à la littérature et à sa littérarité. En lisant la qualification du poème de Chénier

de viol comme un resserrement interprétatif autour du seul point de vue de Naïs – qui serait dès lors construite comme une *victime* au sens juridique du terme –, H. M.-K. peut associer cette querelle à l'affaire Matzneff et refuser ensemble la judiciarisation des réceptions de « L'Oaristys » et du *Consentement*.

13Le court épilogue de l'essai dévolu au roman autobiographique 77 de Marin Fouqué le consacre enfin comme parangon de la littérature « immédiatement, vraiment, transitionnelle » (p. 165) plus encore que le roman de V. Springora. Les textes littéraires sont ainsi partagés, entre ceux « vraiment transitionnels » – Springora et Fouqué –, ceux qui peuvent l'être à condition de faire preuve de « générosité » dans leur lecture – « L'Oaristys » – et ceux qui ne le sont pas et ne peuvent pas l'être – Matzneff et la pornographie de son écriture privant son œuvre de toute *transitionnalité*.

Savoir situé, savoir se situer

14L'ensemble des thèses que H. M.-K. soutient dans son ouvrage est assujéti à la préservation de « l'espace transitionnel de la littérature, c'est-à-dire de la littérature entendue au meilleur de sa définition ». Cette thèse lui permet de déplacer – confisquer ? – les enjeux féministes des trois débats et de prétendre ne pas *prendre parti*, ne pas se positionner politiquement en leur sein. Aussi le titre de l'essai, tout comme l'annonce de sa problématique – la définition de ce que serait « un partage féministe de la littérature » – agissent-ils comme des trompe-l'œil : assumé, dans le cas du mouvement #MeToo, dont l'autrice avoue ne parler que superficiellement, passé sous silence dans le cas du féminisme.

15Il semble que H. M.-K. construise la notion de « partage féministe de la littérature » comme le synonyme du « partage transitionnel¹⁰ ». Ce débat semble ainsi opposer des acteur·rices qui ne discutent en fait pas des mêmes questions. La mention incidente du « féminisme » dans une note de l'essai qui précise l'emploi du terme « phallogocentrisme » et affirme qu'il a été « repris par le féminisme français (Luce Irigaray, notamment) » (p. 56) est à cet égard significative. Le singulier du terme *féminisme* signale que l'ouvrage de H. M.-K. ne choisit pas le même paradigme épistémologique que celui privilégié par les signataires de la lettre des agrégatif·ves et du billet « Voir le viol ». En reprenant sans l'interroger la confusion états-unienne qui, après 1979, a fait du féminisme d'Hélène Cixous, Julia Kristeva et Luce Irigaray le *French feminism*, l'ouvrage révèle que l'inspiration psychanalytique – plus précisément winnicottienne – de son rapport à la littérature, touche aussi son rapport au féminisme¹¹.

16 Aussi le mouvement #MeToo n'est-il appréhendé que sur le plan judiciaire et sur celui des affects, se voyant réduit soit à une succession de procès, soit à une accumulation de paroles de victimes, appréhendées dans la singularité de leurs *traumas* respectifs. Cette interprétation omet le caractère anonyme de la majorité des accusations qui s'y sont exprimées, et l'oppression systémique qu'elles ont prétendu exprimer. De la même manière, la question du viol et de sa définition n'est pas abordée sous l'angle des études féministes et des études de genre, mais dans les champs juridique et psychanalytique. Aussi les deux partis de cette controverse – au sein de laquelle H. M.-K. est bien plus située qu'elle ne semble le penser – ne parlent-ils pas le même langage. Pour l'auteurice, la qualification du poème comme une scène de viol ne peut résulter que de la *seule* considération du point de vue de Naïs et de la lecture du texte comme un *récit* de viol. Cette idée est fondée sur la caractérisation du terme de *viol* comme un « mot militant extrême » (p. 58), un « mot qui accuse » et qui « légitime le dépôt d'une plainte judiciaire ou peut s'accompagner d'ostracismes graves » (p. 64). En pointant, après Brice Tabelaing¹², une rhétorique judiciaire que les textes des agrégat·ives et des auteur·rices du billet « Voir le viol » ne contiennent pas – c'est leur accorder bien peu de crédit que de penser qu'ils mettraient Daphnis, personnage de fiction, sur le banc des accusés –, H. M.-K. refuse le terme « viol » pour le poème de Chénier et on pourrait penser, si elle ne l'avait pas déjà admis pour *Clitandre* de Corneille, qu'elle invalide son application à tout texte littéraire fictionnel¹³. Au-delà de l'opposition entre textualisme et positivisme et des critiques pertinentes de la lecture mimétique des étudiant·es proposées par l'auteurice, c'est bien autour de la « définition extra-littéraire » du *viol* que le désaccord semble continuer à s'articuler. L'inceste, lui, n'est problématisé qu'à partir de l'opposition du langage de la tendresse à celui de la passion et du contresens entre les deux systèmes sémiotiques des enfants et des adultes, conceptualisée par Sandor Ferenczi¹⁴.

17 L'ouvrage choisit ainsi de croiser non pas littérature et études féministes, mais littérature et psychanalyse et semble ériger une nette frontière entre savoir universitaire et savoir militant – renvoyé à un savoir dogmatique, alors même qu'il est bien souvent fondé sur des savoirs universitaires empruntés à la sociologie, à l'anthropologie, aux sciences politiques et aux études de genre –, en délaissant les potentialités théoriques ouvertes par les études de genre, pourtant institutionnalisées en France depuis le début des années 2000 et importées depuis dans le champ littéraire.

*

18L'essai d'Hélène Merlin-Kajman est intéressant dans la mesure où il ranime les polémiques dont il est le produit et contribue à en faire de stimulantes controverses scientifiques. La lecture proposée par H. M.-K. et son positionnement au sein de ces discussions a néanmoins ceci de frustrant qu'elle ne situe pas le débat dans le champ qu'il s'était initialement proposé. En inscrivant le débat Chénier dans le strict champ du débat littéraire, en lisant la prise à parti du jury d'agrégation par les agrégatif·ves comme la mise en place d'une scène de type judiciaire qui inviterait le jury à « arrêter le sens » du texte littéraire, H. M.-K. omet ce que les préoccupations des deux partis de cette controverse peuvent avoir de commun. On peut aussi lire la lettre des étudiant·es, au rebours de l'interprétation qu'en fait H. M.-K., comme une mise en cause de l'éviction de toute forme de subjectivité dans la pratique de la lecture universitaire et dans l'enseignement de la littérature depuis le secondaire. Aussi cette injonction à penser la transmission des textes littéraires semble-t-elle fondée sur le postulat que la lecture littéraire scolaire désinvestit le lecteur ou la lectrice comme sujet. Il est d'autant plus regrettable qu'H. M.-K. n'ait pas senti l'ironie de cette adresse au jury d'agrégation qu'elle semble investir, comme ceux qu'elle critique, d'un sentiment d'urgence à réparer ce désengagement du sujet-lecteur. Les deux partis incarnent à deux étapes distinctes de la carrière d'un·e enseignant·e, le rejet d'une conception de l'enseignement littéraire sur le mode du transfert pur et simple d'un modèle visant à codifier leur façon de lire les œuvres.

notes

1 Hélène Merlin-Kajman, *La Littérature à l'heure de #MeToo*, Paris, Itaque, « Theoria incognita », 2020, p. 15. Nous ferons dorénavant apparaître les numéros de page des citations de cet ouvrage dans le corps du texte, entre crochets.

2 Le *trigger warning* est un outil popularisé dans les années 1990 sur Internet via des forums et blogs féministes mais également utilisé en psychologie, qui consiste à avertir (*to warn*) les destinataires d'un discours que l'on s'apprête à y évoquer des sujets ou des oppressions (viol, inceste, transphobie, etc.) susceptibles de déclencher (*to trigger*) un réveil traumatique.

3 La position d'H. M.-K. concernant les *trigger warning* est bien plus développée dans son article « Enseigner avec civilité », publié sur le site du mouvement-Transitions, que dans l'essai *La Littérature à l'heure de #MeToo*. Voir *Transitions*, « Littéarité n° 4 », <http://www.mouvement-transitions.fr/index.php/litterarite/articles/sommaire-general-de-articles/1535-n-4-h-merlin-kajman-enseigner-avec-civilite-trigger-warning-et-problemes-de-partage-de-la-litterature>.

4 H. M.-K., *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, 2016 ; *L'Animal ensorcelé*, Paris, Itaque, coll. « Theoria incognita », 2016. L'appréhension de la littérature comme *espace transitionnel* est au principe des réflexions de

Transitions. On la trouve donc naturellement développée aussi sur le site du mouvement : <http://www.mouvement-transitions.fr/>.

5 Voir par exemple D. Winnicott, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1983.

6 Cette lecture est d'abord formulée par les agrégatif·ves dans la « Lettre d'agrégatif·ves de Lettres modernes et classiques aux jurys des concours de recrutement du secondaire » en 2017 (Voir *Les Salopettes*, Association féministe de l'ENS Lyon, <https://lessalopettes.wordpress.com/2017/11/03/2540/>) puis reprise dans le billet « Voir le viol. Retour sur un poème de Chénier », *Malaises dans la lecture*, 10 avril 2018 (<https://malaises.hypotheses.org/242>).

7 C'est l'idée derrière laquelle H. M.-K. rassemble les trois procédures initiées par la publication du *Consentement* : l'enquête préliminaire pour « viols commis sur mineur de 15 ans » ouverte par le parquet de Paris le 3 janvier 2020 ; la comparution de Matzneff le 12 février 2020 devant le tribunal correctionnel de Paris pour « apologie de crime » et « provocation à commettre des délits et des crimes », demandée par l'association L'Ange bleu ; le retrait de la vente, par les éditions Gallimard, La Table ronde, Léo Scheer puis Stock, de certaines œuvres de Matzneff.

8 « DAPHNIS C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure. » (A. Chénier, « L'Oaristys », v. 76, in *Poésies*, Paris, Gallimard, 1994, p. 79-85). H. M.-K. reprend dans son essai la saynète qu'elle avait publiée sur le site *Transitions*, dans laquelle elle formulait son analyse du poème comme « quasi-viol » : « Saynète n° 73 », *Transitions*, 23 décembre 2017, <http://www.mouvement-transitions.fr/index.php/exergues/saynetes/sommaire-des-saynetes-deja-publiees/1502-saynete-n-73-a-chenier-h-merlin-kajman>.

9 Voir *supra*, note 7.

10 Elle précise ce que le partage peut avoir d'inconditionnellement *transitionnel* dans une note de son article « Enseigner avec civilité. *Trigger warning* et problème de partage de la littérature », *Transitions*, 3 mars 2018 : http://www.mouvement-transitions.fr/index.php/litterarite/articles/sommaire-general-de-articles/1535-n-4-h-merlin-kajman-enseigner-avec-civilite-trigger-warning-et-problemes-de-partage-de-la-litterature#_ftn2.

11 Il est frustrant de ne rien lire, dans un essai qui se donne pour objet le « partage féministe de la littérature », concernant les apports théoriques de Monique Wittig, qui s'est pourtant vigoureusement opposée aux positions d'H. Cixous.

12 B. Tabelaing, « Voir ou ne pas voir le viol. L'Éthique du métadiscours », *Transitions*, 30 avril 2018, <http://www.mouvement-transitions.fr/index.php/litterarite/articles/sommaire-general-de-articles/1586-n-5-b-tabelaing-voir-ou-ne-pas-voir-le-viol-l-ethique-du-metadiscours>.

13 À la lecture des troisième et quatrième chapitres de l'ouvrage, on est amenée à se demander si la qualification d'une scène de meurtre – à l'instar de celle de *L'Étranger* de Camus, canonisée par l'institution scolaire et régulièrement étudiée dans le secondaire –, ferait l'objet d'une telle confusion entre le crime, son instruction juridique et sa qualification.

14 Sandor Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion » (1933), in *Psychanalyse 4. Œuvres complètes*, vol IV, 1927-1933, trad. J. Dupont et B. Pasztori, Payot, 1982.

plan

- [Le partage transitionnel de la littérature](#)
- [Le viol chez Chénier : dangers d'une lecture mimétique](#)
- [Le Consentement : roman ou pièce à conviction ?](#)
- [#MeToo & les *trigger warning* : le règne de l'univocité](#)
- [Savoir situé, savoir se situer](#)

mots clés

[féminisme](#), [littérature](#), [réception](#), [transitionnalité](#), [violences sexuelles](#)

Sophie Benard

Puissance heuristique & créatrice de la théorisation féministe

Heuristic and creative power of feminist theorization

Anaïs Choulet-Vallet, Pauline Clochec, Delphine Frasc, Margot Giacinti et Léa Védie (dir.), [*Théoriser en féministe*](#), Paris : Éditions Hermann, 2021, 258 p., EAN : 9791037008305.

1En avril 2018 se tenait le colloque pluridisciplinaire « Théoriser en féministe : philosophie, épistémologie, politique ». Organisé par un collectif de chercheur·se·s lyonnais·es, ce colloque a donné lieu au recueil du même nom, publié le 21 avril dernier aux éditions Hermann. Si le mot de la fin est laissé à la philosophe Michèle Le Dœuff, les contributions qui composent *Théoriser en féministe* sont, pour la plupart, celles de jeunes chercheur·se·s non-titulaires de l'université. L'ampleur intellectuelle et l'excellence de leur travail constituent une mise en perspective étonnante de cette situation professionnelle rappelée par les concerné·e·s en introduction. Le statut de ces chercheur·se·s mérite d'être souligné aussi en ce qu'il est l'illustration des « résistances très fortes, propres au monde francophone, [qui] continuent de marginaliser le féminisme comme objet de recherche » (p. 7).

2Les onze contributions de *Théoriser en féministe* tentent de comprendre les implications du féminisme sur la théorie, compte tenu du fait que ce dernier est « indissociablement une pensée critique et un mouvement social » (p. 5). L'ouvrage se place ainsi sous le signe d'une première difficulté : le féminisme est à la fois une démarche intellectuelle et un engagement politique. Théoriser en féministe, c'est alors inéluctablement se confronter à l'antédiluvienne question de savoir comment s'articulent théorie et pratique. Seconde difficulté à traverser le recueil : une recherche qui se qualifie de féministe est susceptible d'être affectée par ce parti-pris, dans ses objets, ses méthodes et sa forme. Il est alors nécessaire de comprendre les mécanismes de transformation, autant que de renouveler la volonté d'« objectivité » qui hante les disciplines théoriques. C'est en se confrontant à ces deux points de résistances que chacune des contributions tente de répondre à la question de savoir « quelles sont les conséquences épistémologiques de la critique féministe sur la théorisation. » (p. 8) Mais cet effort de compréhension des effets épistémologiques du féminisme sur la théorie n'est pas la seule

réussite de ce recueil. Chacun·e·s des auteur·trice·s s'emploie ainsi à penser, plus largement, ce que théoriser veut dire. Qu'il s'agisse de philosophie, de sociologie, de science politique ou d'anthropologie, le processus de théorisation se met ainsi lui-même à l'épreuve, à travers le cas particulier qu'est la théorisation féministe :

Les théories féministes ont certes des conséquences épistémologiques sur la méthode des sciences sociales, mais elles ne font pas que cela : elles contribuent également à réinterroger ce que théoriser veut dire. (p. 8)

La théorie engagée

3Précisément, parce que le féminisme est à la fois démarche intellectuelle et mouvement social, il semble que le fait de théoriser en féministe implique toujours déjà de théoriser en militant·e. Mais qu'entraîne exactement une théorisation militante ? Le simple fait qu'un·e théoricien·ne se déclare appartenir au mouvement féministe n'impacte pas nécessairement la théorisation elle-même. Au fil des contributions qui composent *Théoriser en féministe*, les propositions pour comprendre ce qui se joue dans l'acte théorique féministe sont nombreuses. Éléonore Lépinard consacre ainsi son article à l'élaboration d'une « éthique de la responsabilité féministe » (p. 17 à 34). Prenant en compte la dimension morale du projet féministe, qui s'ajoute à ses dimensions politiques et sociales, elle propose ainsi un critère de reconnaissance des théories féministes. Selon l'autrice, une « responsabilité morale » (p. 29) occupe les théoricien·ne·s féministes. Cette responsabilité est inégalement partagée parmi les chercheur·euse·s :

Plus nous occupons des positions de privilèges, plus grande est notre responsabilité de nous soucier des autres qui sont partie prenante de ce projet. Une éthique de la responsabilité féministe doit donc considérer l'ensemble des torts qui sont causés par les asymétries de pouvoir au sein des relations entre sujets féministes, et demeurer critique des épistémologies de l'ignorance qui caractérisent aussi bien la blanchité que le validisme et l'impérialisme. (p. 29)

4L'engagement individuel des chercheur·euse·s féministes se développe et se comprend ainsi bien au-delà de l'opinion ou de la conviction, pour s'étendre à la prise en compte de sa propre position dans l'échiquier social et politique. L'ensemble des réflexions qui composent *Théoriser en féministe* prennent en compte – et surtout, revendiquent – le fait que toute pensée théorique est située, déterminée par la personne qui l'élabore. Loin d'amoindrir la qualité de ces théories, loin d'en menacer la pertinence scientifique, cette attention permanente à annoncer

et à penser « d'où je pense » apparaît ainsi comme la condition *sine qua non* d'une théorisation complète – et éthique.

5Un processus de pensée engagé pose aussi la question des références théoriques convoquées pour élaborer sa propre position. Dans le champ disciplinaire spécifique qu'est la philosophie, cette question est particulièrement délicate. Non seulement l'exercice philosophique dépend largement d'un corpus millénaire – ce qui rend inévitable la fréquentation et l'usage des textes canoniques – mais surtout ce corpus est indéniablement phallogocentré. C'est le paradoxe auquel s'intéresse Diane Lamoureux dans sa contribution (p. 57 à 72). Comment philosopher en féministe quand la tradition philosophique et son enseignement scolaire et universitaire ne retiennent que les auteurs ? Dans ces conditions, la tradition philosophique phallogocentrée que nous connaissons semble alors devenir obstacle au développement d'une pensée féministe. Pourtant le corpus « autorisé » de la philosophie semble susceptible de s'enrichir au contact des pensées féministes – et d'enrichir ces dernières en retour ; c'est précisément la proposition de Clara Chaffardon, dans son article intitulé « Qu'est-ce que le féminisme fait à la méthode phénoménologique ? De l'inventaire descriptif à la pratique normative » (p. 181 à 204). Loin de *Théoriser en féministe* l'idée de refuser les textes canoniques et la tradition philosophique. Diane Lamoureux préfère ainsi ouvrir une voie alternative – celle du pluriversalisme :

Dans le pluriversalisme, puisqu'il n'y a pas unisson, il doit y avoir traduction et transposition. Ceci ne correspond pas à un culte de la diversité qui se subsisterait à une unité homogénéisante, mais plutôt à une prise de risque, celui de se tenir à distance tant de l'homogénéisation que des particularismes essentialisants. (p. 70)

6Le pluriversalisme semble présenter deux avantages théoriques aptes à servir le développement d'une philosophie féministe. Il ne s'agit ainsi nullement de se défaire de la tradition philosophique, mais de la considérer comme une partie de la théorie existante. La notion de pluriversalisme proposée par Diane Lamoureux suggère aussi que philosopher en féministe implique des actes de théorisation précis – la « traduction » et la « transposition ». Précisément, ces actes théoriques sont pensés par Vanina Mozziconacci, dans sa contribution intitulée « Faire fémininement de la philosophie. D'une traduction entre théorie et pratique » (p. 73 à 91).

De la pratique à la pratique en passant par la théorie

7La question de l'articulation entre la théorie et la pratique est particulièrement délicate et urgente pour penser la théorisation féministe. La pensée féministe s'ancre en effet dans l'expérience ordinaire des femmes ; c'est de cette expérience – de ces expériences, aussi singulières que multiples – que naît la nécessité de la théorisation. Mais cet attachement historique du féminisme aux savoirs concrets ne constitue pas seulement un point de départ à la théorisation. L'aspect pratique semble en effet consister aussi bien le commencement que le but annoncé, la fin, des pensées féministes. La théorisation féministe ne peut ainsi perdre de vue son objectif de servir les mouvements politiques et sociaux qu'elle accompagne et auxquels, en ce sens, elle participe. C'est la raison pour laquelle Vanina Mozziconacci propose de comprendre l'articulation entre théorie et pratique dans le féminisme en termes de « traduction » de l'une vers l'autre. Elle distingue ainsi la notion d'*application*, qui implique une univocité au sein de laquelle les concepts appliqués ne varient pas en fonction de leurs domaines d'application, de celle de *traduction*. C'est en travaillant cette notion de traduction qu'elle parvient à s'éloigner de la question stérile de savoir ce qui serait premier dans le féminisme, la théorie ou la pratique.

Pour parler d'une traduction féministe, des théories en pratique, mais aussi plus généralement, il serait donc nécessaire d'adopter une conception de la traduction qui en fasse un processus itératif, fait d'échanges et de réciprocité. [...] Cela signifie également que comprendre une théorisation féministe, ce n'est pas seulement étudier son architecture idéale, mais aussi prendre en considération des 'appropriations ordinaires' dont elle fait l'objet. (p. 90)

8L'inextricable lien entre théorie et pratique dans le féminisme se voit aussi renforcé par la remarque de Diane Lamoureux à partir du livre de Michèle Le Doeuff, *Le Sexe du savoir*¹. Il apparaît en effet que l'accès des femmes au savoir ne constitue pas seulement une maîtrise des outils dominants, comme le suggère Michel Foucault, mais aussi et surtout « une résistance à la domination » (p. 61) :

Connaître les structures qui font souffrir a donc partie liée avec le projet de s'émanciper. [...] La connaissance n'est pas pouvoir mais résistance à la domination exercée par autrui, en tant que cette domination s'accroche à l'ignorance des dominé·e·s. (p. 61)

9 Cette dimension pratique du savoir lui-même et du processus de théorisation qui l'accompagne est aussi bien pensée que racontée telle qu'elle a été vécue par Noémie Aulombard dans sa contribution (p. 115 à 126). Elle y fait le récit de la porosité entre son travail de recherche et ses expériences personnelles et intime. Plutôt que de considérer que la référence à l'expérience personnelle « annulerait tout mouvement de sortie de soi pour aller vers le général, ne permettant la construction d'aucun discours rationnel » (p. 116), l'autrice choisit ainsi d'élaborer cette porosité comme une « puissance heuristique et créatrice. » (p. 116)

Le système ouvert

10 Par les questionnements spécifiques que soulève le cas particulier de la théorisation féministe, les contributions qui composent l'ouvrage interrogent en réalité des dimensions théoriques qui excèdent le féminisme. L'attention portée à un type précis de théorisation permet ainsi d'examiner la question de savoir, plus généralement, ce que théoriser veut dire. La pensée féministe, par les méthodes qu'elle met en œuvre et les objets qu'elle se donne, est susceptible d'apporter des réponses nouvelles et de faire de véritables découvertes M-Jeanne Zenetti 2021-06-25T11:45:00MZ². De la même façon, le fait de s'intéresser à la théorisation féministe en tant que telle permet de faire apparaître des réalités sur la théorisation elle-même.

11 Dans sa contribution qui s'intéresse à la tension millénaire entre théorie et pratique que réactive la pensée féministe (p. 73 à 91), Vanina Mozziconacci cherche ainsi à redéfinir la notion de traduction pour proposer une nouvelle articulation entre ces deux pôles. L'autrice remarque dès le début de sa réflexion que cette ambition intellectuelle excède le domaine du féminisme :

Ces questionnements mêmes engagent à penser la théorie d'une certaine façon. Il me semble notamment que du fait de cette bipolarité du féminisme, il est plus juste de parler de théorisation – qui est quelque chose de processuel, toujours en train de se faire, inachevé, non clos – que de théorie. Je voudrais également défendre l'idée que s'intéresser aux phénomènes de circulations féministes entre théorisation et action lorsqu'on est philosophe conduit à défendre une pratique de la philosophie qui ne va pas de soi. (p. 74)

12 Théoriser en féministe, c'est ainsi se défaire de l'objectif d'élaboration d'une théorie fixe, d'un système clos, pour se consacrer, justement, à une pratique. Une pratique théorique, un

processus toujours en train de se faire, et susceptible par là même de donner naissance à des théorisations pratiques.

13 Diane Lamoureux, quant à elle, rappelle à partir du travail de Patricia Hill Collins sur la pensée féministe noire que le féminisme permet de faire apparaître que « l'institution universitaire n'a pas le monopole du savoir » (p. 66). La documentation mise à profit par Collins pour construire sa réflexion est en effet d'un rare éclectisme – un éclectisme souvent obligatoire pour les pensées féministes par l'exclusion de la culture universitaire dont elles ont été victimes. Collins étudie ainsi des journaux intimes, des témoignages, des textes littéraires, des chansons. Le développement récent, et leur intégration à l'université, des *cultural studies* M-Jeanne Zenetti2021-06-25T11:44:00MZ– et même des *porn studies* – confirme cette intuition : les sources dans lesquelles puise la pensée pour se construire n'ont nul besoin d'appartenir aux « savoirs constitués » (p. 61) de la culture canonique. La diversité des sources rend précisément possible le pluriversalisme théorique que Diane Lamoureux considère comme un marqueur de la théorisation en féministe, ou engagée.

Ainsi, intellectuellement et politiquement, comme féministes nous devons nous engager dans un processus d'expansion plutôt que de réduction et remplacer le binaire par le multiple. Dans cette activité, les intellectuelles doivent pratiquer une certaine humilité. Ne pas se mettre sous les feux des projecteurs et parler 'au nom de', mais aussi et surtout apprendre à écouter. Ce que je propose c'est une pratique d'accompagnement/aiguillonnage citoyen qui refuse le confort, l'indifférence et le cynisme et qui reconnaît que toute vérité est au mieux provisoire et locale. (p. 71)

14 Si le paragraphe prescriptif qui clôt l'article de Diane Lamoureux s'adresse aux féministes, sa portée semble pourtant bien plus large. De tout·e intellectuel·le, en effet, nous sommes en droit d'attendre une posture humble qui protège de la croyance en des vérités absolues et universelles, autant qu'une capacité d'écoute et d'ouverture à l'altérité.

notes

1 Michèle Le Doeuff, *Le sexe du savoir*, Paris, Alto, 1998.

2 Sur ce point, les réflexions développées par la discipline historique sont particulièrement significatives. L'intérêt pour le rôle des femmes à différentes périodes historiques ou préhistoriques permet de constituer une vision plus juste de ces périodes. Deux textes parus en

2020 illustrent ce renouvellement de la discipline historique par le biais des recherches féministes : *Marylène Patou Mathis, L'homme préhistorique est aussi une femme. Une histoire de l'invisibilité des femmes*, Paris, Allary Éditions, 2020, et Yannick Ripa, *Histoire féminine de la France. De la Révolution à la loi Veil*, Paris, Belin, 2020.

plan

- [La théorie engagée](#)
- [De la pratique à la pratique en passant par la théorie](#)
- [Le système ouvert](#)

mots clés

[épistémologie](#), [féminisme](#), [théorie](#)